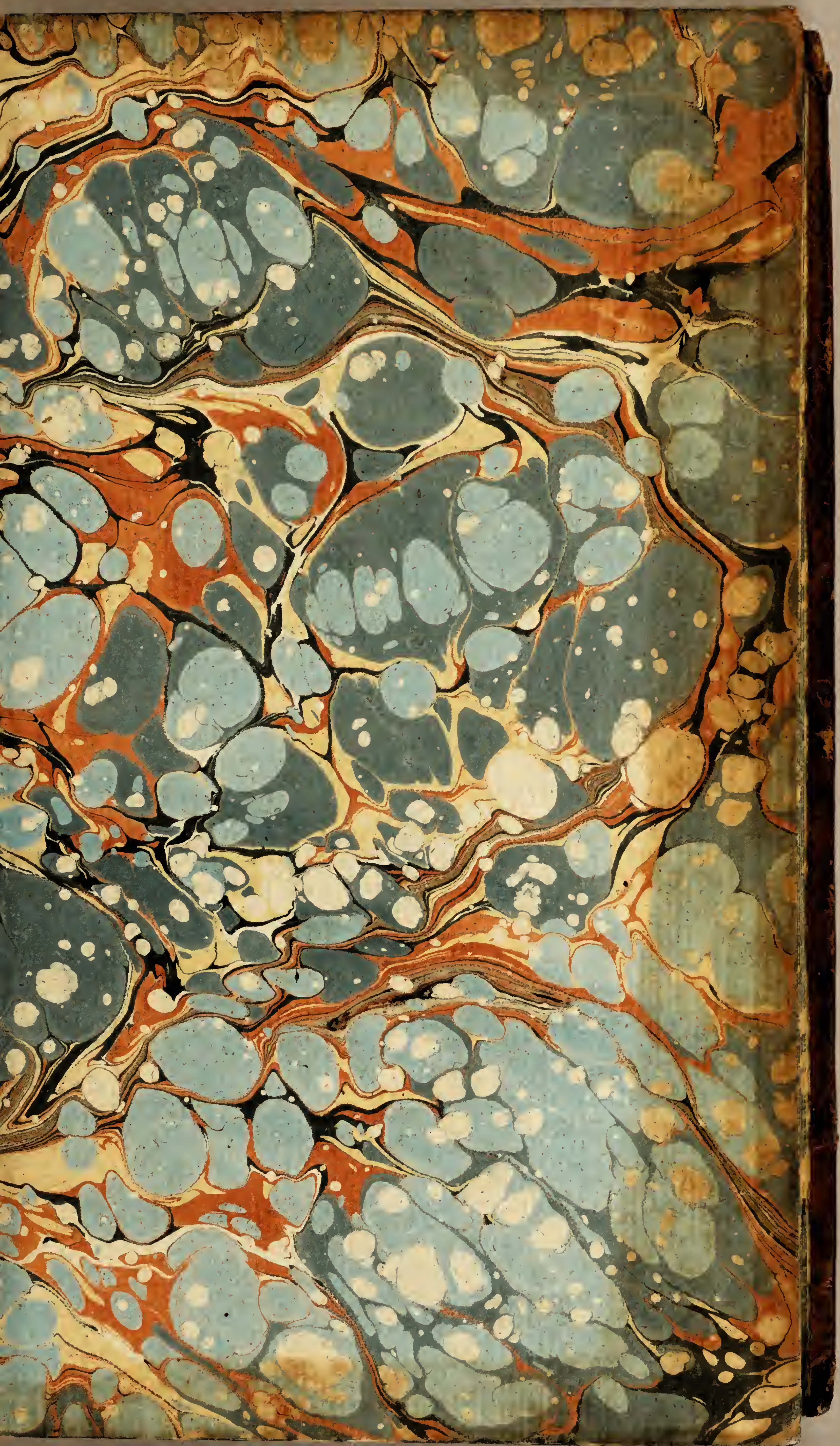

GAUDEO



394
6 Bole.

HISTOIRE

DES

DIFFÉRENS PEUPLES

DU MONDE.

TOME V.

HISTOIRE
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DU MONDE,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES
RELIGIEUSES ET CIVILES,

L'ORIGINE DES RELIGIONS, leurs Sectes & Superstitions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation;

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Par M. CONTANT DORVILLE.

TOME CINQIEME.



A PARIS,

Chez HERISSANT le Fils, Libraire, rue des Fossés de M. le Prince, vis-à-vis le petit Hôtel de Condé.



M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE
DES DIFFÉRENS PEUPLES,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES,
L'origine des Religions, leurs Sectes, leurs Superstitions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation.

AMÉRIQUE.
CHAPITRE PREMIER.
INTRODUCTION.

PERSONNE ne révoque en doute qu'avant la découverte d'un nouveau monde, les anciens étaient persuadés de son existence. Acosta (Liv. I.) observe que « Platon rapporte

» l'entretien d'un prêtre d'Egypte avec Solon, sur une isle qu'il nomme Atlantide, » située au-delà des colonnes d'Hercule; qu'il » fait dire à Critias, que cette isle était aussi » grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble; qu'on y voit un temple long de mille » pas, large de cinq cents, dont le dehors » était revêtu d'argent, & le dedans tout » brillant d'or, d'ivoire & de perles; qu'au-delà de cette grande isle, il y en avait un » grand nombre de petites, près desquelles » on trouvait un continent, & qu'ensuite on » arrivait à la vraie mer. » Il est bien singulier qu'à la réserve de la grande isle, qui avait disparu, sans doute par quelqu'événement extraordinaire, on ait reconnu, deux mille ans après, la vérité de cette description. Aristote & Théophraste disent tous deux : « Que » l'an trois cents cinquante-six de la fondation » de Rome, un vaisseau Carthaginois, ayant » pris sa route entre le couchant & le midi, » osa pénétrer dans une mer inconnue; qu'il » y découvrit, fort loin de la terre, une isle » déserte, spacieuse, arrosée par de grandes » rivières, couverte de forêts, dont la beauté » semblait répondre à la fertilité du terroir; » qu'une partie de l'équipage ne put résister » à la tentation de s'y établir; que les autres » étant retournés à Carthage, le sénat, auquel ils rendirent compte de leur découverte, crut devoir ensevelir dans l'oubli, » un événement dont il craignit les suites : » qu'il fit donner secrettement la mort à ceux

» qui étaient revenus dans le vaiſſeau, & que
» ceux qui étaient reſtés dans l'iſle demeurè-
» rent ſans reſſource pour en ſortir. » Si l'on
doit ajouter foi à ces paſſages, ils paraîtront
plus convainquans que la prétendue prédiction
de Sénèque le tragique, qui dit dans ſa Médée:
« Qu'un jour l'Océan ne ſéparera plus les na-
» tions, qu'un nouveau Tiphis découvrira un
» nouveau monde, & que Thule ne ſera plus
» la borne de la terre. » Cette idée vague de
Sénèque, ne pouvait être fondée que ſur les
progrès qu'il ſuppoſait qu'on ferait dans la
navigation.

Il ne nous eſt pas permis de paſſer ſous ſi-
lence ce trait qu'on lit dans Elien : « Que
» l'Europe, l'Aſie & la Lybie, qui eſt l'A-
» frique, ſont environnées de l'Océan ; qu'au-
» delà, il ſe trouve un continent d'une vaſte
» étendue, où les hommes & les animaux
» ſont beaucoup plus grands que dans le nô-
» tre, & où les premiers vivent plus long-
» tems ; qu'ils y ont des uſages & des loix
» contraires à celles des autres peuples, &
» une incroyable quantité d'or & d'argent,
» métaux moins eſtimés parmi eux, que le
» fer ne l'eſt en Europe. » Au reſte, quoique
pluſieurs pères de l'Egliſe, tels qu'Origène,
Lactance & ſaint Auguſtin aient rejetté le récit
du Timée de Platon, comme une fable, on doit
remarquer que ſaint Grégoire, ſur l'épitre
de ſaint Clément, dit, ſans aucune marque
d'incertitude, qu'au-delà de l'Océan, il y
avait un autre monde.

Pour nous rapprocher du ſiècle de la fameuſe découverte de l'Amérique, époque de tant de biens & de maux, nous rapporterons ce qui ſe trouve en langue du pays de Galles, dans la collection d'*Hackluyt*, qu'un prince nommé Madoc, ſecond fils d'*Owen Guyned*, prince de Galles, s'étant embarqué l'an mille cent quatre-vingt-dix, dans la ſeule vue de ſatisfaire ſa curioſité : « Découvrit, après » quelques ſemaines de navigation vers l'oueſt, » une terre où il trouva toutes ſortes de vi- » vres, un air frais & de l'or; qu'après s'y » être arrêté aſſez long-tems, il y laiſſa ſix- » vingt hommes: il revint en Angleterre avec » le même bonheur; il y équipa une flotte de » dix vaiſſeaux, chargés d'hommes, & de » proviſions convenables à ſes deſſeins, avec » leſquels il retourna dans le pays qu'il avait » découvert; mais, que de quelque manière » que ſes aventures aient pu ſe terminer, on » n'en eut jamais d'autres informations. » On ſe perſuade que ſi ce voyage de *Madoc* eſt réel, ce prince avait abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie. Pour preuve de ce fait, on cite une épigramme de Méredith, en langue Galloiſe; mais ce Méredith ne vivait qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,
Jawn genau, Owyn-Gynedd,
Ni fynnum dir, fy enaid oedd,
Na da mawr, ondy Moroedd.

Ce qui ſignifie : « Je ſuis ce *Madoc*, fils

» d'*Owen Guyned*, à qui sa patrie & ses ri-
» chesses ne plûrent point ; mais qui prit
» plaisir à chercher de nouvelles terres. »

Quoique l'existence d'un nouveau monde passât dans l'esprit de quelques Européens pour une vérité incontestable, en général on la regardait comme une idée absurde, que sa singularité avait fait adopter par des hommes amoureux de l'extraordinaire & de l'incroyable. Troubler la terre connue, s'en disputer la possession au prix du sang, & de la fortune des peuples, & faire succéder l'oppression au carnage, & les chaînes à la liberté, c'était à quoi se réduisait l'ambition effrénée de nos héros des siècles d'ignorance. Cependant au milieu des épaisses ténèbres qui couvraient l'Europe, *Flavio Goia*, citoyen d'Amabli, au royaume de Naples, inventa la boussole, vers le treizième siècle : mais elle resta long-tems sans usage ; & sans son secours les Biscayens avaient retrouvé les isles de Canaries, connues du tems de Ptolomée & de Pline, sous le nom d'isles Fortunées.

Enfin, au commencement du quinzième siècle, Henri de Portugal, fils du roi Jean I, voulut immortaliser son nom par des découvertes utiles. Ce prince philosophe n'ignorait pas qu'au-delà de notre tropique, il y avait un promontoire, qui s'avançait dans la mer Atlantique, & qui avait été jusque-là le terme de toutes les navigations connues, ce qui lui avait fait donner le nom de cap *Non*, pour

ſignifier ſans doute qu'il n'était pas poſſible de pénétrer au-delà.

Des pilotes, excités par les récompenſes que Henri leur fit eſpérer, furent aſſez hardis pour doubler ce cap, & pour s'avancer juſqu'à celui de Boyador, à deux degrés du tropique; mais trouvant un nouveau promontoire, qui s'avance l'eſpace de cent vingt milles dans l'Océan, bordé de rochers, de bancs de ſable & battu continuellement par une mer orageuſe, ils furent effrayés & revinrent ſur leurs pas. Ceux qui les ſuivirent furent pénétrés des mêmes craintes; mais en s'en retournant par la grande mer, ils retrouvèrent l'iſle de Madère, que ſans doute les Carthaginois avaient connue. D'autres navigateurs, treize ans après ces deux tentatives infructueuſes, oſèrent enfin doubler le cap Boyador, & ils coururent quatre cents lieues par-delà, juſqu'au cap Verd: ainſi furent trouvées les iſles du cap Verd & les Açores.

Déjà toutes les côtes de l'Afrique avaient été reconnues, depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au grand fleuve du Sénégal. Sous le roi de Portugal Jean II, on avait fréquenté les côtes de Guinée, & on y avait trouvé de l'or, déteſtable objet de la cupidité des mortels, & nous l'oſons dire, la ſource de tous les crimes. Ce fut de cet or dont les Anglois firent frapper les premières pièces, & elles portent encore le nom de Guinée.

Après avoir pouſſé les découvertes juſqu'à

la pointe de l'Afrique, les Portugais ſe trouvèrent arrêtés au cap des Tempêtes, comme ils l'avaient été précédemment à celui de Boyador; mais le roi Emmanuel, qui occupait alors le trône, ne fut pas effrayé des difficultés qui ſe préſentaient; il conçut que doublant ce cap, on pourrait embraſſer, par la navigation, le tour de l'Afrique, & commercer aux Indes: & dès-lors le cap des Tempêtes reçut le nom de cap de Bonne-eſpérance. Ce fut Vaſco de Gama que le roi de Portugal chargea de cette périlleuſe entrepriſe. Ce hardi navigateur doubla ſans crainte la pointe de l'Afrique, & remontant par ces mers inconnues, vers l'équateur, il n'avait pas encore repaſſé le capricorne, qu'il trouva Sophala, habité par des hommes qui parlaient Arabes, & à l'aide de quelques pilotes du pays, il aborda dans les grandes Indes, au royaume de Calecut, après avoir reconnu quinze cents lieues de côtes.

Le ſuccès de cet étonnant voyage changea en un inſtant tout le commerce de l'ancien monde. La ville d'Alexandrie, bâtie par le vainqueur de Darius, l'entrepôt de l'Egypte, de l'Europe & des Indes ſous les Ptolomées, ſous les Romains & ſous les Arabes, perdit ſon luſtre, en voyant tarir la ſource de ſes richeſſes. Elle devint une ville languiſſante & ordinaire, qui ne fournit plus aux Vénitiens les moyens d'attirer dans leurs ports les plus importantes denrées de l'Orient.

Le fameux Alphonſe d'Albuquerque, & quelques autres capitaines Portugais, triom-

phèrent successivement des rois de Calecut, d'Ormus, de Siam & même du soudan d'Egypte, dont ils défirent la flotte. Ils prirent Goa en-deça du Gange, Malaca dans la Chersonèse d'or, Aden dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Arabie heureuse, & enfin Ormus dans le golfe de Perse. Tant de succès rendirent les Portugais maîtres du commerce par l'Océan Ethiopique & par la mer Atlantique, dans une étendue de soixante degrés de longitude, depuis les Moluques jusqu'au golfe Persique.

Les entreprises des Portugais dans l'ancien monde, préparèrent la découverte du nouveau, & c'est à cette grande époque que nous allons nous arrêter. Un pilote Génois, natif de Savone, ou, si l'on veut, de quelque petite bourgade, située sur la rivière de Gênes, ou même noble, & originaire de Plaisance en Lombardie, conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que les héros de Portugal, & par la seule inspection d'une carte de l'univers, décida qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours à l'occident. Plein de son idée, il appuyait ses conjectures sur l'existence d'un nouveau monde, par la figure & l'étendue du globe de la terre, dont, suivant le cours des astres, la moitié n'était pas connue, & que rien n'empêchait d'être habitée. Cet illustre Génois est Christophe Colomb, si long-tems en butte aux traits de la raillerie, si long-tems traité de visionnaire, pour avoir

combattu avec autant d'opiniâtreté que de gloire, les préjugés de l'Europe entière; & lorſque la réuſſite eut convaincu l'univers, on voulut ôter au premier des navigateurs, tout l'honneur du triomphe, en ſuppoſant qu'il ne devait le plan ſur lequel il s'était réglé pour la découverte d'un nouvel hémiſphère, qu'aux papiers & au journal d'un pilote Andalouſien ou Biſcayen, qui allant d'Eſpagne en Angleterre, toujours contrarié par les vents, courut au ſud, puis à l'oueſt, & ſe trouva enfin à la vue d'une iſle, où il alla prendre terre, & où il trouva des hommes tout nuds. L'accuſation était forte; mais ne pouvant être prouvée, elle tomba d'elle-même.

Quoi qu'il en ſoit, Chriſtophe Colomb, dont le courage était égal à la force d'eſprit, propoſa à Gênes, ſa patrie, de la rendre la puiſſance prépondérante de l'Europe, en découvrant pour elle un nouveau monde. Gênes traita cette propoſition d'extravagante, & perdit en la rejettant, la ſeule occaſion qu'elle eût de s'aggrandir. Jean II, roi de Portugal, enyvré de ſes ſuccès dans l'Afrique, ne conçut pas une idée plus avantageuſe de la capacité de Colomb: Henri VII, roi d'Angleterre, trop avare pour hazarder une légère ſomme d'argent, dans une entrepriſe qu'il regardait au moins comme douteuſe, n'eut pas plus d'égard pour les propoſitions que Barthelemi Colomb lui fit de la part de ſon frère: mais enfin, après huit ans de ſollicitations inutiles,

& lorſqu'il ſe préparait à paſſer en France, la cour d'Eſpagne, où régnaient alors Iſabelle & Ferdinand, conſentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire, & il partit du port de Palos en Andalouſie, avec trois petits vaiſſeaux. Il tourna ſes voiles du côté des Canaries, où il mouilla pendant quelques jours, puis reprenant ſa route, & voguant toujours à l'occident, après trente jours, il découvrit la première iſle de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de San-Salvador, enſuite les autres iſles Lucaies & Cuba, & Hiſpaniola, appellée aujourd'hui Saint-Domingue. De retour en Eſpagne au bout de neuf mois, Colomb préſenta à Ferdinand & à Iſabelle des Indiens d'Hiſpaniola, & ſurtout de l'or. Son ſecond voyage fut célèbre par la découverte des iſles Caraïbes & de la Jamaïque : mais trop grand, trop heureux pour n'avoir point de jaloux, pour prix de ſes ſervices, il ne revit les côtes d'Eſpagne que chargé d'indignes fers. Un miniſtre tout-puiſſant, Fonſéca, évêque de Burgos, intendant des bâtimens, faiſait traiter ainſi le bienfaiteur de ſes maîtres. La reine Iſabelle frémit à la nouvelle de cette marque d'ingratitude, & n'épargna rien pour engager Colomb à l'oublier ; mais ſoit qu'on craignît que ce grand homme ne s'appropriât les terres qu'il venait de découvrir, ou ſoit qu'on voulût ſe donner le tems d'examiner ſa conduite, il ſe paſſa quatre années avant qu'on lui accordât la liberé de retourner dans ſon nouveau

monde. Ce fut à ce troisième voyage, qu'à dix degrés de l'équateur il apperçut le continent, & qu'il vit la côte où depuis l'on a bâti Carthagène.

Telles sont les premières tentatives qui précédèrent la découverte du nouveau monde. Elle procura sans doute aux Européens des commodités & des plaisirs, par l'immensité d'or qu'elle fit passer entre les mains des Espagnols, & que ceux-ci se virent contraints de partager avec les autres nations, pour en obtenir des denrées qu'ils ne pouvaient fournir seuls à leurs colonies naissantes : mais cette abondance d'or peut-elle entrer en compensation avec cette infâme & cruelle maladie, qui, née dans l'isle Hispaniola, apportée en Espagne par les Castillans, s'est malheureusement perpétuée dans toutes les parties de l'Europe ? A leur retour de l'Amérique, les Espagnols communiquèrent cet affreux mal aux femmes Napolitaines, qui ne tardèrent pas à le porter dans le camp des Français, & les deux nations rejettèrent l'une sur l'autre toute la honte dont on devait légitimement charger les auteurs de la communication de ce fléau. Il fut appellé par les Italiens le mal Français, & par les Français, le mal de Naples. Les Espagnols ne prirent point part à la querelle ; mais le tems a décidé la question, & les conquérans du nouveau monde, n'ont pu préserver leur nom de tout l'odieux de cette peste, dont ils ont infecté l'Europe.

CHAPITRE II.

Isle Hispaniola, ou Saint-Domingue.

Cette grande isle de l'Amérique, & la plus riche des Antilles, fut découverte le 6 décembre 1492, par Christophe Colomb. On lui donne cent soixante lieues de longueur, du levant au couchant, & trente lieues dans sa largeur du nord au sud. Sa circonférence peut embrasser trois cents cinquante lieues, & ceux qui lui en donnent six cents, comprennent certainement les anses. Elle est située au milieu d'un grand nombre d'autres isles, qu'elle semble commander, & qui forment un grand archipel, renfermé entre les huit & les vingt-huit degrés de latitude, & dont la longitude s'étend depuis les deux cents quatre-vingt-treize, jusqu'aux trois cents six degrés. Trois pointes s'avancent vers les trois plus grandes isles : le cap Tiburon au sud-ouest, qui n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque : la pointe orientale de l'Espade, à dix-huit lieues de Portoric ou Porto-rico, & le cap ou mole Saint-Nicolas, au nord-ouest, à douze lieues de l'isle de Cuba. Quantité de rochers, distribués par la nature autour de cette isle, semblent pourvoir à sa sûreté & en rendent l'abord très-dangereux.

Quelques efforts que les historiens aient faits

faits pour découvrir comment & par qui l'isle de Saint-Domingue a été peuplée, ils n'ont pu jusqu'ici percer cette obscurité, & il n'y a pas d'apparence que d'autres y réussissent. Martir (Dec. 3) prétend que les premiers habitans de l'isle furent les Sauvages venus de la Martinique, qui, dans l'étonnement de sa grandeur, supposèrent que c'était la plus grande terre du monde, & la nommèrent *Quisqueia*, du mot *quisquey*, qui signifiait *tout* dans leur langue : ensuite regardant une longue chaîne de montagnes, qui occupe presque le milieu de l'isle, ils l'appellèrent *Hayti*, c'est-à-dire, pays rude & montagneux. Le père Charlevoix, dans son histoire de Saint-Domingue (Tom. I, p. 38) ne décide pas la question : « Il y a bien de l'apparence, dit ce » sage écrivain, que la terre ferme a eu des » habitans avant les isles. Il s'agit de savoir » de quel côté sont venus ceux qui les ont » peuplées, & c'est sur quoi il ne me paraît » pas possible de prendre parti. Il n'est pas » non plus fort aisé de dire pourquoi, dans les » grandes Antilles, les habitans étaient si » doux & si peu aguerris, & ceux des petites, » si féroces, si belliqueux & si inhumains. » D'ailleurs, & les Cannibales qu'ils avaient » au sud pour voisins, & les Floridiens, qui » l'étaient au nord, étaient antropophages : » cependant on ne saurait presque douter » qu'ils ne soient descendus ou des uns ou des » autres, ou peut-être même de tous les deux » peuples ; & quelque sentiment qu'on em-

» brasse, il restera toujours à expliquer d'où » vient cette différence de mœurs & de ca- » ractère dans les uns & dans les autres, & » d'une partie de ces insulaires, d'où ils » tirent leur origine. »

Les premiers Européens qui abordèrent dans l'isle, interrogèrent les habitans sur leur religion & sur leur histoire; mais qu'attendre à cet égard, d'une nation plongée dans la plus stupide ignorance, & dont toutes les archives se réduisaient à quelques chansons, qui changaient toujours à la mort des chefs ou caciques de ces différens peuples? On y trouvait que les premiers hommes étaient sortis de deux cavernes de l'isle; que le soleil, irrité de cet audace, avait changé en pierres les gardiens de ces sombres retraites, & qu'il avait métamorphosé ces malheureux en arbres, en grenouilles, & en d'autres sortes d'animaux; mais que malgré cette terrible vengeance, l'univers n'avait pas laissé de se peupler. Une autre tradition, déposée dans ces chansons, portait que le soleil & la lune étaient aussi sortis d'une grotte de leur isle, pour éclairer le monde. On se rendait fréquemment en pélerinage à cette grotte, qui était ornée de peintures grossières, & dont l'entrée était défendue par deux horribles démons, auxquels il fallait rendre d'abord une sorte de culte. On voit par le récit de cette fable, que ces sauvages étaient persuadés que le monde avait commencé par leur isle; & c'est la prévention de tous les peuples qui habitent

les différentes parties de l'Amérique. Chacun croit ſon pays le berceau du genre humain.

On ne peut guères nommer religion le tiſſu mal aſſorti de ſuperſtitions qui attachaient ces ſauvages aux dieux qu'ils s'étaient forgés. Ils reconnaiſſent, diſent quelques auteurs, un être ſouverain, unique, infini, tout-puiſſant, inviſible; mais non pas increé: car ils lui donnaient une mère, qui portait cinq noms différens. Ce Dieu ſuprême ne recevait de ſes créatures aucun hommage, du moins extérieur; mais il avait ſous lui des dieux ſubalternes, qu'on appellait *Chemis* ou *Zemés*, qui étaient adorés, & dont les idoles ornaient les cabanes de ces idolâtres. Elles étaient de craie, de pierre, ou de terre cuite, & l'on ſe faiſait un grand honneur d'en porter les empreintes ſur ſon corps. Les unes repréſentaient des crapaux, des tortues, des couleuvres & des caïmans, & les autres des figures monſtrueuſes & bizarres. La déeſſe ſeule, dit Pierre Martyr, était adorée ſous la figure d'une femme, & l'on remarquait à ſes côtés ſes deux principaux miniſtres, toujours prêts à exécuter ſes ordres. L'un était chargé de convoquer tous les autres *Zemés*, lorſque la divinité voulait les envoyer pour exciter les vents, pour faire tomber la pluie, ou pour verſer ſur les hommes les biens qu'ils lui demandaient: l'autre ne s'occupait qu'à châtier ceux qui ne rendaient pas à la déeſſe le culte qui lui était dû. Les auteurs Eſpagnols, contemporains ou voiſins de la découverte du

nouveau monde, ne font pas difficulté de croire que le démon apparaiſſait ſouvent à ces inſulaires, & leur rendait des oracles : de-là les ſonges affreux, les phantômes & les fourberies des *Butios* ou prêtres du pays.

Les *Butios* étaient diſtingués du peuple par une figure de *Zemés*, qu'ils portaient toujours ſur eux, & qui ſeule était capable de leur obtenir la plus grande conſidération, & le reſpect le plus profond. A cette marque, toujours impoſante pour la multitude, ils ajoutaient la charlatanerie de ſe dire les confidens des dieux, les dépoſitaires de leurs ſecrets, & les ſcrutateurs de l'avenir. Lorſqu'ils conſultaient les *Zemés* en public, ils ſe gardaient bien de faire entendre la voix de la divinité, ils ſe contentaient d'affecter une contenance triſte ou joyeuſe : s'ils chantaient, s'ils danſaient, c'était un ſigne qui témoignait que la réponſe du Zemés était favorable : ſi au contraire le miniſtre prenait un air ſombre, toute l'aſſemblée s'abandonnait aux larmes, & l'on s'impoſait des jeûnes, juſqu'à ce que la divinité, par des marques certaines, eût fait connaître que ſon courroux était appaiſé.

Cependant dom Fernand Colomb dit, dans la vie de ſon père, que les Zemés étaient des eſprits tutélaires des hommes, & que chaque ſauvage avait le ſien. Il rapporte qu'un jour pluſieurs Eſpagnols étant entré dans la cabane d'un cacique, ils apperçurent un Zemés, qui articulait avec force, en langue du pays, quelques paroles qu'ils ne comprirent pas ;

mais que ſoupçonnant quelques fourberies, ils briſèrent la ſtatue, & trouvèrent un long tuyau, dont l'extrémité répondait à la tête de l'idole, & l'autre bout était caché dans un endroit qui était couvert de feuillages, qui pouvait contenir un homme. Le cacique pria les Eſpagnols de garder le ſecret ſur ce qu'ils venaient de découvrir, & leur avoua qu'il ſe ſervait de cet artifice, pour ſe faire payer un tribut, & pour contenir ſes ſujets dans l'obéiſſance. Le même dom Fernand parle encore de trois pierres, que les caciques conſervaient avec beaucoup de ſoin : l'une ne manquait jamais de faire croître les grains ſemés, l'autre faiſait accoucher les femmes ſans douleur, & la troiſième procurait la pluie ou le beau tems, ſuivant les beſoins de la terre.

Ces peuples n'obſervaient que très-peu de fêtes religieuſes, ou du moins il n'en eſt venu qu'une ſeule à la connaiſſance des auteurs que nous conſultons. Le chef ou le cacique du lieu, faiſait annoncer la célébration de cette ſolemnité par ſes crieurs publics. La fête commençait par une proceſſion générale ; les hommes & les femmes s'y montraient avec leurs plus précieux ornemens : les filles y paraiſſaient exactement nues : le cacique marchait à la tête, avec un tambour, dont il jouait ſans ceſſe, & l'on ſe rendait au temple des Zemés, où les prêtres feignaient d'être occupés à les ſervir ; mais ils ceſſaient auſſitôt leurs fonctions, pour recevoir avec empreſſement les offrandes qu'on venait faire à

leurs dieux. Ces préſens conſiſtaient en pluſieurs corbeilles garnies de fleurs, & remplies de gâteaux. Les femmes, au premier ſignal des prêtres, formaient des danſes, chantaient les louanges des Zemés, puis celles des anciens caciques, & finiſſaient par des prières pour la proſpérité de la nation. Les gâteaux, rompus en morceaux, étaient diſtribués avec cérémonie aux chefs des familles, qui conſervaient précieuſement toute l'année ces fragmens, comme de sûrs préſervatifs contre tous les accidens poſſibles. Après cette diſtribution, le cacique, qui juſque-là s'était tenu à la porte du temple en jouant de ſon tambour, entrait dans le ſanctuaire, & précédé de tout le peuple, il ſe préſentait devant la principale idole. Il ceſſait de chanter devant elle, & ſe fourrait dans la bouche un bâton bien propre à le faire vomir. L'eſprit de cette ridicule cérémonie, était de faire connaître que pour ſe préſenter dignement devant les dieux, il faut avoir le cœur pur, & comme ſur les lèvres.

Ces hommes plongés dans l'idolâtrie, & dans la plus ténébreuſe ignorance, avaient cependant une légère idée de l'immortalité de l'ame, & d'une vie future. Ils admettaient un lieu où les ames des bons recevaient, après la mort, la récompenſe de leurs bonnes actions; mais ils ne parlaient point du ſupplice préparé pour les méchans. Chaque peuplade plaçait ce prétendu paradis dans le canton qu'elle habitait, & forçait ſon imagination pour y ſuppoſer des plaiſirs analogues à ſes paſſions

On devait y retrouver ses parens & ses amis, & sur-tout y avoir beaucoup de femmes à choisir. Il y avait un grand nombre de ces sauvages qui prétendaient que le séjour des ames était vers un grand lac appellé Tiburon, où l'on voit de grandes plaines toutes couvertes de *mameys*, sorte de fruit, auquel nous avons donné le nom d'abricot de Saint-Domingue. Ils supposaient que les ames faisaient leur nourriture ordinaire de ce fruit, & ils ajoutaient que pour en faire leur provision, elles prenaient le tems de la nuit, & que le jour elles se tenaient cachées dans les lieux les plus innaccessibles des montagnes. Cette opinion semblait répandre quelque chose de religieux sur les mameys, qui d'ailleurs, sont un fruit excellent, & les vivans avaient la modération de s'en abstenir, pour ne pas priver les morts d'une nourriture qu'ils aimaient par-dessus toutes les autres.

Les *Butios*, comme l'on peut croire, n'étaient pas seulement attachés au culte de leurs *Zemés*, ils exerçaient avec cet office ceux de médecin, de chirurgiens & de droguistes, c'est-à-dire, qu'ils réunissaient en eux tout ce qui est capable de concilier le respect, d'attirer la confiance & de perpétuer la crédulité des peuples. Leur manière de traiter les malades, en remplissant tous ces objets, avait encore ce détestable avantage, qu'elle affermissait leur pouvoir, & leur procurait les moyens de faire trembler les incrédules & de se venger de leurs ennemis.

L'orſqu'il s'agiſſait de guérir une playe, ou de faire ceſſer une douleur interne, ils ſuçaient la partie infirme avec beaucoup de cérémonies, & feignant d'en tirer une épine ou quelqu'autre choſe de même nature, qu'ils avaient ſoin de cacher auparavant dans leur bouche, ils déclaraient à l'aſſemblée que c'était la cauſe du mal, avec la noirceur de l'attribuer à quelque particulier, que, par cette calomnie, ils mettaient dans la triſte néceſſité de recourir à leur protection.

Il y avait cependant des cas, où le prêtre, conſideré ſeulement comme médecin, n'en impoſait que difficilement aux inſulaires. Si malgré les prédictions & les ſoins du charlatan, le malade mourait entre ſes mains, on ne le regardait plus que comme un fourbe & un ignorant. Les plus proches parens du mort s'aſſemblaient autour du cadavre, ils lui coupaient les ongles & les cheveux, les mêlaient avec le jus d'une certaine herbe, & lui verſaient de cette compoſition dans la bouche, en le conjurant de leur apprendre, ſi c'était par la faute du médecin, qu'il avait ceſſé de vivre. Nous n'adopterons pas le ſentiment de quelques auteurs, qui prétendent qu'après pluſieurs opérations magiques & quelques invocations, on parvenait à obtenir une réponſe du cadavre. Quoi qu'il en ſoit, ſi la réponſe réelle ou imaginée chargeait le médecin, on ſe jettait ſur lui & on le mettait en pièces, à moins qu'il n'eût eu la précaution de ſe retirer en lieu

sûr. Souvent un médecin ne devait ce cruel traitement qu'à la malignité d'un confrère jaloux, qui sourdement l'accusait de négligence, d'ignorance, ou d'employer des maléfices; imputations qui toutes vraies qu'elles devaient être à beaucoup d'égards, n'étaient fondées que sur le chagrin de le voir trop accrédité.

Les habitans de l'isle Hispaniola étaient en général d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avaient le teint extrêmement basané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle sorte de poil sur toutes les autres parties du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & quelque chose de sauvage dans les yeux. C'est ainsi qu'ils parurent aux premiers Espagnols qui pénétrèrent dans l'isle; mais ils reconnurent bientôt que cette figure ne leur était pas naturelle, & que la couleur de leur peau venait du *rocou*, dont ils se frottaient continuellement le corps : à l'égard de la forme de leur tête, ils la devaient aux soins de leurs mères, qui, aussi-tôt qu'ils étaient nés, la leur applatissaient par degré avec les mains, ou entre deux petits ais. Cette étrange méthode, par laquelle le crâne était comme replié, le rendait si dur, que les Espagnols cassaient quelquefois leurs épées, en frappant ces malheureux sur la tête. Les hommes ne portaient point de vêtemens, & se gênaient à

peine pour couvrir ce que l'honnêteté ne permet pas de montrer : les femmes se servaient d'un pagne ou espèce de jupe, qui ne leur descendait jamais au-delà des genoux : & les filles avaient le corps entièrement découvert. Tous ces insulaires étaient sombres, flegmatiques & d'une complexion faible : naturellement sobres, ils se contentaient pour leur nourriture des coquillages que leur offraient en abondance les bords de la mer, & de quelques racines. Une indolence extrême, une paresse que rien ne pouvait faire changer, étaient le principe de leur tempérance ; ennemis du travail, ils jouissaient lâchement du présent, & l'avenir ne leur causait aucune inquiétude. Après avoir dansé une partie du jour, ils employaient le reste du tems à dormir. Ainsi, doux, humains, incapables de malignité & de fiel, peut être sans esprit & sans mémoire, ils étaient sans passions, & ne sachant rien, il ne montraient aucune envie de s'instruire.

Les Espagnols nous disent que leurs danses étaient figurées & que la mesure & la cadence y étaient observées. Un des danseurs réglait le chant & les pas,& les autres étaient obligés de se modeler sur ce qu'il venait de faire. Les hommes commençaient seuls & séparément ; les femmes prenaient ensuite leur place, après quoi les deux sexes formaient une danse générale. Leur unique instrument était un tambour, composé d'un tronc d'arbre, & l'honneur de frapper dessus

appartenait au cacique, ou au chef de la bourgade. Un des principaux divertiſſemens de ces inſulaires était le *batos*, eſpèce de balon, qui ſe jettait avec la tête, les hanches, les coudes, & ſur-tout avec les genoux. Celui qui le pouſſait le dernier comptait un jeu, & la partie conſiſtait dans le nombre des jeux dont on était convenu. Cet exercice était commun aux hommes & aux femmes. Une bourgade en défiait une autre à ce jeu, & la victoire était célébrée par une danſe générale, après laquelle on s'enyvrait de fumée de tabac. Pour y parvenir, on étendait ſur des charbons à demi-allumés, des feuilles humides de tabac, qui répandaient auſſi-tôt une épaiſſe fumée. Tous les aſſiſtans, rangés en cercle, recevaient cette fumée par le moyen d'un tuyau fait en forme d'Y, dont ils mettaient les deux branches dans leurs narines, & lorſque cette vapeur les avait fait tomber dans l'aſſoupiſſement, ils y reſtaient dans le même lieu, juſqu'à ce que leur yvreſſe fut diſſipée. Le cacique ſeul était tranſporté dans ſa cabane par ſes femmes, & les ſonges qui troublaient alors ſon ſommeil, paſſaient pour des inſpirations des *Zemés*.

Ces ſauvages, portés à l'incontinence la plus immodérée, n'avaient aucune loi qui fixât parmi eux le nombre des femmes. Chacun pouvait en avoir autant que ſes facultés lui permettaient d'en nourrir. Le premier degré du ſang était le ſeul qu'ils reſ-

pectaient. La première femme jouissait de quelque légère distinction, mais ce titre ne lui donnait aucune autorité sur ses compagnes. Toutes couchaient autour du mari, & nulle jalousie ne troublait la paix du ménage. A la mort d'un cacique, quelques-unes de ses femmes étaient toujours enterrées vivantes avec lui, soit de gré soit de force; cependant cet usage n'était pas général, & on laissait aux femmes du commun la liberté de consommer cet affreux sacrifice, ou de passer dans les bras d'un autre époux.

Nous ne sommes pas bien instruits des cérémonies que ces insulaires pratiquaient dans leurs funérailles, nous savons seulement que les femmes étaient chargées des obséques de leurs maris. Elles enveloppaient le corps avec de longues bandes de coton, & le déposaient dans une fosse profonde avec ce que le défunt avait de plus précieux. On le plaçait sur une espèce de banc, & l'on formait au-dessus de lui une sorte de voûte avec du bois, pour empêcher que la terre ne s'éboulât sur lui. Tout ceci était accompagné de chants lugubres & de beaucoup de superstitions, qui ne sont point venues à notre connaissance. Les funérailles des caciques exigeaient un plus grand appareil; il fallait vuider leurs corps & les sécher au feu, avant que de les porter à la sépulture qu'on leur avait préparée. Tous les meubles étaient distribués à ceux que l'on avait invité à la cérémonie, & c'était

dans ces occaſions que l'on compoſait ces chanſons où étaient inſérées les louanges du mort & les principaux événemens de ſon règne, ſeules annales qui nous reſtent d'un peuple qui n'exiſte plus.

Lorſque la néceſſité de pourvoir à leur ſubſiſtance tirait ces ſauvages de leur inaction, & les obligeait d'aller à la chaſſe ou à la pêche : pour le premier de ces exercices, ils ſe ſervaient de petits chiens muets, qu'ils appellaient *goſchis*, ou bien ils mettaient le feu aux quatre coins d'une pièce de terre, & dans un inſtant ils la trouvaient pleine de gibier à demi-rôti. Comme ils maniaient l'arc avec trop peu d'adreſſe pour eſpérer de tuer un oiſeau au vol, lorſqu'ils voulaient prendre des perroquets, ils s'avançaient dans la forêt tout couverts de feuillages, & faiſant monter un jeune enfant au haut d'un arbre, avec un perroquet privé ſur ſa tête. Le cri de cet oiſeau attirait tous ceux de ſon eſpèce autour de lui, & l'enfant n'avait que la peine de leur paſſer au cou un nœud coulant, & de les jetter à terre auſſi-tôt qu'ils étaient étranglés. Les ramiers ſe prenaient dans des rets fort bien travaillés ; ils les raſſemblaient en grand nombre, par le moyen de leur cri qu'ils imitaient parfaitement. Pour la pêche ils employaient des filets tiſſus d'écorce d'arbre.

Quoique ce peuple n'attacha pas une grande valeur à l'or, cependant ils l'eſtimaient aſſez pour ne ſe préparer à la recherche de ce

métal, qu'après de longs jeûnes & quelques jours de continence. Ils prétendaient que leurs pas avaient été infructueux toutes les fois qu'ils avaient manqué à cette pratique. Christophe Colomb voulut obliger les Espagnols de se confesser & de communier, avant que d'aller aux mines, mais il ne put leur faire goûter cette nouveauté.

On ne peut pas dire que les anciens habitans de Saint-Domingue eussent la moindre idée des utiles travaux de l'agriculture; lorsqu'on entra dans l'isle, on ne leur trouva aucun outil, & le feu était comme leur instrument universel ; ils brûlaient les vieilles herbes de leurs savannes, ensuite ils remuaient légèrement la terre avec le bout d'un bâton & ils plantaient leur maïs. Pour faire du feu ils choisissaient deux morceaux de bois, l'un extrêmement poreux & fort léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure : ils piquaient celui-ci dans le premier, & le tournant alors avec beaucoup de vîtesse, ils lui faisaient jetter du feu, qui étant reçu dans le bois poreux, l'allumait dans un instant. Vraisemblablement ils ne soupçonnaient pas qu'il fut possible de tirer des étincelles des pierres qui se trouvaient à chaque instant sous leur pas. Le feu était encore l'unique instrument dont ils se servaient pour travailler leurs pirogues (canots.) D'abord ils choisissaient un arbre propre à leur dessein : ils le faisaient mourir par le moyen d'un petit feu qu'ils allumaient tout

autour, ensuite ils le laissaient sécher sur pied, & lorsqu'ils le croyaient en état de servir, ils y mettaient le feu pour l'abattre; le feu aidait aussi à le creuser, avec la seule attention d'enlever successivement les charbons, à l'aide d'une hache, armée d'une pierre verte très-dure, dont on n'a point trouvé la carrière dans toute l'étendue de l'isle; c'est ce qui a fait soupçonner à quelques-uns que ces pierres venaient de la rivière des Amazones, dont on prétend que le limon, exposé à l'air, se pétrifie : mais puisqu'on avoue que ces insulaires n'entretenaient aucun commerce avec les autres nations, comment pouvaient-ils se procurer ce limon pétrifié?

Les souverains qui commandaient aux différens peuples de l'isle étaient despotiques, & maîtres absolus de la vie, des biens & même de la religion de leurs sujets, mais ils n'abusaient pas de ce pouvoir. Ayant peu de passions, & sur-tout ne connaissant pas le vice honteux de l'avarice, il n'était pas besoin de beaucoup de loix pour gouverner ces insulaires. Le larcin seul était puni de mort. Le coupable, quel qu'il fût, était empalé, & mourait aux yeux de ces concitoyens, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. On ne pouvait pas soupçonner qu'un homme fut capable d'en tuer un autre volontairement, & il régnait à cet égard une telle sécurité dans l'isle, qu'on se liait aussi promptement avec un

inconnu, qu'avec un parent ou un ami; on le recevait dans sa cabane, on prévenait ses besoins, on partageait avec lui ce qu'on avait de plus précieux, & l'on était sûr qu'à la première occasion d'autres inconnus s'empresseraient de signaler leur générosité en faveur de celui qui venait de donner des marques de la sienne.

L'ordre de succession était irrévocablement établi dans ces contrées; le fils d'un cacique succédait à son père, & si ce chef décédait sans enfans, l'héritage passait aux enfans d'une de ses sœurs, à l'exclusion des enfans des frères, par la raison que les fils des sœurs sont bien plus sûrement du sang de leurs oncles, que ceux des frères. Nous verrons cette coutume établie dans toute l'Amérique. Il s'élevait quelquefois de petits différens entre les peuplades au sujet de la pêche, mais elles étaient ordinairement terminées sans effusion de sang. Si la guerre paraissait nécessaire, soit pour se venger d'une insulte, soit pour maintenir son droit, on s'armait de sa massue, appellée *macanas*, large d'environ deux doigts, pointue par la tête, & ayant un manche en façon de garde, comme les épées. On se servait aussi d'une espèce de javelot, d'un bois très-dur, dont les blessures étaient d'autant plus dangereuses, qu'il restait toujours quelques éclats de ce bois dans la plaie, & que ces sauvages n'avaient encore l'adresse d'extirper. Ceux qui habitaient les parties

orientales

orientales de l'isle avaient l'usage de l'arc & des fléches, & ils devaient la connaissance de cette arme meurtrière, aux Caraïbes, peuple des petites Antilles, leurs cruels ennemis.

Les cabanes d'Hispaniola se ressentaient de la simplicité des habitans qu'elles devaient mettre à couvert des injures des saisons. On commençait par planter des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de distance ; on étendait dessus des pièces de bois plates, mais fort épaisses, sur lesquelles on appuyait de longues perches, qui, se joignant toutes à la pointe, formaient un toit de figure conique. Au lieu de lattes on attachait des cannes deux à deux, à environ une palme les unes des autres, afin de rendre les perches plus solides. L'édifice était couvert d'une paille fort déliée, ou de feuilles de palmier, ou même de l'extrémité des cannes. Pour former les murs, on garnissait les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une sorte de filasse, qu'*Oviedo* nomme *beschiuchi*, qui croît sur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qu'il dit être incorruptible & propre à plusieurs usages dans la médecine ; mais il n'en explique pas les vertus. Pour donner encore plus de solidité à ce bâtiment, on plantait au centre un grand poteau & l'on y liait fortement toutes les extrémités des perches. Quelque faible que puisse paraître la construction d'une semblable maison, elle était en état de ré-

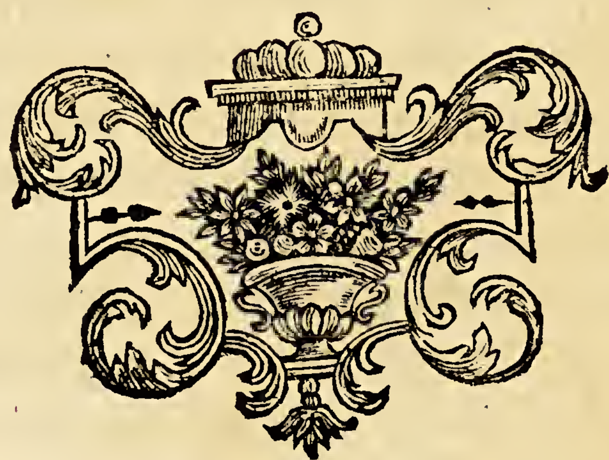
ſiſter aux vents les plus impétueux. Il y avait auſſi de plus grandes cabanes, conſtruites à peu près comme nos granges, dont le toit était ſoutenu par des traverſes, qui l'étaient elles-mêmes par des fourches plantées dans le milieu du terrein. Au-devant de ces maiſons, on conſtruiſait ordinairement un veſtibule, que l'on couvrait de paille, & qui ſervait à recevoir les viſites. Nous ne dirons rien de leur langage, qui n'était pas parlé uniformement dans toutes les parties de l'iſle; cependant nous devons remarquer que celui qui était en uſage dans le centre de l'iſle était regardé comme une langue ſacrée, que toutes les peuplades devait néceſſairement entendre ; elle devait avoir de la douceur, ſi nous en jugeons par quelques mots que nous avons fait paſſer dans la nôtre. De *canoa*, nous avons fait canot, d'*amacha*, hamach, ſorte de branle de coton qui ſert de lit, dans les pays chauds, & d'*uracane*, vents impétueux, nous avons formé ouragan, en prononçant l'*u*, comme le prononcent les Eſpagnols.

Lorſque les premiers conquérans de l'Amérique abordèrent dans l'iſle de Saint Domingue, les hiſtoriens prétendent que les inſulaires avaient été inſtruits, par une prédiction, d'un événement qui devait leur coûter la liberté ; & voici ce qu'on raconta à Chriſtophe Colomb. « Un jour, lui dit un vieux ſau- » vage, le père du cacique Guarinoex, » ayant eu la curioſité de conſulter les Ze-

» més ſur ce qui arriverait dans l'iſle après
» ſa mort, leur réponſe fut qu'il viendrait
» bientôt des hommes qui auraient du poil
» au menton, & qui ſeraient vêtus de la
» tête aux pieds ; que ces étrangers met-
» traient en pièces toutes les divinités de
» l'iſle, & qu'ils aboliraient leur culte ;
» qu'ils porteraient à leur ceinture de longs
» inſtrumens de fer, avec leſquels ils fen-
» draient un homme en deux ; enfin, qu'ils
» dépeupleraient l'iſle de ſes anciens ha-
» bitans. » Le même ſauvage ajouta, que cette terrible prédiction avait jetté la conſternation dans tous les eſprits, & qu'on en avait composé une chanſon lugubre, qui ſe chantait à certaines ſolemnités. Le père Charlevoix, qui n'oſe conteſter ce fait, ſe perſuade que ce fut un avertiſſement que Dieu obligea l'eſprit d'erreur de donner à un peuple qu'il ſéduiſait depuis tant de ſiècles : mais n'eſt-il pas permis de lui répondre, que loin de diſpoſer ces ſauvages au chriſtianiſme, un pareil avertiſſement n'aurait été propre qu'à les attacher plus intimement à des dieux, qui ſavaient pénétrer dans les épaiſſes ténèbres de l'avenir, & qui étaient aſſez bons pour les avertir quels étaient les malheurs qu'ils avaient à redouter.

A l'arrivée de Chriſtophe Colomb, l'iſle ſe trouvait ſous la domination de cinq caciques indépendans les uns des autres ; elle était peuplée de près de trois millions d'ha-

bitans, dont la race a été totalement exterminée par les Espagnols, & avec une cruauté sans exemple, si nous en croyons le célèbre Las Casas, évêque de Chiapa, auquel on ne peut reprocher qu'un zèle trop ardent, & peut-être un peu amer, dans la description qu'il nous fait de ces horreurs, malheureusement trop véritables. « Je les » ai vus, dit-il, dans l'isle de saint Do- » mingue, remplir les campagnes de four- » ches patibulaires, auxquelles ils pendaient » ces malheureux treize à treize, en l'hon- » neur, disaient ils, des treize apôtres; je » les ai vus donner des enfans à dévorer à » leurs chiens de chasse. »



CHAPITRE III.

Les Boucaniers & les Flibuſtiers.

CEPENDANT au milieu de ce carnage, toujours renaiſſant, & qui ne ceſſa qu'avec l'extinction totale de la race des ſauvages, les Eſpagnols bâtirent quantité de villes & de bourgades, & l'iſle de ſaint Domingue jouit de ſa nouvelle ſplendeur, juſqu'à ce que des conquêtes plus brillantes firent choiſir à l'Eſpagne un autre ſiège de ſes forces & de ſa grandeur. Alors on négligea cette nouvelle colonie, on ruina ſon commerce, en défendant de recevoir des étrangers dans l'iſle; ceux même des Eſpagnols qui y avaient déja formé des établiſſemens, les abandonnèrent pour courir après des gains plus conſidérables que ſemblaient offrir les richeſſes du continent; pluſieurs villes furent renverſées par un tremblement de terre: les Anglais pillèrent la capitale, dont la magnificence l'emportait ſur les plus opulentes villes de l'Europe; des corſaires de la même nation détruiſirent, cinq ans après, la ville d'Yaguana, & dès le commencement du dix-huitième ſiécle, on ne comptait plus dans l'iſle qu'environ quatorze mille habitans que faiſaient trembler douze cents Nègres fugitifs, qui s'étaient retranchés ſur

une montagne inacceſſible : tel était l'état critique de la colonie Eſpagnole de Saint Domingue, lorſque les Français entreprirent de s'y établir.

Quelques aventuriers de cette nation, chaſſés de l'iſle de Saint Chriſtophe par les Eſpagnols, s'approchèrent de Saint Domingue, & en ayant trouvé la côte ſeptentrionale preſqu'abandonnée par les Caſtillans, ils prirent le parti de s'y établir, & d'y vivre de la chaſſe des bœufs & des porcs, dont les bois & les campagnes étaient remplis. Les Hollandais, qui alors venaient de former une colonie au Breſil, offrirent à ces chaſſeurs de fournir à leurs autres beſoins, & de recevoir d'eux en payement les cuirs qu'ils tireraient de leurs chaſſes. Ceci ſe paſſait en 1630. La plûpart de ces nouveaux colons étaient Normands, & on leur donna le nom de Boucaniers, parce qu'ils s'appliquèrent à boucaner, à la manière des ſauvages, la chair des bœufs qu'ils avaient tués, c'eſt-à-dire, qu'ils la faiſaient ſécher à la fumée. Bientôt quelques-uns de ces boucaniers s'ennuyèrent de la chaſſe des bêtes fauves, & embraſſèrent le métier de corſaires. Ils ſe joignirent à une troupe d'Anglais & s'emparèrent de la petite iſle de la Tortue, ſéparée de Saint Domingue, par un canal de huit lieues de long. Cette iſle a une pareille longueur entre l'eſt & l'oueſt, ſur deux de large du nord au ſud. Ces nouveaux Forbans ne tardèrent pas à ſe rendre célèbres, ſous le nom de

Friboutiers, dont on a fait celui de Flibuſtiers. Pluſieurs d'entr'eux s'attachèrent à la culture des terres & à planter du tabac, & les autres coururent la mer pour faire des priſes.

Ce qui commença à faire fleurir cette nouvelle colonie, fut l'arrivée de quelques vaiſſeaux Français, ſur-tout de Dieppe, qui lui amenèrent des engagés, qu'ils vendaient pour trois ans, & dont on tirait les mêmes ſervices que des eſclaves Nègres ou Indiens. Alors cette établiſſement fut compoſé de quatre ſortes d'habitans : de boucaniers, qui n'avaient pas d'autre exercice que la chaſſe ; de flibuſtiers, qui écumaient les mers ; de colons, qui cultivaient la terre, & d'engagés, qui étaient au ſervice des colons ou des boucaniers. C'eſt de ce ſingulier mêlange que ſe forma le corps auquel on a donné le nom d'aventuriers, & ce qui mérite ſur-tout d'être remarqué, c'eſt que ces gens vivaient entr'eux avec beaucoup d'union, & qu'ils établirent une ſorte de gouvernement qui tenait beaucoup de la démocratie. Chaque homme libre avait une autorité deſpotique dans ſon habitation ; chaque capitaine était abſolu ſur ſon bord pendant qu'il y commandait, mais ce commandement pouvait lui être ôté par une délibération de toutes les perſonnes libres de la colonie.

Voilà quels furent les premiers commencemens de l'établiſſement des Français ſur la côte de Saint Domingue & dans l'iſle de la

Tortue, qui maintenant n'eſt plus habitée, ſans-doute à cauſe de la diſette d'eau douce. Nous n'entreprendrons point d'en détailler les progrès, toujours, mais inutilement traverſés par les Eſpagnols : il ſuffira, pour remplir notre plan, de faire connaître la façon de vivre des flibuſtiers & des boucaniers.

Les Boucaniers n'avaient d'autres établiſſemens dans l'iſle de Saint Domingue, que certains petits champs défrichés, où ils avaient des claies pour boucaner la viande, un eſpace pour étendre des cuirs, & des barraques pour ſe mettre à l'abri du mauvais tems. Cet endroit s'appellait Boucan. Comme ils étaient ſans femmes & par conſéquent ſans enfans, ils avaient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, afin de s'aider par des ſecours mutuels ; c'eſt ce qu'on appellait s'enmatelotter. Tous les biens étaient communs dans ces ſociétés, & celui qui ſurvivait à l'autre, était ſon héritier légitime. La probité & la franchiſe étaient non-ſeulement la baſe de ces aſſociations particulières, mais même d'une ſociété à l'autre, enſorte que tous les biens étant regardés comme communs ; ce qu'on ne trouvait pas chez ſoi, on pouvait l'aller prendre chez ſon voiſin, ſans être obligé de lui en demander la permiſſion, & c'eut été un deshonneur de le refuſer. Parmi ces Européens tranſplantés, les vols étaient inconnus, ou du moins ils étaient rares, & le coupable devait s'atten-

dre à être banni du corps ; les loix ne consistaient que dans un bizarre assemblage de conventions, contre lesquelles cependant il n'était pas permis de récriminer, parce que les boucaniers se prétendaient affranchis de toute obligation précédente, par le baptême de mer qu'ils avaient reçu au passage du tropique, & s'ils rendaient un léger hommage au gouverneur de la Tortue, ils ne s'en croyaient pas pour cela moins indépendans.

Les boucaniers étaient chrétiens, mais n'ayant de commerce qu'entr'eux, en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice ou d'instruction, ou d'une autorité qui fût capable de les retenir, ils en vinrent au point de n'avoir plus du christianisme que le caractère du baptême, & s'ils avaient subsisté jusqu'à la troisième génération leurs petits-fils n'auraient pas été mieux instruits que les habitans de la nouvelle Guinée, ou des terres australes. Ces gens, devenus presque sauvages, avaient quitté leurs noms de famille pour y substituer des sobriquets & des noms de guerre, dont la plûpart ont passé à leurs descendans, & ce n'était que lorsqu'ils se mariaient, qu'on pouvait les engager à signer leur véritable nom ; de-là ce proverbe dont on se sert dans les Antilles, qu'on ne connaît bien les gens qu'au tems du mariage.

Leur habillement consistait dans une chemise, teinte du sang des animaux qu'ils

tuaient, un caleçon encore plus ſale, fait en tablier de braſſeur ; une courroie qui leur ſervait de ceinture, & d'où pendait une large gaîne, dans laquelle était une eſpèce de ſabre fort court, qu'ils nommaient *manchette*, & quelques couteaux Flamands ; un chapeau ſans bord, excepté ſur le devant, où ils en laiſſaient pendre un bout, pour le prendre ; point de bas, & des ſouliers de peau de cochon, ou de peau de bœuf. Leurs fuſils avaient quatre pieds & demi de long, & portaient des balles de ſeize à la livre. Ils avaient toujours avec eux un certain nombre d'engagés & une meute de vingt ou trente chiens, entre leſquels il y avait toujours un braque ou venteur.

A la pointe du jour les chaſſeurs partaient ſeuls, & quelque tems après les engagés les ſuivaient avec les chiens. Le chien venteur paſſait devant, & conduiſait ſouvent le chaſſeur par les chemins les plus affreux. Lorſque la proie était éventée, les autres chiens accouraient & l'arrêtaient en aboyant autour d'elle, juſqu'à ce que le boucanier fut à portée de la tirer. Il tâchait de lui donner le coup au défaut de la poitrine, & s'il la jettait à bas, il s'empreſſait de lui couper le jarret, afin de la mettre dans l'impoſſibilité de ſe relever, car ſi l'animal n'était que légèrement bleſſé, il ſe jettait avec furie ſur les chaſſenrs, & alors ils n'avaient d'autre reſſource que celle de grimper au ſommet de quelqu'arbre. On écorchait auſſi-tôt

la bête, & le chaſſeur en tirait un des plus gros os, qu'il caſſait & dont il ſuçait la moëlle, ce qui lui ſervait de déjeûner. Les autres os étaient abandonnés aux engagés. Ordinairement les boucaniers ne quittaient la chaſſe que lorſqu'ils avaient abattu autant de bêtes qu'ils avaient de perſonnes à leur ſuite, & chacun s'en retournait au *boucan* chargé de la peau & d'un morceau de viande de l'animal.

La viande des bœufs ſauvages, & quelquefois celle du porc maron, auxquels ils faiſaient la chaſſe par forme de divertiſſement, étaient l'unique nourriture des boucaniers; ils les aſſaiſonnaient avec du piment & un peu de jus d'orange; ils ne connaiſſaient point l'uſage du pain, buvaient de l'eau pure, & ſe ſervaient pour table du premier tronc d'arbre qu'ils rencontraient. Lorſqu'ils avaient raſſemblé la quantité de cuirs qu'ils devaient livrer aux marchands, un des Boucaniers paſſait à la Tortue & prenait en échange les marchandiſes qu'il avait demandées pour ſa ſociété, & ſe faiſait payer le reſte en argent. Ces hommes, vraiment ſauvages, connaiſſaient peu les maladies, mais avec le tems, ils s'affaibliſſaient, & les intempéries de l'air, auxquelles ils avaient peine à ſe faire, & la continuité de leur vie active & laborieuſe, les couchaient de bonne heure dans le tombeau. Cependant ils n'auraient pas ſi-tôt ſuccombés, ſi les Eſpagnols ne leur euſſent fait une guerre deſ-

tructive, & si, ne pouvant entièrement les exterminer, ils ne se fussent avisé d'épuiser le pays de bœufs sauvages, par des chasses générales & souvent répétées. Alors les Boucaniers n'eurent d'autre parti à prendre que celui de former des habitations, ou de se ranger parmi les flibustiers, que l'on appellait aussi frères de la côte.

Les premiers de ces corsaires qui commencèrent à courir les mers, n'avaient ordinairement qu'un simple canot, qui pouvait contenir environ vingt-cinq ou trente hommes. Si dans leur course ils enlevaient quelque bâtiment de pêcheurs, ou autre de même sorte, il revenaient promptement à la Tortue, & ne sortaient ensuite du port qu'avec une grande barque & cent cinquante hommes d'équipages. Avant que de partir ils se choisissaient un capitaine qui n'avait d'autre autorité que celle de commander dans l'action. Ce chef obtenait une double portion dans le butin; les remèdes se payaient à frais communs, & les récompenses accordées aux blessés se prélevaient sur la totalité de la prise, & on les proportionnait au dommage de la blessure. Celui qui, par exemple, avait perdu les yeux, ou les deux pieds dans un combat, recevait six cents écus, ou six esclaves. Ces hommes intrépides étaient si serrés dans leurs barques, qu'à peine leur restait-il place pour s'y coucher. Toujours exposés aux injures de l'air, toujours prêts à manquer de vivres, la vue d'un navire

plus grand & plus commode leur échauffait le ſang juſqu'au tranſport ; ils attaquaient ſans délibérer, & leur méthode était d'aller toujours à l'abordage. Les Eſpagnols éprouvèrent ſouvent qu'elle était leur témérité. Un de leurs capitaines, nommé Pierre le Grand, natif de Dieppe, n'ayant que vingt-huit hommes & quatre petits canons, oſa aborder un vice-amiral des gallions d'Eſpagne. Monté ſur le bord Eſpagnol, il fait couler ſon navire à fond, & ſes ennemis, épouvantés de cette audace, ne lui diſputent point le paſſage. Il pénétre juſqu'à la chambre du vice-amiral, qui était à jouer, il lui met le piſtolet ſur la gorge, & le force de ſe rendre à diſcrétion. Après avoir débarqué ſur la côte de Saint Domingue une partie des Eſpagnols dont il pouvait ſe paſſer pour la manœuvre, il tourna ſes voiles vers la France, où il conduiſit ſa priſe.

Avant le partage du butin, le chef faiſait lever la main à chaque flibuſtier, & il devait proteſter qu'il avait porté à la maſſe tout ce qu'il avait pillé. Si quelqu'un était convaincu d'avoir fait à cet égard un faux ſerment, on ne manquait point de le dégrader, à la première occaſion, dans une iſle déſerte, où il était abandonné à ſon triſte ſort. Après la diſtribution des lots, on ne ſongeait qu'à ſe réjouir, & les plaiſirs ne finiſſaient qu'avec l'abondance : alors on ſe remettait en mer, l'on s'expoſait à de nouveaux dangers, avec l'eſpoir d'acquérir de

nouvelles richeſſes, qui devaient s'évanouir encore au milieu des ſales débauches qui faiſaient leurs délices. On ſe perſuade bien que la religion avait peu de part aux idées de ces corſaires, cependant ils y ſemblaient quelquefois rappellés par l'occaſion. Par exemple, ils ne s'engageaient jamais au combat ſans s'être demandé réciproquement pardon, & ſans s'être embraſſés les uns les autres avec beaucoup de cordialité. On les voyait auſſi, dans ces momens, ſe frapper la poitrine à grand coups, comme pour exciter leur cœur à la componction, mais ils n'en étaient pas moins des ſcélérats, qui, à l'exception d'une certaine bonne-foi dont ils n'oſaient s'écarter vis-à-vis des compagnons de leur brigandage, & de la chair humaine, qu'on ne leur reproche point d'avoir mangé, étaient plus méchans & plus ſouillés de vices que les plus barbares habitans du nouveau monde.



CHAPITRE IV.

Caractère des Espagnols & des Français, établis dans l'Isle de Saint-Domingue.

APRES avoir parcouru rapidement les faits les plus intéressans de l'histoire de Saint-Domingue, par rapport aux mœurs anciennes, nous croyons devoir dire quelque chose des deux colonies Espagnole & Française, qui se sont partagé l'isle & qui y vivent dans la plus étroite intelligence.

En 1716, la colonie Espagnole n'était pas composée de plus de dix-huit à dix-neuf mille personnes, entre lesquelles on comptait environ quatre mille soldats. Monsieur Butet, dans le compte qu'il nous rend d'un voyage qu'il fit à travers les terres, nous assure que le pays étoit alors sans mânufacture & sans commerce, que les habitans s'y nourrissaient de leurs nombreux troupeaux, & que ne recevant presque rien de l'Espagne, ils tiraient de la colonie Française, de quoi satisfaire aux autres besoins de la vie, & lui fournissaient en échange tout le bétail qui était nécessaire à la subsistance de ses colons. En nous peignant les Espagnols de Saint-Domingue, comme des gens qui, invinciblement paresseux, dédaignent toutes les ressources de l'industrie & du travail,

il rend juſtice à leur ſobriété : « ce ſont,
» dit-il, les hommes du monde qui vivent
» à moins de frais. Leurs dattes les nour-
» riſſent, & le chocolat ſupplée à ce qui
» manque à cette nourriture champêtre. Ils
» ne s'occupent à rien pendant tout le jour,
» & n'impoſent pas même de travail péni-
» ble à leurs eſclaves. Leurs tems ſe paſſe
» à jouer, ou à ſe faire bercer dans leurs
» hamacs. Lorſqu'ils ſont las de jouer, ou
» qu'ils ceſſent de dormir, ils chantent :
» ils ne ſortent de leur lit que quand la
» faim les preſſe : pour aller prendre de
» l'eau à la rivière, ou aux fontaines, ils
» montent à cheval, n'euſſent-ils à faire que
» vingt pas : il y a toujours un cheval bridé
» pour cet uſage. La plûpart mépriſent l'or,
» ſur lequel ils marchent, & ſe moquent
» des Français, qu'ils voient prendre beau-
» coup de peine pour amaſſer des richeſſes,
» dont ils n'auront pas le tems de jouir en
» repos. Cette vie tranquille & frugale
» les fait parvenir à une extrême vieilleſſe.
» Au reſte, le ſoin de cultiver leur eſprit
» ne les occupe pas plus que celui de ſe
» procurer les commodités de la vie. Ils
» ne ſavent rien, à peine connaiſſent-ils le
» nom de l'Eſpagne, avec laquelle ils n'ont
» preſque plus de commerce ; d'ailleurs,
» comme ils ont extrèmement mêlé leur
» ſang, d'abord avec les inſulaires, enſuite
» avec les Nègres, ils ſont aujourd'hui de
» toutes couleurs, à proportion qu'ils tien-
nent

» nent de l'Européen, de l'Africain ou de
» l'Américain. Leur caractère participe aussi
» des trois, c'est-à-dire, qu'ils en ont con-
» tracté tous les vices. »

On ne peut disconvenir que ces insulaires n'aient un profond respect pour la religion, & une ame sensible aux souffrances des malheureux qu'ils soulagent dans tous les cas, & autant que leurs facultés peuvent le permettre, mais l'on ne doit pas dissimuler qu'ils savent allier ces bonnes qualités avec un libertinage excessif. « Ils vont souvent
» dans les quartiers Français, avec de grands
» trains de chevaux, & rarement on les
» voit entrer dans les hôtelleries. Ils cam-
» pent le long des chemins, ils laissent
» paître leurs chevaux dans les champs,
» & se mettent à couvert sous des barraques
» qu'ils dressent à la hâte. Ils font leurs
» repas d'un morceau de viande boucanée
» qu'ils portent avec eux, de bananes qui
» se trouvent par-tout, & de chocolat. S'ils
» sont invités par quelques Français, ils
» font honneur à sa table, mais ils boivent
» peu. »

Le père Charlevoix, qui écrivait en mil sept cents vingt-six, donnait alors à la colonie Française de Saint-Domingue, trente mille personnes libres & cent mille esclaves noirs ou mulâtres, entre lesquels dix mille blancs étaient en état de porter les armes, & vingt mille Nègres pouvaient être armés, sans que les manufactures eussent beaucoup

à souffrir. Il n'est pas douteux que depuis quarante ans ce nombre ne soit considérablement augmenté. On ne reconnaît maintenant dans les créoles François de cette isle, aucunes traces du génie de ces anciens boucaniers ou flibustiers, auxquels la plûpart doivent leur naissance. Le père Charlevoix leur donne une taille bien prise & leur accorde de l'esprit, mais il fait une peinture un peu plus confuse de leurs bonnes & de leurs mauvaises qualités ; il nous les représente tout à la fois francs, prompts, fiers dédaigneux, présomptueux, intrépides. Il leur reproche d'avoir peu de naturel & beaucoup d'indifférence pour tout ce qui regarde la religion, à moins qu'une excellente éducation ne corrige ces défauts. Ce qu'il admire sur-tout dans ces colons, c'est ce penchant respectable qui les porte à secourir tous les hommes, de quelque nation qu'ils soient. « Un voyageur peut faire, dit cet
» historien, le tour de la colonie Française,
» sans aucune dépense. Il est bien reçu de
» toutes parts ; & s'il est dans le besoin,
» on lui donne libéralement de quoi con-
» tinuer son voyage. Si l'on connaît une
» personne de naissance qui soit sans fortune,
» l'empressement est général pour lui offrir
» un asyle. On ne lui laisse point l'em-
» barras d'exposer sa situation : chacun le
» prévient. Il ne doit pas craindre de se
» rendre importun par un trop long séjour
» dans l'habitation qu'il choisit ; on ne se

» laſſe point de l'y voir, dès qu'il touche à
» la première, il doit être ſans inquietude
» pour les incommodités de la plus longue
» route. Nègres, chevaux, voitures, tout
» eſt à ſa diſpoſition, & s'il part, on lui
» fait promettre de revenir auſſi-tôt qu'il
» ſera libre. »

Ce n'eſt pas ſeulement envers les étrangers que les créoles exercent la charité, ils ont la plus grande attention à retirer chez eux les orphelins; jamais le public n'en demeure chargé. Si les parens les plus proches ne ſe trouvent pas en état de ſatisfaire à ce devoir, il eſt rempli par les parrains ou les marraines, & à leur défaut, par le premier qui peut ſe ſaiſir de ces jeunes infortunés; & quiconque les reçoit dans ſa maiſon, regarde comme un vrai bonheur de pouvoir les traiter en fils & d'en recevoir le doux nom de père.

Comme il n'y a pas de biens nobles à Saint-Domingue, & que tous les enfans ont une part égale à la ſucceſſion, il eſt à craindre que dans la ſuite, à force de diviſion & de ſubdiviſions, les grandes habitations ne ſoient réduites à peu de choſe, & que tout le monde n'y devienne pauvre; mais ce mal, ſi c'en eſt un bien réel, que dans un pays il ne ſe trouve pas quelques immenſes fortunes, qui à la longue engloutiſſent toutes les autres, ce mal, diſons nous eſt encore fort éloigné, car il reſte dans l'iſle une quantité prodigieuſe de terres in-

cultes ; & lorſqu'elles feront défrichées, les colons pourront s'étendre dans les iſles voiſines, & dans les parties du continent qui appartiennent à la France, & y former des établiſſemens, qui ne coûteront rien à la mere-patrie.



CHAPITRE V.

Les Nègres.

Les Nègres que l'on transporte de leur pays natal dans Saint-Domingue, semblent être le rebut de la nature, l'opprobre des hommes, & leur condition n'y est guères au-dessus de celle des plus vils animaux. Quelques coquillages sont toute leur nourriture : leurs habits sont de misérables haillons, qui ne les garantissent ni de la chaleur brûlante du soleil, ni de la fraîcheur des nuits; leurs maisons ressemblent à des tanières d'ours, leurs lits sont des claies, & tous leurs meubles consistent en quelques calebasses, & en des plats de bois ou de terre. Ils travaillent continuellement, ils dorment peu, ne recoivent aucun salaire, & leurs moindres fautes sont suivies de vingt coups de fouet. Ces malheureux esclaves, malgré leur misère, jouissent cependant d'une santé robuste, tandis que leurs indolens maîtres, qui régorgent de biens, sont la proie d'une infinité de maladies.

Les esclaves que l'on achète sur la côte qui est entre le cap Blanc & le cap Négris, sont les seuls qui paraissent nés pour la servitude : ils ne font aucune difficulté d'avouer qu'ils se regardent comme une nation

maudite. Les Nègres du Sénégal ſont les plus ſpirituels, les mieux faits, les plus aiſés à diſcipliner & les plus propres au ſervice domeſtique. « Notre eſclavage, diſent-» ils, eſt une ſuite du pêché de *Tam*, » notre premier père ; nos ancêtres nous l'ont » dit. » Les Bambares ſont naturellement voleurs. Les Arades ſont fiers, mais ils entendent aſſez bien la culture des terres. Les Congos ſont petits, excellens pêcheurs, mais ſujets à déſerter. Les Nagots ſont humains, les Mondongos cruels, & les Minais réſolus, capricieux, & très-portés à ſe déſeſpérer. Ceux qui ſont nés dans la colonie ſentent mieux que les autres le prix de la liberté, mais s'ils paraiſſent plus ſpirituels, plus raiſonnables & plus adroits que leurs pères, ils ſont auſſi plus fainéans, plus fanfarons & plus libertins.

Les miſſionnaires ont remarqué que les Nègres des colonies chantent également dans l'affliction comme dans la joie : dans l'affliction, pour adoucir leur chagrin, dans la joie, pour faire éclater leur contentement. Ils ont des airs joyeux & des airs lugubres, mais il faut une grande habitude pour pouvoir les diſtinguer. Ces malheureux eſclaves ſont, dit le père Pers, doux, humains, dociles, crédules, & ſuperſtitieux à l'excès. Ils ſont incapables d'une longue haine & ne connaiſſaient ni l'envie, ni la mauvaiſe foi, ni la médiſance. Dans un autre endroit, le même religieux nous les repréſente comme

très-fins & fort entendus, ſur-tout dans les affaires qui les intéreſſent, comme diſſimulés & capable de garder un ſecret, au prix même de leur vie. Il leur accorde une certaine tournure d'eſprit qui donne de l'agrément aux railleries qu'ils aiment à ſe permettre, & avoue qu'ils pourraient devenir bons ſoldats, s'ils étaient diſciplinés & conduits. Si dans ce portrait, il ſe trouve des contrariétés, on doit moins les attribuer à l'inattention du miſſionnaire, qu'aux différences qui doivent néceſſairement ſe trouver dans les mœurs de ce grand nombre d'eſclaves arrachés à tant de nations inconnues les unes aux autres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que lorſque les Nègres s'attroupent & menacent de quelque ſoulèvement, il faut les diſſiper ſur le champ, à coups de bâton, ou de nerf de bœuf, ou s'attendre à tout ce que la barbarie la plus effrénée peut leur inſpirer, pour ſe venger des mauvais traitemens qu'ils ont reçus en différens tems : pluſieurs eſclaves ſe ſont échappés des habitations, & fuyant également le joug de l'Eſpagne & celui des Français, ils ſe ſont cantonnés dans les montagnes, où ils vivent dans une égale indépendance des deux nations : ſi jamais ils y multipliaient à un certain point, ils pourraient cauſer de l'embarras aux poſſeſſeurs de l'iſle.

Lorſque les Nègres débarquent à Saint-Domingue, on leur accorde quelques jours de repos pour les remettre des fatigues

qu'ils ont essuyées pendant un voyage long & pénible, dans le cours duquel ils ont été liés deux à deux, avec des entraves de fer. On leur donne sobrement à manger & on les laisse dormir pendant quelques heures. Le lendemain il faut leur raser la tête, & leur frotter tous le corps avec de l'huile de *palma christi*, qui dénoue les jointures, les rend plus souples, & remédie au scorbut. Les premiers jours on ne doit pas oublier d'humecter d'huile d'olive, la farine ou la cassave qu'on leur donne, de les empêcher de boire trop d'eau ou au moins trop d'eau-de-vie, de les faire baigner matin & soir, & d'ajouter à ce régime une saignée & une légère purgation: c'est le seul moyen de les garantir des maladies dont ilsseraient d'abord attaqués.

Les nouveaux esclaves sont départis dans les cases des anciens, qui les recoivent avec bonté, soit qu'ils soient de leurs pays ou d'une nation différente. Comme ces derniers sont instruits & ont déja reçu le baptême, ils feignent de ne pas vouloir manger avec leurs nouveaux camarades, ni même coucher dans le même lieu; & lorsque les esclaves paraissent surpris de cette distinction, ils leur disent que n'étant pas chrétiens, ils sont trop au-dessous d'eux pour être traités plus familièrement. Ce moyen, dit le père Labat, leur donne une grande envie d'être instruits promptement des vérités du christianisme. Lorsqu'ils savent leur catéchisme, on leur administre le baptême, & ordinaire-

ment le Nègre à qui le nouveau venu eſt confié, lui ſert de parrain, & l'on aurait peine à s'imaginer juſqu'où va le reſpect, la ſoumiſſion & la reconnaiſſance que tous les Nègres ont pour ceux qui les ont tenus ſur les fonts.

Le meme père Labat accorde aux Nègres qu'il a connus, une ame ſenſible aux bienfaits, & capable de reconnaiſſance, aux dépens même de leur vie. « Mais, ajoute-t-il, » ils veulent être obligés de bonne grace, » & s'il manque quelque choſe à la faveur » qu'on leur fait, ils en témoignent leur » mécontentement : ils ſont naturellement » éloquens, & ce talent éclate ſur-tout lorſ- » qu'ils ont quelque choſe à demander, ou » leur apologie à faire contre quelque ac- » cuſation. On doit les écouter avec patience, » lorſqu'on veut ſe les attacher. Ils ſavent » repréſenter adroitement leurs bonnes qua- » lités, leur aſſiduité au ſervice, leurs tra- » vaux, le nombre de leurs enfans, & leur » bonne éducation. Enſuite ils font l'énu- » mération de tous les biens qu'on leur a » faits, avec des remercimens très-reſpec- » tueux, qu'ils finiſſent par leur demande. » Une grace accordée ſur le champ, les » touche beaucoup. Si l'on prend le parti » de la refuſer, il faut en apporter quelque » raiſon, & les renvoyer contens, en joi- » gnant au refus un préſent de quelques » bagatelles. Lorſqu'il s'élève entr'eux quel- » que différend, ils s'accordent à venir devant

» leur maître, & plaident leur cause sans
» s'interrompre. L'offensé commence, &
» quand il s'est expliqué, il déclare à sa
» partie qu'elle peut répondre. » Mais, remarque le père Labat, comme il est toujours question de pures bagatelles, les procès sont bientôt vuidés.

C'est moins pour adoucir la misérable condition des Nègres, que pour leur ôter l'envie de fuire & de se réfugier dans les bois, que les possesseurs des habitations sont dans l'usage d'accorder à leurs esclaves la propriété de quelques volailles, de quelques porcs, & d'un petit jardin, où ils peuvent planter du tabac, & cultiver du coton ou des légumes. Si, quand ils s'absentent on ne les voit pas revenir d'eux mêmes au bout de vingt-quatre heures, ou qu'ils ne soient pas reconduits à l'habitation par quelqu'un qui demande grace pour eux, ce qu'il ne faut jamais refuser, on ne peut douter qu'ils n'aient été rejoindre les fugitifs, & alors on confisque leurs biens.

Le sang des Nègres, est si chaud, que si on ne les marie de bonne heure, ils se portent aux excès de la plus affreuse débauche; mais, observe le père Charlevoix, « la loi du prince ne veut pas qu'un esclave
» se marie sans la permission de son maître,
» & les mariages clandestins sont nuls : mais,
» ajoute cet historien, s'il n'est pas permis
» à un jeune Nègre de se marier hors de
» son habitation, que fera-t-il, s'il n'y trouve

» pas une fille à son gré ? & que fera un
» curé, lorsqu'un Nègre & une Négresse de
» différens atteliers, après avoir eu long-
» tems ensemble un commerce défendu,
» sans pouvoir obtenir de leurs maîtres la
» permission de se marier, viendront lui
» déclarer à l'église qu'ils se prennent pour
» époux ? On pourrait proposer là-dessus bien
» des cas qui ne sont pas trop spéculatifs, &
» qui jettent les missionnaires dans de fort
» grands embarras. L'autorité laïque, la
» seule qui soit respectée dans l'isle, n'y
» peut apporter que de véritables remèdes. »

Les amusemens ordinaires des Nègres consistent dans le jeu & la danse, pour lesquels ils sont passionnés. Pour régler la cadence du calenda, qui est leur danse favorite, on se sert de deux instrumens en forme de tambours, qui ne sont que deux troncs d'arbres, creusés, & d'inégale grosseur, dont un des bouts est ouvert, & l'autre couvert d'une peau de brebis ou de chèvre, sans poil, & soigneusement gratée. Le plus grand des deux se touche posément, & le petit avec une extrême vîtesse ; pour frapper dessus l'un & l'autre, on se sert du plat des quatre doigts de la main. Les hommes & les femmes se placent en ligne les uns vis-à-vis des autres, un Nègre de l'assemblée chante une chanson qu'il compose sur le champ, & dont le refrein est répété par les spectateurs, tandis que les danseurs tiennent les bras à demi-élevés, sautent, tournent, s'approchent à deux

ou trois pieds les uns des autres, & reculent en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé du tambour les avertisse de se joindre, avec des gestes extrêmement lascifs. Quelquefois ils s'entrelassent les bras, & font ainsi deux ou trois tours, en se frappant, & en se donnant des baisers.

Vainement les missionnaires, & même les propriétaires des habitations, ont voulu défendre cette danse, qui blesse absolument la pudeur, on n'a pu encore parvenir à en abolir l'usage, & elle a tant de charmes pour les Espagnols de l'Amérique, qu'elle entre jusques dans leurs dévotions. Ils la dansent dans l'église & dans leurs processions. Les religieuses mêmes la dansent toutes les années, la nuit de Noel, sur un théatre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte, pour faire part du spectacle au peuple, mais elles n'admettent point d'hommes à ce divertissement. Chaque nation a sa danse particulière, mais moins vive à la vérité & moins divertissante que le calenda.

C'est certainement moins l'amitié que la vanité qui engage les Nègres à sacrifier tout le gain qu'ils peuvent faire par leur travail, pour acheter quelque parure qui puisse distinguer des autres leurs femmes & leurs enfans; car dans tous les cas, ils les traitent avec une hauteur singulière. Un Nègre mange seul au milieu de sa famille; il se fait servir avec une sorte de respect,

& quand il a ceffé de manger, il fe fait apporter fa pipe, & en fe retournant, il dit d'un ton grave : « allez manger vous autres. » Si vous lui faites quelque reproche à ce fujet, il vous répond : « les blancs peuvent avoir » leurs raifons pour en agir autrement, mais » nous avons auffi les nôtres pour en ufer » de la forte : fi vous voulez confidérer » combien les femmes blanches font orgueil- » leufes & peu foumifes à leurs maris, vous » avouerez que les Nègres, qui tiennent » toujours les leurs dans le refpect, ont » pour eux la juftice & la raifon. »

Lorfque les Nègres veulent fe régaler, ils tuent ordinairement un porc, mais ceux qu'on appelle Aradas ne connaiffent d'excellens feftins que ceux où l'on fert un chien rôti ; & à cette occafion le père Labat rapporte que tous les chiens de l'ifle aboient à ceux qui les mangent, fur-tout quand ils fortent de ces repas : ainfi auffi-tôt qu'on entend les cris de tous ces animaux, qui viennent hurler autour d'une cafe, on doit être affuré qu'il s'y eft mangé un chien.

Ceux qui font chargés du gouvernement des Nègres d'une habitation, & que pour cela l'on appelle commandeurs, doivent les obliger à tenir leurs cafes propres, à fe laver fouvent ; & s'ils appartiennent à un maître affez libéral pour leur donner de quoi fe couvrir, à nettoyer leurs habits au moins une fois chaque femaine, fans cela ils tomberaient malades & feraient rongés de vermi-

nes. Il faut auſſi avoir ſoin de donner des lits ſéparés aux jeunes Nègres de l'un & de l'autre ſexe, auſſi-tôt qu'ils ont atteints l'âge de huit ans, parce qu'avec le penchant de cette nation pour le plaiſir des ſens, il ne faut plus compter ſur leur ſageſſe à cet âge. Il eſt bien rare que les Nègres portent des bas & des ſouliers; leurs habits de travail conſiſtent en un caleçon & une caſaque; mais lorſqu'ils s'habillent, aux jours de fêtes, les hommes ont une belle chemiſe, avec des caleçons étroits de toile blanche, & une candale ou eſpèce de jupe de toile ou d'étoffe de couleur, qui ne leur paſſe pas les genoux, avec un petit pourpoint ſans baſque. Les eſclaves un peu riches ſe procurent des boutons d'argent, ou garnis de pierres de couleur, pour attacher leur chemiſe. Rarement on leur voit des juſte-au-corps, des chapeaux & des cravattes. Tant qu'ils ſont garçons, ils portent deux pendans d'oreilles; après leur mariage ils n'en portent plus qu'un. Les Nègreſſes ſe parent ordinairement de deux jupes, la première de couleur & celle de deſſus de coton blanc ou de mouſſeline; leur corſet eſt auſſi blanc, à petites baſques, attaché avec une échelle de rubans. Elles aiment paſſionnément les pendans d'oreilles, les colliers, les bagues & les braſſelets, & ſur-tout les dentelles.

En général tous les Nègres des colonies ont un caractère d'intrépidité qui étonne. Ils mépriſent la douleur, & la mort même.

Il y en a qui, ne connaiſſant point de terme à leur eſclavage, tombent dans une mélancolie noire, qui les portent à s'ôter volontairement la vie, & ils ſe pendent ou ſe coupent la gorge, dans la ſeule vue de faire peine à leur maître, & dans l'abſurde opinion qu'après leur mort ils retourneront dans leur patrie. Le père Labat, au ſujet de cette épidémie, nous fait part d'un ſtratagème dont ſe ſervit un Anglais de l'iſle de Saint-Chriſtophe pour ſauver les ſiens. Déſeſpérés de la rigueur avec laquelle ils étaient traités, les Nègres de ce riche habitant ſe pendaient les uns après les autres, & cette fureur augmenta tellement, qu'un jour ils prirent la réſolution de s'enfuir dans un bois & de s'y pendre tous, pour retourner enſemble dans leur pays. L'Anglais fut averti à tems de ce deſſein : il fait charger, ſur des charrettes, des chaudières à ſucre, & tout l'attirail de ſa fabrique, avec ordre de le ſuivre; & s'étant fait conduire dans le bois avec tous ſes engagés, il y trouve les Nègres qui diſpoſaient déjà leurs cordes pour ſe pendre. « Ne craignez rien, leur dit-il, en s'approchant d'eux, une corde à la main, » je ſuis inſtruit de la réſolution où vous » êtes de retourner en Afrique, & je » veux vous y accompagner. Je viens d'acheter une grande habitation dans cette » contrée : j'ai formé le deſſein d'y établir » une ſucrerie, & comme vous êtes beau» coup plus exercés que d'autres à ce tra-

» vail, & que je ne craindrai plus que
» vous puissiez vous enfuir, je compte vous
» faire travailler nuit & jour, sans même
» vous accorder le repos ordinaire du di-
» manche. Déja vos frères qui se sont pen-
» dus, ont éte repris par mes ordres, &
» défrichent, les fers aux pieds, cette nou-
» velle habitation.» L'arrivée des charrettes donna du poids à cet étrange discours : les Nègres se regardèrent avec surprise, & voyant leur maître choisir un arbre & y attacher sa corde pour se pendre, ils ne doutèrent plus que ce qu'il venait de leur dire ne fut réel. Ils tinrent conseil entr'eux, & réfléchissant sur la misère de leurs compagnons & sur celle qui leur était annoncée, ils abandonnèrent leur dessein, & le supplièrent instamment de rappeller les autres, avec promesse que s'il le faisait, aucun deux ne songerait à retourner dans son pays. Le maître feignit de résister longtems à leurs prières, & il ne parut céder à toutes leurs instances, qu'en voyant ses engagés & tous ses domestiques blancs tomber à ses genoux, pour lui demander grace. « Je consens à
» vous pardonner, dit-il aux Nègres, mais
» si j'apprend qu'un seul de vous se soit
» pendu, je fais pendre le lendemain tous
» les autres, pour aller travailler à la su-
» crerie de Guinée. » Les Nègres promirent avec serment de ne plus se porter à de pareilles extrémités : & ils firent ce serment, suivant leur usage, en se mettant un peu

peu de terre ſur la langue, en levant les yeux & les mains au ciel, & en ſe frappant la poitrine ; cérémonie qui ſignifie : « ſi » nous manquons à notre promeſſe, ou ſi » nous altérons la vérité, que Dieu nous » réduiſe en pouſſière, comme cette terre » que nous avons ſur la langue. »

Un autre habitant s'aviſa de faire couper la tête & les mains à tous les Nègres qui s'étaient pendus, & de les enfermer ſous clef dans une cage de fer, qu'il fit ſuſpendre dans la cour de ſon habitation. Ayant fait alors aſſembler tous ſes eſclaves : « vous » pouvez maintenant, leur dit-il, vous » pendre quand vous le jugerez à propos ; » lorſque vous ſerez morts, il ne vous ſera » plus poſſible de revenir prendre vos mem- » bres pendant la nuit, & de les emporter » dans votre pays. Par ce moyen que j'ai » pris, j'aurai le plaiſir de vous rendre à » jamais miſérables, puiſque vous trouvant » ſans tête & ſans mains en Guinée, vous » ſerez incapable de voir, d'entendre, de » parler, de manger & de travailler. » Les Nègres ſe moquèrent d'abord de cette bizarre idée. « Nos morts, répondirent-ils, trou- » veront bien cette nuit le ſecret de repren- » dre leurs têtes & leurs mains. » Ils attendirent conſtamment juſqu'au lendemain, menaçant de ſe pendre à la première occaſion ; mais voyant alors ces membres toujours renfermés dans la cage, ils ne doutèrent plus de la puiſſance de leur maître,

& la crainte d'être réduits à la trifte condition de leurs camarades, leur ôta peu à peu l'envie de fe pendre.

CHAPITRE VI.

Les Caraïbes, anciens habitans des Antilles.

SUIVANT le plan de cet ouvrage, notre principal devoir eft de nous arrêter particulièrement à la defcription de la religion & des mœurs des différentes nations, tant anciennes que modernes; ce qui nous difpenfe d'entrer dans le détail hiftorique des découvertes de ce grand nombre d'ifles, connues fous le nom d'Antilles.

Ces ifles étaient prefque toutes peuplées, lorfque les Européens y abordèrent, mais il refte indécis de quel endroit de l'Amérique était fortie cette fameufe race d'Indiens que les Efpagnols y trouvèrent, & auxquels ils donnèrent les noms de Galibis & de Caraïbes. Un fameux miffionnaire, (le père Raymond) à ce fujet rifque fon opinion en ces termes : « jai enfin appris, » des capitaines de l'ifle de la Dominique, » que les mots de Galibis & de Caraïbes » étaient des noms que les Européens leur » avaient donnés, & que leur véritable nom » était Gallinago ; qu'ils ne fe diftnguaient » que par les titres d'*oubaolennum* & de

» *balouebanum*, c'est-à-dire, des isles ou du
» continent; que les insulaires étaient des
» Galliganos du continent, qui s'en étaient
» détachés pour conquérir les isles; que le
» capitaine, qui les avait conduits, était
» petit de corps, mais grand en courage,
» mangeait peu & buvait encore moins;
» qu'il avait exterminé toutes les nations
» du pays, à la réserve des femmes, qui
» ont toujours gardé quelque chose de leur
» langue; que pour conserver la mémoire
» de ses conquêtes, il avait fait rassembler
» toutes les têtes des ennemis dans les antres
» des rochers qui bordent la mer, & en
» effet les Français les y ont trouvées. »

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il paraît certain que la même nation à fourni des peuplades à toutes les isles Antilles, & l'on ne peut guères se refuser à cette évidence, lorsqu'on s'attache à comparer les traits du visage, & même certains usages qui se trouvent dans les anciens habitans des différentes isles. Les Caraïbes sont d'une taille au-dessus de la médiocre, bien faits, proportionnés, & ils ont les traits du visage assez agréables, excepté le front qui est fort plat & comme enfoncé, par l'usage qu'ils ont de presser la tête des enfans avec une planche fortement liée, jusqu'à ce qu'elle ait pris cette forme, qui leur permet de voir presque perpendiculairement au-dessus d'eux. Leurs dents sont blanches & bien rangées; leurs cheveux sont noirs, plats,

long & luisans, & leur teint eſt d'un rouge d'écreviſſes, lorſqu'elles ſont cuites; ce qui provient de l'uſage fréquent qu'ils font pour s'oindre le corps de rocou détrempé dans l'huile de carapat, ou de *palma chriſti*. Cette huile conſerve la peau contre les ardeurs du ſoleil, qui la ferait crévaſſer, & contre la piquûre des mouſtiques & maringoins. A la guerre, ils ajoûtent à leur couleur rouge, une ſorte de mouſtaches & des raies noires ſur leur viſage & ſur leur corps, ce qui leur donne la figure la plus affreuſe. Tout leur habillement conſiſte en une ſimple bande de toile, & en une corde qui leur ceint les reins, & leur ſert à ſoutenir un couteau nu. Ces ſauvages ſont mélancoliques, mais d'un caractère aſſez doux, à moins qu'ils n'aient à ſe venger de quelqu'offenſe reçue, car pour lors ils portent l'inhumanité au dernier excès.

Les femmes des Caraïbes ſont d'une taille médiocre, mais bien priſe : elles ont toutes beaucoup d'embonpoint : elles ont les cheveux & les yeux noirs, le tour du viſage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air ouvert, gai & riant, & les manières très-modeſtes. Elles ſe peignent le corps, ainſi que leurs maris, excepté qu'elles ne ſe font ni mouſtaches, ni raies noires. Un petit pagne, orné de grains de raſſade, couvre leur nudité. C'eſt ce qu'elles appellent *camiſa*. Elles aiment juſqu'à l'idolâtrie les colliers, les bracelets & les pendans

d'oreilles. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe n'ont qu'une ceinture de ces grains de verre pour tout habillement, juſqu'à l'âge de dix ans. Un peu plûs tard on fait prendre le *camiſa* aux filles, & leur mère, ou quelque parente leur mettent des brodequins de côton, qui étant travaillés ſur la jambe, depuis la cheville, juſqu'à quatre ou cinq pouces de hauteur, forcent le mollet à devenir plus gros & plus dur qu'il ne l'aurait été naturellement. Elles doivent conſerver une pareille chauſſure toute leur vie & l'emporter avec elles dans le tombeau.

Auſſi-tôt qu'une fille a reçu le *camiſa* & les brodequins, elle doit éviter la fréquentation des garçons & ſe tenir conſtamment auprès de ſa mère. Il n'eſt pas rare que dès l'âge de quatre ans elle ſoit promiſe à un jeune enfant, qui s'accoutume à la regarder comme ſa femme. Parmi ces nations la polygamie eſt en vigueur, & à l'exception des frères & des ſœurs, les degrés du ſang ſont d'une telle indifférence, que le même homme peut prendre pour femmes trois ou quatre ſœurs, qui ſont ſes niéces, ou ſes plus proches couſines.

Si les femmes ont leur parure favorite, les hommes ont auſſi leurs ornemens particuliers. Celui pour lequel ils ont le plus d'affection ſe nomme *caracoli*; c'eſt en même tems le nom de la choſe & de la matière dont elle eſt compoſée. On croit que ce métal eſt un mêlange d'argent, de cuivre

& d'or, mais jusqu'ici les Européens n'ont pu en imiter parfaitement la beauté. Les Caraïbes en font des bagues, des boucles, des poignées de cannes, des croissans, dont ils aiment à se parer les oreilles. Quelquefois ils en portent à l'entre-deux des narines, à la lévre inférieure & sur la poitrine; assemblage qui les fait ressembler à des mulets ornés de plaques. Dans leurs différens ajustemens, ils recherchent aussi beaucoup les pierres vertes & les plumes de perroquets rouges, bleues & jaunes.

Ces peuples, quoique dispersés en plusieurs isles, ont un ancien langage qui leur est propre & naturel, & qui ne manque pas d'agrément; tous s'entendent parfaitement, malgré le peu de ressemblance des dialectes. Dans leurs conversations avec les étrangers, ils se servent d'un jargon, mêlé de mots Européens, & sur-tout d'Espagnols; car on assure qu'ils ont une sorte d'aversion pour la langue Anglaise. Leur langage doit abonder en expressions différentes, puisqu'on a remarqué que les hommes, les femmes, & les enfans nommaient la même chose diversement. Cependant, lorsqu'on a commencé à les connaître, ils n'avaient aucun terme pour exprimer les injures, les vices, les vertus, les arts & les sciences.

On ne peut leur faire un plus grand affront qu'en les appellant sauvages. « Ce nom, » disent ils, convient aux bêtes farouches, » & non à nous. » Ils détestent qu'on leur

donne celui de Cannibales, quoiqu'ils n'aient pas encore perdu la barbare coutume de se nourrir de la chair de leurs ennemis; & lorsqu'on leur fait ce reproche : « la ven-
» geance fait trouver tout bien, répondent-
» ils. » Il paraît que le nom de Caraïbe leur plaît d'avantage, & réellement il signifie dans leur langue, bon guerrier, ou courageux.

Le Caraïbe aime affectueusement son semblable, & sa sensibilité va quelquefois si loin, qu'on en a vu mourir de douleur, parce qu'un de ses compagnons était tombé dans l'esclavage. D'ailleurs il reprochera toujours aux Européens sa soif insatiable pour l'or, & l'injustice qu'ils ont commise en le chassant d'une partie de ses isles.

Le vol est un crime très-grave, mais fort rare parmi cette nation, qui laisse toutes ses habitations ouvertes & sans défense. A l'égard de la religion des Caraïbes, il serait bien difficile d'entrer dans aucun détail; puisqu'on ne leur connaît aucun principe auquel on puisse donner ce nom. On sçait superficiellement qu'ils ont une sorte de respect pour le soleil & pour la lune, mais sans adoration & sans culte. On prétend qu'ils n'ont ni temple ni autel : & s'il est vrai, ainsi que quelques voyageurs l'assurent, qu'ils aient quelqu'idée d'un Etre suprême, ils se persuadent qu'il est tranquille dans la jouissance de son bonheur, & si indifférent sur les actions des hommes, qu'il ne songe

point à se venger de ceux qui l'offensent. On dit qu'ils admettent deux sortes d'esprits; les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, & dont chacun a le sien pour lui servir de guide : les autres malfaisans, qui, sans demeure fixe, parcourent les airs pendant la nuit, & se font un plaisir de nuire aux mortels. Partant de ces idées, ils offrent aux bons esprits de la cassave & de la fumée de tabac. Ils les invoquent pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour faire réussir leurs projets, & pour les aider dans leurs vengeances. Leurs devins, car quelle nation barbare n'a pas eu toujours au milieu d'elle des imposteurs, leurs devins, disons-nous, qu'ils nomment *Boyés*, ont chacun leur idole particulière, qu'ils font parler, suivant leurs intérêts, & dont on vient implorer l'assistance, contre les méchans esprits, appellés *Maboyas*. « Ces *Maboyas*, assurent les *Boyés*, sont comme » autant d'ames répandues dans le corps de » l'homme. Chaque homme a dans le corps » autant d'ames que ses artères ont de bat» temens. La principale est dans le cœur, » d'où elle se rend au ciel après la mort, » sous la conduite du bon génie qui lui » a servi de guide pendant sa vie ; & là, » elle jouit d'un bonheur, qu'on doit com» parer à la plus heureuse vie qu'on puisse » mener sur la terre. Les autres ames qui » ne sont pas dans le cœur, se répandent » dans les airs ; les unes au-dessus de la mer,

» où elles causent le naufrage des vaisseaux;
» les autres au-dessus des terres & des forêts, où elles font tout le mal dont elles
» trouvent l'occasion. » Suivant ce système, il semble que les Caraïbes regardent l'ame du cœur comme le principe de tout ce que l'homme fait de bien, & les autres ames, comme la source des crimes & des vices.

Ce que les voyageurs nous rapportent des cérémonies qui accompagnent les funérailles des Caraïbes, se réduit à peu de choses. Lorsqu'un sauvage a rendu le dernier soupir, on le peint fortement avec le rocou détrempé dans l'huile de *palma christi* : & cette seule onction séche le cadavre de façon qu'il n'en sort aucune odeur infecte. On creuse une fosse dans l'endroit même où il est mort, & on l'y dépose les coudes sur les genoux & les paumes de la main soutenant les joues. Son arc, ses fléches, sa massue & son couteau sont placés auprès de lui ; ensuite on fait avertir tous ses parens, & jusqu'à ce que le dernier l'aie visité dans cet état, il n'est pas permis de combler la fosse.

Dans chaque isle, les chefs des plus nombreuses familles sont ordinairement les capitaines de la nation, mais leur autorité n'est guères reconnue que pendant la guerre, & le nom de Cacique qu'on leur donne, n'est qu'un vain titre, sans pouvoir & sans prérogatives. Toutefois, pour parvenir à cette dignité, il faut s'être distingué plusieurs fois dans les combats ; il faut l'avoir

emporté ſur ſes rivaux à la courſe & à la nage, avoir porté de plus lourds fardeaux qu'eux, & ſur-tout avoir témoigné la patience la plus décidée dans les différens genres de peine qui affligent l'humanité. En tems de guerre, un cacique qui devient capitaine général, préſide aux conſeils, qu'il eſt en droit d'aſſembler, & ordonne tous les préparatifs néceſſaires. Les armes de ces ſauvages ſont l'arc & les fléches, une maſſue qu'ils nomment bouton, & un couteau qu'ils portent à la ceinture ou plus ſouvent à la main. Quelques-uns ont des fuſils, mais ils deviennent bientôt inutiles dans leurs mains, par leur peu d'adreſſe à s'en ſervir. Leurs arcs ont ſix pieds de longueur; les deux bouts ſont ronds, de neuf à dix pieds de diamêtre, avec deux crans pour arrêter la corde. L'arc eſt fait ordinairement de bois verd; la corde eſt de pitte ou de *caratas*, & les fléches de tige de roſeaux, avec des pointes de bois verd, découpées en petites haches, qui forment des ardillons, taillés de ſorte, que ſans empêcher la fléche d'entrer dans le corps, ils ne permettent de l'en retirer qu'en élargiſſant beaucoup la plaie. Souvent pendant la guerre ces fléches ſont empoiſonnées dans le lait épais & viſqueux que produit l'arbre appellé mancenillier. Ils en ont d'autres qu'ils emploient pour la chaſſe des oiſeaux, qui ſont garnies de petits flocons, & qui les tuent ſans les percer, ſans que leur ſang ſe répande, &

sans le moindre changement dans les plumes.

Il est vrai que les Caraïbes mangent leurs ennemis, pris à la guerre, mais ils n'en viennent à cette inhumanité que dans l'emportement du triomphe, & sur le champ de bataille. Les étrangers qui voyagent dans leurs isles, les prisonniers qui n'ont pas fait de résistance, n'éprouvent jamais cet affreux sort, & ils ont sur-tout beaucoup de compassion pour les femmes & les enfans. Dans les isles qui leur restent, ils ont de petits corps de garde, continuellement attentifs à découvrir les barques étrangères qui en approchent : pour peu qu'ils les soupçonnent chargées d'ennemis, ils s'assemblent, & se divisant par troupes, ils font pleuvoir une grêle de flèches sur ceux qui s'efforcent d'aborder, & s'ils prennent terre, ils les attaquent avec la massue : mais pour peu qu'ils soient reçus avec vigueur, ils se rebutent, & fuyant dans les montagnes & à travers leurs rochers, ou plongeant dans la mer, ils ne reparaissent qu'après avoir doublé leur nombre, pour ne plus rien donner au hazard.

Les cabanes, où les Caraïbes se retirent, se nomment *carbets* ; il y en a de longues d'environ soixante pieds sur vingt-cinq de largeur : elles ont à peu près la forme de nos halles. On juge bien que leur meubles ne sont ni riches, ni nombreux. Leur nourriture ordinaire est assez simple, & consiste

en caſſave, en coquillages, & en poiſſons, qu'ils mangent avec une ſauce, compoſée du ſuc de manioc, bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écraſent beaucoup de piment. Ils ne font aucun uſage du ſel, quoiqu'ils aient beaucoup de ſalines naturelles dans toutes leurs iſles. Pour rôtir leur viande ils l'enfilent dans des brochettes de bois, après l'avoir coupée par morceaux, mais ſi c'eſt un oiſeau, ils le jettent dans le feu, ſans le plumer ni le vuider, & auſſi-tôt que la plume eſt rôtie, ils le couvrent de cendres & de charbons, & le laiſſent cuire dans cet état, après quoi ils enlèvent adroitement la croûte, qui s'eſt formée deſſus la chair, ôtent les boyaux & le jabot, & mangent le reſte ſans autre préparation.

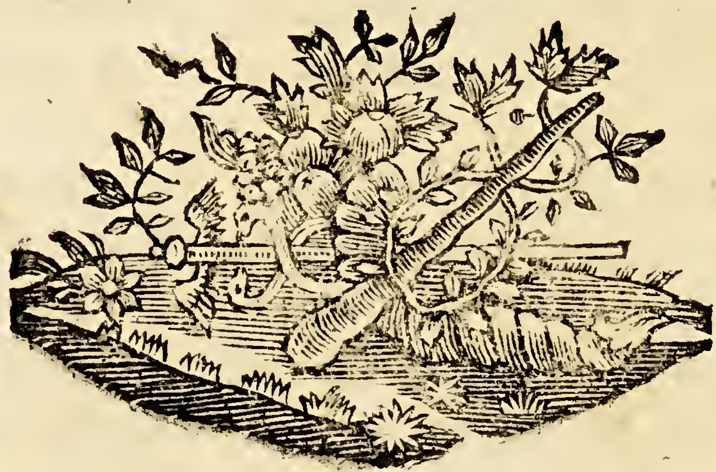
Ce ſont les femmes qui travaillent les hamacs, qui ſervent de lit aux Caraïbes; les hommes ſeraient deshonorés s'ils avaient tiſſu ou filé du coton & peint un hamac. Leurs corbeilles ſont faites avec beaucoup de propreté & d'induſtrie, & les Européens en font un grand uſage.

Pour terminer cet article, il faut obſerver avec le père du Tertre, que les Caraïbes ſont indolens & fantaſques à l'excès, & qu'il eſt preſque impoſſible d'en tirer le moindre ſervice. « On a beſoin, dit-il, avec eux, » de ménagemens continuels. Ils ne peu- » vent ſouffrir d'être commandés, & quel- » ques fautes qu'ils faſſent, il faut bien ſe » garder de les reprendre de travers. Leur

» orgueil ſur ce point n'eſt pas concevable ;
» & de-là eſt venu le proverbe, que regarder
» un Caraïbe c'eſt le battre, & que le battre,
» c'eſt le tuer, ou ſe mettre en riſque d'en
» être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent,
» quand ils veulent, & comme ils veulent,
» de ſorte que le moment où l'on a beſoin
» d'eux eſt celui auquel ils ne veulent rien
» faire, ou que ſi l'on ſouhaite qu'ils aillent
» à la chaſſe, ils veulent aller à la pêche,
» & c'eſt une néceſſité d'en paſſer par-là. Le
» plus court eſt de ne s'en pas ſervir, &
» de ne jamais compter ſur eux : mais ſur-tout
» de ne rien laiſſer entre leurs mains, car
» ils ſont comme des enfans, à qui tout
» fait envie : ils prennent, boivent & man-
» gent ſans diſcrétion, tout ce qu'on leur
» laiſſe. »

Rien n'eſt plus ſingulier que l'antipathie qui règne entre les Nègres & les Caraïbes : ces deux races d'hommes ſe regardent réciproquement avec le plus grand mépris. Un Caraïbe ne veut point épouſer une Négreſſe, & il eſt bien rare qu'une Négreſſe veuille prendre un Caraïbe pour époux. Entr'eux-mêmes ils ne s'allient point avec ceux des iſles voiſines contre leſquels ils ont été en guerre. Il faut abſolument renoncer à ſe ſervir des eſclaves de cette nation, à moins qu'on ne les ait achetés dès l'âge de ſept ou huit ans. On ne parviendra pas plus à leur faire embraſſer le chriſtianiſme. Indifférens ſur tout ce qui peut leur arriver,

trois choſes ſeulement ſont capables de les faire ſortir de leur léthargie : la jalouſie, qui les portent à tuer leurs femmes ſur le moindre ſoupçon : la vengeance, qui les pouſſent à aſſaſſiner de ſang-froid un homme, dont ving ans auparavant ils auront reçu une légère inſulte, & l'eau-de-vie & les liqueurs fortes, pour leſquelles ils ont une ſi furieuſe paſſion, qu'ils donnent tout ce qu'ils poſſédent, en échange du plus médiocre baril.



CHAPITRE VII.

Remarques générales sur le climat & les productions des Antilles.

Nous nous croyons dispensés de suivre les conquérans du nouveau monde dans leurs découvertes, & de faire l'histoire des guerres que les Européens ont soutenues pour s'établir dans les différentes isles, que nous connaissons sous le nom d'Antilles : nous nous contenterons dans ce chapitre de jetter un coup-d'œil rapide sur la nature générale du climat & sur ses productions.

Les anciens prétendaient que cette partie du globe terrestre, située sous la zone torride, était inhabitable ; mais on est maintenant convaincu que les pays qui se trouvent, tant en-deçà qu'au-delà de la ligne, sont les plus sains & les plus tempérés. On en donne trois raisons : 1°. Que sous la ligne équinoxiale le soleil ne paraît jamais plus de douze ou quatorze heures ; de sorte que rendant les jours égaux aux nuits, la chaleur qu'il a répandue pendant le jour, est tempérée toutes les nuits par des fraîcheurs qui ne durent pas moins. Le soleil se léve à six heures ; à dix il est dans sa force, qui dure jusqu'à trois, & qui diminue alors peu à peu. 2°. Que ces régions sont environnées

des eaux de la mer, qui les lavent & les rafraîchissent sans cesse, & que non-seulement de la mer, mais même des rivières, il s'élève un froid piquant qui oblige quelquefois ceux qui en sont proches de chercher le feu. 3°. Que les vents alisés, & la brise, petit vent frais, qui souffle agréablement trois fois le jour, au matin, à midi & vers le soir, servent à tempérer les brûlantes ardeurs du soleil, & sont également favorable à la santé des hommes, à celle des animaux, & à toutes les productions de la terre.

On ne connaît aux Antilles aucunes saisons auxquelles on puisse donner le nom de printems ou d'automne ; car la terre y produit toute l'année, ce qu'on ne voit en Europe que durant ces deux saisons. Sous notre ciel, la présence du soleil cause l'été ; aux Antilles c'est son éloignement, & sa présence au contraire, fait l'hiver. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, l'air est pur, sec & serein; les jours sont chauds, & les nuits d'une fraîcheur proportionnée. Pendant ce tems, il ne pleut presque point dans toutes les basses terres des isles, & c'est ce qui fait donner le nom d'été à cette saison, qui dépouille une partie des arbres de leur verdure, qui force les animaux à se cacher sous les rochers ou dans le creux des arbres, pour y chercher une humidité nécessaire à leur conservation, & qui réduit les insulaires à se nourrir de leur maïz, lorsqu'il ne leur vient

vient aucuns rafraîchiſſemens de l'Europe.

Mais auſſi-tôt que le ſoleil a repaſſé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du tropique du cancer, le ciel ſe charge d'épais nuages, d'où partent de fréquens coups de tonnerre; & lorſqu'ils viennent à diminuer, le tems ſe met à la pluie, qui ne ceſſe de tomber durant l'eſpace de douze ou quinze jours. C'eſt ce tems qu'on nomme l'hiver aux Antilles. Pendant ſept mois, il ne ſe paſſe pas une ſemaine ſans pluie : alors on ne voit que des malades dans toutes les iſles, tandis que la terre s'embellit & prend ſa première verdure, & que les forêts exhalent des odeurs, qui ne le cédent point aux meilleurs parfums. Les animaux deſcendent des montagnes, les teſtacées changent de coquilles, les reptiles prennent une nouvelle peau, & les poiſſons, qui s'étaient réfugiés en plaine, reparaiſſent ſur les côtes.

Les Antilles produiſent naturellement des cannes de ſucre, mais l'établiſſement des ſucreries dans ces contrées ne remonte pas plus loin que 1580 : les Européens ne s'appliquèrent à cette culture que longtems après avoir formé leurs plantations de tabac. Le père Labat définit le ſucre, « un ſuc de » canne ou de roſeau, qui, étant purifié, » cuit, blanchi & ſéché, ſe tranſporte » par-tout & ſe conſerve auſſi longtems qu'on » le préſerve de l'humidité, ou de l'eau qui » le fait diſſoudre. » Suivant la qualité du

terrein, les cannes ſont groſſes ou menues, longues ou courtes : ſelon qu'elles ſont expoſées au ſoleil, elles ſont plus ou moins ſucrées ; la ſaiſon, où elles ſont recueillies, y fait trouver plus ou moins de ſuc, & leur âge augmente ou diminue leur bonté.

Lorſqu'on veut planter des cannes, on nettoie ſoigneuſement le terrein, que l'on partage ordinairement en quarrés de cent pas, entre leſquelles on laiſſe de petits chemins. On plante les cannes en ligne droites, en obſervant de laiſſer, d'un rang à l'autre, trois pieds & demi de diſtance en tout ſens. Chaque foſſe doit avoir quinze ou vingt pouces de long, quatre à cinq de large & ſept à huit de profondeur. On place dans chaque foſſe deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long, & on les ajuſte de manière l'un contre l'autre, que le bout qui vient du côté de la tête ſoit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrémité oppoſée, le bout de l'autre morceau ſoit placé de même. C'eſt toujours la ſaiſon des pluies, c'eſt-à-dire, depuis ſon commencement, juſqu'à ſes deux tiers, que l'on choiſit pour planter les cannes. Ce plant n'a pas été plus de cinq ou ſix jours en terre, qu'on le voit lever heureuſement, & bientôt il produit des feuilles & des rejettons. Si l'on veut qu'il reuſſiſſe pleinement, on doit ſarcler les mauvaiſes herbes à diverſes repriſes.

Dès qu'on croit les cannes mûres, on les coupe, on les met en fagot, & elles sont portées au moulin.

Le rocou, que les Espagnols appellent *achïote*, se cultive avec beaucoup de soin aux Antilles. C'est une teinture rouge qui sert à mettre en première couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, jaune, verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes dont le fruit du roucouvier est rempli. Cet arbre est de la grandeur d'un prunier, mais plus touffu; ses feuilles sont grandes, fortes & dures: il porte deux fois l'année des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui ressemblent assez aux roses sauvages, auxquelles succèdent des touffes de gousses, couvertes de piquans, comme des châtaignes, mais plus petites & remplies de petites graines semblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui se détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laisse tout blanc lorsqu'elle en est séparée.

C'est cette pellicule, macérée & cuite, qui compose la teinture qu'on nomme rocou.

Le tabac est une plante originaire de l'Amérique, & quelque soin que l'on ait pris pour le cultiver ailleurs, on n'a jamais pu en recueillir d'aussi bon que dans cette grande partie du monde. On en distingue de quatre especes, qui se multiplient d'elles-mêmes

ſans autre altération que celle qui peut venir du terrein. La première eſt le tabac ou petun, verd, que les inſulaires nomment le grand pètun, & qui tire ce nom de la grandeur de ſes feuilles & de la beauté de leur bois. Ces feuilles ont communément vingt-quatre à vingt-ſix pouces de long, & depuis douze juſqu'à quatorze pouces de large. Elles ſont épaiſſes, charnues, cotonnées, maniables & d'un très-beau verd. La ſeconde eſpèce eſt le tabac à *langue*, auquel on donne ce nom par rapport à la reſſemblance que ſes feuilles ont avec la langue de bœuf. Ces feuilles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes & graſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du grand petun. C'eſt cette eſpèce que l'on cultive par préférence dans preſque toutes les Antilles. La troiſième eſpèce eſt le tabac d'amazone, ainſi nommé, parce que ſa graine vient des environs de la rivière des amazones. Les feuilles de ce tabac, ſont auſſi grandes que celles des deux eſpèces précédentes, mais elles ſont plus larges & rondes à l'extrémité. La quatrième eſpèce, & à ce qu'on croit la meilleure, eſt le tabac de *Vérine*, qui a pris ce nom d'un petit village, ſitué près de la ville de Cumana, dans la terre ferme, d'où la graine a été apportée aux iſles; ſes feuilles ſont étroites, rudes, ridées, pointues, & ne paſſent pas la longueur de dix pouces. L'odeur de ce tabac eſt douce, aromatique, & tirant ſur le muſc.

Les fleurs du tabac ſont portées ſur une queue aſſez forte; elles ſont compoſées de cinq feuilles, qui, d'un tuyau d'environ ſix lignes de longueur, s'épanouiſſent ſans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un piſtil, qui, venant à s'allonger, ſe change en une petite ſilique où ſont renfermées les ſemences de la plante. Ces graines ſont noires, aſſez fermes, à peu près de la groſſeur, de la figure & de la conſiſtance de celles du pavot. La fleur change en mûriſſant : de couleur de chair, elle devient feuille morte, ſe fane, ſéche & tombe, auſſi tôt que la graine parvient à ſa maturité.

Le tabac demande un terrein gras, qui ne ſoit ni trop humide, ni trop ſec, & qui ſoit à l'abri des vents forts & du grand ſoleil. On ſéme le tabac au mois de novembre, environ trois ſemaines avant la ceſſation des pluies. On mêle la graine avec ſix fois autant de cendre ou de ſable, parce que ſans cela, elle lèverait d'une épaiſſeur qui l'étoufferait & qui ne permettrait pas de tranſplanter les plantes ſans endommager les racines. Chaque plante de tabac doit avoir au moins ſix feuilles, pour être tranſplantée. Dix mille plantes occupent trois hommes & rendent ordinairement quatre mille livres de tabac ; il eſt quatre mois en terre, avant que d'être coupé & ſes feuilles deviennent d'un verd obſcur, lorſqu'il approche de ſa maturité. Pour faire

cette récolte, il faut attendre que la rosée soit tombée, & que le soleil ait desséché toute l'humidité qu'elle avait répandue sur les feuilles.

Le cacaoyer ou cacaotier croît naturellement, & sans culture, dans un grand nombre d'endroits de l'Amérique : il croît fort haut, fort gros & fort branchu, mais on arrête ceux que l'on cultive, à la hauteur de douze ou quinze pieds, afin de préserver leur fruit des injures de l'air & du vent, parce que ces arbres sont d'une extrême délicatesse : ils ont l'écorce brune, vive, mince, adhérente au bois, qui est blanchâtre, léger & poreux. Leurs fibres sont longues, droites, assez grosses & fort souples. Leurs feuilles ont la longueur de huit à neuf pouces, & à peu près trois de largeur ; elles sont pointues par les deux bouts, & tiennent aux branches par une queue forte & bien nourrie, de deux à trois pouces de long ; elles sont d'un verd vif & leur contour, d'une très-belle couleur de chair.

Cet arbre fleurit & porte des fruits deux fois chaque année : les récoltes se font ordinairement vers Noël & la Saint Jean. Le bouton qui renferme sa fleur, n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur, & le calice qui la contient, est composé de dix petites feuilles, au centre duquel est un pistil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont couleur de chair pâle, mêlée de taches & de

pointes rouges ; les filets d'un rouge de pourpre, les étamines d'un blanc argenté, & le bouton d'un blanc moins clair : c'est ce bouton qui forme le fruit. Les fleurs sortent depuis le pied du tronc, jusqu'au tiers des cinq grosses branches, & les fruits qui leur succèdent, ressemblent à des concombres : ils ont depuis sept jusqu'à dix pouces de long, sur trois à quatre pouces de diamètre.

On distingue des cacaos de trois couleurs : les uns d'un blanc pâle, tirant sur le verd, les autres d'un rouge foncé, & les troisièmes rouges & jaunes. La couleur des gousses, en-dedans, est de chair pâle & renferme une substance de même couleur, assez légére, très-délicate, & à peu près du goût des pepins de grenade. C'est cette poulpe, qui se nomme cacao ; elle environne vingt-cinq amandes, qui sont longues de neuf à douze lignes, plus ovales que rondes, pointues par les deux bouts, mais inégalement : leur chair est d'un blanc qui tire sur l'incarnat, compacte & pesante. Lorsque les amandes sont séches, elles sont toutes d'un rouge brun.

L'amande n'est jamais que sept à huit jours à pousser, & elle pousse par les deux bouts : l'arbre sort d'un côté & les racines de l'autre. Après vingt jours, l'arbre a cinq ou six pouces de hauteur, & déja quelques feuilles : à un an il a deux pieds de haut & environ seize feuilles ; à deux ans, il a

quatre pieds, & ſon bouton qui s'eſt toujours ſoutenu au centre des deux dernières feuilles, s'ouvre pour ſe partager en cinq branches; il fleurit à deux ans & demi, & à ſix, il eſt dans toute ſa force.

Les Antilles ont quatre ſortes de jaſmins : le commun, qui n'a que cinq feuilles, & le double qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtre : un jaſmin double a cinq feuilles, avec un double de même couleur. Labat croit que cette plante eſt naturelle au pays. « C'eſt, dit-il, un arbriſſeau, qui » pouſſe quantité de tiges droites; elles » s'entrelaſſent aiſément, elles multiplient » & ſe fortifient, ſans autre ſoin que de » les tailler deux fois l'année, au commen- » cement & à la fin de la ſaiſon pluvieuſe. » Le pied de l'arbriſſeau eſt couvert de deux » écorces : l'intérieure, que l'on pourrait » prendre pour le bois même, verte, liſſe, » & ſi adhérente, qu'il n'eſt pas aiſé de la » ſéparer du bois : elle eſt couverte d'une » autre écorſe, de couleur griſe, mince, » friable, qui ſe détache d'elle-même & qui, » ſe roule. Le dedans du bois eſt mêlé de » gris & de verd pâle; il eſt aſſez tendre, » caſſant, léger & rempli d'une moëlle qui » n'a pas beaucoup d'humidité. Ses tiges, » qu'il pouſſe en grand nombre, ſont unies, » liantes, d'un verd foncé & chargées de » feuilles, elles ſont d'un très-beau verd, » pointues par les deux bouts, beaucoup » plus longues qu'il ne ſemble convenir à

» leur largeur : elles tiennent aux branches, » par une queue courte, & font toujours ac» couplées. C'eft à l'extrémité des branches » que naiffent les fleurs : elles viennent tou» jours par bouquets, & commencent par » un bouton allongé, dont le bout eft cou» leur de pourpre : il s'ouvre & fe partage » en cinq feuilles, dont le fond eft tourné » en un petit calice, au milieu duquel s'é» lève un petit piftil, qui porte dans fa » maturité une gouffe qui renferme deux » petites graines, à côté l'une de l'autre, » applaties par les faces qui fe touchent, » & rondes du côté oppofé. C'eft la femen» ce de la plante; mais comme elle vient » mieux de bouture, on s'attache peu à » mettre ces femences en terre. Les jaf» mins doubles, rouges & blancs, ne dif» fèrent des fimples que par le nombre des » feuilles. Leur odeur eft également douce » & ne laiffe pas de s'étendre affez loin, » fur-tout le matin & le foir ; car, en plein » foleil, il n'y a point de fleur dont l'o» deur ne s'affaibliffe beaucoup. »

Le pain de manioc, qu'on nomme caffave, eft la nourriture ordinaire des Européens, des Nègres & des Indiens qui habitent les Antilles. Le manioc eft un arbriffeau, d'ont l'écorce eft grife, rouge ou violette, fuivant les différentes efpèces de bois qu'elle couvre, mais fort minces dans toutes les efpèces. Il croît à la hauteur de huit pieds, & fon tronc eft de la groffeur

du bras. Le tronc & les branches font remplies de nœuds & de quantité d'excreſſences, qui marquent la place des feuilles tombées. Son bois eſt mou, caſſant & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures. Sa principale racine en pouſſe trois ou quatre autour d'elle, & quelquefois juſqu'à ſix ou ſept autres, ſuivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrein. Ces racines, dont l'écorce eſt toujours de la couleur de l'arbre qui les produit, ont en-dedans la conſiſtance & la blancheur des navets : les unes ſont mûres à huit mois, & les autres ne parviennent à une parfaite maturité qu'après un an & demi. On appelle cet arbre manioc blanc ou d'oſier.

Lorſqu'on veut tirer les racines de terre, on arrache l'arbre entier, & elles ſuivent ſans effort : on les gratte avec un couteau & on les jette dans un baſſin d'eau, où elles ſont proprement lavées : on prend une rape de cuivre pour les réduire en farine, qui reſſemble à la groſſe ſciure de bois, & qui eſt portée à la preſſe pour en exprimer le ſuc. On croit communément que ce ſuc eſt un poiſon mortel pour les hommes & pour les animaux qui mangent des racines de manioc, avant qu'il ſoit exprimé ; cependant on a remarqué que les bêtes qui s'en nourriſſent, n'en recoivent aucune incommodité, & que ces ſauvages aſſaiſonnent tous leurs ragouts avec ce ſuc, ſans qu'il pro-

duiſe aucun mauvais effet. Il eſt vrai qu'ils n'en uſent qu'après l'avoir fait bouillir.

Pour mettre en caſſave la farine de manioc, on a des platines de fer fondu, qu'on place ſur un trépied, ſous lequel on fait du feu. Quand cette platine eſt échauffée, on y met du manioc, qu'on à fait paſſer par un crible, pour en rompre les grumeaux. Après que cette eſpèce de galette eſt cuite des deux côtés, on l'expoſe au ſoleil pendant deux ou trois heures, pour deſſécher ce qui peut y reſter d'humidité. Ce pain prend alors le nom de caſſave ; il a trois ou quatre ligne d'épaiſſeur dans ſes bords, un peu plus dans ſon milieu, & pèſe ordinairement deux livres. Le dedans demeure blanc comme la neige & les côtés ſont d'une couleur d'or pâle. Pourvu qu'il ſoit dans un endroit ſec, il ſe conſerve aſſez long-tems. C'eſt une très-bonne nourriture, facile à digérer, & à laquelle les Européens s'accoutument volontiers, après quelque mois de ſéjour dans l'Amérique.

Si le pain de caſſave eſt la nourriture la plus commune des iſles, l'ouycou en eſt la boiſſon ordinaire. On employe pour faire cette liqueur de grands vaſes de terre griſe, qu'on appelle *canaris*, & qui contiennent ſoixante à quatre-vingt pots : on les remplit d'eau juſqu'à cinq ou ſix pouces du bord : on y jette deux groſſes caſſaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre qu'on nomme *patates*, coupées par quar-

tiers, trois ou quatre pots de ſyrop de cannes, ou ſi l'on en manque, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux, & bien écraſées, avec autant de bananes mûres, qu'on écraſe auſſi. Ce mêlange fait, on bouche ſoigneuſement l'ouverture du *canaris*, & on laiſſe fermenter le tout pendant deux ou trois jours; après quoi, à l'aide d'une écumoire, on enlève le marc, qui a formé une croûte au-deſſus. Cette liqueur reſſemble aſſez à la bière forte: elle eſt rougeâtre, nourriſſante & rafraîchiſſante, quoiqu'elle enyvre facilement.

Pour compoſer le *maby*, qui eſt une autre boiſſon, auſſi en uſage dans les iſles que l'ouycou, on ſe ſert d'un ou deux pots de ſyrop clarifié, & douze *patates* rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. On laiſſe fermenter le tout pendant trente heures, & cette liqueur eſt alors en état d'être bue, & reſſemble à un vin clair, & auſſi fin, dit-on, que le meilleur poiré de normandie; mais elle eſt dangereuſe, & ſi venteuſe, que le moindre excès de cette boiſſon cauſe de violentes coliques.

Les Nègres des ſucreries font une ſorte de boiſſon avec du jus de cannes bien écumé, dans lequel ils mettent le jus de deux ou trois citrons; ce breuvage ſe prend chaud; il eſt excellent pour la poitrine, il ſoutient, il déſaltère, & produit dans le corps l'effet du meilleur bouillon.

On trouve aux Antilles une prodigieuſe

quantité de crabes de terre, qui aident admirablement à la ſubſiſtance, non-ſeulement des Indiens & des Nègres, mais même des Européens. Il y en a de deux eſpèces, les grands & les petits. Les grands n'ont que fort peu de différence avec ceux que la mer produit : les petits, qu'on appelle vulgairement *tourlouroux*, n'ont pas plus de deux pouces & demi, ou trois pouces au plus de largeur ; leur écaille eſt très-dure, mais fort mince ; elle eſt rouge; leurs yeux ſont noirs & durs, comme de la corne ; ils ſortent & rentrent comme ceux des écreviſſes. Ils ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat, & terminé en pointe : c'eſt de ces huit jambes qu'ils ſe ſervent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont en outre deux mordans, fort gros, dont les extrêmités pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture. On prétend que lorſqu'on leur arrache les jambes ou ces mordans, il leur en revient d'autres l'année ſuivante. Les *tourlouroux* changent d'écaille chaque année. On diſtingue les mâles d'avec les femelles, par la forme de leur queue. Les deux ſexes l'ont repliſſée ſous le ventre, & compoſée de pluſieurs rangs de petites écailles, qui ſont attachées ſur une membrane peu épaiſſe, forte comme du parchemin, où l'on remarque pluſieurs petits nerfs qui la partagent dans ſa largeur, & qui ſervent à faciliter le mouvement des écailles de

ſa partie extérieure. La partie intérieure eſt garnie de pluſieurs poils, longs & raboteux; aux mâles, cette queue va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle eſt jointe au corps, juſqu'à la naiſſance des premières jambes de derrière, où elle finit en pointe. Celle des femelles eſt égale dans toute ſa longueur, & ſe termine en arc de cercle. La femelle a beſoin de cette large queue, pour couvrir & conſerver ſes œufs, à meſure qu'ils ſortent : ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les ſoutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le ſable, les herbes & d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puiſſe détacher. »

« C'eſt un ſpectacle admirable, dit Dutertre, (p. 329, hiſt. nat. des Antilles) que de les voir deſcendre de leurs montagnes aux mois d'avril ou de mai, lorſque les premieres pluies commencent à tomber. Alors ils ſortent tous des creux des arbres, des ſouches pourries, de deſſous les rochers & d'une infinité de trous qu'ils font eux-mêmes dans la terre. On en voit les champs couverts, de ſorte qu'il faut ſe faire place & les chaſſer devant ſoi, pour mettre le pied à terre ſans en écraſer quelques-uns. La plûpart ſe rangent le long des rivières & des ravins les plus humides, pour ſe retirer dans les lieux frais, avant que la pluie leur manque, & ſe mettre à l'abri des chaleurs. Toute cette deſcente ſe fait avec tant d'ordre

qu'ils ſemblent conduits par un maréchal de camp bien expérimenté. Ils ſe diviſent ordinairement en trois bandes, dont la première n'eſt compoſée que de mâles, qui ſont plus gros & plus robuſtes que les femelles, & faiſant l'avant-garde de l'armée, ils ſont ſouvent arrêtés par le défaut de pluie, & contraints de faire halte autant de fois qu'il y a de nouveaux changemens dans l'air : cependant tout le gros de l'armée, qui n'eſt preſque compoſé que de femelles, & ſe tient clos dans les montagnes, juſqu'aux grandes pluies, part alors, & fait des bataillons d'une lieue & demie de longueur, large de quarante ou cinquante pas, & ſi ſerrés, qu'à peine peut-on découvrir la terre. Trois ou quatre jours après, ſuit l'arrière-garde, qui eſt compoſée de mâles & de femelles, en même ordre, & en auſſi grand nombre que les autres. Mais outre le grand nombre de ces bataillons réglés, qui ſuivent le cours des rivières & des ravines, tous les bois ſont remplis de traîneurs, mais un peu moins que les lieux où paſſent les troupes. Elles marchent fort lentement toute la nuit, & les jours de pluie, car elles s'expoſent rarement au ſoleil. Lorſqu'elles font rencontre de quelque pays découvert, & qu'il fait tant ſoit peu de ſoleil, elles s'arrêtent à la liſière du bois, & attendent que la nuit ſoit venue pour paſſer. Si quelqu'un s'approche du gros & leur leur donne l'épouvante, les tourlouroux ſont

une retraite confuse, à reculons, présentant toujours les armes en avant, qui sont leurs mordans, dont ils serrent jusqu'à emporter la pièce, & faire jetter les hauts cris à ceux qui en sont attrapés : ils frappent de tems en tems ces mordans l'un contre l'autre, comme pour menacer, & font un si grand cliquetis de leurs écailles, qu'on croirait entendre le bruit des corselets & tassettes d'un régiment suisse. Si la pluie cesse tout à fait pendant cette descente, ils font une halte générale, & chacun prend son logis ou il peut: les uns sous des racines & les autre sous des arbres creux : ceux qui ne trouvent point de logis fait, prennent la peine de s'en faire eux-mêmes, & remuent tellement la terre, que par-tout où le gros se rencontre on y enfonce à mi-jambes ; cependant les habitans qui souhaitent de les voir arrêtés en chemin, font bonne chère à leurs dépens. A peine se trouve-t-il une case, où l'on n'en tue au moins plus de cent par jour, car alors on jette tous les corps, & l'on se contente d'un amas de leurs œufs, presqu'imperceptibles, desquels ils ont gros comme le pouce, à chaque côté de l'estomac, qui sont fort nourrissans, & de très-bon goût. Il y a des années où, par l'interruption des pluies, ils sont deux ou trois mois à faire le voyage; mais il ne faut que huit ou dix jours de tems pluvieux, pour leur faire vuider leurs œufs & se baigner dans la mer. »

Il est certain que les tourlouroux font une

une vraie manne pour les iſles : les Caraïbes n'ont preſque point d'autre nourriture. Les Nègres en mangent au lieu de viande ſalée, que leurs maîtres négligent ſouvent de leur donner, malgré les ordonnances, & l'on en ſert communément ſur toutes les tables des Européens.

On trouve particulièrement aux iſles de la Guadeloupe & de la Dominique un oiſeau, qu'on appelle *Diable* ou *Diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ſes petits dans quelques parties des montagnes. Il eſt de la groſſeur ordinaire d'une poule. Son plumage eſt noir ; il a les aîles longues & fortes, les jambes aſſez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes, ſon bec eſt long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui ſervent admirablement la nuit, mais dont il tire ſi peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne ſaurait ſupporter la lumière, ni diſcerner les objets : de ſorte que s'il eſt ſurpris par le jour hors de ſa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre. Si les Inſulaires pouvaient continuellement aller à la chaſſe de ces oiſeaux pendant toute l'année, ils feraient en état de ſe paſſer de toute autre nourriture, mais on ne voit les *diables* que durant une ſaiſon.

Ces oiſeaux ſe nourriſſent du poiſſon qu'ils prennent la nuit dans la mer, & ils ſe ta-

pissent dans des trous, d'où ils ne sortent qu'une heure après le coucher du soleil. Depuis le mois de septembre, jusqu'à la fin de novembre, on les trouve deux à deux dans leurs tannières, & ensuite ils disparaissent des isles, pour n'y retourner qu'au milieu du mois de janvier de l'année suivante. La manière dont on prend les diables n'est ni sans dangers, ni sans difficulté. Il faut grimper pour les chasser, jusqu'au sommet des montagnes les plus escarpées : là on construit une cabane de feuillage, sous laquelle on passe la nuit, & le lendemain matin, lorsque les diables sont rentrés dans leurs trous, on part avec des chiens qui jappent & qui se mettent à grater, aussi-tôt qu'ils sentent un diable dans son terrier. Alors le chasseur enfonce une gaule dans le trou, jusqu'à ce qu'il rencontre l'oiseau, qui la prend par le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Quand il est à la bouche du trou, la lumière l'aveugle, il est ébloui ; il veut reculer, mais le chasseur l'arrête du pied. Il se renverse alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes pour se défendre. On le prend par la tête & on lui tord le cou. Dans une seule journée, trois ou quatre chasseurs peuvent prendre par ce moyen, trois ou quatre cents diables.



CHAPITRE VIII.

Découverte du Mexique, ou *Nouvelle-Espagne*.

Christophe Colomb, regretté des vrais Espagnols, envié des courtisans, & peut-être devenu redoutable au roi Ferdinand, par l'importance des services qu'il lui avait rendus, était mort à Valladolid en Espagne, au retour de son quatrième voyage. Il avait vu la terre ferme, & sans doute elle aurait dû porter le nom de cet habile navigateur : mais Améric Vespuce, honoré, par le roi son maître, du titre de pilote major, l'emporta sur la raison & la justice, qui décernaient cet honneur à Christophe Colomb. Il donna son nom au nouveau Monde.

Dès l'année 1502, Christophe Colomb s'était avancé fort près de l'Yucatan & du Mexique, mais d'anciens préjugés lui firent abandonner cette route, qui était celle de l'ouest; & en la quittant, il manqua la découverte de ces riches pays, des côtes desquels il n'était pas à plus de trente lieues. Un vieillard Indien que Colomb consulta, sans doute par signes, & qu'il y a apparence qu'il n'entendit pas, le confirma dans l'idée que le Catay ne devait pas être éloigné des régions où il se trouvait, & que la mer baissant vers *Ciguaro*, qui devait

être une province ou une ville, des états du grand Kam, il pouvait rencontrer à dix journées de-là le fleuve du Gange. L'Indien désignait par ses gestes, un pays très-riche en or, & c'était sans doute le Pérou ; & Christophe Colomb se persuada que les gestes signifiaient que le royaume du grand Kam & le Catay étaient réellement situés sur deux mers différentes, mais peu éloignées l'une de l'autre, telles que sont en opposition Tortose & Fontarabie, ce qui lui fit tourner ses voiles au levant.

Vers le commencement de l'année 1517, l'Espagnol Vélasquez, qui commandait dans l'isle de Cuba, se proposa de faire de nouvelles découvertes, dans quelqu'endroit de la terre ferme, où l'on n'eût point encore pénétré. François Hernandez de Cordoue se chargea de la conduite de cette entreprise, & gouvernant à l'ouest, après avoir essuyé pendant trois semaines des tempêtes horribles, il apperçut la terre & aborda à la côte de l'Yucatan. Il y trouva des Indiens qui d'abord, remplis d'admiration à la vue des grands navires Espagnols, feignirent de recevoir leurs hôtes avec les apparences de la plus grande cordialité : mais le lendemain, armés de frondes & d'arcs, & surtout d'une espèce d'épée, dont la pointe était un caillou fort aigu, & portant des rondaches & des cuirasses doublées de coton, ces sauvages tombèrent sur Hernandez & sa troupe & lui tuèrent quinze soldats. Heu-

reusement pour les Espagnols qu'une décharge de mousqueterie dissipa ces traîtres. Il remit à la voile, & après quinze jours de navigation, il se trouva dans un golfe, que les Indiens appellaient Kimpesh, & auquel depuis on a donné le nom de Campéche. On débarqua sur la côte avec beaucoup de précaution; on y vit des Indiens, vêtus de camisoles & de mantes de coton & l'on visita quelques temples, où l'on remarqua avec étonnement des idoles, à faces de démons, d'hommes & de femmes; quelques-unes renversées sur d'autres, qui représentaient les plus infâmes déréglemens; des traces fraîches de sang, & quantité de croix peintes sur les murailles. Bientôt les Castillans furent environnés d'une multitude d'habitans, qui ne se lassaient point de les admirer. Comme ce qui venait d'arriver à Hernandez sur la côte de l'Yucatan, donnait quelque crainte à ce commandant, & qu'il réfléchissait sur ce qu'il avait à faire pour se garantir de toute surprise, il vit sortir d'un des temples dix hommes, qu'il prit pour des prêtres, vêtus de longues robes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portaient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettaient une sorte de gomme, en dirigeant la fumée vers les Castillans, & paraissant les presser de se retirer. A peine cette cérémonie était-elle achevée, que certains instrumens de guerre sonnèrent la charge, & firent connaître aux Espagnols

qu'ils devaient preſſer leur retraite. Ils ſe rembarquèrent auſſi-tôt, coururent pendant ſix jours au ſud, débarquèrent ſur la côte, où ils perdirent quarante-ſept hommes, &, après avoir reconnu la Floride, ils ſe rendirent à la Havane, dans l'état le plus pitoyable.

L'année ſuivante, (1518) Vélaſquez, qui, ſur le rapport d'Hernandez de Cordoue, avait conçu une haute idée de l'Yucatan, envoya Jean de Grijalva pour reconnaître plus particulièrement ce riche pays. Ce nouveau commandant partit avec trois navires & un brigantin, qui portaient deux cents cinquante Caſtillans, & quelques Inſulaires de l'iſle de Cuba. On mit à la voile, & après quelques jours d'une heureuſe navigation, on ſe trouva à la vue de la côte, où l'année précédente Hernandez avait perdu ſes quarante-ſept ſoldats. L'ardeur de les venger porta les Eſpagnols à deſcendre, ils battirent les Indiens; & ce combat ayant répandu la terreur dans toute la province, ils retournèrent à bord pour continuer leur découverte. Comme ils s'éloignaient de la terre le moins qu'il leur était poſſible, la beauté de la côte ne ceſſait de leur cauſer une ſorte d'admiration: d'eſpace en eſpace, ils y découvraient des édifices de pierre, que l'éloignement & le travail de leur imagination leur faiſaient regarder comme des villes, qui par leur étendue & leur magnificence, ne devaient pas le céder à celles de l'Europe. Ce fut alors que quelques ſoldats ayant fait remarquer que le pays reſſemblait fort à l'eſpagne, d'un commun

accord on lui donna le nom de Nouvelle-Eſpagne.

Grijalva continua de ranger la côte juſqu'à l'endroit où la rivière, que les Indiens appellaient *Tabaſco*, entre dans la mer par deux embouchures. C'eſt une des plus navigables de celles qui ſe jettent dans le golfe qu'on a nommé du *Mexique*, & ſes bords, qui parurent charmans & très-peuplés, invitèrent les Eſpagnols à y pénétrer. Il ordonna aux deux plus médiocres bâtimens de ſa petite eſcadre, de remonter le fleuve ; mais à peine était-on parvenu à ſurmonter le courant, qu'un grand nombre de canots, remplis d'Indiens armés, & pluſieurs pelotons de troupes ſur les rives, parurent pour fermer le paſſage, & s'oppoſer à la deſcente. Les Eſpagnols, peu intimidés des cris qu'ils entendaient, & des menaces qu'on leur faiſait, s'avancèrent juſqu'à la portée du trait ; & alors Grijalva, profitant de la ſurpriſe où il voyait ſes adverſaires, ſauta à terre, avec une partie de ſes gens, dont il forma auſſi-tôt un bataillon. Il leur envoya deux jeunes Indiens, qui avaient été pris par Hernandez, & dont la langue était entendue dans la plus grande partie de la Nouvelle-Eſpagne, avec ordre de les aſſurer qu'il ne penſait point à troubler leur repos ; qu'au contraire ſon deſſein était de ſe rendre utile à leur nation ; qu'il leur offrait la paix & ſon alliance ; que les Caſtillans étaient ſujets d'un grand roi, maître de tous les pays où

ils voyaient naître le ſoleil, & qu'il les invitait, de la part de ce prince, à le reconnaître pour leur ſouverain.

Les Indiens écoutèrent ce diſcours avec une ſombre attention, & un certain murmure commençait à s'élever, lorſqu'un de leurs chefs, impoſant ſilence à toute la troupe, répondit d'un ton ferme : « Que cette paix » qu'on leur offrait, avec des propoſitions » d'hommage & de ſoumiſſion, avait quel- » que choſe de fort étrange ; qu'il était » ſurpris d'entendre qu'on leur parlât de re- » connaître un nouveau ſeigneur, ſans ſavoir » s'ils étaient mécontens de celui auquel ils » obéiſſaient ; que pour ce qui regardait la » paix ou la guerre, puiſqu'il n'était queſtion » maintenant que de ces deux points, il n'é- » tait pas revêtu d'une autorité ſuffiſante pour » donner une réponſe déciſive, mais que ſes » ſupérieurs, auxquels il allait expliquer ce » qu'on avait propoſé, feraient connaître » leur reſolution. » Un diſcours auſſi ferme & auſſi noble, fit concevoir aux Eſpagnols qu'ils n'avaient pas à faire à des ſauvages, & que des peuples qui s'expliquaient ainſi, n'étaient pas des ennemis mépriſables. Ils délibéraient ſur le parti qu'ils avaient à prendre dans une ſemblable conjoncture, quand le même chef revint & leur dit : « Que » ſes maîtres ne craignaient pas la guerre ; » qu'ils n'ignoraient pas ce qui s'était paſſé » dans la province voiſine, & que cet exem- » ple n'était point capable de les intimider ;

» mais qu'ils jugeaient la paix préférable à la » plus heureuſe guerre. »

Enſuite on vit paraître pluſieurs Indiens, chargés de corbeilles, remplies de fruits, & de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, qu'ils offrirent aux Caſtillans, comme un gage de la paix qu'ils acceptaient. Le cacique du canton vint lui-même confirmer à Grijalva ſes intentions pacifiques, & il lui fit de riches préſens de bijoux d'or, d'armes, de figures d'animaux, revêtues de lames d'or, de pierreries enchâſſées, de garnitures de plumes de diverſes couleurs, & de robes de coton extrêmement fin; mais ſans lui permettre de lui faire ſes remercimens, il lui dit : « Qu'il aimait la paix, & que c'était » pour la faire ſubſiſter entr'eux qu'il le priait » d'accepter ce préſent; & que dans la crainte » de quelque méſintelligence, qui pourrait » s'élever entre les deux nations, il le ſup» pliait de s'éloigner. »

Grijalva, étonné de ce qu'il voyait & de tout ce qu'il venait d'entendre, répondit au cacique que ſon deſſein n'avait jamais été de porter le moindre trouble ſur cette côte, & qu'il était diſpoſé à partir : en effet, il fit ſur le champ mettre à la voile. En rangeant toujours la côte, il arriva au grand fleuve de Guazavalco, & preſqu'auſſi-tôt il découvrit les montagnes de neige de la Nouvelle-Eſpagne, qui furent nommées *Saint-Martin*, du nom du ſoldat qui les avait apperçues le premier. Plus loin, il fit entrer ſon eſcadre

dans un fleuve qui reçut le nom de *Rio de Banderas*, où il échangea les plus vieilles marchandises d'Espagne, contre plus de quinze mille pesos d'or. Les habitans de ce pays lui dirent qu'il était redevable de ce bon accueil, aux ordres d'un puissant monarque, voisin de leur province, nommé Montezuma, qui ayant été informé de l'approche des étrangers, avait mandé aux commandans de ses frontières, de leur porter de l'or pour traiter, & de leur demander quel dessein les attirait dans ses états. Sans doute que Grijalva ne répondit pas cathégoriquement à cette question, & qu'il se contenta de prendre possession du pays au nom du roi d'Espagne, avec les formalités ordinaires : car, malgré les ordres exprès qu'il avait reçus de Vélasquez, de ne former aucun établissement sur ces côtes, on lui fit un crime de n'y avoir pas bâti quelques forts ; & ce fut cette raison qui fit choisir le fameux Hernand ou Fernand Cortez, pour pousser les conquêtes du nouveau Monde.



CHAPITRE IX.

Fernand Cortez.

Cortez naquit en 1485, à Medellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille noble & fort distinguée; il fit ses humanités dans l'université de Salamanque. Son père le destinait au barreau; mais la vivacité du jeune Castillan ne lui permettait pas de s'accommoder d'une profession si grave; il prit le parti des armes, & obtint la permission d'aller servir en Italie sous le fameux Gonsalve de Cordoue. Une maladie cruelle, dont il fut attaqué sur le point de partir, dérangea ses projets, sans changer ses inclinations. Il se détermina à passer aux Indes, en 1504, & il se rendit auprès de dom Nicolas Ovando, son parent, qui commandait alors pour l'Espagne, dans l'isle Espagnole. Cortez, disent les historiens, était bien fait & d'une physionomie prévenante: ses manières étaient douces & polies; il était généreux, sage, discret; il ne parlait jamais au désavantage de personne. Sa conversation était enjouée; il obligeait de bonne grace, & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits: à ces heureuses qualités, il joignait une prudence singulière, & un courage à toute épreuve. Tel était ce conquérant du nouveau Monde, dont les vertus & les vices ont causé

le plus de partage & d'indécision dans l'histoire.

Cortez fut protégé par Ovando. En 1511, il devint secrétaire de Vélasquez, gouverneur de l'isle de Cuba; & s'étant brouillé & ensuite réconcilié avec lui, à la sollicitation de quelques amis, pendant qu'il exerçait l'office d'alcalde, à Sant-Yago, capitale de l'isle, il fut nommé commandant de la flotte qu'on voulait envoyer à la Nouvelle-Espagne. Tout le monde applaudit au choix qu'on faisait de Cortez, pour l'exécution d'une entreprise aussi importante que celle qu'il allait tenter; mais il avait des ennemis qui ne tardèrent pas à empoisonner l'esprit de Vélasquez, & à lui inspirer des soupçons sur la fidélité du nouveau commandant. Cortez fut instruit à tems de tout ce qui se tramait contre lui : il sut que la résolution était prise de lui ôter son emploi : loin de se déconcerter, il presse son armement, aux dépens de toute sa fortune & de celle de ses amis; il rassemble un peu moins de six cents hommes, embarque seulement dix-huit chevaux, & quelques pièces de campagne, enlève pendant la nuit ce qu'il trouve de provisions dans la ville, & part, sans faire ses adieux au gouverneur, en arborant sur son étendard le signe de la croix, avec ces mots pour devise, en latin : *Nous vaincrons par ce signe.*

Le dix février 1519, Cortez mit à la voile du port de la Havane, où il avait été obligé de relâcher pour prendre des vivres, des munitions & quelques soldats, & bientôt il se

trouva à la vue de l'isle de Cozumel que Grijalva avait reconnue, & à laquelle il avait donné le nom de Sainte-Croix. Cette isle est à vingt degrés au nord de la ligne ; sa longueur est d'environ trente milles, & sa largeur de dix. A l'arrivée de la flotte, les Insulaires se retirèrent dans les montagnes ; mais voyant qu'on ne paraissait pas disposé à les chagriner, ils revinrent & vécurent bientôt avec autant de familiarité que de confiance, au milieu du camp que les Espagnols venaient de poser sur le rivage. Le cacique de l'isle apprit à Cortez que dans un canton de la terre ferme, il y avait des hommes barbus, d'un pays auquel on donnait le nom de Castille. Le commandant envoya aussi-tôt à leur recherche, & il eut le bonheur d'en voir arriver un sur son bord, un nommé Aguilar, depuis long-tems prisonnier des Indiens, qui savait assez les différentes langues du continent pour servir d'interprête, & qui devint un des principaux instrumens de la conquête du Mexique.

Les Espagnols étant parti de Cozumel, suivirent la côte, & vinrent mouiller à la rivière de Tabasco, à laquelle Grijalva avait donné son nom. Quoique le dessein de Cortez ne fût point de commencer ses conquêtes par la province qui bordait ce fleuve, sur les bords duquel son prédécesseur n'avait reçu que des présens & des caresses, il lui parut important de réprimer l'audace des Indiens du pays, qui venaient de refuser la paix, qu'il leur avait fait demander par son interprête Aguilar. Il

fit entrer ſa flotte en ordre de bataille dans le fleuve ; mais une multitude de canots, chargés de combattans, lui fermèrent le paſſage ; & lorſqu'ils furent à la portée de l'arc, il en partit une nuée de flèches, dont les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à ſe garantir. Une décharge de toute l'artillerie des vaiſſeaux, épouvanta les Indiens, & donna la mort à beaucoup d'entr'eux. Ils abandonnèrent leurs canots & gagnèrent la terre : cent hommes débarquèrent auſſi-tôt, pourſuivirent les fuyards à travers les bois & les buiſſons, & les forcèrent de ſe réfugier dans leur ville de Tabaſco, capitale de la province. Cette place était fortifiée d'une eſpèce de muraille, compoſée de gros troncs d'arbres, en manière de paliſſades, entre leſquelles il y avait des ouvertures pour le paſſage des flèches. Malgré la défenſe vigoureuſe des Indiens, cette ville fut enlevée, & les ennemis prirent la fuite vers les bois. Ainſi Tabaſco fut la première conquête de Cortez On n'y trouva point de richeſſes, mais une très-grande quantité de proviſions de bouche.

Le général aurait bien voulu lever l'ancre dès le lendemain ; mais il fit réflexion qu'un départ auſſi précipité, ſerait peut-être regardé comme une fuite par les ennemis, & qu'il était néceſſaire de préparer par la terreur, ſon entrée dans le pays ; il envoya des détachemens dans la campagne, qui lui apprirent que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on découvrait une armée innombrable d'Indiens, qui ne

pouvaient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer. Ce corps de troupes était composé de plus de quarante mille soldats, & ils parurent bientôt, & fondirent sur les Castillans avec la plus grande impétuosité ; mais l'artillerie ralentit un peu leur courage, & ils furent glacés d'effroi, lorsqu'ils virent Cortez sortir d'un bois, où il s'était mis en embuscade avec ce qu'il avait de cavaliers. La vue seule des chevaux, qu'ils prirent pour des monstres dévorans, à têtes d'hommes & de bêtes, les fit reculer en arrière, & le feu de la mousqueterie les obligea à prendre la fuite. Les Castillans ne perdirent que deux hommes dans ce combat, & les Indiens laissèrent plus de huit cents soldats sur le champ de bataille. On peut dire que Cortez dut cette grande victoire à l'effroi que ses chevaux inspirèrent aux Indiens ; car lorsque la paix fut faite avec cette nation, les seigneurs du pays, qui étaient venu visiter ce général, entendant hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec embarras, de quoi se plaignaient les *yéguanez*, nom qui signifie dans leur langue *puissance terrible* : Cortez leur dit qu'ils étaient fâchés de ce qu'ils n'avaient pu châtier plus sévèrement le cacique & sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi-tôt ces bons Indiens firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon & leur promettant, pour les appaiser, d'être toujours amis des Chrétiens ; c'est ce que nous

attefte l'hiftorien Herrera, (L. 4, chap. 12.)

Dans les préfens que les habitans de Tabafco firent à Cortez, il y avait vingt femmes Indiennes, qui lui furent données pour faire du pain de maïs à fes troupes ; mais entre ces femmes on en doit diftinguer une qui reçut au baptême le nom de *Marina*, qui devint fon interprête, & qui par fes fervices, autant que par fon efprit & fa beauté, acquit fur lui un afcendant qu'elle fut conferver.

Dès le jeudi-faint de la même année 1519, Cortez était à la vue de Saint-Jean-d'Ulva, actuellement la *Véra-Cruz*. Il reçut fur fon bord des députés de l'empereur Motézuma, qui vinrent lui demander quel deffein l'attirait fur leur rivage. Cortez, fans entrer dans aucune explication, leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans le deffein de traiter d'affaires importantes pour leur prince & tout fon empire, & qu'il en efpérait un accueil favorable. Les députés fe retirèrent, & le général, fans attendre d'autre réponfe, fit débarquer fes troupes, fes chevaux & fon artillerie.

Cependant deux miniftres de Motézuma fe rendirent au camp des Efpagnols ; ils apportaient de riches préfens à Cortez, & ils avaient ordre de lui dire que le deffein qu'il montrait de voir l'empereur fouffrait trop de difficultés, pour qu'il fût poffible de lui accorder cet honneur. Le fier Caftillan repliqua que les rois ne refufaient jamais audience aux ambaffadeurs des autres fouverains, qu'il

était

était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'Orient, pour communiquer des secrets à l'empereur Motézuma, & qu'il ne rentrerait pas dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Cette réponse parut exciter l'indignation des Mexiquains, & ils déclarèrent que jusqu'à présent leur maître n'avait employé que la douceur, en traitant les étrangers comme ses hôtes ; mais que s'ils continuaient de résister à ses ordres, & s'ils ne se rembarquaient pas, ils devaient s'attendre d'être traités comme des ennemis. Une semblable déclaration étonna les Espagnols, & ils ne purent cacher leur crainte, lorsqu'ils virent que les députés se retiraient, & que bientôt toute communication cessa entr'eux & les Indiens. Ils demandèrent à grands cris que l'on les ramenât à l'isle de Cuba, afin d'y rassembler des forces, capables de résister aux efforts d'un peuple immense qui ne paraissait pas disposé à les recevoir comme amis.

De tous les embarras où se trouva Cortez pendant le cours de ses conquêtes, celui-ci ne fut pas le moins difficile à écarter, & il eut besoin de toute son habileté pour s'en tirer. Il menaça les uns, il employa les caresses pour gagner les autres, & parvint à calmer les esprits. Un coup de la fortune acheva de rétablir la tranquillité, & fit renaître le courage dans le cœur des soldats : on vit descendre d'une colline cinq Indiens, qui étant arrivés dans le camp, annoncèrent qu'ils

étaient ſujets du cacique de Zampoala, province peu éloignée, & qu'ils venaient de la part de ce prince, faire des complimens au chef de ces braves étrangers, dont les exploits dans la province de Tabaſco, s'étaient déjà répandus juſqu'à lui. Marina, qui, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, ſervait d'interprête à ces députés, expliqua à Cortez que dans leurs diſcours, ils affectaient de parler avec mépris des Mexiquains, dont ils paraiſſaient ne ſouffrir les cruautés qu'avec horreur, & qu'ils peignaient Motézuma comme un prince violent, qui s'était rendu inſupportable à ſes voiſins par ſon orgueil, & qui tenait ſes peuples ſoumis par la crainte. Dans les circonſtances où ſe trouvait le général Eſpagnol, rien ne pouvait lui arriver de plus heureux que de ſemblables informations. Il apprit à quel monarque il allait avoir à faire, & quelles étaient les forces de ſon empire.

Le Mexique était alors au plus haut point de ſa grandeur. Son étendue du levant au couchant, était de plus de cinq cents lieues, & ſa largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. Il avait pour bornes au nord, la mer Atlantique, & l'océan qu'on nomme Aſiatique, ou le golfe d'Anian le bornait au couchant, depuis le cap Mindorin, juſqu'aux extrémités de la Nouvelle-Galice. Le côté méridional occupait cette vaſte côte qui borde la mer du ſud, depuis Acapulco juſqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers

l'isthme de Darien. Celui du nord était resserré par des montagnes, qui servaient de retraite aux Chichimèques & aux Otomies, peuples farouches & barbares, qui, tapis dans des trous de rochers, vivaient sans loix, de leur chasse, & des fruits que la terre produisait naturellement.

Lorsque Cortez arriva dans le nouveau Monde, il n'y avait pas plus de cent trente ans que l'empire du Mexique était parvenu, des commencemens les plus faibles, à ce point de grandeur où on le voyait. Les Mexiquains, pleins de courage, avaient d'abord été disciplinés par un chef qui en avait fait d'excellens soldats : ensuite ils s'étaient donné un roi, & Motézuma était l'onzième de ces souverains, qui tous s'étaient attachés à asservir les peuples voisins, & à envahir leurs provinces, pour en composer un empire formidable. Le despotique Motézuma, aussi-tôt qu'il s'était trouvé revêtu de l'autorité souveraine, avait lâché la bride à tous les vices. La noblesse de l'empire s'était vu employée dans son palais aux plus viles fonctions : le peuple, accablé d'impôts, respirait à peine sous le poids de ses chaînes ; tous les ordres de l'état détestaient un monarque aux pieds duquel ils étaient prosternés : mais avilis, tremblans, ils n'osaient éclater, tandis que les provinces de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca, éloignées de la capitale, s'étaient ouvertement révoltées.

Motézuma était dans la quatorzième an-

née de ſon règne, dit l'hiſtorien Solis, & quelques autres, lorſque d'affreux prodiges ſemblèrent annoncer la ruine de l'empire du Mexique : « Une effroyable comète parut
» pendant pluſieurs nuits, comme une pyra-
» mide de feu. Elle fut ſuivie d'une autre
» en forme de ſerpent à trois têtes, qui ſe
» levant de l'oueſt, en plein jour, courait
» avec une extrême rapidité, juſqu'à l'autre
» horiſon, où elle diſparaiſſait après avoir
» marqué ſa trace par une infinité d'étincelles.
» Un grand lac, voiſin de la réſidence impé-
» riale, avait rompu ſes digues, & s'était
» répandu avec une impétuoſité dont on n'a-
» vait pas vu d'exemple. Un temple s'était
» embraſé, ſans qu'on ait pu arrêter les pro-
» grès de l'incendie. Des voix plaintives
» avaient été entendues dans les airs ; les
» oracles des idoles avaient annoncé la deſ-
» truction de la monarchie. Un oiſeau ex-
» traordinaire, avait été pris par des pê-
» cheurs ; il portait ſur ſa tête une lame
» luiſante, où la reverbération du ſoleil
» produiſait une lumière triſte & affreuſe,
» & Motézuma y avait vu des ſoldats étran-
« gers, qui faiſaient un horrible carnage de
» ſes ſujets ; mais pendant que les devins
» du pays examinaient cette lame lumineuſe,
» pour aſſeoir leurs conjonctures, l'oiſeau
» s'était échappé de leurs mains, & avait
» pris ſon vol dans l'air. Un payſan préten-
» dait avoir vu l'empereur endormi dans un
» lieu écarté, qui tenait à la main une paſ-

» tille allumée, & qu'une voix s'était fait » entendre, qui lui avait ordonné de prendre » cette paſtille, & de l'appliquer ſur la cuiſſe » du monarque, ce qu'il avait fait; qu'alors » la voix lui avait dit : *C'eſt ainſi que ton* » *ſouverain s'endort, & qu'il lui vient des* » *ennemis d'un autre monde, pour détruire* » *ſon empire & ſa religion.* On ajoute que le » payſan après avoir raconté ſon ſonge à l'em- » pereur, prit la fuite avec une telle vîteſſe, » qu'il ne fut pas poſſible de l'arrêter, & » qu'on en fut même empêché par un cri » effroyable que fit Motézuma, & qui était » excité par une douleur extraordinaire qu'il » ſentit alors à la cuiſſe. » Mais ſans nous attacher à rapporter tous ces faits, ſans doute fabuleux, il eſt vrai de dire que le paſſage de Grijalva, & l'arrivée de Fernand Cortez avaient jetté le trouble dans la cour du Mexique, qu'on y avait tenu beaucoup de conſeils à ce ſujet, & que c'était après de longues délibérations que l'empereur s'était déterminé à refuſer aux étrangers la liberté de le voir.

Revenons à Cortez : certain de l'amitié du cacique de Zampoala, ce brave général ne douta plus du ſuccès de ſon entrepriſe. Dans le lieu même où il avait établi ſon camp, il fonda une colonie ſous le nom de *Villa-Ricca-de-la-Vera-Cruz*; & ayant formé un conſeil, il y dépoſa l'autorité qu'il avait reçue du gouverneur de l'iſle de Cuba, & prit des mains des nouveaux juges,

des patentes au nom du roi d Espagne, qui le nommaient gouverneur de la nouvelle colonie, & général de l'armée Castillane. Après ce coup de politique, qui semblait devoir retenir les soldats dans l'obéissance, il ne craignit plus de pénétrer dans le pays, malgré toutes les défenses que l'empereur lui fit faire à ce sujet par divers députés. Dans sa route il fit alliance avec quelques caciques, & reçut des secours de plusieurs peuples. Quelques vaisseaux Espagnols qui abordèrent sur la côte, lui donnèrent deux chevaux & quelques soldats ; renfort qu'on ne doit pas regarder comme méprisable, dans une contrée où un Espagnol affrontait sans crainte mille Indiens. Cependant l'armée murmurait, & il y avait un parti formé pour obliger le général à se rembarquer. Dans cette fâcheuse circonstance, il prit la résolution de détruire sa flotte, en mettant tous ses vaisseaux en pièces, pour forcer ses gens à la fidélité par cette voie, & les mettre dans la néceffité de vaincre ou de mourir avec lui. L'exécution d'un dessein si hardi, entre dans les plus grandes actions de Cortez.

Le général ayant ainsi ôté tous les moyens de lui nuire, laissa cinquante hommes & deux chevaux dans sa nouvelle colonie, & partit pour conquérir un empire, défendu par des millions d'habitans, avec une armée composée de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers & six pièces d'artillerie. Ami des caciques, qui détestaient la tyrannie de Mo-

tezuma, il traversa leurs provinces sans inquiétudes; mais la fatigue qui attendait les Castillans, commença au défilé de quelques montagnes, qu'il fallait franchir pour entrer dans la province d'un cacique, ami de l'empereur, & qui paraissait vouloir s'opposer au passage des Européens. Cependant sa fierté baissa à la vue de la petite armée de Cortez, & les menaces qu'il lui fit faire se réduisirent en fumée. On traversa le pays de Zocothla, pour passer dans celui de Tlascala, dont les habitans étaient gouvernés par un sénat, & ce ne fut pas sans livrer des batailles sanglantes, dont le succès passerait pour fabuleux, s'il n'était attesté par les auteurs les plus graves. Cependant cette guerre se termina par une alliance solemnelle que ces républicains jurèrent avec les Espagnols; & par haine pour Motézuma, ils promirent d'aider Cortez dans tout ce qu'il entreprendrait, pour abaisser la fierté des Mexiquains. Après s'être assuré de la fidélité de ces nouveaux alliés, on descendit dans la plaine, où était située la ville de Mexico, &, renforcée de six mille Indiens, Zampoalans & Tlascalans, l'armée entra sur une chaussée étroite, qui conduisait à cette capitale de l'empire.

Motézuma vint lui-même, avec toute sa cour, recevoir les Espagnols à la porte de la ville. Ce prince était âgé d'environ quarante ans: il était d'une taille moyenne, plus dégagée que robuste; son teint parais-

ſait moins baſané que celui de ſes ſujets, & il avait le nez aquilin ; ſes cheveux lui deſcendaient juſqu'au deſſous des oreilles ; ſes yeux étaient vifs, & l'on remarquait dans toute ſa perſonne un certain air de majeſté. Un manteau de coton très-fin, bordé d'une frange d'or & traînant juſqu'à terre, lui couvrait une partie du corps & venait négligemment s'attacher ſur les épaules. Les bijoux d'or, les perles & les pierreries dont il était couvert, ſervaient moins à l'orner qu'à l'accabler ſous leur poids importun. Sa couronne était une eſpèce de mitre d'or, terminée en pointe par devant, & dont l'autre partie, moins pointue, ſe recourbait vers le derrière de la tête.

Cette entrevue de Motézuma & de Cortez fut courte, & ſe paſſa en civilité réciproque ; dans la ſeconde, l'empereur chercha à ſe diſculper des reproches d'orgueil & de tyrannie que lui faiſaient ſes ſujets & ſes alliés : enſuite ayant fait connaître au général Eſpagnol, qu'il regardait lui & les ſiens comme des hommes de même nature que les Mexiquains, ſes chevaux comme une eſpèce de cerfs qu'on avait ſu rendre dociles, & ſes armes, qui vomiſſaient la foudre, & dont le métal lui était inconnu, comme une ſarbacane, remplie d'un air impétueux, qui cherchant à ſortir, pouſſait impétueuſement tout ce qui s'oppoſait à ſon paſſage ; il ajouta : « Tout ce que je viens de vous dire, n'eſt » que pour vous prouver que nous n'avons

» pas besoin de votre témoignage, pour
» croire, que le grand prince, à qui vous
» obéissez, descend de notre ancien Quezal-
» coal, seigneur des sept cavernes de Nava-
» tlaches, & roi légitime de ces nations,
» qui ont fondé l'empire des Mexiquains.
» Nous avons appris par une de ses prophé-
» ties, conservée dans nos annales, qu'il était
» sorti de ce pays pour aller conquérir de
» nouvelles terres, du côté de l'Orient; &
» qu'il avait laissé des promesses certaines
» que, dans la suite des tems, ses descen-
» dans viendraient corriger nos loix, & ré-
» former notre gouvernement par les règles
» de la raison. Comme les caractères que
» vous portez, ont beaucoup de rapport avec
» cette prophétie, & que le prince, qui
» vous envoie de l'Orient, fait éclater, par
» vos exploits, la grandeur d'un si noble
» ayeul, nous avons déjà résolu de consa-
» crer à son service tout le pouvoir qui est
» entre nos mains. J'ai jugé qu'il était à
» propos de vous en avertir, afin qu'il n'y
» ait aucun embarras dans vos propositions,
» & que vous attribuïez l'excès de ma dou-
» ceur à cette illustre origine. »

Cortez, dit Solis, sut tirer avantage de ce qu'il venait d'entendre. Sans m'appuyer, dit-il à l'empereur, sur les anciens droits dont vous me parlez, je me bornerai à dire à votre majesté, que je viens la visiter en qualité d'ambassadeur, au nom du plus puissant & du plus glorieux monarque, qui éclaire le

monde dans les lieux où il prend naiſſance. Il ſouhaite d'être votre ami & votre allié, & d'ouvrir le commerce entre les deux empires. Il veut vous déſabuſer de vos erreurs, & vous faire comprendre que vous vivez dans un abus terrible de vos lumières naturelles, en adorant des ſtatues inſenſibles, qui ſont l'ouvrage de vos propres mains, & qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, ſans principe & ſans fin, qui eſt lui-même l'éternel principe de tout ce qui exiſte. Juſque-là, Cortez avait fixé l'attention de Motézuma; mais lorſqu'il entendit traiter ſes idoles de ſtatues inſenſibles, il ſe retira, en diſant au général, qu'il recevait avec beaucoup de reconnaiſſance les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faiſait de la part d'un grand prince, deſcendant de Quézalcoal; mais qu'il croyait que tous les dieux étaient bons, & que celui des Eſpagnols pouvait être tel qu'il le repréſentait, ſans faire tort aux ſiens.

Cependant les Eſpagnols étaient traités à Mexico avec la plus grande conſidération. Ils occupaient un vaſte & ſuperbe palais, où on leur fourniſſait abondamment toutes ſortes de choſes néceſſaires à la vie, & chaque jour l'empereur leur envoyait de nouveaux préſens : mais ce qui venait de ſe paſſer à la *Véra-Cruz*, & dont Cortez fut inſtruit par deux Zampoalans, qui lui furent deputés par le conſeil de la colonie, changea cette heureuſe ſituation, & fit prendre au général un parti, dont l'audacieuſe exécution eſt unique dans l'hiſtoire du monde.

D'Efcalante, officier plein de courage, que Cortez avoit laiffé, à titre de fous-lieutenant, à la *Vera-Cruz*, ne s'était occupé qu'à fortifier cette place importante, & fe croyait en fûreté à l'abri de fes remparts, lorfqu'on vint lui apprendre, qu'une armée de Mexiquains ravageait toutes les terres des alliés des Efpagnols; il dépêcha au commandant de fes troupes, pour le prier de fufpendre les hoftilités jufqu'à l'arrivée d'un ordre de fa cour, où Cortez établiffait peut-être dans le moment, une alliance perpétuelle entre les deux couronnes, & par conféquent une paix conftante, dans laquelle fes alliés feraient compris. Le commandant Mexiquain ne répondit à cette demande, que par des menaces & des bravades, qui irritèrent tellement d'Efcalante, qu'il raffembla auffi-tôt tous les Montagnards qui fuyaient les violences des Mexiquains, & avec quarante Efpagnols & deux pièces de canon, il fut leur livrer bataille. Il y perdit la vie; mais les Caftillans remportèrent une victoire complette. Un foldat Européen, nommé d'Arguello, y fut bleffé à mort. Son corps fut enlevé par les Indiens, & fa tête portée à Mexico. Circonftance particulière qui détermina le général à précipiter l'exécution de fon projet.

Inftruit de ces finiftres événemens, Cortez affembla fon confeil, auquel il expofa que l'empereur ayant reçu la tête d'Arguello, il n'était plus douteux que ce prince n'eût ordonné à fes troupes d'écrafer la nou-

velle colonie, tandis que peut-être, il préparait la ruine des Espagnols dans Mexico même, & sous ses yeux; & faisant concevoir à l'assemblée que, sans un coup d'éclat, on allait perdre en un instant, & la vie & le fruit de tant de travaux, il lui proposa de se saisir de la personne de l'empereur. Cette proposition extraordinaire fut acceptée unanimement, tant les Espagnols étaient persuadés que la fortune, qui les avait conduits par une suite de miracles, ne se lasserait point d'en faire en leur faveur. Cortez se rendit au palais avec ses principaux chefs & une garde de trente hommes choisis. Il reprocha amérement à Motézuma la mort d'Arguello, qui, dit-il, avait été tué par trahison; il l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour attaquer les Espagnols de la Vera Cruz, & il ajouta, que s'il voulait détruire ces soupçons odieux, il n'avait d'autre parti à prendre que celui de venir se rendre sans bruit au quartier des Espagnols. A cette étrange proposition, Motézuma demeura immobile, de colère ou de surprise; il voulut se justifier, il promit de punir ses officiers, & sur-tout les meurtriers d'Arguello, il offrit ses deux fils en ôtages pour sûreté de sa parole; mais ces offres ne contentaient point Cortez, ni les autres généraux qui étaient présens à cette contestation. Déjà même, ils élevaient la voix, & menaçaient de faire violence à ce malheureux & imbécille monarque. Il demanda à Marina, qui servait d'interprête,

ce qu'on disait avec tant d'emportement, & cette femme habile lui répondit, que sa vie était en danger, s'il résistait à des gens dont il connaissait la résolution, & qui étaient assistés d'un secours extraordinaire du ciel ; mais qu'elle pouvait lui garantir que s'il consentait sur le champ à suivre le général étranger, il serait traité avec tous les égards dûs à son rang. Ce peu de mot triompha de la fierté de l'empereur : « Je me fie à vous, » dit-il à Cortez, & suis prêt de passer dans » votre quartier, puisque la volonté des » dieux du Mexique permet que vos raisons » l'emportent sur tout ce que je puis oppo- » ser pour les affoiblir. » Il fit ensuite préparer sa litière : il nomma les officiers qui devaient l'accompagner, fit publier que, par des raisons d'état qu'il avait concerté avec les dieux, il avait résolu d'aller passer quelques jours auprès des étrangers : il commanda que les chefs de son armée fussent saisis & conduits à Mexico, & sortit de son palais, entouré de la garde espagnole. Peut-être que cette scène ne se serait pas terminée sans effusion de sang, si l'empereur n'avait eu soin de déclarer au peuple qui se trouva sur son passage, que loin d'être prisonnier des Espagnols, il allait librement se divertir avec eux.

Pendant que ceci se passait dans la capitale, & que Motézuma, prisonnier dans le palais, y était traité avec tous les égards dûs à la majesté impériale, par un petit nombre d'étrangers ; on chargeait de chaînes les géné-

raux de l'armée Mexiquaine, & bientôt ils furent remis entre les mains des Espagnols, & ils furent condamnés à être brûlés vifs devant le palais impérial, eux dont le crime était réellement d'avoir exécuté les ordres de leurs maîtres. On traînait déjà au supplice ces sujets fidèles, lorsque le fier Cortez se présenta devant l'empereur, suivi d'un soldat qui portait des fers, & de Marina qui devait lui servir d'interprête : « Les chefs » de votre armée sont condamnés à mourir, » lui dit-il, ils ont confessé leur crime, & » ils ont avoué qu'ils ne l'avaient commis » que par votre ordre. Ce sont des indices » violens que vous devez purger par une » mortification personnelle ; &, quoique les » souverains ne soient pas soumis aux peines » de la justice ordinaire, vous devez recon- » naître une justice supérieure, qui a droit » sur leurs couronnes, & à laquelle vous » devez quelque satisfaction. » Ensuite l'impitoyable général ordonna qu'on lui mît les fers, sans attendre de réponse ; & il défendit l'entrée de son appartement à tous les Mexiquains. Si Solis & Herrera ne se réunissaient tous deux pour nous attester un fait aussi étrange, nous n'oserions pas lui donner place dans ce précis ; & puisqu'il est vrai, on doit se persuader qu'un singulier aveuglement était tombé sur ce peuple, & qu'il tenait tout à la fois de l'admiration, de la terreur & du respect.

Après l'exécution des malheureux chefs de

l'armée Mexiquaine, Cortez ſe hâta de retourner à l'appartement de Motézuma, & l'abordant d'un air gai & careſſant : « On » vient, lui dit-il, de punir les traîtres qui » avaient eu l'inſolence de noircir la réputation de leur ſouverain, & je félicite » votre majeſté d'avoir eu le courage de ſatisfaire la juſtice du ciel, par le ſacrifice » de quelques heures de liberté ; ſouffrez, » prince, que je détache moi-même vos » fers. » Enſuite, feignant de ne ſe pas appercevoir des tranſports immodérés de joie auxquels ſe livrait ce monarque humilié, il donnât ordre en ſa préſence qu'on leva toutes les gardes, & lui dit, que la cauſe de ſa détention ayant ceſſée, il était libre de ſe retirer dans ſon palais. Mais le politique Cortez ſavait que cette offre ne ſerait point acceptée ; Motézuma aurait craint de s'avilir aux yeux de ſes ſujets, en leur laiſſant imaginer qu'il tenait ſa liberté des mains de ſes oppreſſeurs ; & n'oſant toutefois avouer ce motif, il répondit à Cortez que l'intérêt des Eſpagnols exigeait qu'il demeurât avec eux, parce que s'il les quittait dans une telle circonſtance, ſa nobleſſe & ſon peuple le preſſeraient de prendre les armes contr'eux.

Cependant Cortez ne négligeait aucune des précautions capables d'établir ſa ſûreté au milieu d'un peuple ennemi, qui n'avait beſoin que d'un inſtant d'audace pour l'accabler. Dans le deſſein de ſe rendre maître du lac qui entourait la ville de Mexico, il

ſe fit apporter de la Vera-Cruz les mâts, les voiles, la ferrure, & tous les agrêts des navires qu'il avait fait couler à fond ; & ſous prétexte de donner à Motézuma une idée de la marine d'Europe, il lui arracha la permiſſion de bâtir deux brigantins.

En liſant avec attention l'hiſtoire du Mexique, on s'apperçoit facilement que Cortez & Motézuma cherchaient réciproquement à ſe tromper, & que le général Eſpagnol épuiſait toutes les ruſes pour demeurer dans le pays, tandis que l'empereur, n'oſant agir par la force, employait tous les moyens honnêtes pour l'en faire ſortir. Ce dernier crut ſe délivrer de ſes faux amis, en flattant leur ambition & leur avarice. Il fit aſſembler tous ſes caciques, & en préſence de Cortez :
« Il leur fit une courte expoſition de l'ori-
» gine de l'expédition des Navatlaques, des
» prodigieux exploits de Quezalpoal, leur
» premier empereur, & de la prophétie qu'il
» leur avait laiſſée, en partant pour la con-
» quête des pays orientaux. Enſuite, ayant
» établi, comme un principe inconteſtable,
» que le roi d'Eſpagne, ſouverain de ces
» régions, était le légitime ſucceſſeur de
» Quezalpoal, promis tant de fois par les
» oracles, & deſiré ſi ardemment de toute la
» nation ; il conclut qu'on devait reconnaître
» dans ce prince un droit héréditaire, qui
» appartenait au ſang dont il était deſcendu.
» Il ajouta, que s'il était venu en perſonne,
» au lieu d'envoyer ſes ambaſſadeurs, la
juſtice

» justice aurait obligé les Mexiquains de le » mettre en possession de l'empire, & que » lui-même, qu'ils reconnaissaient pour leur » souverain, il aurait remis sa couronne à » ses pieds pour lui en laisser la disposition » absolue, ou pour la recevoir de sa main : » mais que la même raison l'obligeait de lui » faire hommage dans la personne de ceux » qui le représentaient, & de joindre à cette dé- » claration la plus riche partie de ses trésors, » & qu'il souhaitait que tous les caciques » de l'empire suivissent son exemple, par une » contribution volontaire de leurs biens, » pour se faire un mérite de leur zèle » auprès de leur premier maître. » (Solis, ch. 3.) Un tel discours, placé dans la bouche de Motézuma, doit paraître incroyable, si l'on ne daigne entrevoir que la crainte de perdre ses états avait disposé cet empereur à toutes sortes d'humiliations. Cortez obtenant par cet aveu beaucoup plus qu'il n'aurait jamais osé demander, répondit à Motézuma qu'il acceptait pour le roi son maître, l'hommage qu'il venait de lui faire de son empire; qu'il déclarait en son nom qu'il n'avait pas dessein d'y établir une nouvelle forme de gouvernement, & que content de l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses descendans, ce grand prince ne chercherait de long-tems à recueillir les fruits de ces anciennes prédictions. C'est cette fameuse cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique.

Les Eſpagnols ne tardèrent pas à recevoir les riches préſens qui venaient de leur être promis. Les Mexiquains ſouhaitaient trop vivement leur départ, pour y apporter le moindre obſtacle. De toutes les provinces de l'empire, on raſſembla en diligence une quantité prodigieuſe d'ouvrages d'or, artiſtement travaillés, des figures d'animaux, d'oiſeaux & de poiſſons, du même métal, des pierres précieuſes, des toiles de coton, des tableaux & des tapiſſeries, d'un tiſſu des plus belles plumes; enfin tout l'or qui ſe trouvait en maſſe dans la fonderie royale; ces richeſſes, dit Herrera, montèrent à plus de ſix cents mille marcs, que Cortez fit fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du roi d'Eſpagne. Le reſte fut partagé entre les officiers & les ſoldats.



CHAPITRE X.

Embarras de Cortez, mort de Motézuma, & réduction de l'Empire.

Comblés de biens, & n'ayant aucune raiſon légitime pour demeurer à Mexico, les Eſpagnols devaient néceſſairement preſſer leur départ; mais il n'entrait pas dans les deſſeins de Cortez d'en ſortir de ſi-tôt: & lorſque Motézuma lui déclara avec une ſorte de fermeté qu'il était tems de ſe retirer, puiſqu'il ne lui reſtait rien à demander, il lui répondit qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu tous ſes vaiſſeaux, & qu'il lui fallait du tems & de l'aſſiſtance pour conſtruire une nouvelle flotte. Cet obſtacle fut auſſi-tôt levé; on raſſembla des ouvriers ſur la côte, on nomma les bourgs qui devaient contribuer au travail, & les lieux où les bois devaient être coupés, enſuite on publia le départ prochain des étrangers. Cortez, forcé de céder à l'orage qui commençait à gronder ſur ſa tête, fit partir les charpentiers pour accélérer & conduire l'ouvrage projetté; mais il leur ordonna de faire naître des obſtacles qui puſſent lui donner le tems de recevoir les ſecours qu'il attendait d'Eſpagne.

Pendant que ceci ſe paſſait, on eut avis à la cour, qu'une flotte étrangère, forte de dix-huit vaiſſeaux, avait paru ſur les côtes du Mexique; & Cortez apprit par les dépê-

ches du gouverneur qu'il avait laissé à la Vera-Cruz, que ces vaisseaux, équipés par ordre de Vélasquez, gouverneur de l'isle de Cuba, étaient commandés par Narvaez, qui était particulièrement chargé de lui ôter le commandement de l'armée, de se saisir de sa personne, & de l'envoyer en Espagne, pour y être jugé comme rebelle. Heureusement pour Cortez, que Narvaez, qui venait de jetter l'ancre dans le port d'Ulra, ne put obtenir que la garnison de la Vera-Cruz lui remît cette importante forteresse. Il n'en débarqua pas moins huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingt cavaliers, & douze pièces d'artillerie, avec les provisions & les munitions nécessaires pour entretenir pendant quelques mois cette petite armée, avec laquelle il prétendait, non-seulement écraser Cortez & ses Espagnols, mais conquérir l'empire du Mexique. Les diverses négociations qui s'entamèrent alors, n'ayant pu réconcilier ces deux généraux, Cortez, quoiqu'au milieu d'une nation qu'il devait regarder comme ennemie, prit l'audacieuse résolution d'aller combattre ses compatriotes. Il sait que Narvaez s'est avancé dans le pays jusqu'à Zampoala, où il a été reçu par le cacique comme l'ami de ses alliés, qui venait à leur secours; il laisse quatre-vingts Espagnols sous le commandement d'Alvarado, pour garder ses trésors, la ville de Mexico & l'empereur même, & avec le reste de ses braves soldats, qui ne passaient pas le nombre de deux cents soixante-

ſix, avec quelques Indiens de charge, il vient à grandes journées ſurprendre ſon ennemi dans Zampoala, il le combat pendant l'obſcurité de la nuit, & il a le bonheur de le faire priſonnier. Le chef dans les fers, tous les nouveaux ſoldats Eſpagnols mirent bas les armes, & reconnurent Cortez pour leur général.

Avec un renfort auſſi conſidérable, que ne pouvait pas entreprendre le brave Cortez? Pour s'aſſurer de la flotte, il fit tranſporter à la Vera-Cruz les voiles, les mâts & les gouvernails des vaiſſeaux, & mit ſes pilotes & ſes matelots à la place de ceux de Narvaez : enſuite tournant les yeux du côté de Mexico, où il avait laiſſé Alvarado, il fit ſes diſpoſitions pour retourner ; mais plus de mille Eſpagnols réunis ſous ſes ordres, lui parurent une armée trop nombreuſe, & capable d'allarmer les Mexiquains. Il en employa deux cents à ſoumettre la province de Panuco, & deux cents autres pour commencer à peupler celle de Cuaracoalco, & avec les ſix cents ſoldats qui lui reſtaient, il ſe mit en marche, pour rentrer dans la capitale de l'empire. Mais il n'avait pas encore fait une journée de chemin, qu'il reçut des dépêches d'Alvarado, qui l'inſtruiſaient que les Mexiquains venaient de prendre les armes, & qu'ils avaient déjà donné quelques aſſauts au quartier des Eſpagnols, que Motézuma n'avait pas voulu quitter, & de l'amitié duquel on ne devait pas douter. L'empereur faiſait prier même Cortez de preſſer ſon retour à Mexico, comme le ſeul

moyen d'appaiſer la révolte, & de faire rentrer les rebelles dans le devoir.

A cette nouvelle, le géneral Eſpagnol ne penſe plus à ſéparer ſon armée, il en fait la revue, & elle ſe trouve forte de mille hommes d'infanterie & de cent cavaliers bien armés. Il traverſe en hâte la province de Tlaſcala, & ces braves républicains, bien plus ennemis des Mexiquains qu'amis des Eſpagnols, lui confient un corps de deux mille ſoldats. Avec ces forces, il arrive à la vue de Mexico, il paſſe avec tranquillité la grande chauſſé du lac, entre dans la ville, & parvient juſqu'au quartier des Eſpagnols, ſans rencontrer le plus léger obſtacle. Sa préſence était bien néceſſaire ; les Eſpagnols avaient déjà ſoutenu pluſieurs aſſauts, & les Mexiquains, ayant appris le retour de Cortez, n'avaient pris la réſolution de s'éloigner du quartier des Européens, que pour lui laiſſer le tems & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois rentré avec tous ſes gens, ils réuſſiraient à détruire entièrement les ennemis de leur religion & de leur empire. En effet, dès la nuit même qui ſuivit l'arrivée de Cortez, on entendit quelques murmures dans la ville, & le lendemain Ordaz, vaillant chef Eſpagnol, étant allé pour la reconnaître avec quatre cents hommes, fut inveſti de toutes parts, par de nombreuſes troupes de ſéditieux, tandis qu'une populace innombrable leur lançait des pierres & des traits du haut des terraſſes

& des fenêtres des maiſons. Le combat fut terrible, & une très-grande quantité de Mexiquains reſtèrent ſur la place : les autres, voyant tomber leurs compagnons à côté d'eux, prirent la fuite en tumulte. Ordaz perdit dans cette action, un Eſpagnol & huit braves Tlaſcalans, & ſe retira en bon ordre.

A peine les Eſpagnols étaient-ils rentrés dans leur quartier, que les Mexiquains reparurent, dans le deſſein d'y donner un aſſaut général. Vainement on crut les épouvanter par le bruit de l'artillerie : déterminés à vaincre ou à mourir, on les voyait s'empreſſer de remplir le vuide que les morts avaient laiſſés, & ſe ſerrer avec le même courage, en foulant aux pieds, ſans diſtinction, leurs bleſſés & leurs morts. Les uns s'avançaient avec intrépidité juſques ſous le canon, & s'efforçaient de rompre les portes & les murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Les autres ſe ſervaient de leurs zagaïes, comme d'échelles, pour parvenir aux fenêtres & aux terraſſes, &, pour employer les propres termes d'un hiſtorien, « Tous ſe lançaient au fer & au feu, comme » des bêtes féroces : & ces effets d'une té- » mérité brutale auraient pu paſſer pour des » prodiges de valeur, ſi la férocité n'y avait » eu plus de part que le courage. »

Ce furieux aſſaut ceſſa vers le coucher du ſoleil ; mais pendant la nuit les Mexiquains réuſſirent à mettre le feu dans différens endroits du quartier, & on n'eut pas peu de

peine à l'éteindre. Au retour de la lumière, les séditieux reparurent, mais de loin; & ils se contentèrent de traiter les Espagnols de lâches, qui ne savaient se défendre qu'à l'abri des murailles. Ces injures obligèrent Cortez à faire une sortie qui coûta la vie à beaucoup de Mexiquains, mais qui ne fut pas capable de ralentir la fureur de ceux qui restaient. Chaque jour était signalé par un nouveau combat, & chaque combat, en faisant périr plus de milliers d'Indiens, qui semblaient se reproduire aussi tôt, faisait mordre la poussière à quelqu'Espagnol, dont la perte ne pouvait se réparer. Enfin Motézuma, qui souhaitait vivement la réduction de ses sujets, apprenant que les députés qu'il leur avait envoyé pour traiter d'un accommodement, avaient été indignement maltraités, conseilla lui-même à Cortez de tout entreprendre pour les réduire. On résolut une nouvelle sortie, & elle fut terrible. On massacra beaucoup d'ennemis, on mit le feu à divers endroits de la ville, mais on perdit quarante hommes, à la vérité Tlascalans, & la plus grande partie des Espagnols, & Cortez lui-même, se retirèrent tous couverts de blessures.

Dans cette extrémité, Motézuma s'apperçut que la couronne allait lui échapper, s'il ne trouvait moyen de faire consentir les Espagnols à se retirer des terres de son empire. Il manda Cortez, & lui dit, d'un ton absolu, qu'il devait se disposer à partir, &

que les Mexiquains ne mettraient les armes bas, que lorſque les étrangers ſeraient remontés dans leurs vaiſſeaux. Cortez s'était attendu à cet ordre, & il en ſentait plus que jamais la néceſſité « Je ſuis prêt d'obéir, » lui dit-il, mais, laiſſant à votre majeſté » le ſoin de punir les coupables, & ne crai» gnant rien d'eux dans ma marche, il eſt » juſte que par reſpect pour leur maître, » ils s'éloignent, avant qu'un ſeul Eſpagnol » ſorte du quartier. »

Pendant que l'empereur ſe livrait à la joie que lui cauſait l'eſpérance de ſe voir délivré de ſes fâcheux hôtes, les Mexiquains tentaient un nouvel aſſaut, & pluſieurs d'entr'eux étaient parvenus juſqu'au haut des murailles, avant qu'on ſe fût trouvé en état de les repouſſer. Dans ce moment critique, Motézuma ſe détermine à haranguer les ſéditieux. Il prend les ornemens de ſa dignité, le manteau impérial, le diadême, & toutes les pierreries qu'il ne porte que dans le plus grand étalage de ſa grandeur, & il ſe préſente ſur le rempart. Un officier s'avance juſqu'au parapet, & annonce aux rebelles que leur maître vient écouter leurs demandes, & répandre ſur eux ſes faveurs. Il ſe fait un grand ſilence; les uns tombent à genoux, d'autres frappent la terre de leur front, les autres s'approchent & écoutent. Motézuma parle, & leur prodigue les titres de parens & d'amis; il les remercie du zèle qu'ils font éclater pour ſa liberté: il les aſſure que c'eſt

volontairement qu'il demeure avec les Eſpagnols pour s'inſtruire de leurs uſages; il ajoute que ces étrangers conſentent à ſe retirer; mais que puiſqu'ils lui donnent cette marque d'obéiſſance & de reſpect, il doit s'attendre que ſes ſujets lui prouveront leur obéiſſance, en quittant leurs armes, & en retournant paiſiblement à la ville, ſeul moyen d'obtenir leur pardon.

Ce diſcours, loin d'appaiſer les mutins, ne fit que les irriter encore plus. Bientôt mille voix ſe firent entendre, & crièrent confuſément: « Motézuma n'eſt plus empereur du » Mexique; c'eſt un lâche, un traître, & » le vil eſclave des ennemis de la nation. » En vain le prince s'efforça-t-il de s'attirer l'attention par des ſignes; les cris & les huées redoublèrent & les ſoins, que prirent deux ſoldats Eſpagnols de le couvrir de leurs boucliers, ne purent le garantir des traits qu'on lança contre lui, dont pluſieurs l'atteignirent, & d'une pierre qui le toucha à la tête & qui le renverſa à leurs pieds ſans connaiſſance. Ce malheureux prince expira bientôt après, peut-être moins des ſuites de ſes bleſſures que du déſeſpoir d'avoir été réduit en cet état par ſes propres ſujets. Les Eſpagnols furent ſenſibles à ſa mort, & Cortez en parut inconſolable. Ce coup imprévu ruinait tous ſes projets.

Après avoir choiſi, entre les officiers du feu empereur, ceux qui avaient montré le plus d'affection pour ſa perſonne, Cortez

les chargea de porter ſon corps dans la ville, avec un ordre de dire aux chefs des ſéditieux : » Que le général étranger leur » envoyait le corps de leur empereur, maſſa- » cré par leurs mains, & que ce crime don- » nait un nouveau droit à la juſtice de ſes » armes : qu'en expirant Motézuma l'avait » chargé de la vengeance de cet attentat ; » mais que le prenant pour une brutale » impétuoſité du peuple, dont les nobles » avaient reconnu ſans doute & châtié l'in- » ſolence, il en revenait encore aux pro- » poſitions de paix : qu'ils pouvaient envoyer » des députés pour entrer en conférence & » s'aſſurer d'obtenir des conditions raiſon- » nables ; mais que s'ils tardaient à pro- » fiter de ces offres, ils feraient traités » comme des rebelles & des parricides. »

Les Mexiquains reçurent le corps de leur prince avec la plus vive douleur, & bientôt la ville retentit des gémiſſemens qui durèrent toute la nuit ; le lendemain, il fut porté avec beaucoup de pompe à la ſépulture des empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieuſement conſervées. Pendant ces jours de deuil, les Indiens laiſſèrent reſpirer leurs ennemis, & ils les employèrent à ſe donner un nouveau maître. Cortez en fut auſſi-tôt informé : il ſentit plus que jamais la néceſſité de faire ſa retraite : vivement preſſé par les Mexiquains, qui, déſeſpérant de le vaincre, prenaient des meſures pour l'affamer dans ſon quartier ;

mais ſupérieur aux plus grands obſtacles, il oſa ſe mettre en marche au milieu de la nuit avec ſa petite armée. A l'aide d'un pont volant, l'avant-garde paſſa heureuſement le premier canal qu'il fallait traverſer pour gagner la grande chauſſée du lac; mais le poids de l'artillerie & des chevaux ayant engagé cette maſſe dans la boue & dans les pierres, le corps de bataille fut contraint de s'arrêter, & peu après il fut attaqué par les Indiens. Nous n'entrerons point dans le détail des exploits par leſquels ſe ſignalèrent les Eſpagnols pendant la durée de ce malheureux combat. Un grand nombre y périrent ou furent griévement bleſſés, & le reſte prit la route de Tlaſcala, ſous la conduite des troupes de cette nation.

Après avoir marché durant quelques jours, on arriva à la montagne d'Orumba, dont la côte oppoſée donnait ſur une vallée de même nom, & qu'il fallait néceſſairement traverſer, pour arriver ſur les terres des Tlaſcalans. Quelques coureurs, qu'on avait détaché pour reconnaître le revers de cette montagne, revinrent avec effroi rapporter à Cortez qu'on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis. Ce général voulut s'aſſurer par ſes yeux de la vérité de cette nouvelle, & il vit avec le plus grand étonnement une armée de deux cents mille hommes qui occupait toute la plaine. Ces troupes étaient celles qui avaient livré le combat aux Eſpagnols, en

ſortant de Mexico, & auxquelles s'étaient jointes d'autres troupes, venues avec la plus incroyable diligence de pluſieurs provinces de l'empire. On les diſtinguait par la diverſité de leurs enſeignes & de leurs plumes. Au centre, le général de l'empire, élevé ſur une magnifique litière, paraiſſait donner ſes ordres. Il portait ſur ſa cuiſſe l'étendard impérial, qui n'était jamais confié à d'autres mains que les ſiennes, & qu'on n'employait que dans les plus importantes occaſions. C'était un filet d'or maſſif, pendant au bout d'une pique, & couronné de pluſieurs plumes, qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Tout autre que Cortez aurait dans ce moment déſeſpéré du ſalut de ſes compagnons & du ſien ; il conçoit qu'à l'aide de puiſſants efforts, il eſt poſſible de ſe faire jour à travers les flots de cette multitude indiſciplinée, & ſe ſouvenant d'avoir entendu dire que tout le ſecret des batailles conſiſtait, parmi ces barbares, dans l'étendard général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire entre les deux partis, il raſſemble auprès de lui ſes plus braves chefs & ce qu'il lui reſte de cavaliers, & ſe fait jour juſqu'au général Mexiquain. Pendant que ſes braves ſoldats écartent à coup d'épée un nombreux corps de nobles Indiens, dont ce chef était environné, il pénètre juſqu'à lui, & d'un coup de lance, il le fait tomber de ſa litière. Un ſimple cavalier deſcendit de ſon cheval,

ôta au général le peu de vie qui lui reſtait, prit l'étendard, & le préſenta reſpectueuſement à Cotez. A la vue de ce prodige de valeur & de témérité, les Mexiquains abattent leurs autres enſeignes, jettent leurs armes & prennent la fuite. En peu de minutes le champ de bataille reſta au pouvoir des Eſpagnols, qui eurent ſoin de pourſuivre les fuyards, afin d'augmenter leur épouvante & de les forcer à ſe diſperſer. Vingt mille ennemis périrent dans cette journée, & Cortez y fut bleſſé à la tête, d'une pierre qui lui perça ſon caſque, & qui lui laiſſa une douloureuſe contuſion.

Rien ne s'oppoſant plus à l'entrée des Eſpagnols ſur les terres des Tlaſcalans, ils s'y rendirent, & furent reçus par cette nation courageuſe avec les plus ſincères démonſtrations de la joie. « Trente mille ſoldats, » dirent à Cortez les députés que la républi- » que envoya pour le recevoir, allaient ſe » mettre en marche pour voler à votre dé- » fenſe, ſi la rapidité de votre triomphe leur » eût laiſſé le tems d'exécuter ce deſſein, » mais vous les trouverez prêts à tout exé- » cuter ſous vos ordres. » Dans la circonſtance où ſe trouvait le général Eſpagnol, il regarda la fidélité des Tlaſcalans comme une faveur ſignalée du ciel, qui lui aſſurait la conquête du Mexique. Cependant il apprit avec douleur qu'il venait de faire une perte irréparable. Sur la nouvelle de ce qui ſe paſſait à Mexico, cinquante-huit ſoldats

Eſpagnols avaient été détachés de la garniſon de la Vera-Cruz, pour venir le joindre, & ils avaient été inhumainement maſſacrés par les habitans de la province de Tépéaca, ce qui, ſans eſpérance de recevoir aucun ſecours de l'Europe, réduiſait ſon armée à quatre cents vingt ſoldats & ſeize cavaliers, avec neuf canons; mais bientôt la fortune, qui ne ceſſait de favoriſer Cortez, lui procura des renforts ineſpérés. Pluſieurs vaiſſeaux Eſpagnols parurent ſur la côte de la Vera-Cruz, & les ſoldats qu'ils portaient, envoyés par le gouverneur de Cuba pour ſoutenir Narvaez, dont précédemment nous avons parlé, ſe déclarèrent en faveur du conquérant du Mexique, & prirent parti dans ſes troupes. Ces guerriers tournèrent auſſi-tôt leurs pas vers Tlaſcala, où Cortez fut agréablement ſurpris de leur arrivée.

Avec les nouveaux compagnons que le hazard préſentait au général Eſpagnol, il ne douta plus du ſuccès de l'entrepriſe qu'il méditait. Son ſeul embarras, pour rentrer dans Mexico, était le paſſage du lac, dont les Mexiquains venaient de rompre tous les ponts des chauſſées. Il s'arrêta au projet de faire conſtruire douze brigantins, & quoi qu'on comptât ſeize lieues des bords du lac aux montagnes de Tlaſcala, où ils devaient être conſtruits, il ſe flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte, en pièces, ſur les épaules des Indiens. On tira de quelques arbres une ſorte de poix, qui ſervit à caréner

les brigantins; & comme la poudre commençait à manquer, on eut recours à une mine de soufre, qui avait été reconnue en arrivant, & qui ne demandait point de préparation, pour servir à l'artillerie comme aux arquebuses à mêche.

L'armée Espagnole, forte de six cents hommes d'infanterie, de quarante cavaliers, de neuf pièces de campagne, & d'environ soixante mille Indiens, ou Tlascalans, ou alliés de ces républicains, se mit en marche vers Tezcuco, ville presqu'au bord du lac, dont on se proposait de se saisir, pour en faire une place d'arme. On n'y arriva qu'après avoir surmonté divers obstacles que les Mexiquains multiplièrent pour ruiner leur ennemi en détail. Les troupes de l'empereur Guatimosin, jeune prince qui avait été élevé sur le trône, depuis la mort du successeur de Motézuma, se retirèrent à l'approche des Espagnols, dont les premiers exploits se bornèrent d'abord à gagner l'amitié de leurs alliés, à inspirer de la crainte aux partisans du nouveau monarque, & à ravagér les terres de l'empire; mais elles ne s'éloignèrent que dans le dessein de défendre jusqu'à la dernière extrémité les avenues de la capitale. Cependant Cortez venait de recevoir un renfort considérable de l'Europe, & il compta alors sous ses ordres neuf cents hommes d'infanterie bien armés, quatre-vingt-six cavaliers & dix-huit canons. Ses brigantins étant achevés, il mit sur chacun

chacun vingt-cinq Eſpagnols, avec un capitaine, douze rameurs Indiens, & une pièce d'artillerie; & ayant partagé le reſte de ſon armée en trois corps, ainſi que la multitude des Indiens alliés, il leur ordonna d'aller s'emparer des trois principales chauſſées qui conduiſaient à Mexico. Les brigantins furent attaqués ſur le lac par plus de quatre mille canots, chargés de l'élite de la nobleſſe Mexiquaine, & de tout ce qu'il y avait de plus valeureux ſoldats dans l'empire; mais cette flotte ennemie fut bientôt repouſſée, avec beaucoup de perte du côté des Indiens, & ſans aucun dommage conſidérable de celui des Eſpagnols. Les troupes qui s'avançaient lentement le long des chauſſées, ne parvinrent aux quais de la ville qu'après avoir ſurmonté mille obſtacles, dont le plus léger devait faire périr ce petit nombre d'Européens. Dans un des combats, quarante Eſpagnols furent faits priſonniers, & dès la même nuit les Mexiquains les ſacrifièrent à leurs faux dieux : mais enfin, malgré les efforts d'un million de combattans, les trois corps réuſſirent à forcer les poſtes qui défendaient la tête des chauſſées : ils arrivèrent preſqu'en même tems dans la ville, & s'avançant facilement juſqu'à l'entrée des rues, où les maiſons étaient ruinées, ils trouvèrent les moyens de s'y retrancher. Depuis ce moment tout fut en confuſion dans Mexico : on ne ſongea plus qu'à défendre le terrein pied à pied aux

affiégeans ; on ouvrit de larges tranchées dans les rues : on creufa de profonds foffés, mais on ne put s'y garrantir de la difette d'eau douce, & de celle de tous les vivres en général. Le peuple demandait la paix, & les nobles, excités par les prêtres, conjuraient l'empereur de continuer la guerre.

Au milieu de ce trouble, Cortez fut affez généreux ou affez politique pour offrir la paix aux infortunés Mexiquains. On convint d'une trêve, pendant laquelle on devait régler les articles du traité, & Guatimofin fit annoncer aux Efpagnols qu'il viendrait le lendemain fur le bord du foffé, & qu'ayant la paix fort à cœur, il n'en partirait qu'après l'avoir conclue. Cette parole, que l'empereur faifait donner à Cortez, devait fervir à traîner la négociation en longueur, afin de lui laiffer le tems d'embarquer fes richeffes, & d'affurer fa retraite qu'il méditait, & que devait favorifer la nobleffe Mexiquaine, en rompant la trêve & en livrant le combat aux Efpagnols. En effet, après plufieurs incidens que Guatimofin fit naître fous prétexte de maladie ou de préliminaires de bienféance ou d'autres formalités, pour éloigner cette entrevue, on s'apperçut qu'il fortait du port quantité de canots chargés de foldats, qui s'avançaient vers les brigantins & femblaient venir les attaquer, tandis que fix ou fept grandes barques s'éloignaient à force de rames. Cortez conçut alors qu'il avait été joué indignement ; il

pénétra dans le projet des Mexiquains, & donnant des ordres pour ralentir la première attaque des canots par une décharge générale de toute l'artillerie, il détacha le brigantin le plus léger, qui courut après les grandes barques, & les poussant vigoureusement, il gagna assez d'avantage pour tourner la proue, & tomba sur la première, qui paraissait commander les autres. Garcie-Kolguin qui montait ce brigantin, sauta dans la barque, avec quelques Espagnols, & aussitôt les matelots Mexiquains haussèrent leurs rames, en poussant des cris confus, dans lesquels on crut démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'empereur. Guatimosin était effectivement à bord; il s'avança le premier, & reconnaissant le capitaine à la déférence qu'on avait pour lui: « Je suis votre prisonnier, lui dit-il, d'un » ton noble, & disposé à vous suivre sans » résistance; mais je vous conjure de res- » pecter l'impératrice & les femmes de sa » suite. » Après ce discours, il ordonna à tous ses soldats de mettre les armes bas.

L'entrevue de l'empereur & de Cortez mérite d'être rapportée avec quelque détail. Le général Espagnol fut au-devant de ce prince, & lui rendit tous les respects dûs à la la majesté impériale. Lorsqu'ils furent tous deux arrivés au quartier des Espagnols, toute la suite de ce monarque s'arrêta d'un air humilié. L'empereur entra le premier avec l'impératrice. Il s'assit un instant, & se levant presqu'auss-

ſi-tôt, il fit aſſeoir Cortez. Alors, appellant ſes interprètes, il leur ordonna de lui dire: « Qu'il s'étonnait de le voir tarder ſi long-» tems à lui ôter la vie, qu'un priſonnier » de ſa ſorte ne cauſait que de l'embarras » après la victoire, & qu'il lui conſeillait » d'employer le poignard qu'il portait au » côté, pour le tuer de ſa propre main. » En prononçant ces derniers mots, ſa conſtance parut l'abandonner, quelques larmes lui coulèrent des yeux; l'impératrice y joignit les ſiennes, & l'on prétend que Cortez fut lui-même attendri de ce ſpectacle: Votre ma-» jeſté, lui dit-il, n'eſt pas tombée dans » une diſgrace déshonorante: vous n'êtes » pas le priſonnier d'un ſimple capitaine, » mais celui d'un prince ſi puiſſant, qu'il » ne reconnaît point de ſupérieur au monde, » & ſi bon que le grand Guatimoſin peut » eſpérer de ſa clémence, non-ſeulement » la liberté, mais encore la paiſible poſſeſ-» ſion de l'empire Mexiquain, augmentée » du glorieux titre de ſon amitié; & en » attendant les ordres de la cour d'Eſpagne, » votre majeſté ne trouvera point de dif-» férence entre la ſoumiſſion des Eſpagnols » & celle de vos propres ſujets. »

La détention de Guatimoſin fut le ſignal de la plus étonnante révolution. Sur un ordre de ce prince priſonnier, les ſoldats qui défendaient les foibles remparts de Mexico, ſortirent de la ville ſans armes ni bagages, & ce qui dut cauſer beaucoup de ſurpriſe

aux Eſpagnols, ils étaient encore au nombre de ſoixante-dix mille combattans, & les malheureux reſtes de cent vingt mille hommes : telle fut la fin du ſiége de cette capitale, dont le blocus avait duré trois mois, & pendant lequel il ſe livra ſoixante combats ſanglans. Cortez n'avait perdu que cinquante Eſpagnols & ſix chevaux dans la dernière attaque, mais la perte de ſes alliés fut d'environ huit mille hommes. L'exemple de Mexico entraîna toutes les provinces, qui bientôt ſe réunirent ſous la domination de l'Eſpagne, & le vainqueur du Mexique fut honoré non-ſeulement des titres de grand capitaine & de fidèle ſujet de l'empereur Charle-Quint, mais de la dignité de gouverneur & de vice-roi de la nouvelle Eſpagne.



CHAPITRE XI.

Religion des anciens Mexiquains.

L'HISTORIEN Herrera, (liv. 3, chap. 17.) nous dit que les anciens Mexiquains confeſſaient un Dieu ſuprême, & que c'était le principal point de leur croyance, qu'ils contemplaient le ciel, & qu'ils lui donnaient les noms de créateur & d'admirable : mais Solis aſſure que ces idolâtres, en admettant une Divinité ſupérieure, qui avait créé le ciel & la terre, n'avaient aucun terme dans leur langue pour exprimer ſon nom, & qu'ils la croyaient oiſive dans le ciel, tandis qu'elle faiſait gouverner la terre par ſes lieutenans. En réfléchiſſant ſur ce que les auteurs rapportent à ce ſujet, on trouve que les Mexiquains penſaient que les hommes commencèrent à connaître les dieux, à meſure qu'ils devinrent miſérables, que leurs beſoins ſe multiplièrent, & qu'ils les regardèrent comme des génies bienfaiſans, dont ils ignoraient la nature.

Certainement ils reconnaiſſaient l'immortalité de l'ame, & ils admettaient après la mort des récompenſes pour les bons, & des punitions pour les méchans. Ils diſtinguaient quantité de lieux où l'ame pouvait paſſer en ſortant du corps. Les gens de bien, ceux

qui mouraient dans les batailles, & ceux qui, étant faits prisonniers, étaient sacrifiés par leurs ennemis, passaient dans un lieu près du soleil, qu'ils appellaient la maison du soleil même. Les méchans étaient relégués dans des endroits affreux, qu'ils plaçaient dans les entrailles de la terre. Il y avait des demeures marquées pour ceux qui mouraient de vieillesse, pour ceux qui finissaient leur vie par quelque maladie, pour ceux qui mouraient subitement, ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avaient tué leur père, leur femme ou leurs enfans, leur seigneur, ou un prêtre.

Il serait fort difficile d'assurer de quel pays étaient sortis les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne; il suffit d'être convaincu qu'ils étaient des sauvages, vivant de la chasse, demeurant dans les creux des rochers & dans les forêts, n'ayant ni loix, ni police, ni aucune forme de gouvernement. Ils adoraient, dit-on, le soleil & ils lui sacrifiaient des oiseaux. Ces féroces habitans portaient le nom de Chicamicas, & ils furent vaincus par les Navatelcas, qui comprenaient six ou sept nations venues du nord : ces peuples formèrent des colonies & cultivèrent les terres, &, suivant le calcul des Mexiquains, cette révolution arriva vers le neuvième siècle. Trois cents deux ans après, une nouvelle horde de barbares tomba sur celle-ci, sous la conduite de son chef

& de ſon légiſlateur *Mexi.* Cette nation reconnaiſſait pour divinité le dieu Vitzliputzli, dont l'idole portée, dans un coffre de roſeaux, rendait des oracles, lorſqu'elle était conſultée par ſes prêtres. Ce dieu avait dicté lui-même ſon culte à ſes adorateurs ; il leur avait preſcrit les cérémonies qu'ils devaient obſerver pour lui plaire. Lorſque l'armée campait, il était placé au milieu du camp ſur une eſpèce d'autel, & toutes les fois qu'on ſe remettait en marche, ce qu'on n'oſait faire qu'après avoir reçu ſes ordres, on laiſſait les vieillards & les infirmes pour former des colonies dans le même lieu où l'on avait campé. Enfin, n'ayant entrepris ce grand voyage que pour obéir à l'oracle que Vitzliputzli avait rendu, les Mexiquains ne s'arrêtèrent que lorſqu'ils furent arrivés à la terre qui leur avait été promiſe par leur dieu. Vitzliputzli apparut en ſonge à un de ſes prêtres, & il lui ordonna de dire à ſon peuple qu'il devait s'établir dans un endroit d'un lac, où l'on remarquerait un aigle perché ſur un figuier, qui aurait ſa racine dans un rocher. On reconnut le lac, on trouva le figuier, ſur lequel on vit un aigle qui tenait un oiſeau dans ſes griffes. Ce fut là que les voyageurs jettèrent les premiers fondemens de la ville de Mexico. Cette nouvelle cité fut partagée en quatre quartiers qui furent mis ſous la protection d'un dieu tutelaire, ſuivant l'ordre qu'on en reçut de Vitzliputzli, dont le tabernacle occupa le centre.

Dans ce prétendu voyage des Mexiquains, on apperçoit des traces de l'entrée des Israélites dans le pays de Chanaan, & il se pourrait que ce peuple originaire du nord de l'Amérique, ou pour mieux dire du nord de l'Asie, ait eu quelques connaissances des vérités renfermées dans l'histoire des Hébreux, par quelques descendans des anciens Juifs, dispersés par les Assyriens.

VITZLIPUTZLI.

Ce dieu était regardé par les Mexiquains comme la divinité des guerriers. On le représentait sous la figure d'un homme, assis sur un siége de couleur d'azur, ou plutôt placé dans un trône soutenu par un globe d'azur, qu'on appellait le ciel ; ce globe était traversé par deux bâtons, dont les extrémités se terminaient en têtes de serpens. L'idole était faite d'un bois précieux, elle avait le front azuré, & par dessus le nez une bande bleue, qui s'étendait d'une oreille à l'autre : sa tête était couverte d'un casque de plumes de diverses couleurs, qui représentaient un oiseau, dont le bec & la crête étaient d'or bruni. Son visage avait quelque chose d'affreux à la premiere vue. Sa main droite s'appuyait sur une couleuvre ondoyante, qui lui servait de canne : la gauche portait quatre flèches, que les dévots révéraient comme un présent descendu du ciel, & elle soutenait un large bouclier, orné de cinq plumes blan-

ches mises en croix. On ne doit pas douter que tous ces ornemens avaient leur signification mystérieuse. Le globe, par exemple, exprimait l'étendue de la puissance du dieu de la guerre.

TLALOCH.

Quelques auteurs confondent cette divinité avec Tescatilputza, dont nous allons parler. On croit que ces dieux étaient frères, & aussi unis ensemble, qu'égaux en pouvoir, ils n'avaient qu'une même volonté; c'est pourquoi les Mexiquains leur adressaient les mêmes prières, les mêmes remercimens, lorsqu'ils croyaient en avoir reçu quelques faveurs, & ne leur sacrifiaient qu'une même victime.

TESCATILPUTZA.

Ce dieu était celui de la pénitence & le plus redouté de tous les dieux; c'était à lui que les Mexiquains s'adressaient pour obtenir le pardon de leurs fautes, & ils l'invoquaient dans l'adversité, afin qu'il éloignât d'eux la peste & la famine, fléaux par lesquels il punissait ordinairement les crimes du genre humain. Dans certains temples, Tescatilputza était représenté sous la figure d'un homme assis majestueusement sur un trône, placé au milieu d'un autel fort élevé. Ses yeux irrités imprimaient la terreur, &

ſon attitude paraiſſait menaçante. Son bras gauche ſoutenait un bouclier, d'où ſortaient quatre dards, autour de quatre pommes de pins rangées en croix, & ſon bras droit levé ſemblait prêt à lancer un javelot qu'il tenait dans la main. Cette idole, peinte en noir, portait ſur la tête une eſpèce de couronne de plumes de caille, &, pour lui conſerver la vénération d'un peuple ſuperſtitieux, ſes prêtres l'entouraient d'un rideau rouge, ſur lequel étaient deſſinés des cadavres & des oſſemens de morts. Dans d'autres temples, l'idole de Teſcatilputza était faite d'une pierre noire, luiſante & polie comme le marbre : elle portait de ſuperbes pendans d'oreilles, & une chaîne d'or, à laquelle était ſuſpendue une plaque de même métal, qui lui pendait ſur la poitrine. Un tuyau de criſtal, long d'un demi-pied, lui perçait la lèvre inférieure, & l'on y attachait tantôt une plume verte & tantôt une bleue. De ſes cheveux, treſſés avec un cordon d'or, pendait une oreille, un peu ſouillée d'une eſpèce de fumée, qui repréſentait les prières des pécheurs & des affligés, & qui faiſait entendre aux uns & aux autres qu'ils devaient avoir recours à la miſéricorde divine, toujours diſpoſée à exaucer leurs vœux. Dans ſa main droite elle portait quatre flèches, pour faire connaître que les vengeances du ciel ſont ſans ceſſe ſuſpendues ſur la tête des méchans : ſa droite tenait un miroir d'or poli, & ſi reluiſant que tous les objets ſi

retraçaient avec la plus grande exactitude, ce qui signifiait que l'idole voyait d'un seul coup-d'œil tout ce qui se passait dans l'univers. Sa tête était ornée de riches aigrettes, ses bras étaient chargés d'anneaux & de chaînes d'or : une pierre verte, fort précieuse, lui tenait lieu de nombril. On célébrait de quatre ans en quatre ans la fête de cette fausse divinité, par une espèce de jubilé, qui apportait un pardon général.

QUATZALCOALT.

Cette idole était particulièrement révérée par les Cholulans, peuples assez voisins de Mexico, & toutes les années son temple était rempli d'une quantité prodigieuse de pélerins, qui s'y rendaient dévotieusement, de toutes les provinces de l'empire. Elle avait la taille d'un homme, mais avec une tête d'oiseau, qui avait le bec rouge, & sur ce bec, une crête & des verrues, avec plusieurs rangées de dents, & la langue en dehors. Sa tête était couverte d'une sorte de mitre, qui se terminait en pointe, & sa main était armée d'une faulx. Tout son corps paraissait chargé de bijoux précieux, pour exprimer les richesses dont elle était distributrice, & son nom signifiait, serpent de plume riche. Les peuples de Cholula reconnaissaient Quatzalcoalt pour le dieu de l'air, & il leur tenait aussi lieu du Mercure & du Plutus des Romains. Ils le regardaient comme le fondateur de

leur ville capitale, comme l'inſtituteur des pénitences, & l'auteur des ſacrifices : les dévots jeûnaient, & ſe tiraient du ſang de la langue & des oreilles pour obtenir ſes faveurs. C'était à cette divinité qu'on attribuait les fameuſes prédictions touchant la ruine de l'empire du Mexique; prédictions qui furent ſuivies d'étranges prodiges, ſans doute imaginés, ou du moins exagérés par la crédulité des peuples. Les marchands adoraient particuliérement Quatzalcoalt.

TAZI.

Le mot *Tazi* ſignifie proprement la grande mère. Cette divinité était née mortelle. Vitzliputzli, voulant la placer dans le ciel, ordonna aux Mexiquains de la demander pour reine à ſon père, qui était ſouverain de Culhucacam. Quelque tems après ce dieu barbare leur commanda de la tuer, de l'écorcher, & de couvrir un jeune homme de ſa peau : c'eſt ainſi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des dieux, & c'eſt de l'époque de cette affreuſe apothéoſe que les peuples du Mexique dataient la cruelle coutume d'immoler des victimes humaines à leurs idoles.

AUTRES DIVINITÉS.

On fait monter à plus de deux mille les idoles que les Mexiquains honoraient dans leurs temples. « A peine, dit l'hiſtorien de la » conquête du Mexique, y avait-il une rue qui

» n'eût ſon dieu tutelaire, & il n'y a point de
» mal dont la nature ſe fait payer un tribut par
» notre infirmité, qui n'eût ſon autel où
» ils couraient pour y trouver le remède.
» Leur imagination bleſſée ſe forgeait des
» dieux de ſa propre crainte, ſans conſi-
» dérer qu'ils affaibliſſaient le pouvoir des
» uns par celui qu'ils attribuaient aux autres. »

Le dieu de la chaſſe avait long-tems habité parmi les hommes, & pendant ſon ſéjour ſur la terre, la chaſſe avait été ſa principale occupation. Lorſqu'on voulait célébrer ſa fête, on ordonnait une chaſſe ſolemnelle : l'idole du dieu était placée ſur un autel au ſommet d'une montagne, autour de laquelle on allumait quantité de feux. Des chaſſeurs pouſſaient alors les animaux ſauvages, qui, pour éviter les flammes, fuyaient du côté de l'autel, où d'autres chaſſeurs les aſſommaient devant l'idole, à qui ils en préſentaient les cœurs palpitans. La chaſſe était terminée par des cris de joie & des chants d'allégreſſe : on reconduiſait l'idole dans ſon temple, & l'on achevait de ſignaler par un feſtin la dévotion de cette journée.

Matlalcuia était la déeſſe de l'eau, & on la repréſentait couverte d'une chemiſe de couleur bleu céleſte. Ometochtli était le dieu du vin.

De toutes les idoles adorées par les Mexiquains, la plus chère à cette nation barbare, mais dont le culte était moins régulier, & n'avait que des jours ſolemnels, était une

ſtatue compoſée de toutes les ſemences des choſes qui ſervent à la nourriture des hommes, moulues & paîtries avec le ſang des jeunes enfans, des veuves & des vierges qui avaient été ſacrifiés, & dont on avait preſenté les cœurs au dieu Vitzliputzli. Lorſqu'elle avait été ſéchée ſoigneuſement, on en faiſait la conſécration avec des cérémonies bizarres & des réjouiſſances extraordinaires, auxquelles aſſiſtaient non-ſeulement tous les habitans de Mexico, mais auſſi ceux des villes voiſines. Les plus dévots s'empreſſaient de toucher cette idole avec la main, & d'y appliquer divers bijoux, qui empruntaient d'elle la vertu de préſerver de tous les maux. Cette cérémonie achevée, la ſtatue était renfermée dans le ſanctuaire du temple, dont il n'était permis qu'aux principaux prêtres d'approcher, & dont l'entrée était interdite à tous les ſéculiers. Dans cette ſolemnité le pontife ſuprême béniſſait un vaſe rempli d'eau, que l'on conſervait précieuſement dans le même lieu, & cette eau ſacrée ne ſervait qu'à deux uſages, l'un pour le couronnement de l'empereur, & l'autre pour l'élection du général des armées. On les arroſait par aſperſion, & l'on en faiſait avaler quelques gouttes au général.

Comme cette idole avec le tems ne pouvait manquer de s'altérer, on la renouvellait quelquefois avec les mêmes formalités, & pour lors la vieille était miſe en pièces, qu'on diſtribuait aux principaux ſeigneurs

de la cour, & ſur-tout aux officiers de l'armée, comme un ſûr préſervatif contre tous les accidens. Heureux qui pouvait obtenir un morceau de cette précieuſe relique !

CHAPITRE XI.

Temples & Prêtres Mexiquains ; leurs Fêtes & leurs Sacrifices.

LA ville de Mexico contenait un grand nombre de magnifiques temples, qui avaient tous leurs tours, où l'on montait par des degrés. Outre la quantité prodigieuſe d'autels, qui offraient les images & les ſtatues des dieux, on y voyait pluſieurs rangs de chapelles, qui ſervaient de ſépultures pour les ſeigneurs, tandis que le commun du peuple était enterré dans les cours & dans les eſpaces voiſins de ces édifices ſacrés.

On entrait dans le grand temple de Vitzliputzli par une vaſte place quarrée & fermée d'une muraille de pierre, où pluſieurs couleuvres de relief, entrelaſſées de diverſes manières au-dehors des murs, imprimaient de l'horreur, ſur-tout en jettant les yeux ſur le frontiſpice de la première porte, qui en était particulièrement chargé. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontrait une eſpèce de chapelle, qui n'était pas moins

moins affreuse : elle était de pierre, élevée de trente degrés avec une terrasse en haut, où on avait planté sur le même rang, d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, qui soutenaient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre. Ils avaient enfilés par les temples à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avaient été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, était toujours égal, parce que les ministres du temple avaient soin de remplacer celles qui tombaient par l'injure du tems.

Les quatre côtés de la place avaient chacun des portes qui se répondaient, & étaient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avait sur son portail quatre statues de pierre, qui semblaient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étaient pas bien disposés : elles tenaient le rang de dieux liminaires, ou portiers, parce qu'on devait les saluer en entrant. Les logemens des sacrificateurs & des ministres étaient adossés à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupaient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit mille personnes y dansaient commodément, aux jours de leurs fêtes solemnelles.

Au centre de cette place s'élevait une grande machine de pierre, qui, par un tems

ſerein, ſe découvrait au-deſſus des plus hautes tours de la ville. Elle allait toujours en diminuant, juſqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étaient en glacis, & le quatrième ſoutenait un eſcalier ; édifice ſomptueux, & qui avait toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur était de cent vingt degrés, & ſa conſtruction ſi ſolide, qu'elle ſe terminait en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher était couvert fort proprement de divers carreaux de jaſpe de toutes ſortes de couleurs. Les piliers ou appuis d'une manière de baluſtrade, qui régnait autour de cette place, étaient tournés en coquille de limaçons, & revêtus par les deux faces de pierres noires ſemblables au jais, appliquées avec ſoin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnait beaucoup d'agrément à cet édifice.

Aux deux côtés de la baluſtrade, à l'endroit où l'eſcalier finiſſait, deux ſtatues de marbre ſoutenaient, d'une manière qui exprimait fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une forme extraordinaire. Plus avant une pierre s'élevait de cinq pieds de haut, taillé en dos d'âne, où on étendait ſur le dos le miſérable qui devait ſervir de victime, afin de lui fendre l'eſtomac & d'en tirer le cœur. Au-deſſous de cette pierre, en face de l'eſcalier, on trouvait une chapelle, dont la ſtructure était ſolide & bien entendue, couverte d'un toit de bois rare

& précieux, ſous lequel était l'idole de Vitzliputzi, ſur un autel fort élevé, entouré de rideaux.

Une autre chapelle, à gauche de la première & de la même grandeur, renfermait l'idole de Tlaloch. Le tréſor de ces deux chapelles était d'un prix ineſtimable : les murailles & les autels de ces deux endroits étaient couverts de pierres de différentes couleurs, & de joyaux d'or & d'argent ſur un fond de plumes nuancées.

On comptait plus de cinq mille perſonnes entretenues par l'état, pour le ſervice du grand temple de Mexico. Le pontife ſuprême du clergé Mexiquain, s'appellait *Topilzin*. Il portait ſur la tête une couronne de plumes de différentes couleurs, aux oreilles des pendans d'or enrichis d'émeraudes, & au milieu de la lèvre un petit tuyau bleu, ſemblable à celui dont le dieu de la pénitence était orné. Il était revêtu d'une mante écarlate, qu'il changeait ſuivant les fêtes & les circonſtances.

Outre ce chef, il y avait ſix ſacrificateurs du grand temple, dont la ſucceſſion était héréditaire, & chaque temple avait ſes prêtres, qui étaient appellés à cet office par élection, ou qui s'y conſacraient dans leur jeuneſſe, par un vœu particulier : alors ces jeunes enfans étaient au rang des clercs. La fonction ordinaire des prêtres était d'encenſer les idoles quatre fois le jour, c'eſt-à-dire, au lever du ſoleil, à midi, au ſoleil

couchant & à minuit. A ces heures, le prêtre de ſemaine, revêtu d'une robe blanche, ſe mettait en marche au ſon lugubre des inſtrumens. Il arrivait devant l'autel, ſon encenſoir à la main, & là, entouré de ſes collègues, il prenait du feu, dans un grand braſier qui brûlait continuellement devant l'idole; &, après y avoir jetté quelques grains d'encens, il l'encenſait: enſuite on lui préſentait un linge, dont il eſſuyait l'autel & les rideaux. Lorſque cette cérémonie était achevée, tous ces prêtres ſe retiraient dans quelque lieu ſecret, où par dévotion ils devaient ſe meurtrir la chair, & ſe tirer du ſang de quelque partie du corps.

Ces miniſtres de la plus abſurde idolâtrie, pratiquaient les auſtérités les plus ſurprenantes. On en remarquait qui jeûnaient cinq, ſix & même quelquefois dix jours de ſuite, ſur-tout aux approches des fêtes ſolemnelles. Pendant ces jeûnes rigoureux, les prêtres qui étaient mariés s'abſtenaient de coucher avec leurs femmes; & ſouvent les célibataires, pour plaire à leurs faux dieux, & s'ôter les moyens de rompre leurs vœux de continence, ſe privaient des parties que la nature a deſtinées à la génération. Tant d'actes de pénitence inſpiraient aux Mexiquains un reſpect étonnant pour les miniſtres de leurs idoles, & ils ne ceſſaient de ſe dépouiller, en leur faveur, de ce qu'ils avaient de plus riche & de plus précieux, En reconnaiſſance ces prêtres, à chaque ſolemnité, faiſaient au peuple

des exhortations, qui roulaient ſur les devoirs de la vie civile, & particulièrement ſur l'obligation de préſenter des offrandes aux divinités protectrices du pays.

Lorſqu'on procédait à la conſécration des prêtres, l'uſage était de les oindre depuis la tête juſqu'aux pieds, & même d'humecter leurs longs cheveux, qu'ils ne pouvaient couper pendant la durée de leur ſacerdoce, avec une graiſſe de certain parfum noir, mêlé de réſine, qui avait la propriété de faire croître les poils ſur toutes les parties du corps. Les jours que ces miniſtres allaient ſacrifier ſur les montagnes, & dans les ſombres cavernes, où réſidaient la plûpart de leurs idoles, ils ſe ſervaient pour ces cérémonies myſtérieuſes, d'une onction qui, diſaient-ils, était propre à bannir la crainte & à fortifier le courage. Cette drogue était compoſée des ſucs des reptiles les plus venimeux, mis en cendres, & broyés avec du tabac & des ſcorpions en vie, du noir de fumée & de la réſine. Ils appellaient cette dégoûtante compoſition, le mets ou la nourriture des dieux; & ils prétendaient qu'en s'en frottant le corps, ils pouvaient ſans crainte converſer avec les mauvais génies, affronter la fureur des tigres & des ſerpens, & ſacrifier leurs ſemblables ſans la moindre émotion. Il ſe pouvait que ce mélange fût propre à la guériſon de quelques maux; mais la folle ſuperſtition des Mexiquains, le leur faiſait regarder comme un remède univerſel.

Dans l'enceinte du grand temple de Mexico, il y avait deux maisons de retraite, l'une pour les jeunes filles, entre douze ou treize ans, & l'autre pour les jeunes garçons, à peu près du même âge, ou même plus jeunes. Les filles, que l'on pourrait regarder comme les vestales du Mexique, portaient un habit blanc, & devaient avoir la tête rasée, excepté dans certains jours. Leur emploi était de préparer les viandes sacrées que l'on présentait aux idoles, c'est-à-dire, aux prêtres, à qui il n'était pas permis de rien manger qu'il n'eût été auparavant offert aux dieux. Ces alimens étaient une espèce de beignets, les uns paîtris en forme de mains & de pieds, d'autres en manière de tourteaux, ordinairement de maïs & de miel, dans lesquels on mêlait souvent des légumes & d'autres herbes. Ces vestales se levaient la nuit pour prier & pour se tirer du sang, dont elles devaient se frotter les joues; mais elles se lavaient aussitôt, avec de l'eau consacrée par les prêtres. Pendant les heures qu'elles n'étaient point occupées au service du temple, elles travaillaient à faire de la toile. Au reste, elles étaient élevées dans une si grande retenue, que les plus légères fautes ne s'expiaient que par des pénitences rigoureuses; & celles qui se trouvaient convaincues d'avoir forfait à leur honneur, étaient punies de mort comme à Rome. S'il arrivait que dans le temple un rat ou une souris fît quelque dégât, aussi-tôt on regardait ce signe comme un avertissement de la colère

du ciel, & l'on préjugeait qu'il était arrivé quelques désordres parmi les religieuses : on recherchait les coupables ; &, s'il s'en rencontrait quelques-unes, rien ne pouvait les garantir d'une mort cruelle. Ces jeunes personnes, presque toutes filles des plus grands seigneurs, demeuraient une année entière dans cette clôture, & au bout de ce tems, elles sortaient ordinairement pour se marier.

Dans le séminaire des garçons, le nombre des élèves était fixé à cinquante. Ils portaient leurs cheveux coupés en couronne, & ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs par derrière, afin de pouvoir les mettre en tresses. Pendant l'année de leur clôture, ils étaient assujettis aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leurs principales fonctions consistaient à nettoyer le temple, à fournir de bois les brasiers qui brûlaient sans cesse devant l'idole, & à servir les prêtres dans les cérémonies sacrées. On en détachait tous les jours quelques-uns pour aller faire la quête dans les maisons de la ville ; & si la récolte ne leur paraissait pas suffisante, ils avaient droit de prendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir. Leur modestie était exemplaire, & ils n'auraient pas osé lever les yeux sur une femme. Un cilice blanc composait tout leur habit ; & à certains jours solemnels, ils s'assemblaient avec les prêtres dans un lieu environné de siéges, armés de cailloux pointus & de lancettes, avec les-

quels ils ſe tiraient du ſang en l'honneur des idoles : enſuite ils ficheaient ces inſtrumens dans des boules de paille, attachées aux créneaux du temple, afin qu'en les voyant, le peuple fût inſtruit de leur ardeur pour la pénitence, & de-là ils allaient ſe baigner dans un lieu appellé *Ezapan*, (Eau de ſang.)

C'était au mois de mai qu'on célébrait la grande fête du dieu Vitzliputzli. Deux jours avant cette ſolemnité, deux veſtales paîtriſſaient avec de la farine de maïs & du miel, une ſtatue qui repréſentait cette divinité. Lorſqu'elle était magnifiquement parée, on la plaçait ſur un trône de couleur d'azur. Le jour de la fête, aux premiers rayons du ſoleil, toutes les veſtales, deux à deux. montaient au temple, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti, avec des bracelets de grains de maïs enfilés, le reſte des bras couvert juſqu'au poignet, de plumes rouges, & les joues peintes de vermillon. Ces jeunes vierges prenaient ce jour-là le noms de ſœurs de Vitzliputzli; elles poſaient ſur un brancard l'idole de leur frère, dans la cour du temple : là les jeunes hommes s'en emparaient, & l'allaient placer au pied des grands degrés, où le peuple venait en foule l'adorer, en ſe jettant un peu de terre ſur la tête. Alors on allait proceſſionnellement juſqu'à une montagne, qui portait le nom de Chapultepeque, où l'on faiſait un ſacrifice, &, après deux autres ſtations, on revenait à Mexico, après avoir parcouru en moins

de quatre heures, plus de quatre lieues de chemin. Au retour les jeunes hommes portaient le brancard au lieu où ils s'en étaient chargé, & ils l'élevaient au haut du temple avec des cordes & des poulies, au bruit d'un grand nombre d'inſtrumens. C'était dans ce moment que le peuple redoublait ſes adorations, & qu'il parſemait de roſes & d'herbes odoriférantes, tous les environs du temple. Ceci fait, les veſtales venaient préſenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte qui avait ſervi à former l'idole, & qui avaient la forme d'os; ils étaient conſacrés avec beaucoup de cérémonies, pendant que les veſtales figuraient quelques danſes, & chantaient des cantiques à la gloire de l'idole. Ces parcelles de pâte étant conſacrées, les prêtres faiſaient approcher les victimes humaines, qui, nous frémiſſons de le dire, étaient toujours en grand nombre dans cette ſolemnité, & ils conſommaient leur barbare ſacrifice : ils diſtribuaient au peuple ce pain myſtérieux; chacun en recevait un morceau avec une apparence de piété qui allait juſqu'aux larmes, & il le mangeait avec la même dévotion, croyant de manger *la chair de ſon dieu* : car on appellait ces parcelles de pâte, *les os & la chair de Vitzliputzli.* On ne manquait pas d'envoyer aux malades de cette ſalutaire nourriture, qui était la première qu'il était permis de prendre dans cette journée.

L'eſpèce de rapport que cette étrange cérémonie a avec le plus auguſte de nos ſacremens,

nous engage à citer le père Acosta, de qui nous avons tiré ce récit. (Herrera, chap. 17; Acosta, liv. 5, chap. 24.) Ce religieux insiste avec d'autant plus de force sur ce détail, qu'il découvre une preuve de la sainteté même de nos institutions, dans la malice de l'esprit d'erreur à les contrefaire : « Par cela » seul, dit-il, on voit clairement vérifié que » satan s'efforce autant qu'il peut, d'usurper » pour soi l'honneur & le service qui est dû à » Dieu seul, quoiqu'il y mêle toujours ses » cruautés & ses ordures. »

Depuis le neuf mai jusqu'au dix-neuf du même mois, les Mexiquains employaient ce tems à la pénitence, afin de se préparer à recevoir dignement le pardon de leurs péchés. La veille du grand jour qu'on devait célébrer la fête de Tescatilputza, dont nous avons déjà parlé, le prêtre de ce dieu se dépouillait de ses anciens habits, pour en prendre d'autres, qui lui étaient envoyés par les plus grands seigneurs de Mexico, qui, ainsi que tout le peuple, venaient dans ce moment implorer la miséricorde de la terrible divinité qu'ils servaient. Toutes les portes du temple s'ouvraient en faveur des pécheurs repentans. Un ministre de Tescatilputza sortait du sanctuaire & sonnait du cor, en se tournant vers les quatre parties du monde, comme s'il eût voulu appeller tous les hommes à la grande solemnité qui se préparait : après quoi, prenant de la poussière, il en mettait un peu sur sa langue, en regardant & montrant le

ciel. Auſſi-tôt tous les aſſiſtans imitaient le prêtre, & l'on n'entendait plus que cris & gémiſſemens. Chacun, dans l'attitude la plus humiliée, confeſſait ſes péchés & en demandait la remiſſion. Ces larmes duraient pendant huit jours, & le neuvième, qui était proprement celui de la fête, on portait en proceſſion l'idole du dieu de la pénitence, environnée de branches de manghey, qui ſont toutes garnies de piquans : le dieu était dans une machine, aſſez ſemblable à une litière & fermée avec des rideaux. Quatre prêtres, le viſage barbouillé de noir, & les cheveux gras & treſſés avec des cordons blancs, le portaient ſur leurs épaules : deux autres prêtres lui offraient de l'encens, tandis que le peuple ſe frappait les épaules avec un fouet de cordes. Au retour, le temple ſe trouvait parſemé de fleurs, & chacun ſe retirait chez ſoi, pour ſe remettre de la fatigue qu'il venait d'eſſuyer, après avoir offert à l'idole quelque préſent, ſuivant ſes facultés & ſa dévotion. Le ſoir du même jour, on retournait au temple, où l'on aſſiſtait au ſacrifice du malheureux captif qui avait eu l'honneur d'être choiſi pour repréſenter pendant l'année, le dieu de la pénitence. Cette fête ſe terminait comme toutes les autres, par des danſes, des chants & des feſtins.

La fête du jubilé qui ſe célébrait tous les quatre ans, n'était autre choſe que celle de la pénitence, excepté qu'elle était chargée d'un plus grand nombre de cérémonies, &

qu'on y donnait le barbare ſpectacle de l'aſſaſſinat d'une plus grande quantité de victimes. On plaçait quelques mets devant l'idole de Teſcatilputza, & les jeunes gens, d'une diſtance marquée, couraient pour s'en ſaiſir; il y avait des prix pour les quatre premiers qui arrivaient au but, & juſqu'à l'année ſuivante, ils jouiſſaient de quelques diſtinctions. D'autres ſe faiſaient une eſpèce de défit, à qui monterait le premier, tout d'une courſe, au ſommet du temple. Le principal objet de cette fête, après le pardon des péchés, était de demander de l'eau, & c'eſt pour cela que la fête du jubilé était appellée *Toxcoalt*, mot qui ſignifie ſéchereſſe.

Les marchands avaient beaucoup de dévotion pour le dieu Quatzalcoalt, & chaque année ils célébraient ſa fête, avec une grande magnificence. Quarante jours auparavant, ils achetaient un eſclave, le mieux fait qu'ils pouvaient trouver, & juſqu'au moment où il devait tomber ſous le couteau du ſacrificateur, il avait l'honneur de repréſenter la divinité du commerce. Pour le préparer à cet auguſte rôle, on le lavait dans le *lac des dieux*; car c'eſt ainſi qu'on appellait l'eau dans laquelle il devenait propre à cette fatale apothéoſe. On l'ornait de bijoux, & on lui donnait de ſuperbes habits. Il paſſait dans les plaiſirs & dans les feſtins le tems de ſa triſte immortalité, on l'adorait même; mais afin qu'il n'oubliât pas ſa fatale deſtinée, deux miniſtres de l'idole, neuf jours avant le ſacri-

fice, lui annonçaient combien il avait encore de tems à vivre. Il devait ſe réſigner à ſa deſtinée, & attendre ſon ſort avec tranquillité. S'il devenait chagrin, les prêtres lui faiſaient boire quelques coups d'une certaine liqueur, qui, en lui rendant la gayeté, ne lui permettait pas de s'abandonner à aucune réflexion. Le jour de la fête on l'adorait pour la dernière fois, on brûlait devant lui une grande quantité d'encens ; à minuit on l'immolait, & après lui avoir arraché le cœur, on le préſentait à la lune, & on le jettait aux pieds de l'idole : le corps était précipité au bas du temple, & la fête ſe terminait par des danſes & par un grand feſtin. Les prêtres de Quatzalcoalt étaient chargés de battre le tambour dans la ville, pour annoncer au peuple qu'il était tems de ſe retirer, & de la même façon, à la pointe du jour, ils appellaient les ouvriers au travail.

Dans toute l'antiquité payenne, on ne trouve point d'idolâtrie auſſi étendue que celle des Mexiquains, & l'on ne peut comparer leurs ſacrifices barbares, qu'à ceux qu'offraient à leurs fauſſes divinités les Carthaginois & les Chananéens. Ces Indiens dans leurs guerres épargnaient, autant qu'il leur était poſſible, le ſang des ennemis, & s'attachaient à faire des priſonniers, afin de les immoler paiſiblement à leurs dieux. Motézuma avoua à Fernand Cortez, que pluſieurs fois il aurait pu conquérir la province de Tlaſcala, mais qu'il s'était refuſé cette

gloire dans la crainte de manquer d'ennemis, c'eſt-à-dire, dans la crainte de manquer de victimes pour ſes affreux ſacrifices.

Lorſque les Mexiquains devaient célébrer une de leurs abominables fêtes, on faiſait conduire les captifs au temple par une nombreuſe garde. Un prêtre ſortait du ſanctuaire, vêtu d'une robe blanche, bordée par le bas de gros flocons de fil, & portait dans ſes bras une idole, compoſée de farine de maïs & de miel, dont les yeux étaient formés de pierres vertes, & les dents de grains de maïs. Le prêtre deſcendait avec précipitation les degrés du temple ; & tenant toujours l'idole entre ſes bras, il montait ſur une grande pierre, & là ſe tournant vers les captifs, il leur montrait la ſtatue, en diſant : *C'eſt ici votre dieu* : enſuite deſcendant par un eſcalier oppoſé à celui par lequel il était monté, il ſe mettait à la tête des captifs, pour ſe rendre au lieu de l'exécution, où les miniſtres du ſacrifice les attendaient. Ces ſacrificateurs étaient au nombre de ſix, quatre pour tenir les pieds & les mains, le cinquième pour la gorge, & le topilzin pour ouvrir le ventre. On étendait ſucceſſivement chaque victime ſur une pierre aiguë ; le prêtre de la gorge lui paſſait un collier de bois, de la forme d'un ſerpent replié en cercle, & les quatre autres ſacrificateurs lui tenaient les pieds & les mains. Alors le topilzin armé d'un couteau de caillou, fort large & fort tranchant, appuyait le bras gauche ſur ſon

eſtomac, & lui ouvrant le ſein, de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il préſentait au ſoleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait. Après cette terrible exécution, le corps de la victime était jetté du haut en bas de l'eſcalier, ſans y toucher autrement qu'avec les pieds; & ceux qui avaient livré le captif aux prêtres, enlevaient ces triſtes reſtes pour les manger ſolemnellement avec leurs amis. Les hiſtoriens atteſtent qu'à *Mexico*, un ſeul ſacrifice coûtait quelquefois la vie à plus de vingt mille captifs.

Pendant les fêtes qu'on nommait *Racaxipe Velitzli*, c'eſt-à-dire, écorchement des hommes, les prêtres écorchaient réellement pluſieurs captifs, & de leurs peaux ils revêtaient autant de miniſtres ſubalternes, qui ſe répandaient dans tous les quartiers de la ville, en danſant & en chantant. Chaque particulier était obligé de leur faire quelque préſent; & ceux qui ne leur offraient rien, recevaient au viſage un coup du coin de la peau, qui leur laiſſait quelques traces de ſang. Ces courſes étaient une ſource de richeſſes pour les prêtres.

Dans une autre fête, non moins horrible que la précédente, il ſe faiſait un défi entre le ſacrificateur & la victime. Le captif, attaché par un pied à une eſpèce de roue de pierre, parait avec une épée & une rondache, tous les coups que tâchait de lui porter ſon bourreau. Si le captif demeurait vainqueur, non-ſeulement il échappait à la mort, mais

même il recevait des Mexiquains tous les honneurs que ce peuple avait coutume d'accorder aux plus illustres de ses guerriers, & le vaincu servait de victime.

Dans les grands temples de l'empire, on nourrissait pendant toute l'année un esclave qui representait la principale idole, & dont le règne se terminait par le sacrifice de sa vie.



CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Couronnement des Rois, Naiſſances, Mariages, & Cérémonies funèbres des Mexiquains.

Les empereurs du Mexique furent d'abord choiſis par le peuple, & enſuite on déſigna quatre électeurs pour les élire. Ils devaient être jeunes & courageux. Avant que de procéder à la cérémonie de ſon couronnement, l'empereur nouvellement élu : « Se trouvait » obligé de ſortir en campagne à la tête de ſes » troupes, & de remporter quelques victoires, » ou de conquérir quelque province ſur les » ennemis de l'empire ou ſur les rebelles, avant » que d'être couronné & de monter ſur le trô- » ne. Auſſi-tôt que le mérite de ſes exploits l'a- » vait fait paraître digne de régner, il revenait » triomphant dans la ville capitale. .... Les » miniſtres, les ſacrificateurs & les nobles l'ac- » compagnaient juſqu'au temple du dieu de la » guerre, où il deſcendait de ſa litière, & » après les ſacrifices .... les princes & les élec- » teurs mettaient ſur lui l'habit & le manteau » impérial. Ils lui armaient la main droite » d'une épée, garnie de pierres à fuſil, qui était » la marque de la juſtice. Il recevait de la main » gauche un arc & des flèches, qui déſignaient » le ſouverain commandement ſur les armées :

» & alors le roi de Tézucco lui mettait la cou-
» ronne sur la tête ; ce qui était la fonction
» privilégiée du premier électeur. Un des prin-
» cipaux magistrats faisait ensuite un long dis-
» cours, par lequel il congratulait le prince au
» nom de l'empire..... il y mêlait quelques
» instructions, dans lesquelles il représen-
» tait les soins & les obligations que la cou-
» ronne impose, l'attention qu'il devait
» avoir au bien & à l'avantage de ses peu-
» ples, &c. »

Le topilzin, ou le pontife suprême, revêtu de tous ses ornemens pontificaux, donnait ensuite l'onction sacrée à l'empereur. Il se servait pour cet usage d'une liqueur épaisse & noire comme de l'encre : il bénissait le nouveau monarque en lui jettant quatre fois de l'eau consacrée sur la tête, & lui passait un capuchon sur lequel on avait peint des os & des têtes de morts. Les autres ornemens dont il l'aidait à se revêtir, étaient un habit noir & un autre bleu, peints comme le capuchon, sans doute pour lui faire ressouvenir que les rois, ainsi que leurs sujets, sont soumis à l'empire de la mort. Lorsque l'empereur était entièrement habillé, on le frottait de quelques drogues, qui avaient, disait-on, la vertu de le garantir des maladies & des effets dangereux des sortilèges, & il allait offrir de l'encens à Vitzliputzli : c'était devant l'autel de ce dieu, qu'entre les mains du grand-prêtre, il jurait de maintenir la religion de ses ancêtres, d'observer les loix

& les coutumes du royaume, & de traiter ſes ſujets avec douceur & avec bonté. Il jurait auſſi que, tant qu'il règnerait, le ſoleil répandrait ſa lumière ſur l'empire, que les pluies tomberaient à propos, que les rivières ne déborderaient point, & qu'il n'y aurait point de ſtérilité. « Ce pacte, dit l'auteur » de la conquête du Mexique, a véritablement » quelque choſe de bizarre.... néanmoins on » peut dire que ſes ſujets prétendaient par ce » ſerment, engager leur prince à régner avec » tant de modération, qu'il n'attirât point de » ſon chef la colère du ciel, n'ignorant pas que » les châtimens & les calamités publiques, » tombent ſouvent ſur les peuples, qui ſouf- » frent pour les crimes & pour les excès de » leurs rois. »

Les prêtres Mexiquains étaient les miniſtres du mariage; mais avant cette cérémonie religieuſe, on devait ſigner un acte, par lequel le marié, en cas de divorce, s'obligeait à reſtituer les biens que ſa femme lui apportait en dot. On ſe rendait enſuite au temple, où un des ſacrificateurs faiſait diverſes queſtions aux parties contractantes. Alors il prenait d'une main le voile de la femme & la mante du mari, & il les nouait enſemble par un coin, afin de marquer l'union des volontés. Ceci fait, les nouveaux époux retournaient à leur maiſon, accompagnés de leurs parens, de leurs amis & du ſacrificateur, & là, après avoir fait ſept fois le tour du foyer, ils ſe plaçaient devant le feu, afin

d'en recevoir également la chaleur ; ce qui achevait de donner la perfection au mariage. Il faut ajouter à ce détail, que le marié devait produire deux vieillards pour témoins de ſon côté, & la femme deux vieilles matrônes ; & qu'à l'entrée de la nuit, une certaine entremetteuſe, accompagnée d'autres femmes, portant des flambeaux, chargeait la mariée ſur ſon dos, & la portait au logis du marié. Ces fêtes ſe terminaient toujours par des feſtins.

Dans la province de Tlaſcala, avant la cérémonie du mariage on raſait la tête aux futurs époux, pour leur apprendre, dit-on, que le tems était venu de renoncer aux amuſemens de l'enfance. Dans le Méchoacan, la mariée devait toujours regarder fixement ſon époux pendant la célébration, ſans quoi il aurait manqué quelque choſe à la perfection de cette alliance. Dans une autre province on feignait d'enlever le mari, & de lui faire violence, pour l'engager à procréer des enfans : dans celle de Panuco, les maris achetaient leurs femmes, pour un arc, deux flèches & un filet : ils devaient paſſer un an avec leur beau-père, ſans oſer lui adreſſer la parole ; & une fois devenus père, ils étaient contraints de s'éloigner du lit nuptial pendant deux années. Les habitans d'une autre contrée, qu'on appellait les Macatecas, paſſaient les vingt premiers jours de leur mariage, dans les jeûnes & dans les prières, ſans doute pour attirer les bénédictions du ciel

ſur l'union qu'ils venaient de contracter.

Le divorce était fort fréquent au Mexique, & les mariages ſe rompaient ſans autorité de juges, ſans procédure, & par conſéquent avec beaucoup de facilité. La femme emmenait avec elle les filles, & le mari ſe chargeait des garçons; mais une loi de l'état leur défendait, ſous peine de la vie, de ſe réunir après le divorce : unique & faible moyen que les légiſlateurs avaient trouvé contre l'inconſtance des Mexiquains! Les adultères convaincus de leur crime, étaient lapidés; mais afin de diminuer le nombre des coupables, le gouvernement ſouffrait les femmes publiques, & autoriſait les maiſons de débauche.

On préſentait aux prêtres tous les enfans nouvellement nés, & ces miniſtres des autels leur faiſaient une eſpèce d'exhortation ſur les miſères attachées à la condition humaine. S'ils étaient fils de nobles Mexiquains, on leur mettait à la main droite une épée, & à la gauche un bouclier, armes conſervées dans le temple pour cette ſeule cérémonie : s'ils étaient fils d'artiſans, à la place de l'épée & du bouclier, on leur faiſait ſoutenir quelqu'outil de méchanique. Après ce préliminaire, le prêtre plaçait l'enfant ſur l'autel de l'idole, & lui tirait un peu de ſang des oreilles & des parties naturelles, avec une pointe d'épine. Le quatrième jour de la naiſſance de l'enfant, on le plongeait dans une cuve d'eau, & trois petits garçons, âgés ſeule-

ment de trois ans, prononçaient à haute voix le nom qu'il devait porter. Au bout de vingt jours on le présentait au temple, avec une offrande pour les idoles, & c'était dans ce moment qu'on décidait quelle profession on lui ferait suivre. A quinze ans, les enfans destinés au sacerdoce passaient entre les mains des prêtres, &, à pareil âge, ceux qui embrassaient le parti des armes commençaient leurs exercices.

La jeunesse Mexiquaine était fort sévèrement élevée, & l'on n'épargnait aucun soin pour lui inspirer le goût de la sobriété. Depuis la plus tendre enfance, jusqu'à l'âge où le corps a enfin acquis toutes ses forces, d'année en année, on augmentait la dose de nourriture. Jamais on ne permettait qu'un enfant fût oisif; à quatre ans on commençait à l'attacher à quelqu'exercice proportionné à sa faiblesse. Les châtimens suivaient le développement de la raison, & l'on n'en venait à ces extrémités qu'après avoir long-tems & inutilement employé les menaces & les représentations. Les fautes à neuf ans, étaient punies par les piquûres d'épines : à dix ans, on se servait du bâton. A onze ans, on faisait entrer dans le nez du coupable de la fumée d'*Axi-sée*, ce qui lui causait des douleurs insupportables; & si ce châtiment ne produisait aucun effet sur lui, on le liait nud, & on l'exposait aux chaleurs du soleil & aux injures de l'air, pendant toute une journée. Les jeunes gens qui s'enyvraient, étaient pu-

nis de mort; mais ces excès étaient permis aux vieillards.

Il y avait dans toutes les provinces de l'empire, des écoles publiques, où l'on enseignait tous les exercices qui pouvaient former les citoyens, suivant les différentes classes où le sort les avait placés. Les jeunes gens y apprenaient à déchiffrer les caractères & les figures dont les écrits Mexiquains étaient composés, & l'on exerçait leur mémoire en leur faisant retenir des chansons historiques, qui contenaient les grandes actions de leurs ancêtres, & les louanges de leurs dieux. On leur donnait des règles de modestie & de politesse, & il y avait même une manière de marcher & d'agir, dont on développait les premiers élémens. Ces élèves étaient ensuite livrés aux exercices violens : ils éprouvaient leurs forces à la lutte, & à lever des fardeaux : ils apprenaient à se servir de l'épée & de la massue, à lancer un dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse; mais sur-tout les maîtres n'épargnaient rien pour leur apprendre à supporter la fatigue, la faim, la soif, avec une patience vraiment héroïque. En sortant de ces collèges, ceux qui se destinaient à la guerre, passaient à l'armée, où ils n'étaient reçus qu'en qualité de *tamènes*, c'est-à-dire, de porte-faix; parce qu'ils étaient obligés de porter leur bagage sur leurs épaules, autant pour les accoutumer à la peine, que pour mortifier leur orgueil Cette méthode ne serait peut-être pas à rejetter dans les pays les mieux policés.

Les jeunes Mexiquaines étaient élevées avec beacoup plus de douceur.

Nous avons remarqué que les Mexiquains croyaient l'ame immortelle, & cette créance dirigeait toutes les cérémonies de leurs funérailles. La dernière volonté des mourans fixait le lieu de la ſépulture. Les uns voulaient être enterrés dans leurs héritages, ou dans la cour de leurs maiſons: d'autres, à l'imitation de leurs empereurs, faiſaient dépoſer leurs corps dans les cavernes des montagnes, & quelques-uns ordonnaient qu'on les brûlât avec leurs habits & ce qu'ils avaient de plus précieux, & que ces cendres fuſſent dépoſées dans un temple. Auſſitôt qu'un Mexiquain était expiré, on appellait des prêtres qui le plaçaient à terre, aſſis à la manière du pays, & le revêtaient de ſes plus riches habits. Dans cette poſture, ſes parens & ſes amis venaient le viſiter & lui faire des préſens. Si c'était un grand ſeigneur, on portait ſon corps au temple avec beaucoup de pompe & un grand cortège. Les prêtres venaient à ſa rencontre avec leurs encenſoirs, & chantaient, d'un ton lugubre, des hymnes funèbres, accompagnées de flûtes. Le prêtre domeſtique était ſacrifié, ainſi que les principaux officiers de la maiſon, & on les tuaient promptement, afin qu'ils fuſſent ſervir leur maître dans l'autre monde. Lorſqu'on brûlait le corps, un prêtre, couvert d'un habit extraordinaire, recueillait ſoigneuſement ſes cendres.

Lorſque l'empereur paraiſſait atteint d'une maladie mortelle, on couvrait toutes les idoles de l'empire, juſqu'à ſa mort ou ſa guériſon. Auſſi-tôt qu'il était expiré, on ordonnait un deuil général, & toute la nobleſſe était invitée à ſes funérailles. C'était en préſence des premiers ſeigneurs qui arrivaient, qu'après avoir lavé le corps & l'avoir parfumé, pour le garantir de toute pourriture, on le plaçait aſſis ſur une natte, dans la principale ſalle de ſon palais, & il y était gardé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémiſſemens. On coupait une poignée de ſes cheveux, qui ſe conſervait ſous une garde, pour l'uſage qu'on en devait faire. On lui mettait dans la bouche une très-groſſe émeraude, & on lui chargeait les genoux de dix-ſept couvertures très-riches, dont chacune avait ſon alluſion, & par-deſſus leſquelles on plaçait la deviſe de l'idole qu'il repréſentait de ſon vivant, ou pour laquelle il montrait le plus de dévotion. On lui couvrait le viſage d'un maſque, enrichi de perles & de pierres précieuſes. Après ces cérémonies préliminaires, on ſacrifiait l'officier qui avait excercé pendant ſon règne l'emploi d'allumer les lampes & de brûler les parfums dans le palais, afin que le voyage que le monarque venait d'entreprendre ne ſe fît point au milieu des ténèbres, ni dans une route où ſon odorat fût bleſſé par quelque mauvaiſe odeur. Enſuite on portait le corps au grand temple; & tandis que le con-

voi était en marche, tous ceux qui composaient le cortège ne cessaient de donner les marques de la plus vive affliction, par leurs cris & par des chants lugubres. Les grands de l'état & les chevaliers étaient armés, & les domestiques du palais portaient des masses, des enseignes & des panaches. On trouvait dans la principale cour du temple un bûcher allumé, où le pontife suprême, après certaines prières & des invocations, jettait le corps du feu empereur, avec tous les ornemens dont il était couvert, & dans le même instant, les officiers jettaient aussi dans le brasier leurs armes, leurs enseignes & leurs panaches, avec un chien, destiné à annoncer par ses aboyemens l'arrivée de l'empereur dans tous lieux où il devait passer. Alors on commençait le grand sacrifice, dont les victimes devaient être au moins au nombre de deux cents : on leur ouvrait d'abord la poitrine, & on leur arrachait le cœur, qui était jetté au milieu des flammes, & les corps étaient déposés dans des charniers particuliers, sans qu'il fût permis de manger leur chair. Une garde nombreuse veillait pendant toute la nuit autour du bûcher. Le lendemain on ramassait les cendres du corps, sur-tout les dents, & l'émeraude qu'on lui avait mise dans la bouche. Ces respectables dépouilles étaient placées dans un vase, que les prêtres allaient porter processionnellement à la montagne de Chapultepèque, & qu'ils déposaient sous une petite

voûte, ornée & peinte bizarrement, avec la poignée de cheveux dont on a déjà fait mention, & un autre toupet qui avait été coupé au même prince le jour de son couronnement. L'entrée de cette voûte était ensuite bouchée avec beaucoup de soin, & l'on plaçait devant une statue de bois, qui représentait la figure du mort. Les quatre jours suivans, les femmes, les filles & les plus zélés serviteurs du monarque, allaient poser de riches offrandes devant cette représentation. Le cinquième jour les prêtres sacrifiaient quinze esclaves, le vingtième ils en égorgeaient cinq, trois le soixantième, & neuf vingt jours après; ce qui terminait la cérémonie.

Les obsèques du cacique de Méchoacan, prince dont la puissance n'était que fort peu inférieure à celle de l'empereur du Mexique, se célébraient avec des singularités qui méritent d'être rapportées. Lorsque ce cacique se sentait proche de sa fin, sa première attention était de nommer entre ses fils, celui à qui il voulait laisser la couronne. Cet héritier désigné assemblait aussi-tôt tous les officiers de son père, & les principaux seigneurs de la province, qui venaient lui rendre hommage & lui apporter quelques présens, ce qui passait pour une reconnaissance de ses droits. L'appartement du vieux cacique était fermé avec soin; on plaçait sur la porte sa devise & ses armes, & il n'était plus permis à

personne de faire sa cour à l'ancien maître. Dès qu'il avait rendu le dernier soupir, tous les seigneurs convoqués s'assemblaient pour pousser les plus affreux gémissemens. Après cette scène lugubre, on leur ouvrait l'appartement du mort; ils y entraient, & chacun le touchait de la main, & lui jettait sur le corps quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettait sa chaussure de peau de chevreuil, réservée pour les seuls caciques: on lui attachait aux genoux des sonnettes d'or; des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuses au cou, & des pendans d'oreilles. On lui couvrait les lèvres de pierreries, & les épaules de superbes tresses de plumes: ainsi habillé, on le plaçait assis sur une litière découverte, avec un arc & des flèches d'un côté, & de l'autre la représentation de l'idole pour laquelle il avait montré le plus de dévotion pendant sa vie. Le successeur nommait alors les officiers qui devaient aller servir son père dans l'autre monde; & pour fortifier ces malheureuses victimes contre la crainte & les faiblesses de la nature, on prenait soin de leur faire avaler quelques verres d'une certaine liqueur, dont la vertu était de rendre insensible jusqu'à un certain point: sept femmes, choisies entre les plus distinguées de l'état, tombaient sous le couteau des prêtres; la première, pour être la gardienne de tout ce que le défunt cacique emportait de plus précieux dans l'autre monde; la

seconde, pour lui présenter la coupe ; la troisième, pour laver son linge, & les quatre autres, pour divers emplois particuliers. Chaque ordre de la province était obligé de fournir une victime, outre le grand nombre d'esclaves qu'on rassemblait pour donner de l'éclat à cet abominable sacrifice. On lavait ces malheureux avec la plus grande exactitude, on leur teignait le visage en jaune, on leur mettait sur la tête une couronne de fleurs, & ils ouvraient la marche funèbre; on faisait retentir les instrumens d'os & de coquilles, comme dans une fête de joie. Après eux, venait la famille du cacique, & ensuite la litière, sur laquelle le mort reposait, portée par les plus grands seigneurs du pays, qui chantaient d'un ton lugubre les louanges du défunt, & cette marche était fermée par tous les domestiques du palais, portant des enseignes & des éventails de plumes. Le peuple formait un cercle autour de tout ce monde, & veillait à la garde des victimes. C'était au milieu de la nuit que le convoi commençait à sortir des cours du palais, & il passait par les plus larges rues de la ville, qui avaient été nettoyées avec les cérémonies les plus bizarres & les plus superstitieuses. Arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher, qui avait été préparé par les prêtres pour brûler le cadavre, qu'on plaçait au sommet, & qui était bientôt en proie aux flammes. Pendant ce

tems, on ſacrifiait les victimes, & ſans les ouvrir, on les enterrait derrière les murs du temple. Quand le jour commençait à paraître, les prêtres ramaſſaient ſoigneuſement les cendres & les os du cacique; ils y joignaient l'or fondu & les pierreries calcinées, & de ces triſtes reſtes, avec pluſieurs ſortes de pâtes, ils en compoſaient une ſtatue de grandeur humaine, qu'ils ornaient de plumes, de colliers, de bracelets, de ſonnettes d'or; & armée d'un arc, de flèches & d'un bouclier, ils la préſentaient ainſi aux adorations du peuple. Enſuite les mêmes ſacrificateurs faiſaient une foſſe au pied des degrés du temple, & plaçaient la ſtatue ſur un ſuperbe lit, & autour d'elle ils ſuſpendaient un grand nombre de petits boucliers d'or & d'argent; le reſte de l'eſpace était rempli par des coffres qui contenaient des robes, des joyaux, & toutes les choſes qu'on ſuppoſait néceſſaires pour le voyage, long & difficile, que le cacique venait d'entreprendre. La foſſe était auſſitôt fermée, & l'on plaçait au-deſſus pluſieurs figures, ſous la garde deſquelles on mettait ce reſpectable monument.



CHAPITRE XIV.

Ancien Gouvernement de l'Empire du Mexique.

ON attribue à Motézuma II l'origine de l'appareil fastueux qui régnait à la cour des empereurs du Mexique, & l'on croit que ce prince, en montant sur le trône, éloigna de toutes les charges les personnes d'une naissance commune, & prononça que désormais, il ne voulait avoir pour serviteurs que les premiers de l'état. Il disait : « Que » la confiance des princes n'est pas faite pour » le vulgaire, & qu'ils ne doivent favoriser » que dans l'éloignement, ceux à qui la misère » ôte le sentiment, ou le pouvoir de recon» naître le bien qu'on leur fait. » La garde de ce prince était composée d'un grand nombre de soldats qui occupaient les cours du palais, & de deux cents nobles, qui chaque jour se relevaient pour faire la garde dans l'intérieur des appartemens. Toute la noblesse Mexiquaine passait successivement ainsi en revue devant le monarque, qui nourrissait des restes de sa table, ceux qui étaient de service auprès de sa personne, & qui les admettait quelquefois dans sa familiarité. Il donnait peu d'audiences publiques, mais

elles duraient une grande partie du jour, & elles étaient tenues avec un ton imposant. Tous les grands officiers y assistaient : les conseillers d'état étaient rangés par ordre autour du trône, & donnaient leurs avis dans les cas embarrassans. Des secrétaires marquaient, avec les caractères qui leur étaient propres, les demandes & les ordonnances du maître. Chaque suppliant était conduit à son tour au pied du trône par un officier : il entrait pieds nuds, faisait trois révérences, & les yeux baissés, faisait sa demande, recevait sa réponse, & se retirait sans repliquer & sans tourner le dos, en faisant trois nouvelles révérences. La moindre faute commise dans l'observation de ces cérémonies, était punie sévèrement par des exécuteurs qui se tenaient à la porte de la salle d'audience.

L'empereur mangeait toujours seul, & assez souvent en public. On lui servait ordinairement deux cents plats, fort bien assaisonnés. Avant que de se mettre à table, il faisait la revue de tous les mets qui étaient placés sur des buffets : il marquait ceux qu'il voulait qui lui fussent servis, & les autres étaient sur le champ distribués à la garde noble. La table du prince était fort grande & très-basse, son siège n'était qu'un simple tabouret. Après son repas, il prenait une certaine substance de cacao, battue en écume, ensuite il fumait du tabac, mêlé avec de l'ambre gris, afin de le provoquer au

sommeil

ſommeil. Lorſqu'il ſe réveillait, des muſiciens entraient dans ſon appartement, jouaient devant lui quelques airs, & chantaient des poéſies ſur les grandes actions de ſes ancêtres.

Les revenus de l'empire devaient être conſidérables, puiſqu'outre l'entretien de pluſieurs armées toujours ſur pied, & les dépenſes journalières de la cour, qui étaient immenſes, il y avait un tréſor en réſerve, qui groſſiſſait prodigieuſement chaque année. Les mines d'or & d'argent produiſaient de groſſes ſommes, ainſi que les ſalines de l'état; mais rien n'enrichiſſait d'avantage le prince que les tributs & les impôts qu'il avait portés à l'excès. Chaque payſan payait un tiers du revenu des terres qu'il faiſait valoir, & chaque artiſan en rendait autant de ſon ouvrage; les pauvres mendians étaient même aſſujettis à des contributions fixes. Tous ces tributs étaient levés avec une dureté qui ne pouvait ſe comparer qu'à celle du cœur d'un monarque, qui mettait toute ſa politique à tenir ſes ſujets dans la miſère & dans l'oppreſſion. Ce fut cette affreuſe politique, encore plus que la valeur de Cortez & de ſes braves Eſpagnols, qui renverſa l'empire du Mexique.

La plûpart des villes de l'empire devaient fournir *gratis* des ouvriers pour conſtruire les palais de l'empereur. Les nobles, outre la garde à laquelle ils étaient obligés, & le ſervice dans les armées, ſe ruinaient pour lui faire des préſens, & épuiſaient les peu-

ples pour se mettre en état d'en faire. Le premier conseil était celui des finances, dont toutes les cours subalternes dépendaient immédiatement. Il y avait un conseil suprême de justice, un conseil de guerre, un conseil de commerce & un conseil d'état, où toutes les affaires étaient portées directement, ou qui jugeaient par appel de tous les tribunaux des provinces. Plusieurs officiers de police faisaient une ronde exacte dans les villes : on les reconnaissait au bâton dont ils étaient armés, & ils jugeaient sommairement, & sans écritures, toutes les causes qui étaient de leur ressort. Les parties se présentaient avec leurs témoins, & la contestation était décidée sur le champ : on pouvait appeller de cette sentence aux autres tribunaux, & celui qui succombait une seconde fois, payait une double amende.

Dans cet empire on ne connaissait point de loix écrites : l'usage en tenait lieu, & on ne pouvait le changer sans l'ordre du souverain. Les juges se prenaient entre les plus riches & les plus vertueux citoyens, qui s'étaient distingués pendant la paix & pendant la guerre. Si leur charge les obligeait à punir rigoureusement les crimes, elle leur donnait le droit de récompenser le mérite. L'homicide, le vol, l'adultère & les irrévérences contre la religion ou contre la majesté du prince, ne trouvaient point de grace. Le moindre défaut d'intégrité dans les magistrats était puni de mort. On par-

donnait les vices, d'autant plus aisément, qu'ils semblaient autorisés par la religion.

Le conseil n'était composé que des électeurs de l'empire, entre lesquels on distinguait particulièrement les caciques de Tezcuco & de Tacuba, mais ils n'étaient consultés que dans les affaires de la plus sérieuse importance. Les autres électeurs, au nombre de quatre, étaient toujours des princes du sang impérial; ils demeuraient dans le palais, où l'empereur fournissait à la dépense de leur table, & ils formaient son conseil secret. Ces princes portaient d'étranges titres : l'un se nommait prince des lances à jetter, l'autre coupeur d'hommes, le troisième épancheur de sang, & le quatrième seigneur de la maison noire. Aucune sentence de mort ne pouvait être exécutée, à moins qu'elle ne fût signée de ces quatre électeurs.

Un homme du peuple ne pouvait, au Mexique, s'élever au rang des nobles que par la voie des armes, & un noble ne parvenait aux éminentes places de l'état qu'en se distinguant dans les armées, par des prodiges de valeur. Ce fut pour entretenir cette idée parmi ses sujets, que Motézuma II proposa des prix d'honneur pour les plus braves d'entre ses guerriers, & qu'il institua trois ordres de chevalerie, sous les titres de chevaliers de l'aigle, du tigre & du lion, dont les marques honorables étaient la figure de ces animaux pendue au cou & peinte sur les habits.

Il y avait un ordre ſupérieur aux trois autres, dont l'empereur était le grand-maître, & dans lequel il ne recevait que les princes & les nobles. Ces chevaliers étaient appellés *Técuitles*. Ils portaient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur, qui, ſortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaeint plus ou moins ſur les épaules, ſuivant le mérite de leurs exploits, qu'on diſtinguait par le nombre des cordons. Le jeune noble qui devait être initié dans cet ordre, trois ans avant ſa réception, faiſait inviter à une fête ſes parens, ſes amis, les anciens chevaliers & tous les ſeigneurs de ſa province, & l'on employait ce tems à faire des recherches ſur les mœurs du novice. Le jour deſtiné pour la cérémonie, les *Técuitles* conduiſaient le jeune homme à l'autel, devant lequel il ſe mettait à genoux avec beaucoup de recueillement : un prêtre lui perçait le nez, d'un os pointu de tigre, ou d'un os d'aigle, & mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous; ce qu'il devait ſouffrir ſans marquer le moindre ſentiment de douleur, ni la plus légère impatience, pendant le long diſcours que lui adreſſait le même ſacrificateur, & qui était rempli d'injures perſonnelles & même ſuivi de coups. On le dépouillait de ſes habits, & il entrait ainſi nud dans une ſalle, où, aſſis à terre, il devait paſſer le tems en prières, pendant que l'aſſemblée faiſait en

sa présence un grand festin, après lequel chacun se retirait sans lui dire le moindre mot. A l'entrée de la nuit, un prêtre lui jettait sur le corps un manteau d'une étoffe grossière, & lui présentait un peu de paille pour se coucher, & un billot pour lui servir de chevet. On lui donnait de la peinture pour se frotter le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes, un encensoir & de la poix pour encenser les idoles. Pendant quatre jours le récipiendaire n'avait pour compagnie que trois vieux soldats, qui l'instruisaient de ses devoirs, & qui s'attachaient à l'empêcher de dormir. A minuit, il devait encenser les idoles, & leur offrir quelques gouttes de son sang. Un peu plus tard, il faisait le tour de l'enclos du temple, & creusant des trous dans la terre à quatre endroits, il y enterrait des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses pieds, de ses mains & de sa langue. Toute sa nourriture par jour consistait en quatre épis de maïs & un verre d'eau : il s'en trouvait qui risquaient de ne rien prendre pendant ces quatre jours. Au bout de ce tems, il demandait aux prêtres du grand temple la permission d'aller continuer son noviciat dans d'autres communautés, où ces exercices, quoique moins rigoureux, duraient le reste de l'année, & pendant lesquels il ne pouvait ni retourner chez lui, ni s'approcher de sa femme. Le matin du jour qu'il choisissait pour la cérémonie de

ſa réception, ſes amis & ſes parens venaient le prendre, & le conduiſaient avec pompe dans le premier temple : là, on le dépouillait de ſon manteau groſſier, & on lui faiſait prendre de riches habits ; on le couronnait de ſuperbes plumes, & on lui liait les cheveux avec un ruban rouge. Le prêtre faiſait l'éloge de ſon courage & de ſa patience : il l'exhortait à pratiquer la vertu, en lui rappellant, qu'ayant eu le nez percé d'un os de tigre & d'une griffe d'aigle, tant qu'il en conſerverait les précieuſes cicatrices, il devait faire éclater dans ſes actions la nobleſſe de l'aigle & l'intrépidité du tigre. Il lui donnait un nouveau nom, & le congédiait en lui donnant ſa bénédiction.

Les Técuitles paſſaient toutes ſortes de pierreries dans les trous de leur nez, & ils jouiſſaient de tous les droits de preſſéance dans toutes les aſſemblées de guerre & de paix, & du privilège de faire porter un ſiège à leur ſuite. Ils avaient leur logement au palais.



CHAPITRE XV.

Sciences, Mœurs & Usages des anciens Mexiquains.

Les Mexiquains avaient quelques notions d'un déluge qui avait fait périr tous les hommes & les animaux, à l'exception d'un homme & d'une femme qui se sauvèrent dans une barque. Ce couple étant arrivé au pied de la montagne de Culhuacan, proche des vallées qui entourent le grand lac, s'y fixa, & du commerce de ces uniques créatures, il naquit une grande quantité d'enfans, tous muets, mais qui reçurent la faculté de parler d'une colombe céleste, laquelle chaque jour venait se percher sur un très-grand arbre, d'où elle donnait des leçons à ses élèves. Comme ils parlaient tous un langage différent, ils prirent tous le parti de se séparer. Quinze chefs de famille, qui eurent le bonheur de s'entendre, demeurèrent ensemble, errèrent dans les déserts environ cent quatre années, & vinrent enfin jetter les fondemens d'une ville qui est aujourd'hui Mexico. Tels furent, dit l'histoire Mexiquaine, les peuples que le conquérant *Mexi* rangea sous sa domination. Peu à peu les successeurs de ce chef de barbares sou-

mirent toutes les provinces voisines, & en formèrent ce fameux empire du Mexique, détruit par les Espagnols.

Les Mexiquains n'avaient point l'usage des lettres, mais à leur place ils employaient des figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles, & se servaient de simples caractères pour exprimer les simples idées. Ils écrivaient de bas en haut. Ils avaient une sorte de roue peinte, qui contenait l'espace d'un siècle, distingué par année, avec des marques particulières pour y dessiner le tems où chaque chose arrivait. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cents soixante & cinq jours. La roue était divisée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans, & répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue était environnée d'un serpent, & c'était le corps du serpent qui contenait les quatre divisions. La première marquait le midi, & avait pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu : la seconde, qui signifiait l'orient, était marquée par une canne, sur un fond rouge : le hiéroglyphe du nord était une épée à pointe de pierre, sur un fond jaune, & celui de l'orient était une maison sur un fond verd.

Ces quatre divisions étaient le commencement des quatre indictions qui composaient un siècle. Il y avait entre l'une & l'autre, douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre points de la première division

étaient ſucceſſivement diſtribués, chacun avec ſa valeur numérale, juſqu'à treize, qui était le nombre dont une indiction était composée. Ils comptaient non-ſeulement les années, mais même les mois par treize, &, quoique leurs mois fuſſent de vingt jours, ils recommençaient lorſqu'ils arrivaient à treize. Ils diviſaient le mouvement de la lune en deux tems; le premier, du réveil, depuis le lever ſolaire juſqu'à l'oppoſition, qui était treize jours; & l'autre, du ſommeil, d'autant de jours, juſqu'à ſon coucher du matin. Lorſqu'on leur demandait pourquoi ils commençaient leur année du midi, ils répondaient qu'il leur paraiſſait certain que la lumière du ſoleil avait commencé dans ſon midi; que d'ailleurs l'enfer étant du côté du nord, il était probable que le ſoleil, qui était la demeure des dieux, n'avait pu naître que du côté le plus oppoſé à ce ſéjour des méchans. Ils ajoutaient que le ſoleil ſe renouvellait à la fin de chaque ſiècle, ſans quoi le tems finirait avec un vieux ſoleil; & en conſéquence de cette abſurde idée, ils ſe mettaient tous à genoux, le dernier jour du ſiècle, ſur le toit des maiſons, le viſage tourné vers l'orient, pour obſerver ſi le ſoleil recommencerait ſon cours, ou ſi la fin du monde était arrivée. Sans être malade, tous les Mexiquains alors ſe préparaient à la mort: ils briſaient toutes leurs vaiſſelles, ils éteignaienr leur feu; & tant que les ténèbres duraient, ils ſe livraient aux plus violens

tranſports du déſeſpoir : mais, lorſque l'aurore commençait à paraître, leur eſpérance renaiſſait, & quand les premiers rayons du ſoleil paraiſſaient, ils exprimaient leur joie par des cris & les plus fortes acclamations. De toutes parts on entendait le ſon des inſtrumens, & chaque citoyen félicitait ſon ami de ce que la durée du monde était au moins aſſurée pour un autre ſiècle. On ſe rendait au temple pour remercier les dieux de ce bienfait, & recevoir du feu nouveau de la main des ſacrificateurs.

Aux dix-huit mois, dont l'année Mexiquaine était compoſée, & qui faiſaient trois cents ſoixante jours, ces Indiens ajoutaient à la fin de chaque année, cinq autres jours, qui avaient leurs noms propres, & entraient dans le compte des treize. Leur année biſſextile avait auſſi ſes règles : la première année du ſiècle commençait le dix avril : la ſeconde & la troiſième de même ; mais la quatrième, qui eſt la biſſextile, commençait au neuf, la huitième au huit, la douzième au ſept, la ſeizième au ſix, & de même juſqu'à la fin du ſiècle, qui ſe terminait au vingt-huit mars, jour auquel on commençait la célébration des fêtes, qui duraient les treize jours de biſſextile, juſqu'au dix d'avril.

Les anciens Mexiquains étaient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres, la couleur de leur teint tirait ſur celle du poil de lion : ils avaient les yeux grands,

le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diverſement coupés. Ils n'avaient que peu de barbes. Leur uſage était de ſe peindre le corps, & de ſe couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiſeaux ou d'écailles de poiſſon, ou de poil de tigres & d'autres animaux. Ils ſe perçaient les oreilles, le nez, & même le menton pour y porter des bijoux d'or, des pierreries, des arêtes de poiſſon, des dents machelières de différens animaux, & des oſſemens.

Les femmes différaient peu des hommes par la taille & par la couleur. Elles laiſſaient croître leurs cheveux dans toute leur longueur, & elles employaient un certain onguent pour les rendre extrêmement noirs. Les femmes mariées les nouaient derrière la tête & s'en faiſaient un nœud ſur le front : les filles les portaient flottans, ſur le ſein & ſur les épaules. Lorſqu'elles étaient devenues mères, leurs mammelles prenaient une telle longueur, qu'elles pouvaient donner à téter à leurs enfans, qu'elles portaient ordinairement ſur le dos. Elles priſaient beaucoup les fronts petits. Elles aimaient la propreté, ſe baignaient ſouvent ; &, ſortant d'un bain chaud, elles entraient ſans crainte & ſans danger, dans une eau froide, après quoi elles ſe frottaient avec une eſpèce d'onguent qui, par ſon amertume, les garantiſſait de la piquûre des mouches.

Tous les Mexiquains allaient nuds, & l'em-

pereur & les ſeigneurs ne ſe diſtinguaient du peuple que par une eſpèce de manteau, composé d'une pièce de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Quelques plumes, attachées avec des cordons, leur tenaient lieu d'ornement de têtes, & pour chauſſures, ils avaient des ſandales. Les ſoldats ſe couvraient le corps de la peau de quelque animal terrible, dont ils ajuſtaient la tête ſur la leur, &, à cet habit, ils joignaient une bandoulière, chargée de cœurs, de nés & d'oreilles d'hommes, & terminée par une tête, ce qui rendait leur figure effroyable.

Les femmes du commun étaient preſque nues, & ne portaient qu'une chemiſe à demi-manches, qui leur tombait ſur les genoux, mais ouverte ſur la pointe, & ſi claire qu'à peine pouvait-on la diſtinguer de la peau. Leurs cheveux ſeuls formaient toute leur coëffure. Tels étaient les anciens Mexiquains, bien différens de ceux qui figurent dans les relations de nos voyageurs modernes. « Tous les Mexiquains, diſent-ils, » (Gomara, l. 2, chap. 83 & 84) hommes » & femmes, ſont naturellement d'une cou- » leur brune. La plûpart ſont d'aſſez haute » taille, ſur-tout dans les provinces qui » regardent le nord . . . . Ils ſe barbouillent » d'une terre liquide, pour ſe rafraîchir la » tête, & ſe rendre les cheveux noirs & doux. » Leur habillement conſiſte dans un pourpoint » court, & des hauts de chauſſes fort larges. » Ils portent ſur les épaules un manteau

» de diverſes couleurs, qu'ils appellent
» *Tilma*, & qui paſſant ſous le bras droit, ſe lie
» ſur l'épaule gauche par les extrémités. Ils
» ſont chauſſés; mais ils ſe ſervent de ſocques,
» au lieu de ſouliers. Jamais ils ne quittent
» leurs cheveux, quand la pauvreté les obli-
» gerait d'être nuds, ou de ſe couvrir de
» haillons. Les femmes portent le *guailpil*,
» qui eſt une eſpèce de ſac, ſous la *cobina*,
» fine étoffe de coton, à laquelle elles en
» ajoutent une autre ſur les épaules, lorſ-
» qu'elles paraiſſent en public. A l'égliſe,
» elles relèvent la dernière, juſqu'à s'en
» couvrir la tête. Leurs jupes ſont étroites,
» ornées de figures de lions, d'oiſeaux ou
» de fleurs, & comme tapiſſées, en plu-
» ſieurs endroits, de belles plumes de canard.
» Les femmes des métices, des noirs &
» des mulâtres, qui ſont en fort grand
» nombre, ne pouvant prendre l'habit Eſpa-
» gnol, & dédaignant celui des Indiennes,
» ont inventé le ridicule uſage de porter
» une jupe en travers, ſur les épaules ou
» ſur la tête. Mais leurs maris & leurs en-
» fans du même ſexe, ſont parvenus par de-
» grés à s'attribuer le droit de ſuivre toutes
» les modes d'Eſpagne. Leur inſolence va
» ſi loin, que ſans poſſéder aucun emploi,
» ils s'honorent entr'eux du titre de capi-
» taine. »

Le palais que l'empereur occupait dans ſa capitale, ſe nommait *Tepac* : il était d'une grandeur & d'une magnificence extraordi-

naires ; on y entrait par vingt portes , qui répondaient à autant de rues de la ville. Les bâtimens qui servaient de logement au monarque, renfermaient trois grandes cours, chacune ornée d'une superbe fontaine, cent chambres de vingt-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Les murs étaient d'un mêlange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres, les unes noires & rayées de rouge, d'autres blanches qui jettaient un éclat merveilleux : les toits étaient de planches ; les chambres curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. On y voyait des tableaux & des sculptures, qui représentaient toutes sortes d'animaux, & des tapisseries de coton, de poil de lapin, & de différentes plumes, travaillées avec un art merveilleux. Quoiqu'il n'y eût pas un clou dans ces immenses édifices, ils n'en étaient pas moins solides.

L'empereur avait plusieurs autres maisons dans la ville; dans l'une, qui contenait des grandes galeries, soutenues par des colonnes de jaspe, on conservait tous les oiseaux qui naissent au Mexique ; dans un étang salé, on nourrissait les oiseaux de mer, & ceux des rivières dans de grandes pièces d'eau douce. Dans une autre maison, on élevait les oiseaux de proie, & il y avait une partie de ce palais remplie de toutes les bêtes féroces, tels que des lions, des tigres, des ours, & de plusieurs espèces d'animaux inconnus en Europe. Les appartemens de

cette ſeconde maiſon étaient occupés par les bouffons, les bateleurs, les nains, les boſſus, les aveugles, & tous ceux qui avaient apporté quelques monſtruoſités en naiſſant, que l'empereur entretenait, & auxquels il donnait des maîtres pour apprendre divers tours de ſoupleſſes: Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que dans ce même bâtiment ce prince avait un petit temple, dont la voûte était revêtue de lames d'or & d'argent, & enrichie de pierres précieuſes, où il venait conſulter ſes idoles au milieu des cris & des hurlemens des hommes & des bêtes dont on vient de parler.

Un troiſième palais était nommé la maiſon de *Triſteſſe*. En effet, les portes en étaient extrêmement étroites; les fenêtres laiſſaient peu de paſſage à la lumière; les murs, le toit, & tous les meubles en étaient noirs & lugubres. C'était dans ce lieu que le monarque ſe retirait, lorſqu'il avait quelqu'affliction réelle, & qu'il avait perdu le goût des plaiſirs.

Les maiſons que les caciques occupaient dans la ville de Mexico, étaient pour la plûpart ſomptueuſes, & il leur était permis de les embellir ſuivant leur goût; mais il était défendu aux autres citoyens d'élever les leurs au-deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. On n'employait que de la terre dans leur conſtruction, & elles n'étaient couvertes que de planches, qui formaient une ſorte de plate-forme. Au

lieu de tapiſſeries, on voyait par-tout des nattes. On s'y éclairait avec des torches de bois de ſapin ; les lits étaient de nattes, ou de ſimple paille ; une pierre ou un billot ſervait d'oreillers ; les couvertures étaient de coton, les ſièges de bois, ou de ſacs remplis de feuilles.

Les Mexiquains mangeaient peu de viande : leur principale nourriture conſiſtait en maïs en pâte, ou aſſaiſonné avec certaines herbes. Leur breuvage était une compoſition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils aimaient les jeux avec une ſorte de paſſion, & ils en avaient un plus en uſage & plus agréable que les autres. Ils le nommaient *Tlatchtli* : il conſiſtait à faire toucher une pelote au mur qui ſervait de but, & dont la partie contraire devait empêcher qu'elle en approchât. Cette pelote ne pouvait être pouſſée qu'avec les feſſes & les hanches, & pour la mieux faire rebondir, les joueurs s'appliquaient ſur les feſſes une ſorte de cuir bien tendu. Cet exercice ſe prenait dans une ſalle bâtie exprès, que l'on conſacrait par quelques cérémonies religieuſes, & où l'on voyait toujours une idole, regardée comme la divinité tutelaire du tripot, à laquelle on ne manquait pas de faire des offrandes pour obtenir la victoire. On jouait à ce jeu ſouvent beaucoup d'or, & il ſe trouvait des Mexiquains aſſez entêtés, lorſqu'ils avaient tout perdu, pour ſe jouer eux-mêmes. Un ancien uſage, quand la pelote était entrée

dans

dans le trou étroit d'une certaine pierre, rendait le vainqueur maître de toutes les robes des ſpectateurs ; & il n'y avait rien de plus plaiſant que de voir fuir ceux qui portaient quelque vêtement, & le vainqueur les pourſuivre pour les leur arracher.

La danſe était auſſi un de leurs exercices favoris, mais leur manière de danſer reſſemblait peu à celle des autres nations. Quelquefois, après avoir dîné, ils commençaient une ſorte de bal, qu'ils nommaient *Netotiliztle.* On étendait une grande natte, ſur laquelle on mettait deux tambours ; l'un petit, compoſé d'une pièce de bois fort bien travaillée, creux, ſans peau ni parchemin par dehors, avec une ſeule fente au principal bout : on touchait cet inſtrument avec des bâtons, comme nos tambours, quoique les extrêmités ne fuſſent pas de bois, mais de laine ou de quelque ſubſtance mollaſſe. L'autre tambour était grand, rond, creux & peint en dehors : ſon embouchure était fermée par un cuir, bien corroyé & fort tendu, qu'on ſerrait ou lâchait, pour élever ou baiſſer le ton. On le battait avec les mains, & il rendait un ſon qui paraiſſait fort harmonieux aux Indiens, & que les Eſpagnols trouvèrent extrêmement lugubre. Souvent le peuple allait former des danſes dans la cour du palais de l'empereur, & les principaux ſeigneurs de l'empire ne dédaignaient pas d'en être les principaux acteurs. Ils étaient alors richement parés, avec des bouquets de roſe dans

les mains, ou des éventails de plumes tiſſues d'or. Quelquefois le nombre des danſeurs montait à dix mille. D'abord on marchait par rang de huit, avec beaucoup de lenteur; enſuite on s'entremêlait, pour danſer en branle, en ſe tenant par la main, tandis que quelques-uns danſaient ſeuls, & d'autres deux à deux. Cet exercice durait quatre ou cinq heures, ſans que perſonne parût ſe laſſer.

La mitote était une autre danſe, plus noble & plus grave que la précédente. Elle s'exécutait ordinairement dans les cours des temples. On formait deux grands cercles, au milieu deſquels on plaçait les inſtrumens. Le cercle intérieur était compoſé des ſeigneurs, des anciens, & même ſouvent des princes du ſang impérial & de l'empereur. Le ſecond était formé de la plus grave partie du peuple, qui y paraiſſait chargé de ſes plus précieux ornemens. On voyait pluſieurs Mexiquains ſur des figures d'homme, d'animal ou de colomnes, qui danſaient ou chantaient en cette poſture, avec beaucoup de grace & de juſteſſe. Il y en avait qui, paſſant leurs mains ſous la plante des pieds, ſe courbaient en cercle, ſe remuaient avec une agilité ſurprenante, s'élançaient en l'air & retombaient en tournant, comme une lourde maſſe. D'autres montaient ſur des hauts bâtons, & s'y tenaient droits, en faiſant mille ſingeries des pieds & des mains: & enfin pluſieurs autres voltigeaient, ſautaient & multipliaient leurs diverſes poſtures avec

une grande ſoupleſſe, ayant de très-gros poids ou ſur l'eſtomac, ou ſur les épaules. Chaque jour offrait, dans ces différens genres, de nouveaux ſpectacles au peuple de Mexico.

CHAPITRE XVI.

Quelques Uſages particuliers des différens peuples qui compoſaient l'Empire du Mexique.

SI la politique des ſouverains avait forcé les peuples à ſe réunir ſous l'étendard de la même religion, elle leur avait laiſſé quelques loix & quelques coutumes, dont l'autorité n'avait lieu que dans certaines provinces.

A Mexico, & dans tout le pays de ſon reſſort, les ſucceſſions ſuivaient les degrés du ſang. Le fils aîné entrait dans les droits de ſon père, ou à ſon défaut le ſecond fils y ſuccédait ; & s'il n'y avait point d'autre mâle, les neveux étaient appellés à l'héritage : s'il ne s'y trouvait point de neveux, les frères du mort étaient déclarés héritiers. Lorſque les ſeigneurs, qui poſſédaient quelque gouvernement par les droits de leur naiſſance, ne laiſſaient point de proches héritiers, leurs vaſſaux s'aſſemblaient, & ils ſe choiſiſſaient un chef à la pluralité des voix. A Tlaſcala, celui qu'on ſubſtituait au véritable ſang, était ſoumis à de rigoureuſes épreuves. Il devait

ſe préſenter dans la place publique, & ſouffrir avec patience toutes les injures qu'on ſe plaiſait à lui dire. Obligé de paſſer dans le temple pluſieurs jours, il devait en ſortir lorſque le peuple s'y rendait pour les ſacrifices, ſe coucher quand on ſe promenait, veiller pendant que les autres dormaient, & prendre ſes repas aux heures qui n'étaient point celles du public. Rarement il pouvait ſe livrer au repos; & lorſqu'il commençait à s'endormir, des prêtres vigilans le piquaient avec des épines, en lui diſant: « Eveille-toi, ſonge qu'il faut que tu veilles, que » tu prennes ſoin de tes vaſſaux, & que » l'office, dont tu es chargé, ne te permet » pas de dormir. » Comme tous les jours pairs étaient réputés malheureux par la nation, on en choiſiſſait un impair pour l'inſtallation du nouveau chef, à compter du jour de ſa naiſſance juſqu'à celui de la cérémonie. Il faiſait préparer un grand feſtin, dont tous les convives étaient nommés par les prêtres; & ſi quelqu'un d'entr'eux refuſait de s'y trouver, on ne laiſſait pas de placer ſon ſiège au rang qu'il aurait dû occuper, & le ſeigneur faiſait à ce ſiège les mêmes remercimens, que s'il s'était adreſſé à la perſonne même. Lorſque la table était ſervie, on ſe rendait au temple, & là l'héritier recevait l'inveſtiture de tous ſes droits; après quoi, on retournait à la ſalle du banquet, où l'on paſſait la journée à boire, à manger, à chanter & à

danser. Si l'héritier légitime était en bas âge, on lui donnait pour tuteur un de ses plus proches parens, ou quelque personne respectable par ses mœurs & par sa probité, d'entre les plus chers amis du mort. Il ne pouvait être affranchi de cette tutelle qu'à trente ans.

L'empereur du Mexique distribuait souvent aux principaux seigneurs de sa cour, certaines portions de terre à vie, pour les récompenser de leurs services. Les cadets des premières familles nobles du pays composaient un ordre, qu'on nommait les *Grandes parentés*; il était divisé en quatre classes, qui répondaient aux quatre degrés de parenté, & qui tiraient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ces nobles avaient le droit de succéder au chef de leur race, lorsqu'ils y étaient appellés, & leur noblesse les exemptait de tout tribut. C'était parmi ce grand nombre de gentilshommes qu'on choisissait des ambassadeurs, les officiers des armées, ceux des tribunaux de justice, & les autres ministres publics.

Chaque cacique jouissait des droits de la souveraineté dans l'étendue des terres de son domaine. Il imposait des taxes sur les biens de ses vassaux, soit qu'ils les tinssent de leurs ancêtres, ou de la munificence du souverain. Tout office était assujetti à une redevance annuelle. L'ordre des laboureurs, qu'on désignait sous le nom de *Mayeques*, était sans doute le plus malheureux de l'empire, puisqu'incapable de posséder des terres en propre, il

ne lui était permis que d'affermer & de cultiver les terres des autres. Jamais il ne pouvait abandonner celles qu'il labourait, & dont il payait la rente en nature. Les seigneurs avaient sur eux une juridiction civile & criminelle; ils servaient dans les armées, mais on avait une grande attention à n'en pas diminuer le nombre.

Les enfans qui se trouvaient encore sous la dépendance de leurs pères, les orphelins, les vieillards, les veuves & les blessés ne devaient rien à leurs seigneurs. Les impôts se levaient avec beaucoup de justice & de circonspection. Les tributs des grains étaient recueillis au tems de la récolte : les marchands & les ouvriers payaient les leurs de la matière ordinaire de leur commerce, ou de leur travail; ils les délivraient de vingt en vingt jours, c'est-à-dire, de mois en mois. S'il arrivait une année stérile, ou quelque violente maladie contagieuse, tous les impôts cessaient : les caciques ouvraient leurs magasins, & ils en faisaient tirer des alimens pour les pauvres, & des semences pour les laboureurs; ces derniers devaient s'employer à la construction des bâtimens que leurs seigneurs faisaient élever, & leur fournir chaque jour de l'eau & du bois.

La province de Matalzingas était gouvernée par trois caciques, dont le premier avait une sorte d'autorité sur les deux autres. Si ce chef venait à mourir, le second prenait sa place, & le troisième prenait celle du second.

A la place du troisième, on nommait le fils du premier ou son frère. Si le second mourait, le fils du premier devenait son successeur; mais si la mort enlevait le troisième, son fils ou son frère lui succédait. Lorsque les Espagnols s'emparèrent du Mexique, ils vérifièrent que cet ordre de succession était établi dans la province d'Utlatan depuis plus de huit cents ans.

Les peuples qui habitaient la riche province du Méchoacan étaient peut-être les plus industrieux de tout l'empire. Ils adoraient un dieu qu'ils nommaient *Tucapacha*, & qu'ils reconnaissaient comme le créateur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ils l'invoquaient au milieu de leurs peines, en jettant affectueusement leurs yeux vers le ciel. Sans qu'on puisse découvrir d'où ils les tenaient, on peut assurer qu'ils avaient des notions vagues de la véritable histoire du monde : « L'Être su-
» prême, disaient-ils, a créé autrefois de
» terre un homme & une femme : ces deux
» modèles de la race humaine, s'étant allé bai-
» gner, perdirent leur forme dans l'eau,
» mais leur auteur la leur rendit, avec un
» mélange de certains métaux, & le monde
» est descendu d'eux. Les hommes étant en-
» suite tombés dans l'oubli de leurs devoirs
» & de leur origine, ils en furent punis par
» un déluge universel, à l'exception d'un
» prêtre Indien, nommé *Tezpi*, qui s'était
» mis avec sa femme & ses enfans, dans un

» grand coffre de bois, où il avait rassemblé
» aussi quantité d'oiseaux & d'excellentes se-
» mences : après la retraite de l'eau, il lâcha un
» oiseau nommé *Aura*, qui n'était pas revenu,
» & successivement plusieurs autres, qui ne
» s'étaient pas fait revoir, mais un petit avait
» reparu avec une branche d'arbre dans le
» bec. » Les prêtres du dieu *Tucapacha* portaient des tonsures, & dans leurs sermons, ils ne cessaient de menacer les coupables des punitions d'une autre vie.

On ne trouvait aucun temple public dans la province de Mistèque : chaque habitation avait son dieu & son oratoire, mais on y rencontrait beaucoup de monastères, qui prescrivaient aux différentes familles le dieu qu'elles devaient adorer. Les aînés des maisons, même les fils du cacique, ne pouvaient se mettre en possession de l'héritage de leurs pères, qu'auparavant ils n'eussent fait une année de noviciat dans un monastère. On les remettait avec beaucoup de cérémonies entre les mains des prêtres, qui les dépouillaient de leurs habits, & les revêtaient de haillons, après leur avoir frotté le corps d'une certaine gomme, & particulièrement le visage, l'estomac & les épaules, de feuilles venimeuses, qui étaient comme le sceau de leur consécration. Leur année de peines & d'abstinence étant expirée, on venait les reprendre avec la même pompe : quatre jeunes filles les lavaient dans de l'eau parfumée ; & alors rien ne pouvait les empêcher de se mettre en possession de

leur dignité, & des biens qui leur étaient échus par héritage.

Lorſque le cacique de Miſtèque était attaqué d'une maladie mortelle, on faiſait des ſacrifices, des pélerinages, & on adreſſait aux idoles des vœux & des prières pour obtenir ſa guériſon. Auſſi-tôt qu'il avait rendu le dernier ſoupir, on travaillait aux préparatifs de ſes obſèques; mais on continuait de lui parler, comme s'il eût été vivant; & un malheureux eſclave, couvert de tous ſes ornemens, avait la déſolante charge de le repréſenter, & de recevoir à ſa place les reſpects dûs à la dignité du cacique. Vers le milieu de la nuit, les prêtres venaient furtivement enlever le cadavre, & ils allaient l'enterrer dans le fond d'un bois. A leur retour, ils ſaiſiſſaient l'eſclave, qui avait fait le perſonnage du mort, & ils l'étouffaient. On l'enſeveliſſait avec un maſque ſur le viſage & le manteau du cacique, & il était dépoſé dans une ſépulture particulière, à côté de ceux qui avaient précédemment joué le même rôle.

Une nation terrible occupait les provinces de Zapotecas, & les habitans étaient continuellement en guerre avec leurs voiſins. Lorſqu'ils faiſaient des priſonniers, ils les liaient par les parties viriles, & les conduiſaient ainſi en triomphe, pour les employer au ſervice de l'eſclavage, ou pour les ſacrifier à leurs fauſſes divinités, qui étaient les mêmes que celles des Mexiquains. Leur uſage était de ſacrifier des hommes aux dieux, des fem-

mes aux déesses & des petits enfans aux divinités inférieures. Ils observaient des jeûnes rigoureux de quarante, & même de quatre-vingt jours, pendant lesquels, dans l'espace de quarante ou de quatre-vingt heures, ils ne mangeaient qu'une herbe médicinale, nommé *Pisate*. Leur cacique se prétendait descendu en droite ligne des seuls humains qui échappèrent au déluge général; & cette supposition inspirait un étonnant respect pour sa personne.

L'opinion des peuples qui habitaient la province de Tépéaca, était qu'il y avait un Dieu suprême, qui, créateur du monde, en laissait la conduite à Camatzleque, idole à figure humaine; & que les éclairs, la foudre & tous les météores étaient des esprits descendus du ciel, qui venaient observer la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes & veiller à la conservation de l'univers.

Les historiens du Mexique font une honorable mention du courage des Tlascalans. L'amour de la liberté avait donné naissance à leur république, & la justice en fut long-tems le soutien. Avant leurs guerres avec les Mexiquains, ils ignoraient l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, & d'en manger la chair. Sobres & industrieux, ils voulaient être instruits avec douceur, & corrigés avec bonté. Un Tlascalan surpris en mensonge était puni de mort: mais on pardonnait ce crime à l'étranger. La bonne-foi régnait dans tous les traités publics, & la franchise était l'ame du commerce qu'entretenait ce peuple. Il

était honteux d'emprunter, parce qu'on pouvait ſe trouver dans l'impuiſſance de rendre. L'adultère, le larcin & le manque de reſpect pour les vieillards, paſſaient pour des crimes impardonnables. On étranglait, par ordre du ſénat, les jeunes nobles qui manquaient de ſoumiſſion pour leurs pères, afin de retrancher de la ſociété des membres qui pouvaient être pernicieux à l'état. Ceux qui ne méritaient pas la mort par l'énormité de leur crime, étaient bannis de la république. On faiſait mourir, avec les traîtres, tous leurs parens juſqu'au ſeptième degré, dans la fauſſe idée, qu'un crime ſi noir provenait de l'inclination du ſang.

On recevait avec plaiſir à Tlaſcala tous les étrangers qui voulaient s'y établir, à la ſeule condition de s'y conformer aux loix. Quelque pauvre que fût un noble Tlaſcalan, il ne lui était pas permis d'exercer aucune profeſſion méchanique. Les degrés défendus pour le mariage, étaient ceux de mère, de tante, & de belle-mère; les frères héritaient des frères au préjudice des enfans. La polygamie était recommandée.

Outre une prodigieuſe quantité de dieux, les Tlaſcalans adoraient encore des déeſſes, & entr'autres celle de l'amour, à laquelle ils attribuaient l'empire des vents. Ils lui ſuppoſaient une cour nombreuſe, compoſée de femmes, de nains & de bouffons, toujours prêts à avertir les dieux, dont elle deſirait la compagnie. Ils avaient auſſi diviniſé le

courage, & la poltronnerie, l'avarice & la libéralité. Le tonnerre & le dieu de l'eau étaient l'objet d'un culte particulier. Convaincus de l'exiſtence d'un Dieu ſupérieur, ils admettaient des récompenſes & des punitions dans une autre vie ; mais ils ne donnaient aucun nom à cet Etre ſouverain. Ils ſoutenaient que l'air était la demeure d'une quantité prodigieuſe d'eſprits : qu'il y avait neuf cieux, où les hommes vertueux ſe rendaient après leur mort pour commencer une autre vie : que la terre était plate, & que le ſoleil & la lune dormaient tous les jours, après avoir éclairé le monde, qui, ſelon eux, était éternel. A ces idées, ils ajoutaient d'autres extravagances : par exemple, ils diſaient, d'après d'anciennes traditions, qu'ils avaient deux fois changé de forme ; l'une par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Dans ces circonſtances, un grand nombre d'hommes avaient été convertis en ſinges.

Le pontife des Yzcatlans ne devait jamais ſortir du principal temple, & il ne lui était pas permis de s'approcher d'une femme : s'il trangreſſait l'un de ces deux points, on le déchirait en pièces, & chaque jour on préſentait ſes membres ſanglans à ſon ſucceſſeur, pour lui ſervir d'exemple. Lorſqu'un Yzcatlan ſongeait à ſe marier, il en donnait avis au collège des prêtres. Un d'eux, ordinairement un jour de fête, faiſait monter le ſuppliant au ſommet du temple, & là lui

coupant un toupet de cheveux, il criait à haute voix : Un *tel* veut se marier ; ensuite il le faisait descendre avec précipitation, & la première femme qu'il rencontrait dans son chemin, devenait son épouse. On se doute bien qu'il ne se trouvait sur la place que les filles qui n'auraient pas été fâchées de l'avoir pour mari.

Dans le canton des Guaxlotitlans, les femmes accusées d'adultère, devaient se présenter devant le cacique, & celles qui se trouvaient convaincues de ce crime, étaient tuées sur le champ, coupées en pièces & mangées par les témoins.

Les Yzipeques qui prouvaient l'infidélité de leurs femmes, leur coupaient publiquement le nez & les oreilles. Celui qui en accusait un autre de vol, devenait son bourreau, s'il réussissait à prouver son accusation ; mais si sa preuve n'était pas admise, l'accusé exécutait l'accusateur.

Les Otomies ne se refusaient aucun plaisir avec toutes les femmes, jusqu'au tems qu'ils choisissaient pour se marier. Alors ils jettaient les yeux sur celle dont ils voulaient faire leurs compagnes, & ils passaient une nuit avec elle. Lorsqu'ils lui reconnaissaient quelque défaut, ils étaient libres de la renvoyer ; mais si le lendemain ils déclaraient qu'ils en fussent contens, ils ne pouvaient plus en prendre une autre. Pour expier plusieurs années écoulées dans le libertinage, les nouveaux époux passaient vingt ou trente jours dans la retraite : pendant ce

tems, ils s'abſtenaient de tous les plaiſirs des ſens, ils ſe purifiaient par des bains, & ſe tiraient du ſang des oreilles & des bras.

CHAPITRE XVII.

Gouvernement Eſpagnol du Mexique.

Les Eſpagnols ont diviſé la Nouvelle-Eſpagne en trois gouvernemens, qu'ils appellent Audiences ou *Governacions*, & qui contient vingt-deux provinces, mais toutes ſous l'autorité d'un viceroi, qui ſe fait compter cent mille ducats ſur les revenus de la couronne. Pendant la durée de ſa miſſion, qui eſt ordinairement de cinq années, il arrive ſouvent qu'un viceroi obtient la continuation de ſa dignité pendant cinq autres années; & ſi l'on ajoute à ces conſidérables appointemens, les ſommes immenſes qu'il tire de la diſtribution des emplois, les intérêts qu'il ſe réſerve dans le commerce, on ne doit pas douter que ces dix années ne lui ſuffiſent pour acquérir des richeſſes exorbitantes. Quelque deſpotique que ſoit ce gouverneur, à beaucoup d'égard, il eſt cependant ſubordonné au conſeil, qui eſt compoſé de deux préſidens, de ſix acceſſeurs, & d'un procureur du roi; mais ces officiers ont un intérêt continuel à ménager leur chef, & ne font

parade de leur autorité que pour juger les causes civiles & criminelles.

AUDIENCE DE MEXICO.

Cette audience, qui est la première des trois, est composée de sept provinces ; Mexico, Méchoacan, Panuco, Tlascala, Guaxaca, Tabasco & Yucatan. La ville de Mexico, telle qu'elle est aujourd'hui, peut le disputer aux plus belles villes d'Italie, par la somptuosité de ses édifices, & elle l'emporte, par la beauté des femmes, qu'on dit être passionnées pour les Européens. Cette capitale de la Nouvelle-Espagne, est située proche du lac, à dix-neuf degrés quarante minutes de latitude du nord. Son circuit est de deux lieues. On y compte environ cent mille habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres. Les autres villes de la province ont conservé les noms qu'elles portaient avant la conquête ; mais le nombre incroyable des Indiens, qui ont succombé sous le poids excessif des travaux, auxquels on les a condamnés, en a fait autant de solitudes, & elles n'ont pas même le nombre nécessaire d'habitans, pour cultiver les terres voisines. Le fameux port d'Acapulco, quoiqu'éloigné de quatre-vingt lieues de la capitale, sur le bord de la mer du sud, est sous la dépendance immédiate du viceroi. Il est situé au dix-septième degré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cents soixante-quator-

zième de longitude. Le port eſt excellent, mais l'air y eſt mal ſain. Cette place rapporte annuellement au gouverneur, qui eſt auſſi alcalde-major, vingt mille piaſtres, & preſqu'autant à ſes principaux officiers. Un curé, auquel le roi n'accorde que cent quatre-vingt piaſtres pour ſon entretien, en gagne quelquefois au-delà de quatorze mille à enterrer les étrangers, à qui il fait payer chèrement le chagrin d'aller mourir dans une contrée ſi éloignée.

Les provinces de Méchoacan & de Panuco n'offrent rien qui mérite d'être remarqué : dans celle de Tlaſcala, on y diſtingue ſur-tout la ville d'Angeles ; c'eſt le ſiège d'un évêque, dont les revenus montent à quatre-vingt mille piaſtres : chaque chanoine en reçoit cinq mille, le doyen quatorze mille, le chantre huit mille, l'écolâtre ſept mille, ainſi que l'archidiacre & le tréſorier.

Quoique la ville de la Vera-Cruz, c'eſt-à-dire, la nouvelle, car l'ancienne a été en quelque façon abandonnée, ne ſoit pas une grande ville, elle ne laiſſe pas d'être une des plus opulentes de l'univers. Les négocians y ſont ſi riches, qu'on y paſſe pour pauvres, lorſqu'on n'a pas cinq ou ſix cents mille piaſtres de bien. Au milieu de ces immenſes richeſſes, ils ſont ſi ſobres qu'ils ſe nourriſſent communément de chocolat & de confitures. Les hommes ſont d'une fierté révoltante, & les femmes, quoique malgré elles, paſſent leur vie dans la pièce la plus retirée de leur appartement, afin

afin de se soustraire à la vue des étrangers, que néanmoins elles désireraient volontiers d'entretenir, si leurs maris daignaient le permettre. Elles ne sortent qu'en voitures, ou couvertes d'une grande mante de soie, qui leur pend de la tête aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit, pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur de leur maison, elles portent sur leur chemise un simple corset, & pour coëffure, leurs cheveux noués sur la tête avec un ruban. Les hommes sont naturellement lâches & indolens; ils entendent parfaitement le commerce, & l'on dit que leur dévotion n'est qu'une simple hypocrisie.

La cinquième province de l'audience de Mexico porte le nom de Guaxaca; elle est fertile en froment, en maïs, en cochenille & en cacao; les ports qu'elle a sur la mer du sud, la mettent en commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or, d'argent & de crystal.

Tabasco est la sixième province; elle occupe une grande côte du golfe de Mexique, à laquelle on donne quarante lieues de long, sur la même largeur. La ville capitale dont elle tire son nom, fut la première conquête des Espagnols sur cette côte, & c'est ce qui lui fit donner le nom de *Nuestra signora de la Victoria*; mais celui de Tabasco a toujours prévalu: elle est à dix-huit degrés de latitude du nord, & deux cents quatre-vingt-cinq de longitude. Les anciens habitans de cette province adoraient un grand nombre d'idoles

& ils leur ſacrifiaient des victimes humaines. Après leur avoir fendu l'eſtomac avec un couteau de pierre, ils en arrachaient le cœur qu'ils préſentaient en offrande à l'idole, & enſuite ils le jettaient dans un grand braſier. Le corps de la victime était poſé ſur le cou d'un lion de pierre, & le ſang qui en découlait, était reçu dans un grand réſervoir, au bord duquel on voyait une ſtatue de grandeur humaine, qui paraiſſait regarder avec attention couler le ſang de la victime immolée.

L'Yucatan, ſeptième province de l'audience de Mexico, eſt une preſqu'iſle découverte en 1517, c'eſt-à-dire, avant la Nouvelle-Eſpagne, par Hernand de Cordoue, & ſituée entre les golfes de Campêche & de Honduras. Les dévots Indiens de cette côte allaient alors ſacrifier aux idoles dans une iſle, que pour cette raiſon les Eſpagnols appellèrent l'iſle des ſacrifices. On y trouva des idoles monſtrueuſes, poſées ſur des autels où l'on montait par des degrés. A Campêche il y avait un théatre bâti de terre & de pierre, haut d'environ quatre coudées. Sur ce théatre on voyait la figure en marbre d'un homme, que deux animaux de figure extraordinaire ſemblaient vouloir dévorer. Il y avait auſſi, & tout près de cette figure, la repréſentation d'un ſerpent de quarante-ſept pieds de longueur & gros à proportion, qui engloutiſſait un lion. Ces idoles étaient renfermées dans des paliſſades.

Les peuples de l'Yucatan pratiquaient une

eſpèce de circonciſion ; mais on ne dit point ſi elle différait en quelque choſe de la cérémonie que les Mexiquains obſervaient à la naiſſance de leurs enfans. On trouva des croix dans cette contrée ; mais on ne nous explique pas mieux quel uſage ces idolâtres en pouvaient faire, & quelle en était l'origine. Ils dirent aux premiers Eſpagnols : « Qu'au-» trefois un perſonnage plus beau que le ſo-» leil, paſſa dans cette province, & laiſſa » aux habitans ce monument de ſon paſ-» ſage ».

Dans l'iſle de Cozumel, le temple de l'idole qu'on y adorait, était de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une aſſez paſſable architecture. La ſtatue de la divinité avait la figure d'un homme, dont les regards paraiſſaient terribles. On avoit ménagé par derrière l'idole une fauſſe porte, par laquelle le prêtre rendait ſes oracles ſans être apperçu. Dans cette même iſle, le dieu de la pluie était adoré ſous la forme de la croix. En tems de ſécheresse, on allait en proceſſion l'invoquer pour obtenir de la pluie. On lui ſacrifiait des cailles ; on brûlait des parfums ſur ſon autel, on l'arroſait d'eau ; & ſans doute on réitérait ſi long-tems & ſi ſouvent les offrandes, les prières & les aſperſions, qu'enfin les nuages avaient le loiſir de ſe former.

C'eſt dans la baie de Campêche que l'on coupe le précieux bois de teinture. Ces arbres reſſemblent aſſez à notre aubépine, mais ils ſont généralement beaucoup plus

gros. L'écorce des jeunes branches eſt blanche & polie, avec quelques pointes, neanmoins, qui ſortent de côté & d'autre ; mais le corps & les vieilles branches ſont noirâtres, l'écorce en eſt plus raboteuſe, & preſque ſans aucune pointe. Les feuilles en ſont petites & reſſemblent à celles de l'aubépine : leur couleur eſt d'un verd pâle. Pour la coupe, on choiſit les vieux arbres, qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de fève. Cette fève eſt blanche, & le cœur rouge, & c'eſt ce cœur qu'on emploie pour la teinture.

AUDIENCE DE GUADALAJARA.

Cette audience, ſituée au couchant d'été de Mexico, comprend auſſi ſept provinces ; celle de Guadalajara, Los Zacatecas, Nueva-Biſcaia ou Nouvelle-Biſcaie, Cinaola, Caliacan, Chiametlan, Xaliſco ou Nouvelle-Galice ; mais elles n'offrent rien de remarquable, & ſont d'ailleurs peu connue de nos voyageurs.

AUDIENCE DE GUATIMALA.

Cette audience eſt ſituée à l'orient d'hiver de Mexico, & renferme huit provinces ; Soconuſco, Chiapa, Vera-paz, Guatimala, Honduras ou Hibueras, Nicaragua, Coſtarica & Verugua. Nous n'extrairons des longues deſcriptions de ces vaſtes pays, que ce qui

peut avoir rapport au plan que nous nou-ſommes propoſé de remplir.

Les anciens peuples de la province de Nicaragua avaient, ainſi que leurs voiſins, la barbare coutume de ſacrifier des hommes à leurs fauſſes divinités. Leurs prêtres gardaient un célibat rigoureux, & l'on pouvait les regarder comme des confeſſeurs, puiſqu'ils entendaient l'aveu que les Indiens venaient leur faire des crimes dont ils ſe reconnaiſſaient coupables. Ils avaient le droit de preſcrire la forme des ſacrifices, ils indiquaient les fêtes & les autres ſolemnités, & donnaient le formulaire des prières qu'on devait réciter. Un pontife ſouverain était à la tête de ce clergé Indien, & préſidait à tous les ſacrifices Un prêtre, qui ſans doute était revêtu de la charge de premier ſacrificateur, tournait trois fois autour de la victime, en marmotant quelques paroles ſur un ton très-lamentable. Enſuite il lui ouvrait l'eſtomac, ſe frottait le viſage de ſon ſang, & partageait le corps, après en avoir tiré le cœur, qu'il préſentait au pontife. Le roi recevait les pieds & les mains de la victime, & le reſte était diſtribué aux aſſiſtans. On plaçait la tête ſur un poteau, qui portait le nom de la province, qui avait donné naiſſance à ce priſonnier, pris dans le combat. Sous ce même poteau, dans certaines circonſtances, on ſacrifiait des enfans & même des hommes du pays; mais avant que de les immoler, il fallait les acheter, & il était permis à un père de vendre ſon fils pour cette barbare cérémo-

nie. Ceux qui avaient le bonheur d'être sacrifiés de la sorte, jouissaient des privilèges de l'apothéose, & passaient de cette vie mortelle à une immortelle. Ces idolâtres, dans leurs pratiques religieuses, ne cessaient d'adresser des prières & des vœux à leurs idoles. Ils faisaient souvent des processions, où leurs prêtres assistaient dévotieusement en longues mantes de coton. Les Indiens s'y trouvaient, portant des bannières, sur lesquelles étaient représentées à leur mode, la figure de leurs divinités : les jeunes gens y paraissaient avec l'arc & la flèche à la main. Le pontife ouvrait la marche, tenant une lance, au bout de laquelle était suspendue l'image du dieu du pays. Pendant la route, que l'on devait parcourir jusqu'à un certain endroit jonché de fleurs, où la divinité devait se reposer, les prêtres subalternes ne cessaient de faire retentir l'air de leurs chants; ensuite le grand-prêtre faisait la cérémonie de tirer du sang de quelque partie de son corps en l'honneur de l'idole, & le peuple l'imitait. Les uns se saignaient à la langue, les autres aux oreilles, & plusieurs à d'autres parties du corps que la pudeur défend de nommer. Tout ce sang répandu par la plus absurde de toutes les idolâtries, servait à colorer le visage de l'idole. Au milieu de ces prétendus actes de dévotion, on consacrait quelquefois le maïs, & pour le sanctifier, on se servait d'un sang dont la propriété n'est certainement pas d'inspirer aux hommes des œuvres de sainteté. La consécration achevée,

on diſtribuait à l'aſſemblée ces précieux grains, & elle les mangeait avec la plus grande avidité, comme un remède contre toutes les ſouillures de l'ame & du corps.

Les cérémonies que les habitans de Nicaragua obſervaient dans leurs mariages, avaient quelque choſe de particulier. Le prêtre prenait les futurs époux par le petit doigt, & les conduiſait dans une chambre où il ſe trouvait un grand feu. Là il leur faiſait un long diſcours ſur les devoirs de l'état dans lequel ils allaient s'engager, & faiſait jurer à la fiancée qu'elle était vierge. Lorſque le feu était éteint, le mariage avait reçu toute ſa forme, & les époux partaient pour le conſommer. Cependant s'il arrivait que la fille eût fait un faux ferment, le mari trompé avait la liberté de recourir au divorce. Les voyageurs rapportent que dans ce pays-là, les parens de la femme adultère étaient déshonorés; que celui qui violait une fille était fait eſclave, ou condamné à payer ſa dot, & que l'eſclave qui avait commerce avec la fille de ſon maître, était enterré vif avec elle.

On trouve à l'extrémité de la province de Nicaragua, une nation d'Indiens indépendans, que l'on appelle *Moſquitos* ou *Mouſtiques*; ils ont toujours réſiſté aux armes des Eſpagnols, mais ils traitent ſans répugnance avec les Français & les Anglais. Le gouvernement de ce peuple eſt abſolument républicain. Lorſqu'il doit avoir guerre

avec quelque nation voiſine, il choiſit pour commandant le plus brave & le plus expérimenté de ſes guerriers; mais après le combat, ſon pouvoir ceſſe. Les Moſquitos ne comptent pas plus de quinze cents hommes dans les deux colonies qui forment cette nation, mais ils ont beaucoup d'eſclaves Nègres qu'une aventure extraordinaire leur a procurés. Un capitaine Portugais, qui apportaít de Guinée des Nègres au Breſil, les obſerva ſi mal qu'ils ſe rendirent maîtres du vaiſſeau. Ils jettèrent leurs conducteurs dans la mer; & ignorant abſolument la navigation, ils vinrent échouer au cap de Gracias-à-Dios, où ils tombèrent entre les mains des Moſquitos, dont ils ont appris la langue, & avec leſquels ils paſſent doucement leur vie.

On ignore ſi ce peuple conſerve ſcrupuleuſement les notions de religion qu'avaient les premiers Moſquitos leurs ancêtres. On a découvert qu'ils avaient des dieux & des ſacrifices. Toutes les années ils préſentaient à leurs prêtres un eſclave, qui devait pendant douze mois lunaires, car c'eſt ainſi qu'ils comptaient, faire le perſonnage de leur principale divinité. Ce malheureux, après avoir été lavé & parfumé, était revêtu de tous les ornemens de l'idole, dont il portait le nom, & durant l'année de ſon règne, on lui rendait les honneurs divins; il occupait le principal appartement du temple, il ne ſortait qu'accompagné d'une garde de douze

hommes, & environné d'un grand nombre d'adorateurs : les femmes venaient lui présenter leurs enfans pour les bénir ; mais le jour de la fête étant arrivé, on le sacrifiait inhumainement. Ils avaient aussi la barbare coutume d'enterrer avec chaque père de famille, non-seulement ses esclaves, mais son prêtre & généralement tous ses domestiques. Un Portugais, devenu l'esclave des Mosquitos, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de survivre à son maître, & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il allait être égorgé, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de représenter que le mort serait peu considéré dans l'autre monde, s'il y paraissait avec un borgne à sa suite ; on goûta sa raison, & l'on fit choix d'une autre victime.

Dans ce pays les femmes veuves doivent, après avoir enterré leurs maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze lunes, exhumer leurs os, les laver soigneusement, les lier ensemble, & les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été enterrés. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, & elles n'ont la liberté de prendre un nouvel époux, que lorsqu'elles se sont acquittées de ce devoir.

La plus grande partie des provinces dont nous venons de parler, ont fourni une prodigieuse quantité d'or & d'argent aux Espagnols ; mais s'il en faut croire le fameux Barthelemi de las Casas, la possession des mines qui produisaient ces métaux a causé

la destruction de plus de deux millions d'Indiens.

Tout particulier qui découvre une mine d'or ou d'argent au Mexique, peut y faire travailler, en payant au roi le cinquième du produit; mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au domaine. Le roi accorde quatre cents pieds de terrein, vers les quatre vents principaux, depuis l'ouverture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. « Ensuite un autre a la liberté » d'en ouvrir une nouvelle à dix-huit pieds » de la première; &, quoique cet espace soit » comme un mur de séparation, il peut en- » trer dans le terrein du premier en creusant » sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il ren- » contre ses ouvriers. Alors il doit se retirer » dans le sien, ou pousser son travail au-des- » sous de l'autre. Mais si la mine qu'il ouvre » au-dessous, est inondée par quelque source » d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui » donner la sixième partie de ce qu'il tire; » & si l'eau venait de la mine supérieure, le » possesseur de cette mine est obligé de la faire » tirer ».

L'or & l'argent qui sont tirés de toutes les mines de la Nouvelle-Espagne, doivent être portés à Mexico, & déclarés à l'hôtel des monnoies. Quelques auteurs prétendent qu'il entre annuellement deux millions de marcs d'argent dans cette ville, outre ce qui passe par des voies indirectes; ils ajoutent que vers la fin du siècle dernier, on frappait tous les

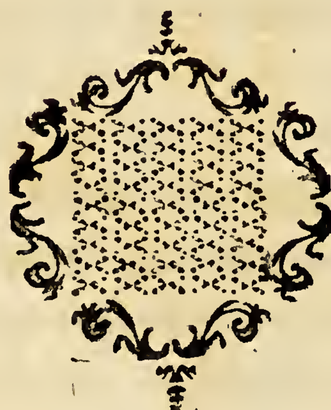
ans, à la monnoie, sept cents mille marcs en pièces de huit. Les propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique & le droit royal, qui est le quint, mais encore une réale, qu'on nomme le droit de vasselage. On paye une réale & demie de plus pour les pièces d'or que pour celles de huit. « Le titre auquel il doit » être pour recevoir la marque est vingt-deux » carats, & celui de l'argent, deux mille » deux cents dix maravedis ».

Tous les officiers de l'hôtel des monnoies sont nommés par le roi, & les subalternes achètent leurs places du trésorier, pour la somme de trois mille pièces de huit. Chaque officier a le droit de résigner la sienne; mais pour rendre la résignation valide, elle doit être signée vingt jours avant la mort, & celui en faveur de qui elle est faite, doit en instruire le viceroi dans le terme de soixante jours, & payer au roi un tiers du prix de la charge, & les deux autres tiers au propriétaire ou à ses héritiers.

La multiplicité des impôts établis, augmente considérablement les revenus que la couronne d'Espagne retire du Mexique. Elle a le quint de tous les métaux, les perles & les pierres précieuses, sans compter un & demi par cent pour la sortie, & ce qui se lève sur toutes les monnoies que l'on fabrique à Mexico. Le prince se réserve en propriété toutes les mines de vif-argent, cinquante perches dans les mines d'or, & soixante dans celles d'argent, de fer, de cuivre, d'étain

& de plomb. La moitié des tréſors qui ſe découvrent dans les démolitions des temples, ou dans les vieilles habitations indiennes, lui appartient. Il hérite des biens de tous ceux qui meurent ſans héritiers, juſqu'au quatrième degré. Le droit ſur les cartes à jouer, lui rapporte plus de deux millions d'écus. Les ouvrages des manufactures d'Eſpagne payent un droit de cinq pour cent, lorſqu'on les porte aux Indes, & ils payent deux & demi pour cent de ſortie, & cinq d'entrée, autant de fois qu'ils changent de lieu dans les Indes. Nous ne parlerons pas d'un grand nombre d'autres droits, qui ſont des ſources preſqu'inépuiſables d'immenſes richeſſes; il ſuffit de remarquer que les droits de *Néjada* & de *Media annata*, qui regardent les biens eccléſiaſtiques, forment un revenu ſi important pour la couronne, qu'elle en tire plus que de l'Eſpagne entière.

Fin de la Deſcription de la Nouvelle-Eſpagne.



ROYAUME DE TIERRA-FIRME.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique du Royaume de Tierra-Firme.

Le royaume de Tierra-firme reçut de Christophe Colomb, le nom de Castille d'or, par opposition aux isles qu'il découvrit d'abord. Il est situé dans la zone torride, & sujet à de très-grandes chaleurs, qui sont toutefois tempérées par les vents du nord & les pluies, qui durent près de quatre mois. Il commence, du côté du nord, à la rivière de Darien, & continuant par Nombre-de-Dios, Bocas-del-Toro, Bahia-del-Amirante, il est terminé à l'occident par le fleuve de Los Dorados & par la mer du nord. Vers la mer du sud, en tournant à l'ouest, il s'étend depuis la province de Costa-rica jusqu'au golfe de Darien, d'où il s'allonge par la côte du sud, jusqu'à la baie de Saint-Bonaventure. Sa longueur, du levant au couchant, est de cent

quatre-vingt lieues, & ſa largeur, du nord au ſud, eſt la même que celle de l'iſthme, qui renferme la province de Panama & partie de celle de Darien. L'eſpace le plus étroit de l'iſthme, n'a que quatorze lieues, & il a environ quarante lieues dans ſa plus grande largeur, d'une mer à l'autre.

Ce royaume eſt compoſé des trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas. La province de Panama a pour capitale la ville du même nom, qui eſt auſſi la métropole du royaume. Porto-belo, Sant-Jago de Nata de Los-Cavalleros & Los-Santos, ſont les villes les plus renommées de la province. La plûpart des habitations ſont ſituées dans de petites plaines, qui ſe trouvent le long de la plage; car le reſte du territoire de cette province eſt coupé de montagnes, auſſi peu habitables par l'intempérie de l'air, que par leur ſtérilité naturelle.

PANAMA.

Cette ville fameuſe eſt ſituée dans l'iſthme du même nom, près d'une plage baignée par les flots de la mer du ſud. Sa poſition eſt à huit degrés cinquante-ſept minutes quarante-huit ſecondes & demie de latitude du nord; mais les géographes ne s'accordent pas ſur ſa longitude.

Vaſco Nunes de Bilboa, ayant découvert la mer du ſud, en 1513, deux ans après le capitaine Tello de Guſman, eut connaiſſance

de Panama, qui n'était alors qu'une habitation de pêcheurs Indiens. En 1518 Pedrarias d'Avila, gouverneur de la Castille-d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-firme, y fonda une colonie, & en 1521 cette peuplade obtint le nom de ville, avec divers privilèges. Elle s'accrut considérablement pendant cent cinquante années; & rien n'égalait la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670, elle fut pillée & brûlée par le fameux Morgan, pirate Anglais. Les Espagnols la rebâtirent aussi-tôt, mais ils choisirent pour la placer un terrein plus avantageux, situé à environ une lieue & demie de l'ancien emplacement. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, & défendue par une forte garnison. Autrefois la plûpart des maisons de Panama n'étaient que de bois, & d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais cette ville ayant été presqu'entièrement détruite, en 1739, par un violent incendie, toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierres.

Panama est le siège d'une audience royale, dont le président est en même-tems gouverneur de la ville & capitaine général de la province de Tierra-firme. Elle a un évêque qui se qualifie de prince de Tierra-firme. Ses tribunaux sont l'*Ayuntamiento*, ou le conseil de ville, composé d'alcaldes & de régidors; la chambre des caisses royales, & celle de l'inquisition, dont le tribunal de Carthagène nomme les officiers.

La pêche des perles, qui est très-abondante

dans le golfe de Panama, eſt une des principales ſources de la richeſſe des habitans de cette ville, & toutes les années ils y employent une très-grande quantité de Nègres. Elle ne ſe fait pas ſans d'extrêmes dangers, par rapport au nombre prodigieux de monſtres marins, qui viennent ſans ceſſe attaquer les plongeurs, & qui en dévorent toujours quelques-uns.

L'habillement des femmes Eſpagnoles de Panama, lorſqu'elles vont à pied dans les rues, eſt composé d'une mante & d'une jupe aſſez ſemblables à celles d'Eſpagne; mais chez elles & dans leurs viſites, elles n'ont que la chemiſe, depuis la ceinture juſqu'au cou. Cette chemiſe a de grandes manches, ouvertes par le bas, & ces ouvertures, comme celles du cou, ſont garnies de fines dentelles. « Elles portent des ceintures, au-deſſus des » hanches, & cinq ou ſix chapelets de dif- » férente eſpèce, régulièrement pendus au » cou, les uns de perles, d'autres de corail » mêlé de grains d'or, & par-deſſus, elles » ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent » des reliquaires. Leurs poignets ſont ornés » de bracelets d'or ou de tombac, au-deſſus » deſquels elles ont un autre bracelet de » perles, ou de corail, ou de jais. Leur jupon, » qui pend à la ceinture, ne leur deſcend » que juſqu'aux mollets. De là juſqu'aſſez » près de la cheville du pied, règne un cer- » cle d'aſſez larges dentelles, qui pendent » de la jupe de deſſous. Pour chauſſure, elles

» elles portent des souliers. Les Métives & » les Négresses ne peuvent porter ni la mante, » ni la jupe : ce sont des habillemens réser- » vés aux Espagnoles, à qui ce privilège » donne celui de prendre le titre de *Senora*, » quand elles ne l'auraient point par leur rang » ou leur naissance. »

PORTO-BELO.

La ville de Saint-Philippe de Porto-belo, doit son origine à la bonté de son port, dont elle tire son nom. Suivant les observations des Français, (année 1735) elle est située à neuf degrés, trente-quatre minutes, trente-cinq secondes de latitude du nord ; &, suivant celles du père Feuillée, à deux cents soixante-dix-sept degrés, cinquante minutes de longitude du méridien de Paris, ou deux cents quatre-vingt-seize degrés, quarante-une minutes du pic de Ténériffe. La ville est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne, qui environne le port. On n'y compte pas plus de cent trente maisons, toutes de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage est de pierre. Elle est fort peuplée, à l'arrivée des flottes ; mais l'intempérie du climat en fait sortir tous les habitans, aussi-tôt qu'elles sont parties, & il n'y reste ordinairement que les Nègres, les Mulâtres, le gouverneur, les commandans des forts, les alcaldes & la garnison, qui est de cent vingt-cinq hommes

envoyés de Panama. Pendant le séjour des galions, les vivres sont rares & fort chers à Porto-belo. On est obligé de faire venir le maïs, le riz, la cassave, les porcs, la volaille & toutes les racines de Carthagène. Les bestiaux viennent de Panama. La côte fournit d'excellens poissons, & la campagne donne beaucoup de fruits.

Comme la ville touche presque aux montagnes & aux bois, les tigres y font souvent d'étranges ravages pendant la nuit, & il n'y a point alors de sûreté pour les poules, pour les chiens & même pour les enfans, malgré les piéges qu'on ne cesse de leur tendre à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres craignent cependant peu ces animaux furieux. Lorsqu'ils vont couper du bois dans les forêts, ils s'arment d'un épieu de sept ou huit pieds de long, & d'un bois fort dur, dont la pointe est endurcie au feu, & ils tiennent à la main droite une espèce de coutelas. Le tigre commence toujours le combat, il s'élance sur le bras dont son adversaire tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe; il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme; alors le Nègre lui décharge sur la jambe un coup de coutelas, & lui coupe le jarret. L'animal furieux se retire un peu en arrière, sans quitter l'épieu, & veut revenir pour saisir le bras avec son autre patte, mais le Nègre lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jarret, & qui le met à sa discrétion.

Il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses pieds & sa tête.

On peut dire que Porto-belo est l'entrepôt de toutes les richesses de l'ancien & du nouveau Monde. Cette même ville, que tous ceux qui aiment la vie fuyent à cause du mauvais air, est très-habitée pendant que les flottes y séjournent. Aussi-tôt que l'on apprend à Carthagène que les vaisseaux du Pérou sont arrivés a Panama, les galions mettent à la voile pour Porto-belo. Alors une chambre de médiocre grandeur coûte jusqu'à mille écus de loyer, pour le tems de la foire. « A peine » les vaisseaux sont-ils amarrés dans le port, » qu'on dresse, près de la Bourse, une » grande tente, pour chaque chargement, » composée des voiles de chaque vaisseau. » Les propriètaires des marchandises sont » présens lorsqu'on les apporte dans ces ma- » gasins, pour reconnaître leurs ballots aux » marques qui les distinguent. Ce sont les » matelots seuls qui les chargent sur des brou- » ettes, & qui partagent entr'eux le salaire. » Pendant ce travail des gens de mer, on » voit arriver de Panama, plusieurs cara- » vanes de cent mules chacune, chargées » de caissons qui contiennent l'or & l'argent » du Pérou. Les uns sont déchargés à la » Bourse, les autres au milieu de la place, » sans que dans la confusion d'une si grande » foule, il arrive jamais de vol, de perte » ou d'autre désordre. » Tant que dure cette foire, la ville est remplie d'une quan-

tité étonnante de marchands, & le port eſt couvert de navires & de barques, dont les unes apportent, par la rivière, toutes les marchandiſes du Pérou, & les autres de Carthagène, des vivres pour la ſubſiſtance de ceux que leurs affaires y attirent; mais après leur départ, la ville eſt auſſi-tôt déſerte. Cette grande foire ne doit pas durer plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce port.

Les deux provinces de Darien & de Veraguas, n'offrent rien qui ſoit digne de fixer l'attention du lecteur; mais, quoique celle de Carthagène ſoit dépendante de l'iſle Eſpagnole, comme elle eſt ſituée ſur la côte de Tierra-firme, nous nous croyons obligés de parler de ſa capitale avec quelqu'étendue.

CARTHAGENE.

La ville de Carthagène eſt ſituée à dix degrés, vingt-cinq minutes, quarante-huit ſecondes & demie de latitude du nord; & à deux cents quatre-vingt-deux degrés, vingt-huit minutes, trente-ſix ſecondes de longitude oueſt du méridien de Paris, & trois cents un degrés, dix-neuf minutes, trente-ſix ſecondes de celui du pic de Téneriffe. La baye & le pays de Carthagène, qui portaient autrefois le nom de *Calamari*, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Baſtidas. Alonſo d'Ojéda, Americ Veſpuce, & Hernandez d'Oviedo, tentèrent inutilement de

s'y établir à différentes reprifes, ils furent toujours repouffés par les naturels. Enfin ces Indiens furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la ville de Carthagène en 1527.

Cette ville eft fituée fur une ifle de fable, qui, formant un paffage étroit vers le fud-oueft, ouvre une communication avec la partie nommée Tierra-bomba, jufqu'à Boca-chica. Elle eft abfolument environnée de la mer, à l'exception de deux endroits, qui font forts petits. Un pont de bois communique de la ville à fon unique fauxbourg, qui eft bâti fur une autre ifle, liée au continent par un autre pont de bois. Après Mexico, il eft certain que Carthagène eft la plus belle ville de l'Amérique. C'eft la réfidence du gouverneur, qui depuis 1739 relève, pour le militaire, du viceroi de la Nouvelle-Grenade. La ville a fon tribunal particulier, compofé de régidors, parmi lefquels on élit tous les ans deux alcaldes. La baye a deux lieues & demie d'étendue, nord & fud, & beaucoup d'eau fur un très-bon fond, & c'eft dans cette baye que les galions arrivent, pour y attendre que l'armadille du Pérou fe foit rendue à Panama. Au premier avis qu'ils reçoivent de fon arrivée, ils prennent la route de Porto-belo.

Le commerce de cette ville eft très-confidérable, & l'on y voit dans le tems de la foire un très-grand nombre de négocians des provinces intérieures, telles que Santa-Fé,

Popayan & Quito, qui y apportent leurs propres fonds, & ceux qui leur ſont confiés pour des commiſſions. Ils s'y rendent avec de l'or, de l'argent monnoyé, en lingots & en poudre, avec beaucoup d'émeraudes; mais qui ont bien perdu de leur prix, depuis qu'on ceſſe de les eſtimer en Europe.

Carthagène eſt peuplée d'habitans qui ſont diviſés en différentes races. Les Blancs forment deux eſpèces, celle des Européens, qu'on appelle Capetons, & celle des Créoles ou des Blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers eſt peu conſidérable. Les Créoles poſſédent les terres, & parmi eux, il s'en trouve d'un ſang très-noble, & qui deſcendent des Eſpagnols, qui, après y avoir exercé les premiers emplois, ont jugé à propos de s'y établir.

« Après les Noirs ou les Nègres & les Mulâtres, qui viennent d'un Blanc & d'une Noire, ou d'un Nègre & d'une Blanche, la troiſième eſpèce, provenue des Blanches avec les Mulâtres, ou des Mulâtreſſes avec les Blancs, ſe nomme ici comme en Orient, les *Tercerons*. La quatrième eſt celle des *Quarterons*, qui vient du mêlange des *Tercerons* avec les Blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mêlange des *Quarterons* avec les Blancs, eſt celle des *Quinterons*. A ce cinquième degré il n'eſt plus queſtion de race Nègre. Les *Quinterons* ne ſont pas diſtingués des Blancs, & l'enfant d'un Blanc & d'une *Quinterone*, porte le nom d'Eſpagnol

Cet enfant se croirait griévement insulté, si on le supposait d'une autre race. Cependant avant que d'arriver à cette classe, il y a bien des inconvéniens qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Nègre, on reconnaît une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mêlange de ces deux races avec le sang Indien, ou des deux races ensemble. La race du père fournit encore une distinction. Entre les *Tercerons* & les Mulâtres, les *Quarterons* & les *Tercerons*, & de même pour les suivans, on compte ceux qui se nomment *Tente en el ayre*, c'est-à-dire, enfant de l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans nés du mêlange des *Quarterons* ou des *Quinterons*, avec le sang Mulâtre ou *Terceron*, sont nommés *Salto-atras*, c'est-à-dire, Saute-en-arrière, parce qu'au lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, en se rapprochant de la race des Nègres. De même tous les enfans sortis du mêlange avec le sang Indien, depuis le Nègre jusqu'au *Quinteron*, sont nommés *Sambos* de Nègre, de Mulâtre, de *Terceron*, &c. »

On peut bien se persuader que la plûpart de ces Indiens ignorent exactement à quelle classe ils appartiennent. A compter depuis les Mulâtres jusqu'aux *Quinterons*, ils sont tous vêtus à l'Espagnole, & presque tous exercent des arts méchaniques, au lieu que les *Chapetons* & les Créoles, s'attachent uniquement au commerce, & préfèreraient la plus affreuse

misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

On distingue aussi deux sortes de Nègres, les libres & les esclaves, qui se subdivisent encore en Créoles & en *Bozales*, ou nouveaux venus. Ces derniers sont employés à la culture des terres, où ils ont la liberté de travailler dans la ville, moyennant qu'ils partagent ce qu'ils gagnent avec leurs maîtres. Ils vont nuds comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne qui leur couvre à peine les parties naturelles. Les Négresses ne sont pas plus modestement habillées. Celles de la campagne cultivent les champs avec leurs maris, & celles de la ville vendent des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, & d'autres alimens. Elles ont les mammelles pendantes, & peuvent sans se gêner alaiter leurs enfans, qu'elles portent continuellement sur le dos, sans leur faire changer de situation.

Les Carthagénois portent pour habillement une veste de toile fine, les culottes de même & les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune distinction de rang. En 1735, ils ont commencé à se servir de perruques. Plusieurs vont nue tête, & les cheveux coupés jusqu'au chignon, d'autres portent un bonnet de toile très-fine, & tous se servent d'éventail tissus d'une espèce de palme fort déliée.

Les femmes blanches ont une sorte de jupe de taffetas uni, qu'elles appellent *Pol-*

lera, qui leur pend juſqu'aux talons. Un pourpoint leur couvre le reſte du corps. Lorſqu'elles ſortent, elles prennent la mantille. Celles qui ne ſont pas abſolument de la claſſe des blanches, mettent par-deſſus la pollera une autre jupe déchiquetée, dont les trous laiſſent voir la couleur de celle qui eſt deſſous. Elles ſe couvrent la tête d'un petit bonnet de toile, en forme de mitre, qui répond perpendiculairement au front, & dont les bords ſont garnis de dentelles. Leur chauſſure eſt une eſpèce de mules, où elles ne peuvent faire entrer que la pointe du pied. Elles paſſent triſtement leur vie dans le fond de leur appartement, à ſe faire bercer dans leur hamac, pendant la chaleur du jour. Les hommes ne ſont pas ennemis de ce plaiſir.

Il ne faudrait point chercher des ſavans à Carthagène; les hommes qui habitent ce pays ne ſortent de leur léthargie que lorſque les vaiſſeaux arrivent, & ils rentrent dans leur état d'indolence auſſi-tôt qu'ils ſont partis. Les deux ſexes ne manquent cependant ni d'eſprit, ni de pénétration, & la charité envers les Européens, qui paſſent aux Indes pour y chercher la fortune, & qui y trouvent plus ſouvent la misère & la mort, eſt une de leurs vertus favorites. Ces étrangers, qu'on appelle Pulizons, ſont de vrais aventuriers, dans leſquels perſonne n'oſant prendre confiance, ſe trouvent réduits à paſſer la nuit à la porte d'une égliſe, & à vivre de la caſſave bouillie que les cordeliers diſtribuent chaque jour

aux pauvres qui ſe préſentent. Lorſqu'on les voit réduits à ce pitoyable état, qui les jettent dans une maladie, appellée *Chapetonade*, les Négreſſes & les Mulâtreſſes libres s'empreſſent de les retirer dans leurs maiſons, & de les faire guérir; & pour l'ordinaire s'ils en réchappent, elles les épouſent ou les font épouſer à leurs filles.

Les riches, les pauvres, les nobles & les roturiers, tous ont à Carthagène la même paſſion pour l'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel, & ſans diſtinction de ſexe, d'âge & de rang, tous ont la même fureur de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. La plus grande marque d'eſtime & d'amitié qu'une femme puiſſe donner à un homme, c'eſt d'allumer du tabac & de lui en préſenter dans les viſites qu'il lui fait; ce ſerait offenſer cruellement une femme, que de refuſer cette galanterie de ſa main: la danſe eſt l'amuſement chéri des Carthagénois.



CHAPITRE II.

Religion, Mœurs & Usages des Indiens de Tierra-Firme.

PRESQUE tous les voyageurs nous assurent que les Indiens de ces vastes contrées n'ont ni temple, ni autel, ni aucune marque extérieure de religion : cependant Purchas dit positivement qu'ils croyent qu'il y a un Dieu au ciel, & que ce dieu est le soleil, mari de la lune. Ils adorent également ces deux astres comme les suprêmes divinités du monde. Ils reconnaissent un mauvais principe auteur de tous les maux qu'ils souffrent, & pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums & du maïs. Cet être ténébreux leur apparaît souvent, à ce que disent les prêtres, qui sont en même tems législateurs, médecins & ministres de la guerre ; & l'imagination mélancolique des Indiens ne sert pas peu à accréditer les rêveries qu'ils débitent à ce sujet.

Le pouvoir que ces prêtres s'arrogent de forcer le diable à répondre aux questions qu'ils lui font, leur donne une grande autorité sur toute la nation, & la finesse qu'ils ont de ne faire ces conjurations magiques

qu'en ſecret, ajoute encore au reſpect qu'on leur porte. Ils y employent les contorſions, les cris, les grimaces & les hurlemens les plus affreux, & l'on dit qu'ils ont l'habileté d'y contrefaire les cris des bêtes féroces & le chant de tous les oiſeaux. Il faut ajouter à cet horrible tapage, le bruit de certaines pierres qu'ils frappent en cadence, & le ſon lugubre des tambours, des flûtes de cannes, & celui que peuvent rendre quelques os de bêtes liés enſemble. Faiſant ſuccéder à un bruit affreux un morne ſilence, ils parviennent à en impoſer à ce peuple imbécille.

Ces prêtres, conſidérés comme médecins, ont une aſſez ſingulière manière de traiter leurs malades. Le voyageur Wafer nous rapporte : « qu'ils font aſſeoir l'infirme ſur une pierre, » & qu'enſuite le prêtre médecin prend un » petit arc & de petites flèches, & les tire » le plus vîte qu'il lui eſt poſſible contre » le corps de ſon malade, qui eſt tout nud. » Leur adreſſe à tirer de l'arc, dit le même » auteur, les fait toujours rencontrer fort juſte, » & de plus il y a un arrêt à la flèche, » afin qu'elle ne pénètre qu'autant qu'il le » faut. Si la flèche ouvre une veine remplie » de vent, & qu'alors le ſang en ſorte avec » quelqu'impétuoſité, le médecin & ceux » qui ſont préſens à l'opération ſautent de » joie, & témoignent par leurs geſtes que » l'opération a été heureuſe. »

Les Indiens de la province de Darien, de même que ceux de l'Amérique ſepten-

trionale, prennent leurs résolutions de guerre dans une assemblée générale de la nation, & l'effet suit aussi-tôt. Les femmes suivent leurs maris, combattent avec eux, & manient la flèche & l'arc avec beaucoup d'adresse. Les prisonniers de guerre sont ordinairement brûlés ; mais avant l'exécution, on a grand soin de leur arracher une dent, & c'est par elle qu'on jure dans les circonstances les plus intéressantes. Ces sauvages n'assistent à leur conseil que la pièce de coton sur le corps, l'écharpe sur la cuisse, l'anneau sur le nez ou sur la bouche, le collier de dents, de coquilles ou de rassade autour du cou. Ces sortes de colliers pèsent jusqu'à vingt ou trente livres, & descendent fort souvent sur le nombril. Après avoir formé quelques danses, ils prennent place dans la cabane où se tient le conseil, & un jeune garçon allume un rouleau de tabac, & va tour à tour leur souffler au nez quelque bouffées de fumée ; ce qui est regardé parmi eux comme un grand honneur & une marque de profond respect.

La polygamie est une loi établie dans toutes ces contrées, & si le mari prend quelque dégoût pour sa femme, il est libre de s'en défaire. Lorsque les filles sont devenues nubiles, on les oblige à porter le tablier, & confinées dans leur cabane, jusqu'à ce qu'on les demande en mariage ; elles ne paraissent même devant leur père qu'avec un voile sur le visage. Aussi-tôt qu'une

fille a été promiſe à un jeune homme, elle paſſe pendant ſept nuits ſous la garde de ſon père, ou en l'abſence de celui-ci, ſous celle de ſon plus proche parent, enſuite il la remet entre les mains de ſon mari. On invite à la fête tous les Indiens de l'habitation. Les hommes s'y rendent avec des haches, & les femmes avec un demi-boiſſeau de maïs : les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs; on place tous ces préſens à la porte de la cabane nuptiale; & quand cette longue cérémonie eſt achevée, les hommes entrent dans une autre cabane, où le marié les reçoit avec honnêteté, & leur préſente à chacun un verre de quelques liqueurs fortes : les femmes ſont reçues de la même manière. Toute la compagnie étant raſſemblée, les pères des nouveaux époux arrivent. Celui du marié prononce un fort long diſcours, après lequel il ſe met à danſer juſqu'à perdre haleine, & ſe mettant à genoux, il préſente ſon fils à la mariée, dont le père eſt auſſi à genoux & la tient par une main. Le père de la fille ſe lève alors, & danſe à ſon tour, mais il ne fait heureuſement point de diſcours. Après cette danſe, les époux s'embraſſent, & tous les hommes courent, armés de leur hache, vers une portion de terre qui a dû être marquée pour l'habitation des jeunes mariés. Les arbres ſon bientôt abbatus, & le terrein défriché; les femmes & les enfans ſèment le maïs &

les autres grains, & bientôt la cabane eſt élevée : on ſe met à boire, & la fête ne finit que lorſqu'il n'y a plus de liqueur forte.

Ces ſauvages puniſſent l'adultère avec d'autant plus de rigueur, que pour en arrêter les funeſtes effets, ils ſouffrent parmi eux des femmes publiques. La femme convaincue de ce crime eſt impitoyablement condamnée à être brûlée vive, à moins qu'elle ne prouve qu'on lui a fait violence, & l'homme pour lors porte ſeul la peine. Le ſupplice d'un homme qui débauche une fille, eſt de lui enfoncer dans l'urètre un bâton hériſſé d'épine qu'on y tourne pluſieurs fois. Il ſuccombe ordinairement, mais on lui laiſſe la liberté de ſe guérir.

Malgré la pluralité des femmes, qui dans nos pays cauſeraient ſans doute d'étranges ſcènes, les Indiens vivent en bonne intelligence avec elles, & la concorde règne dans toutes ces familles. Elles ſont, il eſt vrai, chargées des plus viles fonctions du ménage, mais elles n'en ſont pas moins aimées & eſtimées de leurs maris. Jamais on ne voit un Indien battre ſa femme, ni même s'emporter contre elle & lui dire des injures groſſières.

Dès qu'une femme eſt délivrée, ſes voiſines la conduiſent elle & ſon enfant à la rivière, & les lavent dans l'eau courante. On enveloppe le nouveau né dans une écorce d'arbre, & on le couche dans un petit ha-

mac. Les garçons apprennent à nager, à tirer de l'arc & à jetter la lance de très-bonne heure, & c'eſt en quoi conſiſte toute leur éducation; à douze ans, ils commencent à accompagner leurs pères à la chaſſe, & à treize ou quatorze ils doivent ſe couvrir les parties naturelles avec une eſpèce d'entonnoir. Les filles aident leurs mères dans les travaux domeſtiques : elles tirent des cordons d'écorce : elles font de la ſoie d'herbe : elles épluchent le coton & le filent, pour en faire de la toile.

Il faut que ces ſauvages ayent quelque légère idée des peines & des récompenſes d'une autre vie, puiſqu'ils portent à manger aux ames, & qu'ils célébrent des fêtes anniverſaires pour les morts ; comment peut-on dire qu'ils n'ont aucune notion de l'immortalité de l'ame ? Ce n'eſt pas la ſeule contradiction que l'on trouve dans les voyageurs.

Autrefois les peuples de la Nouvelle-Grenade enſeveliſſaient leurs caciques avec des colliers d'or, garnis d'émeraudes, & ils enterraient avec eux tout ce qu'ils avaient poſſédé de plus précieux pendant leur vie, ſans oublier des vivres pour leur long voyage. Le peuple imitait ſes maîtres, & quelquefois les femmes ſuivaient leurs maris dans le tombeau. De ces barbares coutumes, il leur en eſt reſté une qui fait horreur. Lorſqu'une femme qui nourrit ſon enfant vient à mourir, on attache ce petit infortuné à ſa mammelle, & on l'enterre avec elle, parce que, diſent-

ils, il resterait orphelin. Ils croyent que les ames de leurs guerriers sont immortelles, & vont dans un lieu délicieux jouir de toutes les sensualités de la vie animale. Pour obtenir la même immortalité, il suffit de se faire enterrer avec eux. Pour perpétuer la mémoire de ces héros, on célèbre des fêtes annuelles, qui consistent en chansons à la louange du défunt, en regrets sur sa perte, & en malédictions contre l'ennemi qui l'a tué. Si ce guerrier est mort dans un combat, on fait du mieux que l'on peut une statue qui représente son adversaire, & on la met en pièces avec d'étranges imprécations. Lorsqu'on s'est bien enyvré pendant la nuit, aux premiers rayons du soleil, on met l'image du défunt dans un grand canot, rempli de tout ce qu'il aimait pendant sa vie ; on va brûler le tout de l'autre côté de la rivière. La fête est terminée par une danse, où l'immodestie des femmes pourrait choquer la pudeur la moins ridicule, & par l'assoupissement général de toute l'assemblée.

Purchas nous certifie que les prêtres des nations qui habitent les côtes de Cumana, sont chargés de la fonction d'ôter la virginité aux filles qui se marient ; mais il ne nous dit rien des cérémonies nuptiales de ces peuples.

La taille ordinaire des Indiens de ces contrées est entre cinq & six pieds. Ils sont bien proportionnés, & sans aucune difformité naturelle. La plûpart ont les os fort

gros & la poitrine large ; d'ailleurs ils ſont d'une grande agilité. Les femmes ſont plus petites, & d'un embonpoint, qui n'ôte rien à l'élégance de leur taille ; elles ont l'œil vif & le regard agréable. Les deux ſexes ont le viſage rond, le nez court & écraſé, les yeux gros & brillans, quoique gris, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lèvres fines, la bouche petite & le menton bien formé. Ils ont tous les cheveux noirs qu'ils entretiennent avec beaucoup de ſoin. Leur teint eſt de couleur de cuivre clair, ou d'orange ſèche, & leurs ſourcils ont la noirceur de l'ébène.

Nous allons rapporter, ſur la foi de Lionel Wafer, un phénomène fort étrange, & touchant la vérité duquel, il ne craint point d'atteſter tous ceux qui ont fait le voyage de l'iſthme de Panama : c'eſt celui d'une race d'Indiens blancs. « A la vérité, dit-il, » le nombre de ces Blancs n'eſt pas comparable à celui des Indiens couleur de » cuivre ; d'ailleurs leur peau n'eſt pas d'un » auſſi beau blanc que celle des Anglais, » c'eſt plutôt un blanc de lait ; & ce qu'il y » a de plus ſurprenant, c'eſt qu'ils ont le » corps tout couvert d'un duvet de la même » blancheur, & ſi fin qu'il n'empêche pas » de voir la peau. Les hommes auraient » la barbe blanche, s'il la laiſſaient croître ; » ils ſe l'arrachent, mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les ſour» cils & les cheveux auſſi blancs que la peau,

» & leurs cheveux, longs de ſept ou huit
» pouces, paraiſſent friſés. Ces Indiens ſont
» moins gros que les autres. » Le même
Wafer ajoute que leurs ſourcils ſont courbés en arc, & qu'ils forment un croiſſant dont la pointe eſt recourbée en bas. Il croit que c'eſt par cette raiſon qu'ils voyent fort clair pendant la nuit, pour peu que la lune jette quelque peu de lumière, & qu'alors ils diſtinguent facilement les objets les plus éloignés. Les autres Indiens les appellent d'un nom qui ſignifie *yeux de lune*. Mais ſi cette race particulière d'hommes a l'avantage de voir pendant la nuit, d'un autre côté, elle ne peut ſupporter la lumière du ſoleil, & l'eau qui lui découle continuellement des yeux, l'oblige de ſe tenir renfermée autant de tems que cet aſtre éclaire l'horiſon. Ces Indiens blancs ſont peu robuſtes, mais extrêmement vîtes à la courſe, ils ſont fort mépriſés des Indiens couleur de cuivre, & ils leur rendent bien la pareille. Il faut ſouvent bien moins de différence entre les hommes pour les rendre ennemis. Cela n'empêche cependant pas les ſexes de chaque nations d'avoir des commerces fort intimes.

Les Indiens de Tierra-firme aiment tous à ſe peindre le corps de diverſes figures d'oiſeaux, d'hommes & d'arbres ; ce ſont les femmes qui exercent cet art, elles y emploient fort habilement les couleurs rouge, jaune & bleue, détrempées dans une ſorte d'huile. Cette peinture ſe ſoutient dans tout

ſon éclat pendant quelques ſemaines, & enſuite elle ne demande qu'à être légèrement rafraîchie. Lorſque les Indiens partent pour la guerre, ils ſe font peindre le viſage de rouge, les épaules & l'eſtomac de noir, & le reſte du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Quelquefois pour rendre ces traits ineffaçables, ils ſe piquent la peau avec des pointes d'épines; alors ils ne ſe couvrent d'aucun vêtement, excepté une feuille de palmier qu'ils tournent en entonnoir, dont on ſoupçonne facilement l'uſage, & qui eſt ſoutenue par un cordon, qu'ils attachent autour de leurs reins. Les femmes couvrent leur nudité avec une pièce de coton ou de drap. Dans leurs habitations, mais ſeulement lorſqu'ils doivent ſe trouver aux aſſemblées publiques, ils portent de longues robes de coton, dont les manches ſont larges & ouvertes, & ne vont qu'à la moitié du bras. On en voit qui ſe couvrent la bouche avec une plaque d'or ou d'argent, d'une forme ovale, échancrée au-deſſus, & figurant une eſpèce de croiſſant, dont les deux pointes remontent vers le nez. Au lieu de plaque les femmes ont un anneau qui leur pend de même ſur la bouche, & dont la grandeur eſt proportionnée à la qualité de leurs maris. Comme cet anneau eſt attaché au nez, il arrive qu'il s'abaiſſe inſenſiblement ſous le poids, & que quand elles deviennent vieilles, cette partie du viſage leur deſcend juſqu'à la bouche. On ôte ces plaques & ces

anneaux pour manger, & on les replace après le repas. Les chefs portent un anneau à chaque oreille, & deux plaques d'or, une ſur l'eſtomac, & l'autre ſur le dos, dans les jours de cérémonie. Ces plaques ont la figure d'un cœur.

Les principaux Indiens aiment à ſe parer de chaînes ou cordons de coquilles recherchées, ou de dents de tigres; ceux du commun ſe contentent d'en porter de coquillages quels qu'ils ſoient. Ils ont ſoin de bâtir leurs cabanes éloignées les unes des autres, & de les placer ſur les bords d'une belle rivière, mais toujours dans des endroits qu'ils croyent inconnus aux Eſpagnols, qu'ils ne ceſſent de regarder comme leurs plus mortels ennemis. Ces cabanes ſe bâtiſſent ſans beaucoup de travail. Ils enfoncent dans la terre des pieux de ſept à huit pieds de haut, & ils les entrelaſſent de bâtons, qu'ils enduiſent avec du mortier. Les toits ſont compoſés de petits chevrons, aſſez bien rangés & couverts de feuilles. L'édifice eſt long d'environ vingt-cinq pieds, ſur huit ou neuf de largeur. Un trou pratiqué au ſommet ſert de cheminée, & le feu ſe fait ſur la terre, au milieu de la cabane. Ils bâtiſſent ordinairement un fort pour défendre leurs habitations réunies. Il eſt long communément de cent trente pieds, & large de vingt-cinq, avec un mur de dix pieds de haut, percé d'un grand nombre de trous, par où l'on peut découvrir l'ennemi, & lui déco-

cher des flèches, ſeules armes de la plûpart de ces ſauvages.

Chaque famille cultive une certaine portion de terre autour de ſon habitation. Le tems de ſemer le maïs eſt au mois d'avril, pour recueillir en ſeptembre. Les épis ſont arrachés avec la main, on fait ſécher le grain, on le réduit en poudre en l'écraſant avec des pierres fort unies, & on en fait diverſes ſortes de boiſſons, dont la principale eſt le *chiqua-copa*. Avec des platanes fraîchement cueillies, rôties dans leurs gouſſes, & écraſées enſuite dans une gourde, après les avoir pelées, ils compoſent une liqueur qu'ils nomment *miſla*. Les platanes ſecs, ſéchés, broyés & convertis en gâteaux, leur tiennent lieu de pain, ainſi que les yams, les patates & la caſſave. Ils aſſaiſonnent toutes leurs viandes avec le ſeul piment. Les hommes conſtruiſent les cabanes, abbatent les arbres & nettoyent les plantations; & les femmes plantent le maïs, préparent les boiſſons & tous les alimens. La chaſſe eſt l'exercice favori de ces Indiens, & ils y ſont ſi bien exercés dès l'enfance, qu'il eſt rare qu'au vol ils manquent le plus petit oiſeau d'un coup de flèche qu'ils lui décochent. Ils font ſouvent des chaſſes générales, & leur coutume eſt de manger ſur le champ tout le gibier que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Ces parties de plaiſirs durent quelquefois vingt jours. On attribue à leurs chiens une propriété

fort ſingulière. Lorſque ces animaux ont laſſé un porc ſauvage, n'oſant pas ſe jetter ſur lui, ils l'entourent, & le tiennent ainſi enfermé au milieu d'eux, juſqu'à l'arrivée des chaſſeurs; alors ils ſe retirent tous, dans la crainte d'eſſuyer des coups de flèches.

Dans leurs voyages, le ſoleil ſert de guide à ces ſauvages; & ſi quelques nuages le dérobent à leurs yeux, ils obſervent l'écorce des arbres, & le côté le plus épais leur fait connaître celui du midi. On croit qu'ils étaient autrefois antropophages, du moins eſt-ce le prétexte qui les a fait traiter avec tant d'inhumanité par les Eſpagnols; mais il ne paraît pas qu'il reſte parmi eux la moindre trace de cette barbare inclination.

Fin de la Deſcription du Royaume de Tierra-Firme.



EMPIRE DU PEROU.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Empire du Pérou.

Les géographes placent le Pérou, cette partie la plus considérable de l'Amérique méridionale, entre les deux cents quatre-vingt-onze, & les trois cents dix-sept degrés de longitude, & entre le sixième degré de latitude du nord & le trente-sept du sud. Dans cette vaste étendue, ils comprennent le Tucuman, qui a fait, depuis long-tems, partie de sa vice-royauté. Sa longueur, disent-ils, est d'environ huit cents vingt lieues, du sud-est au nord-est, & sa plus grande largeur ne passe point deux cents quatre-vingt lieues de l'est à l'ouest : ils lui donnent pour borne au nord, Tierra-firme ; à l'orient, les provinces des Amazones & de Rio de la Plata ; au midi, le Chili & la terre Magellanique ; & au couchant, la mer du Sud ou pacifique. Ensuite ils établissent la division civile du pays en trois audiences royales ; celle de Lima ou de los Reyes, celle de Quito, & celle de

la Plata, dans laquelle ils mettent la province de los Charcas & celle de Tucuman, & ils le partagent en deux provinces eccléſiaſtiques, qui répondent à ces deux archevêchés, celui de Lima & celui de Plata. Mais ſans nous arrêter à la deſcription qu'ils nous font du Pérou, nous allons extraire, avec le plus de briéveté qu'il nous ſera poſſible, les nouveaux mémoires que deux ſavans voyageurs viennent de communiquer au public, & qui renferment tout ce qu'il y a de plus certain à ce ſujet.

La vice-royauté du Pérou n'embraſſe aujourd'hui que les pays qui ſont ſous la juriſdiction des audiences de Lima, de los Charcas & du Chili, ſous leſquels ſont encore compris les gouvernemens de Santa-cruz de la Sierra, du Paraguay, de Tucuman & de Buenos-aires, néanmoins ces derniers ont leurs gouverneurs particuliers ; mais qui, quoiqu'abſolus dans les affaires politiques, civiles & militaires, reconnaiſſent cependant la ſupériorité du viceroi.

Ce gouvernement s'étend au nord depuis la côte de Tumbez, par les trois degrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, juſqu'aux terres Magellaniques, environ cinquante-quatre degrés de la hauteur du même pole, c'eſt-à-dire, l'eſpace de mille douze lieues marines. Il confine à l'orient, en partie au Breſil, & eſt borné par la fameuſe ligne de démarcation qui diviſe les domaines des couronnes de Caſtille & de

Portugal, & en partie à la mer du Nord. La mer du Sud le borne à l'occident.

L'audience de Lima, érigée en 1542, comprend dans sa jurisdiction l'archevêché de Lima, & les quatre évêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Areguipa, divisés en quinze provinces, qu'on appelle corrégimens, & qui reconnaissent Lima pour capitale. L'audience de Charcas ne le cède que fort peu en grandeur à celle de Lima, mais elle est infiniment plus peuplée. On y compte l'archevêché de Plata, & cinq évêchés, qui sont, la Paz, Santa-cruz de la Sierra, Tucuman, Paraguay & Buenos-aires, aussi divisés en un grand nombre de corrégimens. L'audience du Chili renferme quatre gouvernemens particuliers; sçavoir, la Maestria-de-campo, Val-paraiso, Valdivia & Chiloé, qui se subdivisent en onze corrégimens. Nous allons donner une idée succincte des villes les plus remarquables de ces riches contrées.

LIMA.

Cette superbe capitale du Pérou est située à douze degrés, deux minutes, trente-une secondes de latitude australe : sa longitude est de deux cents quatre-vingt-dix-neuf degrés, vingt-sept minutes, sept secondes & deux tiers du méridien de Ténériffe. Elle est avantageusement placée au milieu d'une vaste plaine, qu'elle domine entièrement, & qu'on nomme *Rimac*, mot indien qui

ſignifie *celui qui parle*, & que portait une idole du pays, qui un jour s'était, dit-on, aviſée de répondre diſtinctement aux demandes qu'on lui faiſait.

Cette ville renferme pluſieurs beaux édifices, ſes rues ſont parfaitement bien pavées & traverſées par des canaux, dont les eaux paſſent ſous des voûtes & ſervent à la propreté, avec auſſi peu d'incommodité que de danger. La crainte continuelle où l'on eſt des tremblemens de terre, n'a pas permis de donner plus d'un étage de hauteur aux maiſons; mais, quoique baſſes, elles ſont fort agréables à la vue, & on les croirait bâties beaucoup plus ſolidement qu'elles ne le ſont. Le corps du bâtiment eſt conſtruit de pièces de bois, emmortoiſées avec les ſolives du toit. On couvre enſuite ces pièces de cannes ſauvages, en dedans & en dehors, ou d'oſier, pour mieux cacher la charpente. Tout eſt ſoigneuſement recrépi : l'extérieur eſt enduit d'une couche de chaux, & le tout eſt peint en couleur de pierre de taille : les toits ſont plats & unis, & n'ont que l'épaiſſeur néceſſaire pour défendre l'édifice du vent du nord & des rayons du ſoleil. Cette conſtruction cède aux violentes ſecouſſes des tremblemens de terre, & par cette raiſon, elle s'en reſſent moins que ſi l'on y employait des matériaux plus ſolides.

Nous n'entreprendrons point de nombrer l'étonnante quantité de paroiſſes, de chapelles, & de couvens de l'un & l'autre ſexe

que renferme cette capitale du Pérou ; il ſuffit de remarquer qu'elles ſont toutes grandes, en partie bâties de pierre, & enrichies de peintures & d'ornemens précieux.

Les vicerois font leur demeure ordinaire dans un vaſte & ſuperbe palais. Leur gouvernement n'eſt que triennal, mais quelquefois ils ſont continués trois autres années. Leur autorité eſt abſolue. Ils ſont les chefs ſuprêmes des tribunaux, dont les officiers ne ſont faits que pour les aider dans l'expédition des affaires. Ils ne marchent jamais qu'avec un faſte étonnant. Un viceroi du Pérou a deux compagnies de gardes ; l'une à cheval, de cent ſoixante maîtres, dont l'uniforme eſt bleu, avec des paremens d'écarlate, garnis de franges d'argent & la bandoulière de même : cette compagnie, qui n'eſt compoſée que d'Eſpagnols, monte la garde à la principale porte du palais : l'autre compagnie eſt de cinquante hallebardiers, auſſi Eſpagnols, vêtus de bleu, avec les paremens & les veſtes de velours cramoiſi, galonnées en or : ceux-ci font la garde aux portes des appartemens. Cent autres ſoldats d'infanterie ſont toujours prêts à exécuter ſes ordres.

Outre les cours de juſtice, du conſeil de guerre & de celui des finances, auxquelles le viceroi préſide, il donne journellement trois audiences : l'une aux Indiens & aux Mulâtres ; l'autre aux Eſpagnols, & la troiſième aux dames. Toutes les affaires ſont

expédiées par un ſecrétaire d'état avec ſon aſſeſſeur, lorſqu'elles regardent le gouvernement. Celles qui ſe trouvent du reſſort de la juſtice ſont le partage du tribunal qui porte le nom d'audience : elles y ſont décidées ſans appel, à moins qu'on ne puiſſe prouver un déni de juſtice. Ce tribunal eſt composé de huit aſſeſſeurs & d'un fiſcal civil, qui ont trois ſalles d'aſſemblées dans le palais, l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les plaidoiries. Les cauſes criminelles ſe jugent dans une quatrième ſalle, par quatre alcaldes de *Corte* & un fiſcal criminel. La chambre des comptes eſt composée d'un régent qui préſide, de cinq maîtres des comptes, de deux maîtres des réſultats & deux ordonnateurs, avec quelques ſurnuméraires. On y règle tout ce qui appartient à la diſtribution & à l'adminiſtration des finances.

Le tribunal, nommé la caiſſe royale, eſt composé d'un facteur, d'un maître des comptes & d'un tréſorier, avec titre d'officiers royaux : leur juriſdiction s'étend ſur les biens du domaine royal, & ſur le quint du produit des mines. Le corps de ville eſt formé de corrégidors, ou échevins, d'un alférez réal, ou lieutenant royal de police, & de deux alcaldes, tous officiers choiſis entre la principale nobleſſe. Par un privilège particulier de Lima, la juriſdiction de ſon corrégidor ne s'étend que ſur les Indiens. La caiſſe des morts eſt un tribunal qui connaît de toutes

les causes de ceux qui sont morts intestats, ou chargés de dépôts, sans avoir laissé d'héritiers légitimes. Les négocians ont aussi leur tribunal, composé d'un prévôt des marchands & de deux consuls, avec un assesseur. L'archevêque a son tribunal de l'officialité; celui de l'inquisition consiste en deux inquisiteurs & un fiscal, tous trois à la nomination du grand inquisiteur d'Espagne. Il y a un hôtel des monnoies avec les officiers nécessaires, & une université qui a produit quelques savans estimés dans l'Europe.

La ville de Lima est peuplée d'Espagnols, de Nègres, de races de Nègres, d'Indiens, de Métifs, & d'autres races qui proviennent du mêlange. On fait monter le nombre des Espagnols à environ dix-huit mille, entre lesquels on compte une très-grande quantité de familles d'une noblesse distinguée, qui se soutiennent avec d'autant plus de facilité, qu'à Lima, le titre de commerçant n'est point incompatible avec celui de noble. Une loi, aussi ancienne que la conquête, porte « que sans déroger, & sans craindre l'exclusion des ordres militaires, on peut » exercer le commerce aux Indes. »

Les Nègres & les Mulâtres qui forment à Lima proprement la classe du peuple, y exercent tous les arts méchaniques. Les Indiens & les Métifs cultivent les terres, font des ouvrages de poterie, & vendent les denrées aux marchés; car tout le service

domeſtique ſe fait par les Nègres & les Mulâtres, ou libres ou eſclaves.

Le luxe eſt à Lima le vice de tous les rangs & de tous les états, & il n'eſt arrêté par aucun reſpect. Pour étaler ſa magnificence, il ſuffit de pouvoir la ſoutenir par ſes richeſſes, ou être aſſez extravagant pour l'entretenir en courant à ſa ruine. C'eſt dans l'ajuſtement des femmes que ſe remarque ſur-tout l'amour de ce faſte deſtructeur des fortunes les mieux cimentées.

Tout l'habillement des dames de Lima ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe de toile, qui ſe nomme *Fuſtan*, une jupe ouverte & un pourpoint. Quelquefois elles portent autour du corps une eſpèce de mante, qui n'eſt pas fermée; le jupon, attaché au-deſſous du ventre, ne deſcend que juſqu'au milieu des mollets, & de-là juſqu'à la cheville, pend une dentelle fine, qui permet de voir le bout des jarretières, brodées d'or ou d'argent, & quelquefois ornées de perles. L'autre jupe eſt de velours ou d'une étoffe très-riche, & ordinairement fort chargée d'ornemens. Les manches de la chemiſe, longues d'une aune & demie & larges de deux, ſont garnies de dentelles & diverſement attachées. Par-deſſus la chemiſe eſt le pourpoint, dont les manches ſont très-grandes, & forment une figure circulaire; elles ſont de dentelles, avec des bandes de fine batiſte entre-deux. La chemiſe eſt arrêtée aux épaules avec des rubans qui tien-

nent au corſet : enſuite les manches rondes du pourpoint ſe retrouſſent ſur les épaules, & celles de la chemiſe par-deſſus : elles y ſont arrêtées, & ces quatre rangs de manches forment quatre eſpèces d'aîles qui deſcendent juſqu'à la ceinture. En été, il n'y a point de femmes qui n'ayent la tête couverte d'un voile de linon, garni de dentelles ou de franges. Il faut remarquer que toutes ces dentelles ſont pour l'ordinaire couſues ſi près les unes des autres, qu'à peine peut-on diſtinguer la toile ſur laquelle elles ſont appliquées : ajoutons qu'on les choiſit entre les plus belles de Brabant, & que toutes les autres paraiſſent trop communes ; enſorte qu'une ſeule chemiſe coûte ſouvent plus de mille écus. En hiver les femmes portent dans la maiſon un *rebos*, qui n'eſt qu'une ſimple pièce de flanelle ; ſi elles vont en viſite, le *rebos* eſt orné de dentelles, ou de franges d'or & d'argent.

Entre tous les agrémens de la nature, la petiteſſe du pied, eſt ce que priſent le plus les femmes de Lima, & elles raillent avec une ſorte de vanité les Européennes de l'avoir trop grand. Pour elles, le leur n'a jamais plus de ſix pouces de long : leurs ſouliers ſont plats & ſans ſemelle ; une pièce de maroquin ſert tout à la fois de ſemelle & d'empeigne. Elles l'attachent pour la forme avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries. Leurs bas ſont de ſoie blanche, parce que cette couleur donne une eſpèce d'élégance

gance à la jambe, qui eſt preſqu'entièrement découverte.

Les femmes de Lima ont généralement les cheveux noirs, fort épais & ſi longs, qu'ils leur deſcendent juſqu'au deſſous de la ceinture, elles les relèvent, & en forment cinq ou ſix treſſes qu'elles attachent derrière la tête avec des épingles de diamans, quelquefois de la groſſeur d'une noiſette. Ce qui reſte des treſſes, vient négligemment tomber ſur les épaules, dans la forme d'un cercle applati. Les côtés des cheveux ſont accommodés en boucles, qui deſcendent de la partie ſupérieure des temples juſqu'au milieu des oreilles, & chaque temple eſt couverte d'une mouche de velours noir. Les pendans d'oreilles ſont des brillans, avec des glands ou houppes de ſoie noire : elles placent à leur cou des carcans de perles & des roſaires, enrichis de pierres fines. Nous ne parlons point des bagues de diamans & des bracelets ; mais nous remarquerons particulièrement que ſur l'eſtomac, elles portent une plaque d'or, chargée de brillans, attachée par un ruban qui ceint le corps, & que la femme d'un ſimple particulier, ne ſe montre pas dans la ville, ſans avoir ſur elle en ornemens, la valeur de trente ou quarante mille écus. Pour aller à l'égliſe, elles prennent une jupe & un voile de taffetas noir : pour la promenade, c'eſt une cape & une jupe ronde, & elles ſe font ſuivre par pluſieurs eſclaves.

Presque toutes ces femmes sont belles ou au moins jolies & d'une taille moyenne. Elles ne gâtent jamais la beauté de leur teint par le pernicieux usage du fard, qui vieillit nos dames Européennes, avant qu'elles soient sorties de la première jeunesse. Elles ont de très-beaux yeux & la peau d'une extrême blancheur. On leur accorde de l'esprit, beaucoup de pénétration & de justesse dans la façon de penser : leur conversation est douce & amusante ; mais on leur reproche d'être hautaines, à l'égard de leurs maris, & de chercher tous les moyens possibles pour les gouverner despotiquement. Ce défaut, dont les charge l'historien dom d'Ulloa, est celui du sexe en général.

Les plus délicieux parfums sont à Lima d'un usage général. Les femmes sur-tout n'épargnent rien pour s'en procurer. Elles aiment les fleurs avec une sorte de passion, & elles en entrelassent dans leurs cheveux, & même en garnissent leurs manches, ensorte que l'approche d'une femme est annoncée par les gracieuses vapeurs qu'elle exhale. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Négresses même imitent les femmes de qualité en tout, & que ce que nous rapportons des unes doit s'entendre des autres, à quelques nuances de ridicule près. Toutes sont passionnées pour la musique & la danse, ce qui entretient dans la nation, un ton de gaieté & de bonne humeur qui ne se trouve ailleurs que fort rarement.

En général les habitans de Lima ont de l'esprit, de la pénétration & une grande envie de s'instruire. Ils sont naturellement fiers & délicats sur le point d'honneur, mais d'ailleurs polis & très-sociables. Les Mulâtres, moins éclairés, sont rudes, altiers, inquiets & querelleurs.

Quoique la contrée dans laquelle Lima est située, soit privée des pluies douces qui fertilisent la terre dans les autres climats, l'industrie y a suppléé par l'ouverture d'une quantité prodigieuse de canaux, dont l'eau facilite aux habitans les moyens de cultiver leurs possessions : aussi voit-on dans toute la plaine de vastes champs de froment & d'orge, des luzernes pour la nourriture des chevaux, des plantations de cannes de sucre, des oliviers, des vignes, & des jardins qui produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Le pain qu'on mange à Lima est excellent & n'est pas cher : cependant les boulangers sont fort riches. Une raison de leur opulence, c'est qu'outre le grand nombre d'esclaves qui leur appartiennent, ils reçoivent volontiers ceux que leurs maîtres veulent faire châtier pour quelque faute, & se chargeant de leur nourriture, ils payent encore au maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Il n'y a point de punition plus cruelle pour un esclave, & le seul moyen de le contenir, est de le menacer de l'envoyer travailler chez le boulanger. On dit qu'en peu de jours

l'efclave le plus vigoureux eft tout-à-fait affaibli.

Le mouton eft la viande que l'on fert le plus communément fur les tables de Lima. On y mange fort-peu de bœuf ; la volaille y eft excellente, & les perdrix, les tourterelles & les farcelles y font affez bonnes, mais la plus grande confommation eft celle de la chair de porc. On apporte des montagnes du veau gelé, qu'on regarde comme un mets fort délicat. Toute la préparation confifte à tuer les veaux, & à les laiffer deux jours à l'air dans les bruyères, pour les faire geler. Le poiffon eft auffi fort abondant. On y boit différentes fortes de vins, dont les plus excellens viennent de Lucumba & Dulac. Les confitures font d'un ufage commun, ainfi que le chocolat.

Pour entretenir toutes les branches du luxe que portent à un extrême degré les habitans de cette fameufe ville, ils ont befoin du grand commerce qu'ils entretiennent avec toutes les provinces du Pérou. Toutes les marchandifes qui viennent de l'intérieur des terres font dépofées à Lima, pour être embarquées fur la flottille, qui part du port de Callao, & qui fe rend à Panama vers le tems de l'arrivée des galions. Les négocians de Lima vont porter ces marchandifes à la foire, avec leurs propres fonds, & au retour, ils renvoient à leurs commettans les denrées d'Europe qu'ils ont rapportées, ce qui leur produit un double gain, indé-

pendamment de celui qu'ils tirent de leurs propres effets.

CUSCO.

Suivant Herrera la position de Cusco est à treize degrés & demi de latitude australe, & à soixante-dix-huit degrés de longitude du méridien de Tolède : quelques-uns placent cette ville à cent vingt lieues espagnoles de Lima, & d'autres à cent quatre-vingt ; mais, quoi qu'il en soit, elle est fort peu connue des étrangers. Sous le règne des Yncas, elle était non-seulement la capitale de leur empire, mais même la plus magnifique & la plus opulente du Pérou. On attribue sa fondation à l'empereur Mango-Capac. Les anciens historiens nous disent qu'au milieu de Cusco, les Yncas avaient ménagé une vaste place, d'où sortaient quatre grandes rues, qui représentaient les quatre parties de la monarchie du Pérou, dans lesquelles les peuples de chaque province eurent la liberté de s'établir, avec la permission d'y suivre les usages des pays de leur naissance, pourvu qu'ils adorassent le soleil, regardé comme le père des Yncas. Les autres rues de Cusco étaient longues & étroites, mais l'on y comptait un grand nombre de palais & d'édifices royaux, dont l'or & l'argent faisaient la principale décoration.

Cette fameuse ville est aujourd'hui de la grandeur de Lima : elle se trouve située

dans un terrein fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Les maisons sont bâties de pierres, couvertes de tuiles rouges : les appartemens sont bien distribués, & les ouvrages des menuisiers y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes.

Les tribunaux de justice sont à Cusco les mêmes que ceux qui sont établis dans toutes les villes de la domination espagnole. On compte dans cette ville environ quatre mille habitans de sang espagnol & plus de douze mille Indiens. Le voisinage des montagnes y rend l'air un peu froid, & a fait souvent souhaiter aux citoyens qu'on transférât la ville dans la vallée d'Yucay, qui étant défendue de toutes parts contre les injures de l'air, passait, du tems des Yncas, pour un des plus délicieux séjour du monde. C'est dans ce lieu qu'on transporte les malades de Cusco, & ils ne sont jamais long-tems à s'y rétablir. Dans une montagne assez proche de cette ville, en 1556, on tira d'un rocher une masse d'or, de la grosseur d'une tête d'homme, & les artistes jugèrent, dit l'historien Garcilasso, que si le hazard ne l'eût pas fait découvrir trop-tôt, il y avait beaucoup d'apparence que tout le rocher se fût converti en or.

On voit encore sur une colline, au nord de la ville, les ruines d'une forteresse que les Yncas avaient fait bâtir pour leur sûreté.

Elle avait par plusieurs souterreins, une libre communication avec le palais impérial. Les pierres, qui ont résisté au tems, & qui s'élèvent encore au-dessus de ces décombres, sont si grandes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment, sans le secours d'aucune machine, on a pu les tirer des carrières, & les transporter dans le lieu où elles sont employées.

QUITO.

La situation de cette ville est à treize minutes, trente-trois secondes de latitude australe, & deux cents quatre-vingt-dix-huit degrés, quinze minutes, quarante cinq secondes, comptées du méridien de Ténériffe. Elle est bâtie sur le penchant de la montagne de *Pichincha*, célèbre par sa prodigieuse hauteur, & encore plus par les richesses qu'une fabuleuse tradition suppose qu'elle renferme. Elle est assez bien bâtie, riche & très-peuplée. On y distingue quantité de nobles familles qui descendent des premiers conquérans, & qui se sont conservées dans leur lustre, sans aucun commerce avec les autres habitans. Ces derniers sont partagés en quatre classes : les Espagnols ou blancs, les Métifs, les Indiens ou naturels du pays, & les Nègres & leurs descendans. A Quito, on appelle Métifs, comme dans toutes les autres villes de l'Amérique, ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes, avec cette

différence que dès la feconde ou la troifième génération, ils paffent pour Blancs. Leur couleur eft obfcure & même un peu rougeâtre, mais moins que celle des Mulâtres; il y en a beaucoup qui tirent fur le blanc, & qui pourraient paffer pour tels, s'il ne leur reftait certaines marques qui les décèlent.

Entre environ foixante mille habitans qui compofent le peuple de Quito, les Efpagnols font les plus confidérés, mais on nous les repréfentent comme les plus pauvres & les plus miférables de la ville, & l'on prétend que leur fierté eft infupportable & leur fainéantife extrême. Les Métifs moins orgueilleux, font tous orfévres, peintres, fculpteurs &c. & laiffent aux Indiens les occupations purement méchaniques.

L'habillement des hommes eft, fous une cape, une cafaque fans plis, qui leur defcend jufqu'aux genoux. Les manches font fans paremens, ouvertes des deux côtés, & fur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons. La richeffe des particuliers règle le prix des étoffes & des ornemens. Les Indiens portent une forte de caleçon, de toile blanche de coton, qui leur prend depuis la ceinture jufqu'au milieu de la jambe. La partie inférieure, qui va le long de la jambe, eft ouverte & garnie d'une dentelle groffière. Ils ne font point ufage de chemifes, & fe couvrent le corps d'un fac de

coton noir, dans lequel ils paſſent la tête & les bras qui demeurent nuds. Par-deſſus cet ajuſtement, ils mettent un manteau de ſerge, percé au milieu, pour paſſer la tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. Telle eſt leur parure, qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Les dames portent une chemiſe, qui leur deſcend juſqu'à la ceinture, & un pourpoint, appellé *Juhon*, orné de dentelles, une jupe, qu'on nomme *Faldelin*, & une manteline, qui leur enveloppe tout le haut du corps. Leurs cheveux ſont arrangés en treſſes, qu'elles croiſent près du chignon en forme de bourrelet. Leur tête eſt deux fois ceinte d'un ruban, nommé *Balaca*, qu'elles nouent près de la temple, du côté où les deux bouts ſe rencontrent.

Les Eſpagnols ſont d'une taille bien proportionnée; les Métifs, tous de celle au-deſſus de la médiocre, & les Indiens généralement petits. La chevelure des Indiens eſt noire, rude & groſſière; & la plus grande injure qu'on puiſſe leur faire, c'eſt de la leur couper. Ils n'ont jamais de barbe; car on ne peut pas donner ce nom à quelques poils courts, qui leur viennent dans un âge avancé.

On remarque qu'à Quito le nombre des femmes eſt beaucoup plus conſidérable que celui des hommes; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'à trente ans le tempérament des hommes commence à s'affaiblir, au lieu

qu'à ce même âge celui des femmes prend de nouvelles forces.

Les Indiens & les Métifs de Quito font pour la plûpart de hardis voleurs, & il se passe peu de jours que les marchands n'ayent lieu d'en faire la triste expérience ; c'est pourquoi ils sont obligés de payer une patrouille qui se promène pendant toutes les nuits dans les rues. On ne regarde pas comme un crime de dérober les choses comestibles ou des ustensiles de table. Celui qui est surpris, volant une pièce d'argenterie, en est quitte pour dire *yanga*, ce qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention; il rend la pièce, & on le laisse retirer.

Ce climat, quoique situé sous l'équateur même, ne se ressent presque jamais de chaleurs incommodes, & il y a des cantons où le froid est très-sensible. Dans d'autres, on jouit d'un printems continuel. On en donne pour raison, l'élévation du terrein au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la terre; élévation qui diminue la chaleur, parce que les vents y sont plus subtils, & la congélation plus aisée. Pendant toute l'année, les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes. Ainsi la douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un pays qu'on croirait inhabitable; suivant le cours ordinaire de la nature : mais ces avan-

tages ſont cruellement balancés par des pluies terribles, par de violens orages & par d'affreux tremblemens de terre, qui ſemblent menacer la nature entière d'une ruine prochaine, & ces inconvéniens n'empêchent pas que le pays ne ſoit de la plus grande fertilité. Tout le commerce eſt entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le pays, & les autres amenés par l'eſpoir du gain; car les riches Eſpagnols de Quito ſe croiraient déshonorés s'ils s'abaiſſaient à négocier.

Tout ce détail convenait à la ville de Quito, avant le terrible tremblement de terre qui l'a ruinée de fond en comble, & peut-être ne s'eſt-elle pas encore relevée de ce déſaſtre.

LE PARAGUAY.

Cette grande province comprend quatre gouvernemens, celui du Tucuman, celui de Santa-Cruz de la Sierra, celui du Paraguay particulier & celui de Rio de la Plata. Ces quatre gouvernemens ſont ſoumis pour le militaire au viceroi du Pérou, & pour le civil à l'audience royale de los Charcas. Tout le monde attribue à Sébaſtien Cabot la première découverte du Paraguay propre, qui eſt borné au nord par la grande rivière des Amazones; au midi, par les terres Magellaniques; à l'orient, par le Bréſil & la mer du Nord; à l'occident, par le Tucuman,

le grand Chaco, la province de los Charcas & celle de Santa-Cruz de la Sierra. Il a pour capitale la ville de l'Aſſomption, & comprend tout ce qu'arroſe le fleuve Paraguay, juſqu'à ſa jonction avec le Parana. Les colonies du gouvernement Eſpagnol du Paraguay ſe réduiſent à la ville de l'Aſſomption, à celle de Villa-Rica, & à quelques autres lieux peu conſidérables.

Suivant un mémoire imprimé à la fin des voyages de M. Frézier, édition d'Hollande, le premier établiſſement des jéſuites au Paraguay, a commencé par cinquante familles d'Indiens errans, que ces pères raſſemblèrent ſur le rivage de la rivière de Japſur, dans le fond des terres ; & depuis cet établiſſement juſqu'en 1717, ces peuplades étaient tellement augmentées, que dans trente-une, répandues dans ſix cents lieues du pays, on comptait cent vingt-un mille cent ſoixante-un Indiens. L'auteur de ce mémoire aſſure que ces peuples civiliſés occupent les plus belles terres de tout le pays, ſitué à deux cents lieues des Portugais pauliſtes du côté du nord, & vers le ſud à deux cents lieues de la province de Buenos aires, à cent lieues de celle du Paraguay. Dans le tems que l'auteur écrivait, ils étaient diviſés en quarante-deux paroiſſes, gouvernées ſouverainement par autant de jéſuites. Dans chaque peuplade il y a de grands magaſins, où les ſujets dépoſent leurs vivres & leurs marchandiſes, ſans pouvoir

rien garder par devers eux. La principale fonction des officiers de police, eſt de connaître le nombre des familles, de leur communiquer les ordres du père, d'examiner le travail de chacun ſuivant ſon talent, & de diſtribuer & promettre des récompenſes. D'autres inſpecteurs veillent aux travaux de la campagne, & reçoivent la déclaration des grains, qui, ſous de grièves peines, doivent être verſés dans les magaſins. Il y a auſſi des diſtributeurs qui, deux fois par ſemaine, fourniſſent aux Indiens les portions néceſſaires pour leur ſubſiſtance, & les jéſuites commandent à tous ces ſubalternes.

Toute liqueur enyvrante eſt inconnue dans ces peuplades. L'Indien eſt élevé dans la crainte de Dieu, le reſpect pour le père jéſuite, la vie ſimple, & le dégoût des biens temporels. Dans chaque paroiſſe, il y a un certain nombre de ſoldats diſciplinés par régimens, & qui ont leurs officiers. Leurs armes ſont dépoſées dans des magaſins, & on ne les leur confie que quand il faut marcher ou faire l'exercice. Tel eſt en ſubſtance tout ce qui ſe trouve de plus important dans le mémoire de l'anonyme; & pour donner une idée plus claire de l'état des miſſions du Paraguay, nous emprunterons ce qu'en dit le fameux hiſtorien dom d'Ulloa, ſans abſolument adopter toutes les parties de cette deſcription, ſouvent contredite par des témoignages plus récens.

Les miſſions du Paraguay, dit dom d'Ul-

loa, ne ſe bornent pas à la province de ce nom. Elles s'étendent en partie ſur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman & de Buenos-aires. Depuis près d'un ſiècle & demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations Indiennes, répandues dans les terres de ces quatre évêchés. Les jéſuites, avec leur zèle ordinaire, commencèrent ces conquêtes ſpirituelles par les Guaranies, Indiens dont les uns habitaient les bords des rivières d'Uruguay & de Parana, & les autres, cent lieues plus haut, les terres qui ſont au nord-oueſt de Guayra. Les Portugais, ne ſongeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faiſaient des courſes continuelles ſur ces peuples, enlevaient pour l'eſclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, & les employaient au travail des plantations : mais pour mettre les nouveaux convertis à couvert de cette diſgrace, on prit le parti de les tranſplanter au nombre de plus de douze mille dans les terres du Paraguay, & l'on y joignit à peu près le même nombre de ceux de Tapé, dans la ſeule vue de leur aſſurer à tous une vie plus ſûre & plus tranquille. Ces peuplades, groſſies avec le tems par de nouvelles converſions, augmentèrent juſqu'au point qu'en 1734. . . . on comptait trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranies, qui contenaient plus de trente mille familles ; & leur nombre croiſſant de jour en jour, on penſait alors à fonder trois nouveaux

bourgs. Une partie de ces trente-deux peuples est du diocèse de Buenos-aires & l'autre du diocèse du Paraguay. Cette même année il y avait sept peuplades de la nation des Chiquitos dans le diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habitans faisait penser aussi à multiplier le nombre des villages.

Les missions du Paraguay sont environnées d'Indiens idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, & les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez ces barbares, & leurs peines n'y sont pas toujours inutiles ; ils inspirent quelquefois le goût du christianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leurs pays & passent dans les villages chrétiens, où ils reçoivent le baptême après les instructions convenables. A cent lieues des missions, il se trouve une nation idolâtre, nommée *Guenoas*, qu'il est fort difficile d'amener aux lumières de l'évangile, non-seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licencieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs Métifs, & même quelques Espagnols noircis de crimes, à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent, les éloignent des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs, la vie oisive, à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs

erres, leur fait craindre le travail qu'ils envifagent après leur converfion. Cependant la curiofité, ou la tendreffe pour leurs parens, en amène plufieurs, dont quelques-uns fe foumettent au joug de la religion. Il en eft de même des Charuas, peuple qui habite entre les rivières du Parana & d'Uruguay : mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, font plus dociles, parce qu'ils font plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, & qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la ville de Cordoue, d'autres Indiens idolâtres, nommés *Pampas*, font extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la ville ; mais ces quatre dernières nations vivent dans une paix conftante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville de la province de Buenos-aires, on trouve divers peuples guerriers, dont toute la vie fe paffe en excurfions, qu'ils pouffent fouvent avec beaucoup de ravages, jufqu'aux murs de Sant-Jago & de Salta, dans la province de Tucuman. Les autres nations, qui habitent depuis les confins de celle-ci jufqu'aux Chiquitos & jufqu'au lac de Xarayés, font peu connues. Dans ces derniers tems, les jéfuites ont pénétré chez ces peuples, par la rivière de Pilco-Mayo, qui coule depuis le Potofi jufqu'à l'Affomption, fans avoir pu découvrir leurs habitations ; ce qu'on attribue à la vafte étendue de leur pays, ou à leur
humeur

humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont quelques-uns, s'étant laissé approcher des missionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux villages chrétiens, & se sont rendus à leurs instructions. Les *Chiriguans* habitent aussi du même côté, & n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs montagnes.

On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide & tempéré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits & de légumes. On y cultive, en particulier, beaucoup de coton, & l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui n'en recueille plus de deux mille arobes, dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes de sucre, & une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *l'herbe du Paraguay*, & qui fait seule un d'autant plus grand objet de commerce, qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou & du Chili, où il s'en fait une grande consommation. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé & à Buenos-aires, où les jésuites ont un facteur particulier,

dont l'office eſt de les vendre ; car *le peu d'intelligence des Indiens*, ſur-tout des Guaranies, *les rend incapables de ce ſoin.* Le commis emploie le produit de ſa vente en marchandiſes de l'Europe, tant pour l'entretien des habitans de chaque peuplade, que pour l'ornement des égliſes & les beſoins des curés ; mais avant l'emploi de cet argent, on lève le tribut que chaque village, ou plûtôt chaque Indien doit au roi ; ces ſommes ſont envoyées aux caiſſes royales; après quoi, ſans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux curés, pour leurs appointemens, & pour les penſions des caciques. Les autres denrées, que le terroir produit, & le bétail qu'on y élève, ſervent à la nourriture des habitans. Enfin cette diſtribution ſe fait avec tant d'ordre & de ſageſſe, qu'on ne peut refuſer, ſans injuſtice, des louanges à la police que les miſſionnaires ont établie.

A l'exemple des villes Eſpagnoles, chaque peuplade a ſon gouverneur, ſes régidors & ſes alcaldes. Les gouverneurs ſont élus par les Indiens mêmes, & confirmés par les curés, *qui ſe réſervent ainſi de rejetter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonctions.* Les alcaldes ſont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre : mais comme ces magiſtrats dont les lumières ſont fort bornées, pourraient abuſer de leur autorité, *il leur eſt défendu d'infliger la moin-*

dre peine ſans la participation du curé, qui éclaircit l'affaire, & qui livre l'accuſé au châtiment, lorſqu'il le juge coupable : c'eſt ordinairement la priſon ou le jeûne : ſi la faute eſt grave, la peine ſera quelques coups de fouet, & c'eſt la plus grande, parmi des gens qui ne commettent jamais d'aſſez grands crimes, pour mériter une plus ſévère punition. L'horreur pour le vol, pour le meurtre & les autres excès de cette nature, eſt établie dans toutes les peuplades, par les exhortations continuelles des miſſionnaires. Les châtimens même ſont toujours précédés d'une remontrance, qui diſpoſe le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle ; & ces ménagemens de douceur & d'affection mettent le curé à couvert de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Auſſi, loin d'être haïs de leurs Indiens, ces pères en ſont ſi chéris & ſi reſpectés, que quand ils les feraient châtier ſans raiſon, ces ames ſimples, qui ſuppoſent leurs directeurs incapables d'erreur & d'injuſtice, croiraient l'avoir mérité.

Chaque peuplade a ſon arſenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui ſervent à la milice dans les cas où la guerre eſt indiſpenſable, ſoit contre les Portugais, ou contre les nations infidèles du voiſinage. Les armes ſont des fuſils, des épées & des bayonnettes. Tous les ſoirs des jours de fête, on apprend à les manier, par des exercices publics. Les hommes de chaque village

ſont diviſés en pluſieurs compagnies qui ont leurs officiers, en uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la deviſe de leur canton. Les gouverneurs, les régidors & les alcaldes ont auſſi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Tous les villages ont des écoles, pour apprendre à lire & à écrire : il y en a pour la danſe & pour la muſique, où l'on fait d'excellens élèves, parce qu'on n'y admet perſonne ſans avoir conſulté ſon inclination & ſes talens. Ceux à qui on remarque du génie apprennent la langue latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maiſon du curé, il y a divers atteliers, de peintres, de ſculpteurs, de doreurs, d'orfévres, de ſerruriers, de charpentiers, de tiſſerans, d'horlogers, & d'autres profeſſions néceſſaires ou utiles. Les jeunes gens ont la liberté de choiſir celle qui pique leur goût, & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Chaque village a ſon égliſe, grande & fort ornée. Les maiſons des Indiens ſont ſi bien diſpoſées, ſi commodes & meublées ſi proprement, que celles des Eſpagnols ne les valent point, dans pluſieurs bourgs du Pérou : quelques-unes ſont bâties de pierres, d'autres de briques crues, & la plûpart de bois ſimple; mais les unes & les autres ſont couvertes de tuiles. Rien n'eſt négligé dans ces villages : il s'y trouve juſqu'à des fabriques de

poudre à canon, dont une partie eſt réſervée pour les tems de guerre, & l'autre employée aux feux d'artifices par leſquels on ſolemniſe toutes les fêtes, eccléſiaſtiques & civiles. A la proclamation des rois d'Eſpagne, tous les officiers ſont vêtus de neuf, & rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque égliſe a ſa chapelle de muſique, compoſée de voix & d'inſtrumens. Le ſervice divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les égliſes cathédrales, & l'on vante ſur-tout celle des proceſſions publiques. Tous les officiers civils & militaires y paraiſſent dans leurs habits de cérémonie. La milice y eſt en corps; le reſte du peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces proceſſions ſont accompagnées de fort belles danſes: il y a des habits particuliers & fort riches pour les danſeurs.

Entre les édifices publics de chaque village, on voit une maiſon de force, où les femmes de mauvaiſe vie ſont renfermées; elle ſert en même-tems, de ce que les Eſpagnols nomment un *Béaterie*, c'eſt-à-dire, de retraite, dans l'abſence des maris, pour les femmes qui n'ont point de famille. On a pourvu ſingulièrement, non-ſeulement à l'entretien de cette maiſon, mais encore à la ſubſiſtance des vieillards, des orphelins, & de ceux qui ſont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitans ſont obligés de travailler deux jours de la ſemaine, pour

cultiver & ſemer en commun un eſpace de terre convenable; ce qui s'appelle travail de la communauté. Si le produit paſſe les beſoins, on applique le ſurplus à l'ornement des égliſes, à l'habillement des vieillards, des orphelins & des impotens; ainſi nul des habitans ne manque du néceſſaire. Les tributs royaux ſont payés ponctuellement: enfin cette portion du monde eſt le ſéjour de la paix & du bonheur, & ces avantages ſont dûs à l'exactitude avec laquelle les loix y ſont obſervées. Les jéſuites, curés de toutes les paroiſſes de cette nouvelle république, ont beſoin d'exciter aux travail les Guaranies, qui ſont naturellement pareſſeux, & c'eſt par cette raiſon qu'ils prennent auſſi ſoin de faire vendre les marchandiſes des fabriques & les denrées qui proviennent de la culture des champs; au contraire, les Chiquitos ſont laborieux & ménagers, ils pourvoient d'eux-mêmes à la ſubſiſtance de leurs curés, en cultivant une plantation remplie de toutes ſortes de grains & de fruits, qui ſuffit pour l'entretien de l'égliſe & de ſon miniſtre. De leur côté, les curés de cette nation font des proviſions de ferremens, d'étoffes & d'autres marchandiſes, qu'ils donnent en échange à leurs paroiſſiens, pour de la cire & d'autres productions du pays. Ils remettent ce qui leur revient par cette eſpèce de commerce au ſupérieur de leur miſſion, qui n'eſt pas le même que celui des Guaranies, & du pro-

duit de la vente on achète de nouvelles marchandifes, pour les befoins de chaque communauté. Il arrive de-là que les Indiens ne font pas obligés de fortir de leur canton, pour fe procurer leurs néceffités; & que n'ayant point de communication avec d'autres peuples, ils ne font point expofés à contracter les vices dont on s'efforce de les préferver.

L'adminiftration fpirituelle des peuplades n'eft pas moins extraordinaire que le gouvernement politique : chaque village n'a qu'un curé, mais il eft affifté d'un autre prêtre du même ordre, fouvent même de deux, fuivant le nombre des habitans. Ces deux ou trois prêtres, fervis par fix jeunes garçons, qui font l'office de clercs à l'églife, forment, dans chaque village, une efpèce de petit collége, où toutes les heures d'exercice font réglées comme dans les colléges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés eft de vifiter en perfonne les plantations des Indiens, pour les encourager au travail, fur-tout les Guaranies, qui abandonneraient la culture des terres, & fe laifferaient manquer de tout, s'ils n'étaient excités avec une continuelle attention. Le curé n'affifte pas moins régulièrement à la boucherie publique, pour la diftribution des viandes, qui fe fait par rations, à proportion du nombre de perfonnes dont une famille eft compofée. Il vifite auffi les malades, pour leur donner des fecours fpiri-

tuels & les faire ſervir avec charité. Ces ſoins, qui l'occupent preſque tout le jour, lui laiſſent peu de tems pour d'autres offices, dont ſon vicaire eſt chargé. C'eſt le vicaire, par exemple, qui, chaque jour, à l'exception du jeudi & du ſamedi, fait le catéchiſme dans l'égliſe aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, dont le nombre eſt ſi grand qu'il paſſe deux mille dans chaque village. Le dimanche, tous les habitans, ſans diſtinction d'âge, vont recevoir les mêmes inſtructions. »

C'eſt le provincial des jéſuites qui nomme à toutes les cures, parce que, dit-on, ce ſupérieur doit mieux connaître le mérite des ſujets, que les évêques & les gouverneurs.

Quoiqu'il ſe ſoit écoulé beaucoup d'années depuis la formation de ces peuplades, elles ne ſont pas auſſi peuplées qu'elles devraient l'être, par rapport à la petite vérole, aux fièvres malignes & autres maladies peſtilencielles, qui font ſouvent parmi elles d'étranges ravages.

Au reſte, les jéſuites ne ſouffrent pas qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il ſoit, Eſpagnol ou Métif, entre dans leurs miſſions du Paraguay; ils donnent pour raiſon de cette défenſe, la crainte de voir bientôt leurs tranquilles élèves infectés des vices, qui ne déshonorent que trop ſouvent le chriſtianiſme des autres nations, & en cela ils ne ſont pas abſolument crus ſur leur parole.

SANT-JAGO.

Cette capitale du Chili fut fondée par Valdivia en 1541 ; elle eſt ſituée dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, par les trente-cinq degrés, quarante minutes de latitude auſtrale. On lui donne mille toiſes de long, de l'eſt à l'oueſt, & ſix cents de large du nord au ſud. Ses rues ſont larges, droites, bien pavées & s'y croiſent régulièrement. La place qui forme le centre de la ville, eſt un quarré parfait, dont le milieu eſt orné d'une belle fontaine. On y voit de vaſtes palais, de ſuperbes maiſons, & un grand nombre de boutiques. Tous ces édifices ſont de briques crues & fort peu élevés, par rapport aux fréquens tremblemens de terre, qui ont pluſieurs fois détruit la ville preſqu'en entier. On fait monter le nombre des habitans de Sant Jago à quatre mille familles, la moitié d'Eſpagnols & le reſte d'Indiens, ou de races mêlées. Les hommes y ſont bien faits ; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc & les couleurs vives, cela ne les empêchent pas de ſe ſervir de fard, & ſurtout de mettre beaucoup de rouge ; ce qui leur gâte étrangement les dents & les gencives.

L'audience royale de Sant Jago eſt compoſée d'un préſident, de quatre auditeurs, d'un fiſcal pour les Eſpagnols, & d'un autre

pour les Indiens. Le président, quoique subordonné à quelques égards, au viceroi du Pérou, est tout à la fois gouverneur & capitaine général du Chili. Le corps de la ville, dont le corrégidor est le chef, consiste en plusieurs régidors & deux alcaldes ordinaires. Il y a une chambre des finances, composée d'un trésorier, d'un contrôleur & de plusieurs officiers.

Le terroir de Sant-Jago est abondant en froment. On y recueille quantité d'excellent chanvre ; il produit de très-bons fruits de toute espèce, & on y engraisse une prodigieuse quantité de bestiaux. L'huile du Chili est admirable. Ce sont ces denrées qui font la base du commerce du pays. Celui que les habitans entretiennent avec les Indiens de la frontière, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de merceries. Ces barbares qui habitent une contrée riche en or, préfèrent à ce métal, source de la plûpart de nos crimes, un simple morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & de jeunes garçons, pour ces bagatelles, dont ils prisent l'usage. Cette sorte de traite est appellée *Rascatar*, c'est-à-dire, rançonner. Les Guases, race mêlée du sang Espagnol, se rendent dans le pays de ces Indiens, & s'adressent directement aux pères de familles ou anciens. Le chef avide des nouveautés qu'on étale à ses

yeux, & prévenu déjà en faveur du marchand, qui l'a mis dans ſes intérêts par quelques verres de vin, lui permet de trafiquer dans l'habitation, & fait publier que l'Eſpagnol eſt ami des Indiens, & qu'on peut ſe fier à lui. Alors le Guaſe parcourt toutes les cabanes, convient du prix de chaque marchandiſe, & la livre ſans crainte, en annonçant le tems de ſon départ; & ce jour-là chacun ſe rend à ſon habitation pour lui ſouhaiter un bon voyage, & lui remettre fidélement le prix dont il eſt convenu. Autrefois on portait beaucoup de vin à ces barbares; mais comme ſouvent, dans leur ivreſſe, ils prenaient les armes & aſſommaient les marchands, on ne leur porte plus que des uſtenſiles de fer & des merceries.

Il reſte encore un grand nombre de peuples que les Eſpagnols n'ont jamais pu ſoumettre à leur domination, & qui tombent ſur le Chili dans le tems qu'on croit n'avoir rien à craindre d'eux. Pour commencer une guerre, il ſuffit qu'un ſeul Indien crie qu'il faut prendre les armes, & les hoſtilités ſont la ſuite prochaine de cette première rumeur. Leur manière de déclarer la guerre, c'eſt d'égorger juſqu'au dernier Eſpagnol qui ſe trouve chez eux ſur la foi des conventions, ou de ravager les villages dont ils ſont voiſins. Souvent, ils font courir la flèche, c'eſt-à-dire, qu'ils font avertir en ſecret d'autres nations Indiennes qu'ils vont tomber ſur les Eſpagnols, & qu'elles peuvent venir parta-

ger le butin qu'ils comptent faire. Ils choisissent un chef qu'ils nomment *Toqui*, & sous sa conduite, au milieu de la nuit, ils se jettent sur les habitations Espagnoles, & massacrent tout ce qu'ils y rencontrent, sans distinction de sexe ni d'âge : s'ils se trouvent assez forts, ils attaquent les villes & les forteresses, & continuent souvent ces ravages pendant plusieurs années. Durant la paix, ils s'occupent à ensemencer quelques terres, & à fabriquer des *ponchos* ou manteaux pour leur propre usage, & ils passent le reste du tems à boire d'une espèce de cidre composé réellement de pommes, dont leur päys abonde. Ils logent dans des cabanes assez mal construites, & n'y vivent que de racines & de farine de maïs, ou de quelqu'autre grain.

Lorsque les Espagnols veulent faire la paix avec ces nations féroces, ils font donner avis aux Indiens de la frontière, qu'à certain jour marqué, il se tiendra un *parlemento*. Les chefs Indiens se rendent dans le lieu indiqué, ils viennent saluer le président, qui doit leur verser à boire de sa propre main, & leur distribuer quelques bagatelles, fort précieuses à leurs yeux : on convient ensuite des conditions du traité, après quoi ils se retirent au quartier qu'ils ont choisi, & qui est à peu de distance des tentes des Espagnols. Le président va leur rendre visite, les régale de quelques tonneaux de vin, & l'on ouvre une foire,

où l'échange des marchandises se fait avec beaucoup de bonne-foi. Quelques efforts que l'on fasse pour engager ces peuples à goûter les principes du christianisme, jusqu'à présent on a peu réussi, & au moindre cri de guerre les missionnaires se voyent abandonnés de ceux qu'ils croyaient avoir convertis.

CHAPITRE II.

Conquête du Pérou par Pizarre & d'Almagro.

VASCO Nugnés Balboa, gouverneur de la colonie que les Espagnols venaient d'établir dans le Darien, vers l'année 1510, pour donner quelqu'éclat à son administration, prit avec lui cent cinquante hommes, & osa faire des courses dans le continent jusqu'à nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Indiens, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Un jour que le fils d'un cacique, nommé *Comagre*, allié de la colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Indien, indigné de voir des guerriers prêts à s'égorger, pour un métal qu'il méprisait souverainement, lança un coup de pied dans la balance, & renversa ce qu'elle contenait.

Balboa voulut ſavoir par quelle raiſon il en uſait ainſi, & le fils du cacique lui répondit : « Que puiſque c'était apparemment ce
» métal qui leur avait fait abandonner leur
» patrie, qui leur faiſait eſſuier tant de fati-
» gues, courir tant de dangers, & troubler tant
» de peuples qui avaient toujours vécu dans
» une profonde paix, il voulait leur faire
» connaître un pays, dans lequel ils trou-
» veraient dequoi remplir leurs deſirs ;
» mais que pour y pénétrer, ils avaient be-
» ſoin de forces plus nombreuſes, parce
» qu'ils auraient à combattre de puiſſans
» rois & des nations guerrières ; que ces
» pays étaient à ſix ſoleils du ſien, c'eſt-
» à-dire, à ſix journées de marches, en ti-
» rant au midi ; qu'on trouverait d'abord un
» cacique d'une extrême richeſſe, & plus
» loin une grande mer, ſur laquelle on
» voyait des vaiſſeaux un peu moins grands
» que ceux des Eſpagnols, mais équipés de
» voiles & de rames, & qu'au-delà de cette
» mer, on arriverait dans un royaume, où
» l'or était ſi commun, que les habitans
» mangeaient & buvaient dans de grands
» vaſes de ce métal, & le faiſaient ſervir
» aux mêmes uſages qu'il voyait faire aux
» Caſtillans de ce qu'ils nommaient du fer. »
Pour appuyer cet important avis, le jeune cacique offrit à Balboa de lui ſervir de guide, & de le ſuivre avec une partie des ſujets de ſon père.

Quoique le fils de Comagre n'eût parlé

que de ſix journées pour arriver de ſon pays juſqu'au ſommet d'une montagne, d'où l'on découvrait une immenſe étendue d'eau, la difficulté des paſſages, & celle de ſe procurer des vivres y firent employer vingt-cinq jours. On arriva enfin fort près de cette élévation, & Balboa y voulut monter ſeul, pour jouir le premier d'un ſpectacle qu'il deſirait depuis long-tems. A la vue de la mer, qu'il ne put méconnaître, il ſe mit à genoux, il étendit les bras vers le ciel, en rendant grace à Dieu d'un événement ſi avantageux à ſa patrie, & ſi glorieux pour lui-même; enſuite en préſence de ſa troupe, qu'il appella, il prit poſſeſſion, pour les rois ſes maîtres, du pays qui l'environnait & de la mer qu'il venait de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever un gros tas de pierres, il y planta des croix, grava le nom de Ferdinand ſur de grands arbres, & entrant dans la mer juſqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre, il dit: « Vous êtes témoins que » je prens poſſeſſion de cette partie du » monde pour la couronne de Caſtille, & » je ſaurai bien lui en conſerver le domaine » avec cette épée. » Mais ce brave officier ne jouit pas long-tems des avantages que devait lui procurer cette découverte: ſes envieux lui ſuſcitèrent de puiſſans ennemis à la cour d'Eſpagne, & l'on envoya Pédrarias au Darien, qui lui ravit ſon autorité & lui fit bientôt inhumainement trancher la tête.

Pendant que ceci se passait, & que le nouveau gouverneur du Darien faisait des efforts pour se soustraire à l'autorité de l'audience royale de l'isle Espagnole, il songeait en même-tems à pousser ses conquêtes du côté de la mer du sud, & permit à Pizarre, Almagro & Fernand de Luques, prêtre fort riche, de faire entr'eux une association, dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu pour un homme de main, » & long-tems exercé dans les guerres contre les Indiens, serait chargé d'une expédition dans le continent ; qu'Almagro » fournirait toutes les provisions, & prendrait soin des préparatifs, & que Fernand » de Luques ferait les autres dépenses. » Pour donner plus de poids à cette association, on vit Fernand de Luques dire la messe, séparer l'hostie en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses associés. Etrange mélange de piété, d'ambition & d'avarice !

Pizarre partit de Panama vers le milieu du mois de novembre de l'année 1524. Sa flotte consistait en un seul navire & deux canots, & d'Almagro le suivit peu de tems après, sur un vaisseau, qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Nous ne suivrons point ces conquérans dans cette première expedition, qui fut traversée par quantité d'obstacles ; elle employa trois années, & son peu de succès ruina entièrement la fortune des trois associés ; mais Pizarre avait reconnu

reconnu le continent du Pérou, il était descendu sur la côte, & avait eu connaissance des étonnantes richesses du pays, & c'en était assez pour enflammer son courage & redoubler ses espérances. Il remet à la voile au commencement de l'année 1531; mais les vents lui deviennent contraires, & il est obligé d'aborder à la côte du Pérou à plus de cent lieues plus bas qu'il ne se l'était proposé, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. Cette marche fut pénible, on souffrit beaucoup de la disette des vivres, on eut à traverser des rivières larges & profondes; mais le général partageant avec gayeté les travaux de sa petite armée, personne n'osa murmurer. Enfin l'on arriva, sans aucune perte, dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, & presque sous l'équateur. L'abondance des vivres qu'on trouva dans ce bourg, & l'immense butin qu'on y fit, redonnèrent de nouvelles forces aux Castillans, & ils montrèrent une extrême ardeur pour pénétrer dans le Pérou. Ce fut de Coaque que Pizarre fit partir deux de ses vaisseaux, l'un pour Panama, l'autre pour Nicaragua, dont la charge montait à plus de trente mille castillans d'or; monnoie qui est à peu près de la valeur de trois livres douze sols de France. Sans quitter la côte, il s'avança dans une province, à laquelle il donna le nom de *Puerto-viejo*, & pénétra jusqu'à Tumbez où, dans son premier voyage, il avait été fort

accueilli par les Indiens : mais loin de les trouver dans des dispositions pacifiques, il fut forcé de leur faire une guerre cruelle, pour s'opposer à leurs mauvais desseins, & en même-tems, pour venger la mort de trois Espagnols qu'ils avaient sacrifiés à leurs idoles.

Comme Pizarre s'avançait hardiment du côté de la rivière de Puechos, à trente lieues de Tumbez, & que la terreur qu'il inspirait aux peuples de ces contrées, les engageait à lui envoyer des députés pour lui demander la paix, il reçut des ambassadeurs d'un prince nommé Huascar, qui lui faisait demander du secours contre Atahualipa son frère. Il faut remonter à l'origine de cette querelle des deux frères, parce que peut-être sans leur mésintelligence, les Espagnols ne se seraient jamais rendu maîtres du Pérou.

« Huayna, souverain de Cusco, avait » soumis plusieurs provinces à son empire, » & sa domination comprenait une étendue » de cinq cents lieues, à compter depuis sa » capitale. Le pays de Quito avait ses sou- » verains particuliers : il résolut de le con- » quérir. Cette entreprise lui réussit, & le » pays lui plût tant, qu'ayant laissé à Cusco » Huascar, son fils aîné, Mango-Ynca, & » quelques autres de ses enfans, il se re- » maria dans le pays de Quito, avec la fille » du souverain qu'il avait détrôné, & d'elle » il eut un fils nommé Atahualipa, qu'il » aima fort tendrement ; dans un voyage

» qu'il fit à Cuſco, il laiſſa ce fils ſous des » tuteurs, & revint quelques années après » dans ſa nouvelle capitale, où il ne ceſſa » plus de demeurer juſqu'à la mort. En mou» rant, il ordonna que l'Ynca Huaſcar ſon » fils aîné poſſéderait ſes états, avec les » provinces qu'il y avait ajoutées, à la ré» ſerve du royaume de Quito, qui étant ſa » conquête particulière, ne devait pas être » compté entre les provinces de l'empire. » Il en diſpoſa en faveur d'Atahualipa, » ſon fils, dont les ancêtres maternels l'a» vaient poſſédé. »

Auſſi-tôt que Huayna-Capac eut fermé les yeux, Atahualipa s'empara de l'armée & de tous les tréſors de ſon père, & envoya des députés à ſon frère Huaſcar, pour lui annoncer cette triſte nouvelle, lui faire hommage, & lui demander la confirmation du teſtament de leur père commun. Huaſcar répondit que ſon frère devait ſe rendre à Cuſco, & lui remettre l'armée, mais qu'il ne devait pas s'attendre qu'il lui cédât Quito, qui était une des principales frontières de ſon empire; & ſans permettre aux députés aucune diſcuſſion, il marcha contre Atahualipa, avec toutes les forces qu'il pût raſſembler. Atahualipa lui épargna une partie de la route, & les deux armées en vinrent aux mains: la bataille fut ſanglante, dura trois jours entiers, & ne ceſſa qu'après la priſe du brave Atahualipa. Il fut renfermé dans un château, mais peu de jours après,

il trouva le moyen de s'échapper ; & en rentrant dans ses états, il fit croire à ses sujets que son père, pour favoriser sa fuite, l'avait changé en serpent. Cet incident fit recommencer la guerre, qui devint funeste à Huascar : il fut enlevé par un parti de l'armée de son frère. Tel était l'état des choses, lorsque les députés Péruviens se présentèrent devant Pizarre

Il faut, d'après l'historien Garcilasso, rapporter quelques prétendues prédictions qui avaient annoncé l'arrivée des Castillans, & dont la tradition s'était conservée d'âge en âge parmi les Péruviens, sur la supposition que les Yncas descendaient du soleil en ligne directe. On disait que l'aîné des fils d'un Ynca, qui vivait dans les tems reculés, & qui portait le nom d'*Yahuarhuacar*, avait vu un phantôme, appellé *Viracocha*, qui était vêtu d'une longue robe, portant une barbe touffue, & tenant en lesse un animal inconnu au jeune prince, & l'on crut la prédiction expliquée, à la vue des Espagnols qui portaient de grandes barbes, qui avaient les jambes couvertes & des chevaux pour monture. On ne douta plus que l'Ynca Viracocha ne fût parmi eux, & ils passèrent tous pour les descendans du soleil. Le même auteur déjà cité ajoute que l'Ynca Huayna-Capac avait prédit qu'après sa mort, il viendrait dans le pays des étrangers, qui enleveraient l'empire à son fils, changeraient la forme du gouvernement, & détruiraient la

religion des enfans du ſoleil. On peut remarquer qu'il n'y a point de peuple qui n'ait cherché à faire paſſer ſa décadence ou ſon eſclavage pour une ſuite des arrêts du deſtin, en ſuppoſant que ces fables ne ſont pas une pure invention des hiſtoriens, preſque toujours paſſionnés pour le merveilleux.

Pizarre ſentit de quelle importance il était pour le ſuccès de ſon entrepriſe de ſe lier intimement avec l'un des concurrens au trône : il raſſembla ſa petite armée, & prenant pour guide les députés, il ſe mit en marche pour ſe rendre à Caxamalca, où on lui annonça que s'était arrêté l'Ynca Atahualipa. En chemin il rencontra un envoyé de ce prince, qui lui offrit de riches brodequins & des bracelets d'or, en le priant de s'en parer, lorſqu'il ſe préſenterait devant lui, parce que c'était à cette marque que le prince pourrait le reconnaître pour le chef des étrangers, deſcendans du ſoleil.

Pendant le reſte de la route, on ne ceſſa d'apporter des rafraîchiſſemens aux Eſpagnols & de les combler de riches préſens ; mais plus on leur faiſait d'accueil & plus leur crainte redoublait, & leur faiſait concevoir que ce pouvait être une amorce pour les attirer dans quelque embuſcade : cependant les Péruviens, qui regardaient les Eſpagnols comme les exécuteurs des vengeances du ſoleil, ne les traitaient avec tant de cordialité, que pour appaiſer la colère d'un dieu

qu'ils redoutaient. Ayant vu un jour les chevaux mâcher leur frein, ils se persuadèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux, & ils leur furent chercher de l'or & de l'argent en abondance.

On ne trouva point Atahualipa à Caxamalca : il était occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains, de la famille impériale, ou des partisans de son frère ; mais sur l'avis qu'on lui donna de l'approche des Espagnols, il revint aussi-tôt pour les recevoir. Lorsque les députés de Pizarre se présentèrent à l'audience de l'Ynca, ce prince se leva pour les embrasser, & leur dit : « *Capac viracocha, soyez les bien* » *venus dans mes états* ; » & se tournant vers ses courtisans : « Vous voyez, leur dit-il, » la figure & l'habit de notre dieu Viracocha, » tel que notre prédécesseur *Yahuarhuacar* » a voulu qu'ils fussent représentés dans une » statue de pierre ; » ensuite, après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, il les congédia en leur promettant qu'il irait le lendemain voir leur chef.

Pizarre n'avait avec lui que soixante chevaux, & cent hommes d'infanterie. Il partagea les cavaliers en trois compagnies, chacune de vingt hommes, & il les fit ranger derrière un vieux mur, afin que sortant inopinément de ce lieu, elles causassent plus de surprise aux Péruviens ; pour lui il se mit à la tête des fantassins, & attendit, non

ſans quelque incertitude, ce qui devait arriver de ſon entrevue avec Atahualipa, qui s'avançait avec une armée de plus de trente mille hommes.

Nous n'entreprendrons pas de concilier les hiſtoriens, qui tous diffèrent étrangement dans les circonſtances du récit qu'ils font de cette mémorable journée; il nous ſuffira de rapporter que lorſque l'Ynca parut à la tête de ſes troupes, Vincent Valverde jacobin, auquel Zarate accorde le titre d'évêque, marcha vers lui, une croix à la main, & lui adreſſa un long diſcours ſur les vérités de notre religion, qui vraiſemblablement fut aſſez mal rendu par un interprète qui, à ce qu'on aſſure, n'entendait que très-peu de mots Eſpagnols, & qui n'était pas mieux au fait de la langue qu'on parlait à la cour.

On croit, avec quelque raiſon, que pendant cette harangue, pluſieurs Eſpagnols quittèrent leurs rangs, & montèrent ſur une petite tour, où ils avaient découvert une idole, enrichie de plaques d'or & de pierres précieuſes, qu'ils ſe mirent à piller. Cette profanation allait être punie par quelques Indiens, & la rumeur que cela occaſionna, ayant laiſſé croire au frère Valverde, (c'eſt ainſi que le nomme Garcilaſſo) qu'on allait en venir aux mains, il ſe mit à fuir du côté des Eſpagnols, ſans doute pour les engager à ne faire aucun mal aux Péruviens; mais ſes cris furent mal expliqués, & on les prit pour

une exhortation à la vengeance. La cavalerie tomba ſur ces malheureuſes troupes, & en fit un carnage affreux. Pizarre, à la tête de ſon infanterie, vint enſuite, & ſe fit jour, au milieu des morts & des mourans, juſqu'à la litière d'Atahualipa, dont il arracha ce prince infortuné, & le fit priſonnier. Les Péruviens voyant leur Ynca au pouvoir de ſes ennemis, prirent tous la fuite; il y en eut plus de trois mille cinq cents paſſés au fil de l'épée; trois autres mille furent écraſés par la chute d'un mur, & plus de quinze cents ſe trouvèrent étouffés par la foule des fuyards. Le maſſacre dura toute la nuit.

Le lendemain les Eſpagnols pillèrent le camp d'Atahualipa, & ils y trouvèrent une étonnante quantité de vaſes d'or & d'argent, de tentes, d'habits, d'étoffes & des meubles d'un prix ineſtimable. Zarate fait monter la ſeule vaiſſelle d'or du prince à plus de ſoixante mille piſtoles. Cinq mille femmes vinrent ſe mettre entre les mains de Pizarre, que l'Ynca ſupplia d'en agir généreuſement avec elles & avec lui, promettant, pour leur rançon commune, de remplir d'or une ſalle où ils étaient alors juſqu'à la hauteur où le bras peut atteindre: il offrit d'ajouter à ce tréſor, tant d'argent, qu'il ne ſerait pas poſſible aux vainqueurs de l'emporter.

Tandis que les couriers d'Atahualipa traverſaient toutes les provinces de l'empire, afin de raſſembler l'or & l'argent néceſſaires pour

completter la rançon de leur maître, Almagro, attiré par le bruit des ſuccès de Pizarre, arrivait au camp avec un renfort d'Eſpagnols. Il ne put contenir ſon admiration à la vue de tant de monceaux d'or, & l'on doit juger quelle fut ſa colère & ſon chagrin, lorſque les ſoldats de Pizarre lui déclarèrent que les nouveaux venus ne devaient pas eſpérer d'entrer en partage avec les vainqueurs. Nous verrons bientôt les affreux effets que produiſit ce premier démêlé. Almagro diſſimula ſa rage, & Pizarre, feignant de ne voir dans ſon rival qu'un aſſocié & qu'un ami, s'occupa ſérieuſement de la répartition des richeſſes dont la lâcheté des Péruviens, bien plus que la valeur des Caſtillans, venait de le mettre en poſſeſſion. L'hiſtorien Gomara aſſure qu'on trouva treize millions deux cents ſoixante-cinq mille livres en or, & deux cents cinquante-deux mille livres peſant en argent; en ſorte que le quint du roi d'Eſpagne prélevé, chaque cavalier eut pour ſa part huit mille peſos d'or, & ſix cents ſoixante-dix livres d'argent; chaque ſoldat, quatre-vingt mille cinq cents cinquante peſos d'or, & cent quatre-vingt livres d'argent. Pizarre, pour ôter tout prétexte de mutinerie aux gens d'Almagro, leur fit diſtribuer des gratifications, aux uns de mille, aux autres de cinq cents ducats: cependant toutes ces ſommes ne faiſaient pas la cinquième partie de la rançon du malheureux Atahualipa.

Mais la mort du monarque Péruvien était résolue, & Pizarre & ses barbares compagnons ne croyaient leur conquête assurée qu'en se délivrant d'un prince qui pouvait d'un seul mot soulever contre eux un million de sujets. On lui supposa le dessein, peut-être juste, de faire massacrer ses tyrans ; on eut l'audace inouie de le faire paraître devant des juges, qui étaient ses parties, &, malgré l'opposition de quelques braves Espagnols, le cruel Pizarre lui prononça sa sentence de mort, qui fut immédiatement exécutée. Ceux qui s'efforcent de diminuer l'horreur de cette action inique, feignent de regarder le supplice d'Atahualipa, comme un effet de la vengeance du ciel. « Le barbare, » disent-ils, avait fait égorger son frère » Huascar, dans le tems que lui-même voyait » le fer des Européens suspendu sur sa » tête : il avait fait périr la plus grande » partie des princes du sang des Yncas. » Mais appartenait-il aux Espagnols de se rendre les ministres d'un Dieu justement courroucé ? Gomara, plus équitable, condamne cet assassinat, d'autant plus révoltant, que pour donner une couleur de justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le procès, & il remarque que tous ceux qui eurent part à cette scène tragique, périrent malheureusement.

Après ce régicide, Pizarre, malgré les obstacles que lui opposèrent quelques chefs Péruviens, se rendit à Cusco, où il fit un

butin en or & en argent, beaucoup plus considérable que celui dont il s'était emparé à Caxamalca. Il se préparait à pousser ses conquêtes, conjointement avec son associé Almagro, lorsqu'il apprit qu'Alvarado, gouverneur de la province de Guatimala, au Mexique, venait d'aborder aux côtes du Pérou, suivi d'une petite armée d'aventuriers, & qu'il paraissait disposé à lui ravir, ou du moins à partager avec lui la gloire de cette grande entreprise. Il se hâta d'aller au-devant de ce dangereux concurrent, & moyennant deux cents mille pesos d'or & un riche présent de vaisselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises, il l'engagea à s'en retourner dans son gouvernement.

Cependant les Péruviens avaient reconnu pour légitime héritier du trône, Mango-Ynca, frère des deux rois assassinés, & ce prince eut la noble fermeté de se rendre à Cusco, auprès de Pizarre, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de l'héritier présomptif, pour recevoir la rouge, (affectée aux seuls empereurs) des mains du chef Espagnol. Mais pendant qu'Almagro était occupé à la découverte du Chili, & que Pizarre fondait au bord de la mer, sur la rivière de Rimac ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los-Reyes*, quelques officiers Espagnols, soupçonnant que l'Ynca Mango tramait quelque chose contre leurs intérêts, l'enfermèrent dans la forteresse de Cusco. Il y avait déjà deux mois qu'il

y gémiſſait, lorſqu'imprudemment on lui accorda la liberté d'en ſortir, pour ſe rendre à une fête que devaient célébrer quelques-uns de ſes officiers. Ce fut au milieu de cette aſſemblée qu'il expoſa à ce petit nombre de ſujets fidèles, les outrages qu'il venait de recevoir, & la réſolution où il était de ne plus ſe remettre au pouvoir de ſes tyrans. On prit les armes, & en peu de tems les Indiens ſe ſoulevèrent dans l'eſpace de trois cents lieues de pays; & tandis qu'une armée marcha contre Pizarre, qui ſe trouvait dans ſa nouvelle ville de *Los Reyes*, un autre corps de troupe alla fondre ſur Cuſco, & en forma le ſiège régulier, qui dura huit mois. Au bruit de ce ſoulèvement général, que les Eſpagnols appellaient une révolte, Almagro revint promptement du Chili, autant pour ſe rendre maître de Cuſco, dont il diſputait le gouvernement à Pizarre, que pour punir l'Ynca d'une défenſe légitime; mais il donna dans une embuſcade, où le furieux Mango lui tua plus de la moitié de ſon eſcorte.

Le différend qui s'éleva alors entre Pizarre & Almagro, était fondé ſur les lettres que ces deux conquérans venaient de recevoir de l'empereur Charles-Quint: par celles qui ſe trouvaient adreſſées à Pizarre, le pays, qu'il avait découvert, & dont l'étendue était bornée à deux cents cinquante lieues de longueur, était nommé la nouvelle Caſtille, & devait former ſon gouvernement: & les

autres donnaient le nom de nouvelle Tolède au pays plus avancé vers le midi, dont Almagro devait être gouverneur, avec la qualité d'adelantade du Pérou. Or Almagro ſoutenait que Cuſco ſe rencontrait au-delà des deux cents cinquante lieues aſſignées pour le partage de Pizarre, & que cette ville appartenait au gouvernement de la nouvelle Tolède. Dans cette ſuppoſition, il entra à main armée dans Cuſco; il y chargea de chaînes deux frères de ſon concurrent, & ſe fit reconnaître gouverneur de la ville. Cette querelle ne ſe termina que par le ſang d'Almagro, que Pizarre fit verſer ſur un échafaud, après l'avoir vaincu dans une bataille, qui a pris dans l'hiſtoire le nom de la journée des ſalines. Les Péruviens, de même que les Mexiquains, virent leurs tyrans ſe livrer de cruels combats, ſans y prendre aucune part. Ils ne s'intéreſſèrent pas plus à la mort de Pizarre, aſſaſſiné quelque tems après par les amis d'Almagro, qui, après cette affreuſe expédition, firent reconnaître gouverneur du Pérou & de la nouvelle Tolède, don Diegue d'Almagro, ſon fils. Cette grande autorité ne demeura pas long-tems entre les mains de ce jeune guerrier. Il combattit pour venger la mort de ſon père; mais vaincu & pourſuivi par Vacca de Caſtro, nommé gouverneur du Pérou par la cour d'Eſpagne, il fut arrêté & condamné à perdre la tête. Gonzale Pizarre, frère du premier conquérant, leva enſuite l'étendard de la

révolte, & finit ſes jours par le ſupplice des traîtres ; ſes biens furent confiſqués, ſes maiſons raſées, & on éleva une colonne de pierre, ſur laquelle on grava : « La tête » qui eſt expoſée au-deſſus de cette colon- » ne eſt celle de Gonzale Pizarre, traî- » tre & rebelle à ſa majeſté, qui oſa ſe » ſoulever contre ſon autorité au Pérou, & » donner bataille dans la vallée de Xaqui- » xaguana, à l'armée royale, le lundi neu- » vième jour d'août 1548. » Ce qui paraîtra toujours étonnant à la poſtérité, c'eſt qu'au milieu de tant de troubles & de révoltes, l'autorité Eſpagnole ſe ſoit affermie dans ces contrées, ſans que les Indiens ayent jamais fait aucune tentative pour ſe délivrer de leurs barbares vainqueurs.

CHAPITRE III.

Anciens Souverains du Pérou.

SI l'on daigne en croire quelques hiſtoriens, amis du merveilleux, les Péruviens étaient raſſemblés en corps de peuple, ils avaient des loix, une police, & comptaient des rois depuis le déluge ; d'autres plus réſervés n'en ſuppoſent qu'un très-petit nombre avant le fameux Mango-Capac, qu'on doit regarder comme le légiſlateur du Pérou.

Ce prince était sans doute le chef d'une petite nation, qui ayant plus de génie que ses prédécesseurs, adoucit les mœurs féroces de ses sujets, & parvint par sa douceur, ou à force de ruses, à faire goûter sa domination aux peuples voisins. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les fables Péruviennes faisaient remonter jusqu'au soleil l'origine des Yncas : « Le soleil, père du premier Ynca, » dit l'Ynca Garcilasso, touché du triste état » du Pérou, qu'il aimait, envoya son fils » avec sa sœur, pour en civiliser les habi- » tans, leur donner des loix, leur appren- » dre à cultiver la terre, & à se nourrir » des fruits de leur travail ; enfin pour éta- » blir dans le pays une religion, & le culte » du soleil leur père, & pour lui offrir des » sacrifices. » Ces enfans du soleil se trouvèrent aussi-tôt transportés sur les bords du lac *Titicaca*, à environ quatre-vingt lieues de Cusco. Ils étaient unis par les liens du mariage, & le soleil leur avait donné un lingot d'or, avec ordre de le jetter à terre, dans tous les lieux où ils s'arrêteraient, & de se fixer dans l'endroit où ils le verraient s'enfoncer. Ils marchèrent assez long-tems, & s'appercevant enfin que le lingot qu'ils avaient jusque-là infructueusement jetté, s'enfonçait dans la terre & disparaissait à leurs yeux, ils jugèrent qu'ils étaient arrivés au terme de leur course ; ils établirent leur demeure au pied de la montagne d'Huanacauri qui est auprès de Cusco. Ce fut de ce

lieu qu'ils invitèrent les peuplades voisines à venir jouir auprès d'eux d'un bonheur qui leur était inconnu. Beaucoup de sauvages, attirés par la douceur de leurs discours & par la solidité de leurs instructions, s'empressèrent à profiter des avantages qui leur étaient offerts. En peu de tems il se forma diverses habitations : les hommes furent instruits dans l'agriculture ; les femmes apprirent à filer & à faire des ouvrages domestiques ; tout le monde fut heureux, & c'est l'âge d'or des Péruviens. Dans ce pays, le domaine des enfans du soleil avait pour bornes à l'orient le fleuve Paucartambo, & à l'occident la rivière d'Apurimac, c'est-à-dire, qu'il s'étendait depuis Cusco, à environ huit à neuf lieues de chaque côté. Garcilasso conjecture que depuis la fondation de cette ville jusqu'à l'arrivée des Espagnols, il a pu s'écouler un espace de quatre cents ans.

Ce premier souverain portait le nom de Mango-Ynca, & sa sœur, en même-tems sa femme, celui de Mama-Ocello-Huaco. Ynca signifie seigneur, roi ou empereur, & par extension, descendant du sang royal. Dans la suite on y ajouta celui de Capac, comme qui dirait riche en vertus, en talent, en pouvoir ; & les titres de *Huac Cacuyac*, ami & protecteur des pauvres, & de *Intipchurin*, fils du soleil. Le nom de la femme de Mango, était *Coya*, qui signifie épouse légitime, & ce nom était particulièrement affecté à la reine & aux princesses ses filles.

Les

Les autres femmes ou concubines, portaient le titre de *Palla*.

On attribue à Manco Capac plusieurs marques de distinction, pour lui & pour ses successeurs. Il régla que le souverain aurait seul le droit de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur du doigt, tandis que ses sujets seraient dans l'obligation de les laisser pendre dans toute leur longueur. Il voulut qu'une des prérogatives de la suprême puissance, fût d'avoir aux oreilles des pendans fort longs, qu'on passerait dans un trou percé à la partie inférieure de l'oreille, & que l'Ynca régnant se couvrît la tête d'une espèce de tresse de diverses couleurs, qui la serrerait quatre ou cinq fois comme une guirlande, & qui descendant sur le front, s'étendrait d'une temple à l'autre. Il ordonna qu'une frange jaune serait la marque distinctive de l'héritier présomptif, &, que suivant les degrés du sang & les dignités, chaque seigneur serait reconnu par une marque honorable. Ce fut par ce moyen que Manco établit la subordination entre ses nouveaux sujets. Il s'appliqua particulièrement à leur inspirer le goût de l'agriculture, & leur apprit comment il fallait conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles. Il établit un grenier public dans chaque habitation, & nomma un chef pour la gouverner. Entre les loix qu'il fit recevoir au nom du soleil, la première portait l'obligation d'aimer ses semblables comme on s'aimait soi-même. L'a-

dultère, l'homicide, le vol étaient punis de mort. Il n'était permis de se marier qu'à l'âge de vingt ans, & dans sa famille. Ce fut ce prince qui érigea le premier temple au soleil, qu'il fit adorer comme la source apparente de tous les biens, & qui lui consacra des vierges, qui toutes devaient être du sang royal. Il mourut regretté de ses sujets, dont il avait été le législateur, le père & l'ami.

Sinchi Roca succéda à son père Manco-Capac; il fut comme lui doux & juste, & il étendit sa domination, en faisant régner la justice & la paix dans ses états. Son fils aîné Lloque Yupanqui, hérita des vertus de Sinchi Roca. Ce prince se vit contraint d'employer la force des armes, pour réduire quelques nations turbulentes, & ayant laissé le trône à son fils Mayta-Capac, ce dernier assembla une puissante armée, & soumit la province de Tiahuanaca. Ce fut lui qui trouva le secret d'abolir l'affreuse coutume qui subsistait chez les Cuhunicas, d'employer un poison lent, pour se venger de leurs ennemis; il ordonna que, non-seulement les empoisonneurs seraient brûlés vifs, à l'avenir, mais que leurs arbres, leurs grains & leurs maisons seraient enveloppés dans la même sentence: cette loi juste fit cesser entièrement cette barbarie. Ce prince poussa fort loin ses conquêtes: il vainquit les Antis, peuple cruel, qui habitait vers les montagnes, & qui adorait superstitieusement les tigres, les couleuvres & l'herbe appellée *Coca*. Ces idolâtres massa-

craient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre ; ceux de peu de considération étaient inhumainement égorgés sur le champ de bataille, & ils sacrifiaient, avec beaucoup de solemnité, ceux qu'ils jugeaient dignes de ce funeste honneur. Après avoir dépouillé la victime, ils la liaient étroitement à un poteau, & lui déchiquetaient le corps avec des cailloux tranchans. Ensuite ils lui coupaient des lambeaux de chair des gras de jambes, des cuisses, des fesses, &c. que les hommes, les femmes & les enfans dévoraient avec avidité, après s'être teint le visage du sang qui découlait de ces plaies. Les femmes se frottaient de ce sang le bout des mammelles, & donnaient ensuite à téter à leurs nourrissons, dans l'idée de les rendre plus forts, & de leur inspirer de bonne heure une haine irréconciliable contre les ennemis de la nation. Les Antis nommaient sacrifices religieux ces horribles boucheries, & ils plaçaient au rang de leurs divinités, les prisonniers qui souffraient la mort avec une sorte de férocité courageuse.

Les Péruviens doivent à leur Ynca Mayta-Capac, l'invention des ponts d'osiers, tissus & entrelassés, pour passer les rivières, dont la profondeur & la rapidité ne permettent pas l'établissement d'un pont de bois ou de pierres ; & cette utile invention causa tant d'étonnement à plusieurs peuples, qu'ils le reconnurent pour le fils du soleil, & se soumirent volontiers à ses loix. Il subsiste encore aujourd'hui, au milieu d'un marais imprati-

cable, une chaussée de pierres, haute d'une toise & demie, & large de quatre, qui est l'ouvrage de ce prince, & fait l'admiration des voyageurs.

Capac Yupanqui, fils aîné de Mayta Capac, fut un grand guerrier, & conquit plus de vingt nations. Il prononça la peine du feu contre les sodomistes, & fut le premier des Yncas, qui fit une entrée triomphante dans Cusco. Les chefs des peuples vaincus portaient son brancard sur leurs épaules. Son fils Roca recula les bornes de l'empire de plus de cinquante lieues, & fonda une académie dans sa capitale, pour l'instruction des princes de son sang. Yahuar-huacac, appellé au trône par le droit de sa naissance, après la mort de Roca, reçu son nom, qui signifie *pleure sang*, parce qu'en effet il répandit des pleurs de sang dans son enfance. On consulta les devins pour pénétrer ce qu'annonçait un phénomène aussi étrange, & ils prédirent que tous les malheurs étaient prêts à fondre sur l'empire.

La tradition Péruvienne a fait passer d'âge en âge « que l'aîné des fils d'Yahuar-hua- » cac lui ayant causé beaucoup de chagrin » par ses manières hautaines, ce monarque, » pour l'humilier, l'envoya garder les trou- » peaux du soleil, dans des pâturages peu » éloignés de la cour ; & que pendant son » exil, le jeune prince vit en songe un » homme barbu, en habit étranger, qui lui » dit qu'il était aussi le fils du soleil, & frère » de Manco-Capac, & de la Coya-Mama-

» Ocello-Huaco : qu'il se nommait Viraco-
» cha-Ynca, & qu'il venait l'avertir que la
» plus grande partie des provinces de Chin-
» casuya s'étaient révoltées. Cet homme lui
» commanda d'en donner avis à son père,
» & l'avertit en particulier de ne rien crain-
» dre, quelque disgrace qu'il lui survînt,
» parce qu'il lui promettait de le secourir en
» toute occasion. »

Yahuar-huacac fit peu d'attention à l'avis que lui donna son fils ; mais bientôt on apprit à la cour qu'en effet plusieurs peuples, après avoir massacré leurs gouverneurs, s'étaient révoltés, & venaient au nombre de quarante mille hommes pour détruire Cusco. L'empereur effrayé de cette nouvelle, & sans doute trop lâche pour remettre la justice de sa cause à l'événement d'une bataille, prit le parti d'abandonner la ville. Tous les habitans se préparaient à suivre leur maître, lorsque le jeune prince, à qui le nom de Viracocha était resté depuis son rêve, se présenta devant son père ; &, après avoir reproché vivement à ceux qui l'entouraient leur pusillanimité, il rappella leur courage, & les fit jurer de le suivre & de sacrifier leur vie pour la défense de la patrie. En peu de jours il se vit à la tête d'une armée de trente mille hommes, avec laquelle il livra le combat aux rebelles, qui furent pour la plûpart taillés en pièces. Ceux qui échappèrent au massacre éprouvèrent la clémence du vainqueur. Après sa victoire, Viracocha fut rejoindre son père,

& lui proposa de couper toutes les racines capables de faire naître de nouvelles séditions, en mettant plus de douceur dans l'administration de ses états. Le monarque s'offensa que son fils eût l'audace de blâmer sa conduite, & peut-être il se serait porté à de fâcheuses extrémités, si Viracocha n'était parti pour Cusco, où les peuples qu'il venait de sauver le supplièrent de se charger de l'autorité souveraine. Il relégua son père dans un magnifique château qu'il fit bâtir, mais il ne lui donna aucune part dans le gouvernement de l'état.

Viracocha, moins régent que maître absolu de l'empire, commença son règne par élever un superbe temple à Viracocha, l'oncle des premiers Yncas, qui lui était apparu en songe. Il y fit représenter au naturel & le lieu, & toute l'histoire de son rêve; mais vainement voulut-il faire adorer l'ancien Viracocha, les peuples se persuadèrent que le vainqueur des rebelles & le sauveur de l'état, méritait seul leurs adorations, & ils l'érigèrent en divinité. Il mérita l'amour de ses sujets par beaucoup d'actions éclatantes qui illustrèrent son administration. Il accorda aux curacas ou gouverneurs des provinces, les honneurs du *Llautu*, c'est-à-dire, une sorte de diadême sans frange, & la prérogative de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rasés, comme les Yncas, mais toutefois avec quelque différence. On rapporte que ce prince, qui était un habile devin, prédit que dans la suite des tems, il

arriverait au Pérou une nation inconnue, qui envahirait l'empire, & changerait la religion du Pérou. Il voulut cacher ce ſecret à ſa nation, mais malgré, toutes ſes précautions, il tranſpira, & ne ſervit pas peu au ſuccès des armes Eſpagnoles.

Le fils aîné de l'Ynca Viracocha, eſt connu ſous le nom de Pachacutéec : il fit alliance avec le ſouverain des vallées de Pachacamac, de Rimac ou Rima, & de quelques autres. Les peuples de ces contrées adoraient le dieu Pachacamac, nom qui ſignifie créateur & conſervateur de l'univers ; mais, quoique les Péruviens reconnuſſent cette divinité, ils ne lui avaient point bâti de temples, parce qu'ils la croyaient inviſible. La vallée de Rimac avait auſſi une idole de ſon nom, qui veut dire celui qui parle, parce qu'elle rendait des oracles. Dans le traité qu'on fit avec les peuples de ces vallées, ils ſe ſoumirent à bâtir des temples au ſoleil ; mais on promit de laiſſer ſubſiſter ceux de Pachacamac & celui de Rimac.

L'Ynca Yupangi, fils & ſucceſſeur de Pachacutec, tenta le premier la conquête du Chili, & obtint que les loix du Pérou y ſeraient obſervées. Le fils d'Yupanqui, nommé Tupac, ne fut pas toujours heureux dans les guerres qu'il entreprit pour aggrandir ſes états. Son ſucceſſeur régna avec plus de bonheur ; il conçut le deſſein de ſoumettre les Saramiſſus & les Paſſans, peuples ſtupides & ſauvages ; mais s'étant approché de leurs frontières, il re-

nonça à ſon projet, en diſant à ſes guerriers: » Re- » tirons-nous, des hommes de cette eſpèce ne » méritent pas de nous avoir pour maîtres. »

Ce fut ſous le règne de Huayna-Capac que les Eſpagnols abordèrent au Pérou. Lorſqu'on vint l'avertir qu'on avait vu ſur la côte un vaiſſeau d'une forme ſingulière, & conduit par des hommes d'une figure tout-à-fait extraordinaire, il ſe rappella l'ancienne prédiction, & peu de momens avant que de rendre le dernier ſoupir, il déclara que cette terrible prédiction, dont le ſecret s'était conſervé dans la famille des Yncas, portait: « Qu'il arriverait une nation inconnue, qui » aſſujettirait l'empire, après douze règnes » d'Yncas; que le douzième règne étant » accompli dans ſa perſonne, il ne doutait » pas que ces étrangers, qu'on avait vus, » ne fuſſent la nation annoncée par Viraco- » cha, & que pour obéir au ſoleil ſon père, » il ordonnait qu'ils fuſſent recus avec autant » de ſoumiſſion que de reſpect. » Ces dernières paroles de l'Ynca jettent une grande lumière ſur la ſtupidité des Péruviens, lorſqu'ils ſe virent aſſaillis par un petit nombre d'Eſpagnols. Que ne devait pas produire ſur des eſprits doux & ſuperſtitieux, l'accompliſſement d'un prétendu oracle? Ces idolâtres croyaient rendre hommage au ſoleil, en tendant le cou au fer de leurs vainqueurs.

Nous avons parlé des démêlés d'Huaſcar & d'Atahualipa, qui fut le dernier Ynça du Pérou.





CHAPITRE IV.

Religion des anciens Péruviens

LES premiers habitans du Pérou, dont nous ne cherchons point à approfondir l'origine, adoraient une multitude prodigieuse de divinités. Chaque canton, chaque peuplade, chaque rue, chaque maison même, avait son dieu particulier. Le tigre, le lion & la plûpart des autres animaux, la couleuvre & les différens insectes, les arbres & les plantes, les montagnes, les cavernes, les métaux, l'émeraude, tous les objets sensibles devenaient des dieux ou des génies aux yeux

de ces peuples ſauvages. Pendant bien des ſiècles, ils offrirent à ces divinités, qu'ils s'étaient forgées, toutes les productions de la terre, & ils leur firent des ſacrifices, dans leſquels ils immolaient des animaux, des priſonniers de guerre & même leurs propres enfans. On ouvrait le ventre des victimes, on leur arrachait le cœur, & le prêtre le préſentait à l'idole, après l'avoir ſoigneuſement examiné. Manco-Capac parut, & fit ſuccéder à cette barbarie, le culte religieux du ſoleil. Des temples furent élevés à cet aſtre, & bientôt ils furent ornés de richeſſes incroyables.

La lune, quoique reconnue pour ſœur, femme du ſoleil & mère des Yncas, ne fut jamais regardée comme une déeſſe par ces peuples; on ne voit point qu'ils lui aient bâti des temples ni élevé des autels; cependant ils avaient une grande vénération pour elle, & ils lui donnaient le nom de mère univerſelle de toutes choſes. Selon eux, le tonnerre, les éclairs & la foudre, étaient « les exécuteurs de la juſtice du ſoleil, » & comme tels, ils avaient un appartement dans le temple de Cuſco; toutefois, loin de les admettre au rang de leurs divinités, ils avaient en horreur tous les lieux frappés par la foudre, ils les croyaient maudits, & ne manquaient jamais de les faire murer, afin que perſonne n'y pût porter le pied.

Malgré l'attachement que les Péruviens affectaient pour le culte du ſoleil, il y en

avait beaucoup qui reconnaiſſaient un premier moteur de la matière, ſous le nom de Pachacamac, ce qui, ſelon Garcilaſſo, ſignifie, celui qui anime l'univers. « Ce mot, dit » cet auteur, leur était en ſi grande véné-» ration, qu'ils n'oſaient le proférer; mais » ſi la néceſſité les y obligeait, ils le pronon-» çaient avec de grandes marques de reſpect » & de ſoumiſſion; car alors, ils reſſerraient » les épaules, ils baiſſaient la tête & le corps, » ils levaient les yeux vers le ciel, puis tout » d'un coup ils les baiſſaient vers la terre; » ils portaient les mains ouvertes ſur l'épaule » droite, & donnaient des baiſers à l'air. » Pachacamac, dieu inviſible & immatériel, était pour eux l'auteur du bien, & ils lui oppoſaient Cupaï, qui était l'auteur du mal; & lorſqu'ils prononçaient ſon nom, ils crachaient à terre, en ſigne de mépris

Les idoles & les choſes ſacrées, telles que les repréſentations du ſoleil, les offrandes qu'on lui faiſait, les figures d'hommes, d'animaux, d'oiſeaux, les rochers, les arbres, les pierres, les cavernes, les temples & les tombeaux que la divinité ſanctifiait par ſa préſence ou par ſes oracles, toutes ces choſes, ainſi que les génies & les héros élevés au rang des immortels, étaient appellées *Huacas* par les Péruviens. Lorſqu'ils étaient parvenus au ſommet de quelque colline, ils rendaient graces à Pachacamac, qui leur avait fait ſurmonter cette fatigue, en levant les yeux au ciel, puis les baiſſant

vers la terre, & feignant de se tirer quelques poils des sourcils, pour en faire hommage à ce dieu souverain.

On offrait au soleil le sacrifice de quelques animaux : on lui présentait de l'herbe, appellée *Coca*, des bijoux précieux, du bled, & un breuvage composé d'eau & de farine de maïs. Jamais on ne buvait, sans avoir auparavant fait offrande à l'astre du jour de quelques gouttes de la liqueur; en entrant dans son temple, on feignait de se tirer quelques poils des sourcils, & de les souffler en l'air.

Le grand temple du soleil à Cusco, était d'une magnificence au-delà de toute expression, & nous allons suivre Garcilasso dans la description qu'il en fait. « Le grand autel de cet édifice superbe, dit-il, était du côté de l'orient, & le toit de bois fort épais, couvert de chaume par dessus, parce que les Péruviens n'avaient pas l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel on voyait la figure du soleil, faite du même métal sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres : cette figure, qui était toute d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons & de flammes, de la manière que les peintres ont coutume de les représenter. Elle était si grande qu'elle s'étendait d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyait que cette seule idole. . . .

Aux deux côtés de l'image du ſoleil étaient les corps de leurs rois décédés, tous rangés par ordre, ſelon leur ancienneté, & embaumés de telle ſorte, ſans qu'on ait pu découvrir comment, qu'ils paraiſſaient encore en vie. Ils étaient aſſis ſur des trônes d'or, élevés ſur des plaques de même métal, & ils avaient le viſage tourné vers le bas du temple; mais Huayna-Capac, le plus cher des enfans du ſoleil, avait cet avantage particulier au-deſſus des autres, d'être directement oppoſé à la figure de cet aſtre, parce qu'il avait mérité d'être adoré pendant ſa vie, à cauſe de ſes éminentes vertus, & des qualités dignes d'un grand roi, qui avaient éclaté en lui dès ſa plus tendre enfance. Mais à l'arrivée des Eſpagnols, les Péruviens cachèrent ces corps, avec le tréſor du temple, dans des ſouterreins qu'on n'a pas encore pu découvrir. »

Les portes du temple étaient entièrement couvertes de lames d'or. Une guirlande de même métal, faiſait le tour des murailles. Aſſez proche de cet édifice, on voyait une eſpèce de cloître à quatre faces, dont les principaux ornemens étaient d'or. Cinq gros pavillons quarrés, & couverts en forme de pyramide, occupaient cette enceinte. Le premier était le palais de la lune, épouſe du ſoleil, & il était entièrement revêtu de plaques d'argent, avec la figure de cet aſtre, de même métal, aux côtés de laquelle on avait rangé les corps des reines du Pérou.

Le second palais était celui de Vénus, des Pléiades & de toutes les étoiles : il était revêtu de plaques d'argent comme celui de la lune, & son toit représentait le ciel, parsemé d'étoiles. Le troisième était consacré aux éclairs, au tonnerre & à la foudre. Le quatrième palais était celui de l'arc-en-ciel, comme procédant du soleil, & le cinquième était celui du grand sacrificateur.

Tous les dieux des nations soumises par les Yncas, avaient leurs places dans le temple du soleil; mais avant que de les servir, il fallait adorer cet astre comme la suprême divinité.

Le jour de la principale fête du soleil, qui tombait dans le mois de juin, on faisait l'ouverture de cette grande solemnité par des sacrifices; mais auparavant on devait obtenir du feu nouveau du père de la lumière : pour cet effet le grand sacrificateur prenait un vase concave, de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant & poli, & l'exposant directement au soleil, de façon qu'il pût réunir tous les rayons dispersés, il allumait un peu de charpie, faite de coton. C'était avec ce feu sacré qu'on brûlait toutes les victimes, & qu'on faisait rôtir toute la chair qui se mangeait ce jour-là. Les vierges consacrées au culte du soleil, devaient conserver ce feu céleste pendant toute l'année. Si, comme à Rome, elles le laissaient éteindre, c'était le présage des plus grands malheurs pour l'empire. Lorsque le soleil ne se montrait pas le jour de sa fête, on prenait

deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs d'une demi-aune, d'un bois appellé *Vyaca*, & à force de les frotter l'un contre l'autre, on en faisait sortir quelques étincelles, qui mettaient le feu à la mèche. L'Ynca, en qualité de fils du soleil, devait assister en personne à cette fête. Tous les princes & les officiers de l'empire, ne pouvaient se dispenser de s'y trouver. Les curacas y paraissaient avec des robes couvertes de lames d'or & d'argent, ou avec des peaux de lions. On en voyait qui avaient des aîles de plumes blanches & noires, & qui sans doute représentaient des génies célestes, & communément les princes du sang royal se couvraient le visage de masques hideux, pour avoir sans doute la liberté de faire mille bouffonneries pendant la procession qui se faisait, en allant offrir des présens au soleil. On y portait des espèces de bannières, sur lesquelles étaient peintes les belles actions des Yncas.

Les Péruviens se préparaient à la solemnité de cette fête par un jeûne de trois jours, & alors il n'était permis de manger que du maïs cru, & quelques herbes. L'eau était l'unique boisson : on ne pouvait habiter avec sa femme, & tous les feux de la ville étaient éteints. La nuit qui précédait la fête, les prêtresses du soleil s'occupaient à paîtrir une espèce de pâte appellée *Cancu*, dont elles faisaient de petits pains, & à apprêter les viandes qui devaient être servies sur les tables de

l'Ynca & de sa famille : d'autres femmes, aussi consacrées au culte du soleil, préparaient la nourriture destinée pour le peuple ; car ce jour-là le soleil régalait ses enfans & ses sujets.

Au moment que les rayons du soleil commençaient à paraître, l'Ynca se rendait, pieds nuds, dans la place publique, & se jettant à genoux, les bras étendus, il donnait des baisers à l'air; puis se relevant, il prenait deux vases d'or remplis de liqueur, & invitait le soleil à boire. Après cette cérémonie, le prince versait la liqueur d'un des vases dans une cuvette d'or, qui répondait par un conduit au palais de l'astre du jour, & distribuait à sa famille celle que contenait le second vase. On allait ensuite au temple du dieu, & les Yncas, comme fils légitimes du soleil, se prosternaient devant son image, mais il n'était pas permis aux gouverneurs des provinces, ni aux officiers de l'empire, d'entrer dans ce sanctuaire. Lorsque les prêtres avaient reçus les présens de la famille royale, ils venaient à la porte du temple prendre ceux des curacas, qui consistaient en vases d'or, & en figures d'animaux artistement travaillés. Après ces oblations & ces offrandes, les prêtres faisaient amener une grande quantité d'agneaux & de brebis, qu'ils consacraient avec beaucoup de cérémonies mystérieuses. Dans ce nombre, ils choisissaient un agneau noir, dont ils consultaient les entrailles sur l'ave-

nir.

nir. Si les parties du cœur & des poumons ſortaient entières & palpitantes, c'était un heureux préſage, mais s'il s'y rencontrait quelque vice, ou ſi la victime ſe levait ſur ſes pieds, on ſe croyait menacé des plus grands malheurs, & pour les détourner, on continuait d'immoler des agneaux & des brebis, dont on conſommait le cœur & le ſang dans le feu ſacré. Cette grande ſolemnité durait neuf jours; mais après les cérémonies que nous venons de détailler, les huit autres jours ſe paſſaient en feſtins & en réjouiſſances.

Le premier jour de la lune de ſeptembre, les Péruviens célébraient une fête, appellée *Citu*, qu'on pourrait regarder comme une luſtration générale: elle avait pour but de purifier l'ame & le corps de leurs infirmités & de leurs ſouillures: on s'y préparait par un jeûne auſtère de vingt-quatre heures. Pendant la nuit on paîtriſſait des pains de *Cancu*, & quelques auteurs diſent qu'on y mêlait du ſang que l'on tirait d'entre les deux ſourcils & des narines de quelques jeunes enfans. Ceux qui avaient jeûné ſe lavaient le corps au point du jour, & enſuite ſe frottaient la tête, l'eſtomac, les bras & les cuiſſes avec cette pâte ou ce pain préparé, qui les purifiait de toutes leurs infirmités & les préſervait de maladies. Chaque chef de famille frottait la porte de ſa maiſon avec un morceau de cette pâte, qu'il y laiſſait attaché, pour témoigner que ceux

qui l'habitaient, étaient purifiés. Le grand pontife purifiait ainsi le palais de l'Ynca & le temple du soleil : les ministres subalternes allaient purifier les autres lieux sacrés. Au lever du soleil, on adorait cet astre. Un Ynca du sang royal se présentait dans la place, tenant dans la main une lance garnie de plumes & enrichie d'anneaux d'or; il en trouvait quatre autres, armés comme lui, à qui il déclarait que le soleil les avait choisis pour chasser de la ville les infirmités & les maladies. Aussi-tôt ces ministres du soleil allaient parcourir tous les quartiers, tandis que les habitans sortaient de leurs maisons, & secouaient leurs habits. Après cette visite, toujours accompagnée de grands cris de joie, les cavaliers prenaient les maux dont le peuple venait de se dépouiller, & les chassaient à plusieurs lieues de la ville. La nuit suivante les Yncas sortaient de leurs palais, accompagnés d'un grand nombre de domestiques qui tenaient des flambeaux de paille, & ils faisaient la cérémonie de chasser les maux auxquels on est exposé pendant la nuit. Ces flambeaux étaient jettés dans la rivière, & si le lendemain on en rencontrait quelques restes au bord de l'eau, on s'en éloignait comme d'une chose pestiférée.

Entre les opinions ridicules des Péruviens, on peut compter celle qu'ils avaient de leur origine. « Un homme extraordinaire, di-» saient-ils, vint au Pérou des parties

» ſeptentrionales du monde ; cet homme » ſe nommait Choun : il avait un corps ſans » os & ſans muſcles ; il abaiſſait les monta- » gnes, il comblait les vallées, & ſe frayait » un chemin à travers les lieux les plus » inacceſſibles. Choun créa les premiers ha- » bitans du Pérou, & il fut adoré com- » me un dieu, juſqu'à ce que Pachacamac » vînt du ſud. A l'arrivée de ce puiſſant » rival, Choun diſparut, & Pachacamac » convertit en bêtes ſauvages les hommes » que Choun avait créés. »

Ces idolâtres avaient une connaiſſance confuſe d'un déluge univerſel ; ils avaient beaucoup de vénération pour l'arc-en-ciel ; ils redoutaient les comètes, qu'ils regardaient comme les avertiſſemens des malheurs qui les menaçaient ; & l'interprétation qu'ils donnaient aux ſonges dont ils étaient travaillés pendant la nuit, réglait preſque toujours leur conduite dans les différentes affaires. Au reſte, ils ſe perſuadaient que le ſoleil, en quittant l'horiſon, ſe précipitait dans la mer, qu'il y perdait ſa lumière & ſa chaleur, & qu'il ne reprenait l'un & l'autre qu'après avoir paſſé ſous la terre, qu'ils plaçaient ſur la ſurface des eaux. Toutes les fois que le ſoleil s'éclipſait, ils croyaient cet aſtre en colère contre eux : Si la lune ceſſait en partie de ſe montrer, ils la ſuppoſaient malade, & ne doutaient pas que ſi elle venait à mourir, elle ne tombât ſur la terre, qu'elle écraſerait, & qu'alors la

fin du monde arriverait. C'eſt pourquoi, auſſi-tôt qu'ils s'appercevaient du commencement de l'éclipſe, ils ſe répandaient dans les campagnes, en pouſſant des cris affreux, & faiſant le plus de bruit qu'ils pouvaient avec des cornettes, des trompettes & des tambours. Ils attachaient un grand nombre de chiens à différens arbres, & à coups de fouet ils les obligaient à aboyer, afin, diſaient-ils, que ces aboyemens réveillaſſent la lune, ou endormie, ou peut-être évanouie.

Le ſouverain pontife des prêtres Péruviens devait être néceſſairement choiſi entre les princes du ſang royal, & preſque toujours un oncle ou un frère du monarque régnant était revêtu de cette ſuprême dignité. Il portait le titre de *Villouna*, qui ſignifiait devin ou prophète. Son habit ne différait point de celui des grands ſeigneurs de l'empire. Dans les provinces où le ſoleil avait des temples, c'était auſſi un Ynca, qui était le ſupérieur du collége des prêtres. Le ſouverain pontife avait ſeul le droit de conſulter le ſoleil, &, après l'inſpection exacte des entrailles des victimes, il annonçait au peuple la volonté de cet aſtre bienfaiſant. Tous les prêtres ſubalternes, pendant le tems de leur ſervice dans le temple, étaient nourris aux dépens des revenus du ſoleil; car c'eſt ainſi qu'on appellait les produits de certaines terres, qui compoſaient ſon domaine.

Les veſtales, deſtinées à devenir les femmes du ſoleil, étaient choiſies entre les filles des Yncas du ſang royal, nées ſans aucun mélange de ſang étranger; & pour s'aſſurer qu'elles étaient vierges, on n'en recevait point au-deſſus de l'âge de huit ans. Elles étaient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvaient pénétrer ſans crimes: leur miniſtère conſiſtait à recevoir les offrandes qu'on préſentait au ſoleil, & l'on aſſure qu'elles étaient au nombre de plus de mille, dans la ſeule ville de Cuſco. Les plus anciennes dirigeaient ces maiſons religieuſes; elles inſtruiſaient les jeunes dans les différentes pratiques de la religion, & leur apprenaient à filer & à faire pluſieurs ouvrages pour le ſervice de la famille royale.

Une loi ſévère condamnait au dernier ſupplice, c'eſt-à-dire, à être enterrée vive, toute veſtale convaincue d'avoir forfait à ſon honneur, & ſon complice devait être étranglé; cette loi terrible proſcrivait non-ſeulement les parens des coupables & leurs domeſtiques, mais même tous les habitans de la ville où ils étaient nés. Il fallait détruire cette déteſtable cité, y ſemer de la pierre, & empêcher qu'elle fût jamais rebâtie.

Il y avait dans toutes les provinces de l'empire des maiſons de veſtales, mais on était moins ſcrupuleux ſur le choix des jeunes perſonnes qu'on y admettait. Pourvu qu'elles fuſſent belles, la nobleſſe du ſang

était comptée pour peu de chose, parce que c'était ordinairement parmi ces vierges que l'Ynca choisissait ses maîtresses.

Les Péruviens étaient persuadés que les crimes que les hommes commettent, excitent contre eux la vengeance divine, & ils croyaient devoir expier ceux dont ils se sentaient coupables, par la pénitence & les sacrifices. En conséquence de cette idée, il y avait des confesseurs établis dans toutes les provinces de l'empire, qui entendaient l'aveu des péchés du peuple, & qui proportionnaient le châtiment à la faute confessée. Cette fonction religieuse était quelquefois exercée par des femmes. L'Ynca se confessait directement au soleil, & après s'être lavé dans une eau courante, il disait à la rivière : « Reçois les péchés que j'ai confessés au soleil, » & porte-les dans la mer. » Les pénitences consistaient en un certain nombre de coups de discipline, en jeûnes, en offrandes, & en retraites dans les déserts.



CHAPITRE V.

Mariages & Funérailles des Péruviens.

LES liens du mariage étaient extrêmement reſpectés par les anciens Péruviens : la femme légitime ne ſe trouvait jamais confondue avec les concubines de ſon mari, & dans tous les cas elle conſervait la prééminence & recevait tous les honneurs. La loi ne permettait aux filles de ſe marier qu'à l'âge de dix-huit ans, & les garçons devaient attendre qu'ils en euſſent vingt-quatre accomplis, parce que c'eſt préciſément dans ce tems que l'on a obtenu la portion de raiſon & de jugement néceſſaire pour bien gouverner une famille.

L'Ynca faiſait toutes les années la cérémonie de marier les perſonnes de ſon ſang. Il les appellait par leur nom, & ſe mettant au milieu de chaque couple, il les prenaient par la main, leur faiſait donner la foi mutuelle, & les remettait entre les bras de leurs plus proches parens, où la noce ſe célébrait. On appellait ces nouvelles mariées, les femmes légitimes, ou les femmes livrées de la main de l'Ynca. Le lendemain de cette cérémonie, des officiers du palais, prépoſés pour cet office, mariaient au nom du mo-

narque tous les jeunes gens de la ville qui avaient atteint l'âge réglé par la loi. Les gouverneurs ou curacas étaient chargés de cette fonction dans les provinces.

L'héritier présomptif de la couronne devait nécessairement se marier à sa propre sœur, parce que, disait-on, il ne fallait pas mêler le sang du soleil avec celui des hommes, & que le trône appartenait aussi bien à l'héritier du côté du père, qu'à celui du côté de la mère : cependant si le successeur n'avait point de sœur légitime, il épousait sa cousine ou sa nièce, ou sa tante, qui toutes pouvaient parvenir à la couronne, au défaut de mâles. Si le prince n'avait point d'enfans de sa sœur aînée, il épousait la seconde, la troisième &c. jusqu'à ce qu'il en eût. Outre leurs femmes légitimes, les Yncas entretenaient un grand nombre de concubines, les unes étrangères, & les autres leurs parentes au quatrième degré. Les enfans des premières étaient réputés bâtards, & ils n'obtenaient qu'une médiocre considération, mais ceux des parentes étaient adorés comme les enfans des dieux.

Lorsqu'il naissait un enfant mâle à un Péruvien, il célébrait cet avantage par de grandes réjouissances, mais la naissance d'une fille n'était marquée par aucune fête. A deux ans on sévrait les enfans, & on leur coupait les cheveux ; pour cette cérémonie, il fallait assembler toute la famille. Celui qui était choisi pour parrain de l'enfant, lui enlevait de la tête une petite poignée de

cheveux, avec un razoir de pierre, & chacun suivait son exemple, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus : ensuite tous ensemble lui imposaient un nom, & lui offraient divers présens. Le grand-prêtre du soleil était toujours le parrain du prince héréditaire.

Les enfans étaient assez durement élevés au Pérou. Aussi-tôt qu'ils étaient nés, on les lavait dans l'eau froide, & chaque jour, avant que de renouveller leurs langes, on avait soin de les baigner. Couchés continuellement dans leurs hamacs, on ne les en retirait que pour les nettoyer. Ils ne recevaient le téton que trois fois le jour, le matin, à midi & le soir. A six ans ces enfans étaient remis entre les mains des *Amantas*, ou docteurs, particulièrement chargés de l'éducation de la jeunesse. Ils instruisaient leurs élèves avec beaucoup de sévérité, mais ils employaient rarement les châtimens pour les corriger. Toutes leurs leçons roulaient sur les préceptes de la religion, sur les loix du pays, sur le danger du luxe & de l'oisiveté, & sur les devoirs de la société.

Ces *amantas*, qu'on nous représente comme les précepteurs de la nation Péruvienne, avaient une philosophie particulière. Si nous en croyons l'Ynca Garcilasso, ils distinguaient entre l'ame & le corps de l'homme, & attribuaient l'immortalité à l'ame, tandis qu'ils appellaient le corps, *terre animée*. Ayant remarqué que les animaux croissent & qu'ils ont du sentiment, ils leur accor-

daient l'ame ſenſitive & la végétative. Ils admettaient une vie future, où les bons ſeraient récompenſés & les méchans punis. Pour cette raiſon, ils diviſaient l'univers en trois mondes; le premier, c'eſt-à-dire le ciel, où les gens de bien recevaient le prix de leurs vertus; le ſecond, qui eſt celui où nous vivons, & le troiſième, placé au centre de la terre, deſtiné à ſervir de demeure aux méchans. Cette ſeconde vie dont ils ſe formaient l'idée, devait être purement corporelle. Le bonheur des juſtes, ſelon eux, conſiſtait dans le ciel, à mener une vie paiſible & libre de toute inquiétude; & le ſupplice des méchans dans le monde inférieur, ſe réduiſait à être continuellement accablé par les maux qui nous affligent ici-bas.

Comme les Yncas croyaient cette réſurrection univerſelle, dont nous parlons, ſans cependant élever leurs penſées plus haut que la vie animale, ſans eſpoir des récompenſes & ſans crainte des châtimens, ils avaient un ſoin extrême de raſſembler ce qu'ils coupaient de leurs ongles & de leurs cheveux, & de les cacher ſoigneuſement dans des fentes de murailles; ſi par hazard ces cheveux & ces ongles tombaient avec le tems, & qu'un Indien s'en apperçût, il ne manquait pas de les ramaſſer & de les ſerrer de nouveau. Cette ſingulière ſuperſtition, dont Garcilaſſo avait été ſouvent témoin, lui donna la curioſité d'en connaître le principe, & pour cet effet il s'adreſ-

ſa à quelques Péruviens, qui, quoiqu'alors ſous la domination des Eſpagnols, ſuivaient encore en ſecret les coutumes de leurs ancêtres. « Sçavez-vous bien, lui dirent-ils » tous, que tout ce que nous ſommes de » gens, qui avons pris naiſſance ici-bas, » devons revivre dans ce monde, & que » les ames ſortiront des tombeaux avec tout » ce qu'elles auront de leurs corps. Pour » empêcher donc que les morts ne ſoient » en peine de chercher leurs ongles & leurs » cheveux; car il y aura ce jour-là bien de » la preſſe & du tumulte, nous les mettons » ici enſemble, afin qu'on les trouve plus » facilement, & même, s'il était poſſible, » nous cracherions toujours dans le même » lieu. » C'eſt pour la même raiſon que les Péruviens ſe déſeſpéraient, en voyant les Eſpagnols ouvrir les tombeaux de leurs parens, & jetter çà & là les oſſemens qui s'y trouvaient, pour découvrir s'ils ne recélaient pas des tréſors. « Ne diſperſez pas ainſi, » s'écriaient-ils, les triſtes reſtes de nos » parens, & ſi vous le faites méchamment, » comment voulez-vous qu'ils puiſſent les » raſſembler au grand jour de la réſur- » rection? »

Les Péruviens avaient l'art d'embaumer les corps & de les rendre d'une dureté extraordinaire. Les Yncas étaient portés, après leur mort, dans un lieu voûté, où on les plaçait ſur un ſiège, revêtus de leurs plus précieux ornemens. La coutume était de

renfermer avec eux, une ou deux de leurs femmes, quelques-uns de leurs domeſtiques, & toute leur vaiſſelle d'or & d'argent. On ne nous dit point ſi ces miſérables victimes étaient enterrées vives. Ce qu'on ſait, c'eſt que pendant la marche funèbre, on faiſait couler dans la bouche du mort quelques gouttes de liqueurs ſpiritueuſes, par le moyen d'une eſpèce de tuyau, afin d'entretenir ſes forces pendant le voyage fatiguant qu'il venait d'entreprendre. Les corps des Yncas, qui avaient occupé le trône & ceux de leurs épouſes, étaient placés, comme nous l'avons déjà remarqué, dans le grand temple du ſoleil, & on leur offrait des ſacrifices, comme à des perſonnes divines. Le deuil était général & durait un mois, pendant lequel on ne ceſſait de réciter les belles actions du monarque, de faire l'énumération de ſes exploits, & de rappeller tout le bien qu'il avait fait à ſes peuples. Ce mois écoulé, de quinze en quinze jours, on en choiſiſſait un, pour pleurer ſa perte, juſqu'à la fin de l'année.



CHAPITRE VI.

Gouvernement, Sciences, Mœurs & Usages des anciens Péruviens.

Les monarques du Pérou avaient divisé leur empire en quatre parties, qui répondaient à celle du monde. La partie orientale, appellée Antisuïo, tirait son nom de la province d'Anti, & la communiquait à cette longue chaîne de montagnes, que les Espagnols ont nommée depuis *Cordilière*. La partie occidentale s'appellait Condisuïo, de la province de Condi. Chincasuïo devait son nom à celle de Chinca, & était la partie septentrionale ; & Collasuïo, partie méridionale, prenait le sien du pays de Collao.

Toute la nation était divisée en décuries, à la tête de chacune desquelles il y avait un chef. De cinq en cinq décuries, il y avait un autre chef supérieur, un autre de cent en cent, de cinq cents en cinq cents, & de mille en mille. Les décurions devaient pourvoir aux besoins de ceux qui étaient sous leurs ordres, veiller sur leur conduite, inscrire les naissances & les morts, & rendre un compte exact de toutes ces choses à l'officier supérieur. Les officiers de chaque ville, de chaque bourgade ou de

chaque village, prenaient connaiſſance de tous les différends qui s'élevaient dans leurs diſtricts, & ils les jugeaient ſans appel. S'il naiſſait quelques conteſtations entre les provinces, elles ne pouvaient être décidées que par le ſouverain. En général toutes les anciennes loix étaient extraordinairement reſpectées. On ne voyait dans toute l'étendue de l'empire ni vagabonds ni fainéans. L'Ynca était reſpecté comme un dieu par ſes ſujets, & ſes miniſtres craignait de commettre des injuſtices, parce qu'il avait les yeux ouverts ſur leur conduite, & qu'il puniſſait avec plus de ſévérité leurs fautes que celles du peuple. Il avait le choix des terres, & pouvait prendre pour concubines, les jeunes filles qui lui plaiſaient.

Le premier ſoin des monarques du Pérou, lorſqu'ils avaient conquis une province, était d'en faire cultiver les terres ; & comme l'eau manque ſouvent dans ces contrées, ils s'efforçaient d'y ſuppléer par ces fameux aqueducs, dont les ruines atteſtent encore, & l'induſtrie des Péruviens, & la négligence, pour ne rien dire de plus, des Eſpagnols, qui les ont laiſſé périr. La récolte de toutes ces terres ſe diviſait en trois parties, la première pour le ſoleil, la ſeconde pour l'Ynca, & la troiſième pour le cultivateur. Les terreins trop ſecs pour être enſemencés, étaient plantés d'arbres utiles, & le partage s'en faiſait de même. Les champs du ſoleil devaient être travaillés les premiers, enſuite venaient

ceux des veuves & des orphelins, puis ceux du cultivateur, & enfin ceux de l'empereur ou des curacas. Chaque jour, vers le ſoir, un officier montait au haut d'une petite tour, & il annonçait au peuple à quelle partie de travail il devait s'employer le jour ſuivant. Chaque citoyen obtenait pour ſes beſoins, la portion de terre, qui exigeait un demi-boiſſeau de grain pour être enſemencée. Les terres hautes étaient engraiſſées avec le fumier des animaux; on ſe ſervait de la fiente d'oiſeau marin pour nourrir celles qui baiſſaient vers la mer. Au reſte, le cultivateur était obligé de tranſporter dans les greniers publics de chaque ville ou du lieu dont il dépendait, le tribut de ſa moiſſon. Toute la famille royale, les gouverneurs des provinces, les officiers de juſtice, les veuves & les orphelins étaient exempts de toute eſpèce d'impôt. Les préſens en or & en argent qu'on offrait à l'Ynca, ne ſervaient qu'à l'embelliſſement des temples & des palais. Dans chaque province il y avait d'immenſes magaſins remplis d'armes, d'habits & de vivres, pour la fourniture des plus grandes armées. Les tributs qui ſe levaient dans l'étendue de cinquante lieues autour de la capitale, étaient affectés à l'entretien de la famille impériale & des prêtres du ſoleil.

On ne ſouffrait point de courtiſanes dans toutes les villes du Pérou; mais celles qui embraſſaient cet infâme métier, avaient la li-

berté de ſe bâtir des cabanes au milieu de la campagne, &, quoique leur commerce fût permis aux hommes, une femme honnête ſe ſerait déshonorée, ſi elle avait oſé entrer en converſation avec l'une de ces proſtituées.

Les Péruviennes s'occupaient à divers ouvrages convenables à leur ſexe, elles filaient du coton, dont elles faiſaient des toiles & des étoffes pour les habits : les hommes préparaient les cuirs pour la chauſſure, & tous enſemble s'employaient de concert à l'agriculture. Quelle que ſoit la pareſſe des Péruviens d'aujourd'hui, ce ſerait faire tort à la mémoire de leurs ancêtres que de prétendre qu'ils leur en ont donné l'exemple. Des chemins de cinq cents lieues de longueur, ouverts à travers les montagnes, les rochers, les vallées & les précipices, atteſtent l'induſtrie de ce peuple laborieux.

Cette nation, qui méritait peut-être une plus heureuſe deſtinée, avait fait très-peu de progrès dans l'aſtronomie; ſes mois étaient lunaires, & elle les diviſait en quatre parties, qu'elle diſtinguait par des noms & par une fête. Dans l'origine de la monarchie l'année commençait par le mois de janvier; mais, ſans que l'on nous en rapporte la raiſon, l'Ynca Pachacutéc, ordonna qu'on la commencerait par celui de décembre.

Toute la médecine des Péruviens conſiſtait dans la connaiſſance qu'ils avaient de la vertu de certaines ſimples. Ils ouvraient la

veine

veine ordinairement dans la partie affectée, & donnaient une purgation composée de deux onces d'une racine assez violente pour procurer des vomissemens & des selles. Au reste, il est remarquable qu'ils ne faisaient jamais prendre de remèdes, que dans le commencement des maladies, & qu'ils laissaient ensuite à la nature & à la diète le soin de rétablir le malade.

Leur géométrie était grossière & sans méthode, & leur musique instrumentale n'était pas plus recherchée; ils avaient des tambours & différentes sortes de flûtes de cannes, soit simples, doubles ou triples.

On sait qu'à l'arrivée des Espagnols, ces peuples n'avaient aucune idée de l'écriture ni rien de semblable à notre arithmétique, & qu'au défaut des lettres & des chiffres, pour transmettre à la postérité les principaux événemens de la monarchie, ils se servaient de figures informes, & de certains nœuds qu'ils appellaient *quippos*. Garcilasso va nous en faire la description; car ce serait affaiblir son style, que d'y changer quelque chose.

« Lorsque les Indiens voulaient faire leurs comptes, dit cet Ynca, qu'il désigne par le mot *quipu*, qui signifie *noüer* ou *nœud* & se prend pour le compte même, parce que le nœuds se faisaient de toutes sortes de choses; ils prenaient ordinairement des fils de différentes couleurs, car les uns n'en avaient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, & ainsi

du reste. Chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avait sa signification particulière. Ces cordons, qui étaient de trois ou quatre fils retords, gros comme de la moyenne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aune, étaient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle, ce qui faisait une espèce de frange. On jugeait du contenu de chaque fil par la couleur, comme, par exemple, le jaune désignait l'or, le blanc marquait l'argent & le rouge les gens de guerre.

» S'ils voulaient désigner des choses dont les couleurs ne fussent pas remarquables, ils les mettaient chacune selon son rang, commençant depuis les plus considérables jusqu'aux moindres : ainsi, par exemple, s'il se fût agi de bled ou de légumes, ils auraient mis premièrement le froment, puis le seigle, les poids, les féves, le millet &c. de même quand ils avaient à rendre compte des armes, ils mettaient les premières, celles qu'ils estimaient les plus nobles : s'ils voulaient faire un compte de vassaux, ils commençaient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque province. Ils mettaient au premier fil les vieillards de soixante ans & au-dessus ; au second, ceux de cinquante ; au troisième, ceux de quarante ; & ainsi des autres, en descendant de dix en dix ans, jusqu'aux enfans à la mammelle : ils tenaient le compte des femmes, selon leurs âges, dans le même ordre.

» Il y avait dans quelques-unes de ces ficelles, d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur, & qui semblaient être des exceptions de cette règle générale ; comme, par exemple, les petits fils, qui étaient au cordon des femmes, ou des hommes mariés de tel ou tel âge, signifiaient ce qu'il y avait de veufs & de veuves cette année-là ; car ces comptes étaient comme des annales, qui ne rendaient raison que d'une année seulement.

» On observait toujours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre d'unité, comme qui dirait dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, & chaque capitale sa province, le nombre ne montait jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'ussent pu faire de même, parce que leur langue est capable de tous les nombres d'arithmétique. Chacun de ces nombres, qu'ils comptaient par les nœuds des filets, était divisé de l'autre, & les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme ceux d'une cordelière ; ce qui se pouvait faire d'autant plus facilement, qu'ils ne passaient jamais neuf, non plus que les unités & les dixaines &c. Ils mettaient le plus grand nombre, qui étaient la dixaine de mille, au plus haut des filets, & plus bas mille, & ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil & de cha-

que nombre étaient égaux les uns aux autres, & placés de la même manière qu'un bon arithméticien a coutume de placer ses chiffres pour faire une grande supputation.

» Parmi les Indiens, il y avait des hommes exprès qui gardaient ces *quipus*, ou ces cordons à nœuds; on les appellait *Quipucamayu*, c'est-à-dire, *celui qui a la charge des comptes*. Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces maîtres de comptes, devait être proportionné aux habitans de toutes les villes des provinces : pour si petite que fût une ville, il fallait qu'il y en eût quatre, & ainsi toujours en montant, jusques à vingt & à trente. Bien qu'ils eussent tous un même régistre, & que par conséquent ils n'eussent pas besoin de plus d'un maître des comptes; l'Ynca néanmoins voulait qu'il y en eût plusieurs dans chaque ville, pour couper chemin aux supercheries, disant que s'ils étaient peu, ils pourraient s'entendre ensemble, au lieu que cela n'était pas si facile à plusieurs, & qu'il fallait ainsi, ou qu'ils fussent tous fidéles, ou qu'ils trempassent tous dans une même infidélité.

» Ils comptaient par nœuds tous les tributs que l'Ynca recevait chaque année. On y voyait le rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avait tués, des enfans qui naissaient, & de ceux qui mouraient tous les ans &c. On y marquait même le nombre des batailles & des rencontres, des ambassades de la part de l'Ynca, & des déclarations que

le prince avait données : mais comme on ne pouvait pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambaſſade & les événemens hiſtoriques, ils avaient certaines marques par où ils connaiſſaient les actions mémorables, les ambaſſades, & les déclarations faites en tems de paix ou de guerre : les *Quipucamayus* en apprenaient par cœur la ſubſtance, & les enſeignaient aux autres par tradition; cela ſe faiſait particulièrement dans les villes ou dans les provinces où ces choſes s'étaient paſſées, & où la mémoire s'en conſervait plus qu'en toute autre contrée. Ils ſe ſervaient encore d'un autre moyen, pour tranſmettre à la poſtérité les choſes mémorables. Les *Amantas* les mettaient en proſe, & les réduiſaient ſuccinctement en forme de fables, afin que les pères les racontaſſent à leurs enfans, & les bourgeois aux gens de villages, & qu'ainſi paſſant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût perſonne qui n'en conſervât le ſouvenir. Ils donnaient outre cela un ſens fabuleux & allégorique à leurs hiſtoires : les *Aravicus*, ou leurs poëtes, compoſaient exprès de petits vers, dans leſquels ils comprenaient ſuccinctement l'hiſtoire, l'ambaſſade, ou la réponſe du roi, & exprimaient de cette manière ce qu'ils ne pouvaient faire comprendre par leurs nœuds. Ils chantaient ordinairement ces vers dans leurs triomphes, & dans leurs fêtes les plus ſolemnelles, au couronnement de leurs Yncas & aux cérémonies qu'ils obſervaient. »

Pour mettre le lecteur au fait de cette utile invention, il fallait néceſſairement lui en préſenter l'explication dans le ſtyle de Garcilaſſo. Acoſta confirme tout ce que l'Ynca dit des quippos; il en avait vu, il ſe les était fait expliquer, & n'en parle qu'avec une extrême admiration. Sa ſurpriſe n'eſt pas moins grande, que les Péruviens fuſſent parvenus à faire tous les calculs d'arithmétique, avec de ſimples grains de maïs.

Ce peuple, inſtruit par la ſeule nature, puiſqu'il n'était environné que de nations plus barbares que lui, dont il n'avait pu recevoir aucun exemple utile, & dont il fut le légiſlateur; ce peuple ſuppléa, par ſon induſtrie naturelle, aux lumières de l'étude, & enfanta des ouvrages, dont les reſtes excitent encore l'étonnement. On trouve ſouvent dans leurs guaques ou tombeaux, des meubles artiſtement travaillés, des vaſes d'or, d'argent, de terre cuite, des haches de cuivre & des miroirs, ou de pierre d'Ynca, ou d'une autre pierre nommée *Gallinace.* La pierre d'ynca n'eſt pas tranſparente, elle eſt molle & de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre ſont ordinairement ronds, avec une ſurface plate, auſſi liſſe que le plus fin cryſtal, ou du moins un peu ſphérique, mais moins unie. On ſoupçonne que ce n'eſt qu'une compoſition. La pierre de gallinace eſt fort dure, mais caſſante. Les miroirs de cette pierre ſont travaillés de deux côtés & très-bien arrondis

ils ſont percés par le haut : leur poli eſt parfait. Il s'en trouve de plats, de concaves & de convexes. Les haches de cuivre approchent de la forme des nôtres. Les vaſes à boire ſont d'une argile très-fine & de couleur noire ou rouge. Ils ont la forme d'une cruche ſans pied, ronde, avec une anſe au milieu. D'un côté eſt l'ouverture, pour le paſſage de la liqueur, & de l'autre une tête d'Indien, fort naturellement figurée.

Entre les meubles d'or, on trouve un grand nombre de *naſières*, eſpèce de patènes, que les Péruviens portaient au cartilage qui ſépare les deux narines : on rencontre des colliers, des bracelets, des pendans d'oreilles, & une quantité prodigieuſe de figures qui repréſentent toutes les parties du corps, creuſes en dedans, & ſi minces, qu'il eſt difficile de comprendre comment on a pu les évider à ce point, ſans les endommager. L'habileté de leurs ouvriers brillait ſur-tout dans l'imitation des épis de maïs, qu'ils repréſentaient en pierre dure, avec un art, qui ne permet point encore de les diſtinguer de l'ouvrage de la nature. Ils taillaient les émeraudes, les unes en figure ſphérique, les autres en cylindre, & d'autres en cône, ſans le ſecours d'aucun inſtrument d'acier ni de fer, vec une délicateſſe que nos Européens prendraient volontiers pour modèle.

Les édifices des Péruviens étaient de la plus grande ſolidité : il en reſte des ruines

dans toutes les provinces de l'empire, & elles atteſtent cette vérité. Entre les monumens de l'ancienne induſtrie de ce peuple, on doit compter les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, & dont l'uſage ſubſiſte encore aujourd'hui. Ce ſont des *balſes* ou jangades, qui ſervent ſur mer comme ſur les fleuves. Elles ſont compoſées d'un bois mou, blanchâtre, & d'une extrême légereté. C'eſt un amas de cinq, ſept ou neuf ſolives, jointes par des liens & des ſoliveaux qui croiſent en travers ſur chaque bout. Elles ſont amarrées ſi fortement l'une à l'autre, qu'elles réſiſtent aux vagues les plus impétueuſes. On établit deſſus une eſpèce de tillac, couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergue, la voile eſt attachée à deux perches de mangliers. Ces *balſes* portent juſqu'à cinq cents quintaux de marchandiſes. Elles ont la propriété extraordinaire de pouvoir voguer & louvoyer, dans un vent contraire, auſſi bien que le meilleur vaiſſeau à quille. Pour cette opération, les Péruviens ont des planches de trois à quatre aunes de long, ſur une demi-aune de large, qu'ils arrangent verticalement à la pouppe & à la proue, entre les ſolives de la *balſe*. On enfonce les unes dans l'eau, & l'on en retire un peu les autres, par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on ſe maintient à la cape, ſuivant la manœuvre qu'on veut employer.

Les pêcheurs emploient au lieu de *balſes*,

des ballons pleins d'air, faits de peaux de loups marins, si bien cousus qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Le pêcheur s'expose sur deux de ces ballons, étroitement liés ensemble, & il n'a pour se conduire qu'un aviron à deux pelles; s'il fait un peu de vent, il déploie une petite voile de coton. Pour remplacer l'air qui quelquefois se dissipe, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les ballons, aussi souvent qu'il en a besoin.

Les Péruviens avaient jetté quelques ponts de pierres sur leurs rivières, mais en petit nombre. Les ponts de bois étaient les plus communs; mais sur les fleuves dont la largeur ne permettait pas qu'on y jettât des poutres, on tordait ensemble plusieurs cordes de liane ou de béjuque & on en formait de gros palans. On les étendait au nombre de six pour chaque pont. Le premier, de chaque côté, était plus élevé que les quatre du milieu, & servait comme de garde fou. Sur ces quatre palans d'en-bas, on attachait de gros bâtons en travers, & par-dessus on jettait des branches d'arbres, pour former le sol sur lequel on devait marcher; les deux palans d'en-haut étaient fortement amarrés à des pieux, des deux côtés du rivage: c'était sur cette machine, dont le balancement était continuel, que les voyageurs franchissaient les fleuves les plus rapides, tandis que les bêtes de charge les passaient à la nage.

Dans quelques provinces, au lieu de pont, on se sert de *tarabites*. La tarabite est une simple corde de liane, ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons joints ensemble, qui lui donnent l'épaisseur de sept à huit pouces. « Elle est tendue » d'un bord à l'autre, & fortement attachée » des deux côtés à des pilotis, dont l'un por- » te une roue, pour donner à la tarabite » le degré de tension qu'on croit nécessaire. » De la tarabite pendent deux grands cro- » chets qu'on fait courir dans toute sa lon- » gueur, & qui soutient un mannequin de » cuir, assez large pour contenir un homme. » On le met dans ce mannequin, & les » Indiens de la rive d'où il part lui don- » nent une violente secousse, qui le fait » couler d'autant plus rapidement le long » de la tarabite, que par le moyen de deux » cordes on le tire en même-tems de l'autre » bord.

Il y a des tarabites particulières pour le passage des mules. On serre, avec des sangles, le ventre, le cou & les jambes de l'animal, & en cet état on le suspend à un croc de bois qui court entre les deux tarabites. D'une seule secousse il arrive à l'autre rive. Cette manière de passer les fleuves rapides, & qui roulent des pierres énormes dans leurs eaux, a été adoptée par les Espagnols, & on ne les passe jamais autrement.



CHAPITRE VII.

Mœurs & Usages des Péruviens modernes.

APRES tout ce que nous avons rapporté des anciens Péruviens dans les chapitres précédens, le lecteur doit s'attendre à leur voir jouer un rôle intéressant dans celui-ci. En effet, une nation assez sage pour avoir fait des loix équitables, & formé un gouvernement aussi singulier, que celui sous lequel elle vivait, assez industrieuse pour avoir élevé des édifices dont les débris attestent leur antique magnificence, & pour avoir porté à un certain point de perfection la plûpart des arts utiles, cette nation conquise par des Européens, ne doit pas avoir eu de peine à achever de se civiliser. C'est sans doute la première réflexion qui se présente, mais elle porterait à faux. Accablée sous le poids d'un gouvernement sévère, cette malheureuse nation est plongée dans les ténèbres de la plus épaisse ignorance, pleine de rusticité, & peu éloignée de cette barbarie, qui rend les sauvages à peu près semblables aux bêtes féroces. Leur imbécillité est excessive, & quelquefois même l'instinct de la nature leur manque.

Le Péruvien en général porte son insensibilité pour toutes les choses du monde au-

delà de ce qu'on peut dire ; rien n'eſt capable d'altérer ſa ſtupide tranquillité : content de ſes haillons, il n'envie jamais les ſuperbes habillemens de l'Eſpagnol ſon maître. L'or, l'argent, les pierreries ſont ſans attrait pour lui ; ſans ambition, comme ſans vanité, il accepte l'emploi d'alcalde, ou la vile fonction de bourreau, avec la même indifférence. La néceſſité de ſe ſoutenir l'oblige à prendre de la nourriture, mais ſon goût ne l'excite pas à faire un choix entre pluſieurs mets. Le plus grand gain ne l'engage point à rendre le plus léger ſervice. Les menaces gliſſent ſur ſon ame, les châtimens ne le touchent point ; les témoignages d'amitié ne l'intéreſſent pas davantage. Il eſt toujours le même dans tous les inſtans de ſa vie.

La lenteur fait la baſe du caractère du Péruvien, & il emploie beaucoup de tems à finir tout ce qu'il entreprend ; auſſi au Pérou, on appelle un ouvrage d'Indien, celui qui exige du tems & de la patience. Toute ſon induſtrie, dans la fabrique des étoffes, conſiſte à prendre les fils un à un, à les compter chaque fois, & à faire enſuite paſſer la trame. Il lui faut ſouvent deux ans pour achever une pièce d'une médiocre longueur ; tels ſont les effets d'une pareſſe que rien ne peut vaincre.

Les Péruviennes filent, font les chemiſes & les caleçons, unique vêtement de leurs maris. Elles préparent la nourriture : elles

broyent l'orge pour la *machea*, font griller le maïs pour la *ſamcha*, & préparent la *chicha*, tandis que les hommes, accroupis à la manière des ſinges, les encouragent par leurs regards. Dans certains tems, ils prennent ſeulement la peine de labourer une petite portion de terre, mais ce ſont les femmes & les enfans qui l'enſemencent. Ceux qui appartiennent à des maîtres, ne travaillent qu'autant qu'on a l'œil ſur eux. Cependant cette ame aſſoupie, eſt réveillée par le plaiſir de la danſe & par celui de boire juſqu'à l'ivreſſe. Les chefs de famille qui poſsèdent quelques biens, célèbrent de tems à autre des fêtes, auxquelles ils invitent toutes les perſonnes de leur connaiſſance.

C'eſt ordinairement dans la cour de la maiſon, ſi c'eſt une bourgade, ou devant la cabane, ſi c'eſt dans la campagne, que tous les convives ſe raſſemblent. Celui qui célèbre la fête, diſtribue à chacun une cruche contenant environ trente chopines de chicha, & fait ſervir ſur la table de la camcha, avec quelques herbes ſauvages, bouillies à l'eau. Après avoir avalé quelques coups, on ſe met à danſer au ſon d'une eſpèce de tambour que quelqu'un bat d'une main, tandis que de l'autre il joue du flageolet. Les femmes mêlent à cette muſique quelques vieilles chanſons; &, lorſque les danſeurs commencent à tomber de laſſitude, ils retournent à leurs cruches, qu'ils ne quittent plus, juſqu'à ce qu'ils ſoient tout-à-fait yvres. C'eſt

alors qu'ils se couchent pêle-mêle, sans s'embarrasser si l'un est prêt de la femme de l'autre, de sa propre fille, ou d'une parente plus éloignée. La brutalité dans ce moment ne connaît point de bornes. Ces fêtes durent souvent quatre jours, & elles continueraient encore quatre autres, si les curés ne se transportaient au champ de la débauche, pour la faire cesser, & pour renvoyer ces dégoûtans convives dans leurs habitations. A la mort de chaque Péruvien, on fait de pareils repas, & l'on croirait n'avoir pas bien pleuré le défunt, si l'on ne s'était enivré à son honneur.

Nous avons déjà remarqué que le maïs changé en camcha & la machea, sont la nourriture ordinaire des Péruviens. Pour faire la machea, il suffit de faire griller l'orge & de le réduire en farine : on en mange quelques cuillerées, par-dessus lesquelles on boit quelques coups de chicha. Le maïs rôti est ce qu'on appelle la camcha. Pour composer la chicha, on fait tremper le maïs, & lorsqu'il commence à pousser son germe, on le fait sécher au soleil, & on le fait rôtir encore au feu avant que de le moudre. On jette de cette farine dans une certaine quantité d'eau, & ensuite on la transvuide dans de grandes cruches, que l'on remplit d'eau, suivant le degré de force que l'on veut donner à la liqueur. Après quelques jours de fermentation, la liqueur est potable, & son goût tire sur celui du cidre.

Ces alimens doivent être bien ſains ; car ces peuples ſont ſujets à peu de maladies.

Leurs cabanes ſont proportionnées à la famille qu'elles doivent contenir, & au nombre des animaux domeſtiques qu'ils élèvent ; car la même chaumière ſert tout à la fois de chambre & d'étable. On y compte ordinairement une douzaine d'Indiens, trois ou quatre chiens, un ou deux cochons, des poules & des oyes. Tous leurs meubles conſiſtent en quelques vaiſſeaux de terre, des cruches & des peaux de moutons ſur leſquelles ils paſſent la nuit ſans ſe déshabiller. Lorſqu'il ne reſte perſonne dans la cabane, on la confie à la fidélité des chiens, qui n'en laiſſent approcher qui que ce ſoit, & qui particulièrement déchireraient un Eſpagnol, s'il voulait tenter d'y pénétrer.

Nous ne diſcuterons pas juſqu'à quel point les curés Eſpagnols on fait goûter les principes du chriſtianiſme aux Péruviens. Ils écoutent tout, ne diſputent jamais, accordent tout, & ſans doute ne croyent rien. Si la crainte des châtimens, impoſés par la loi, ne les retenait, ils n'aſſiſteraient point au ſervice divin les dimanches & les fêtes. Un d'entr'eux ayant manqué la meſſe, pour s'être amuſé à boire, fut condamné à vingt coups de fouet ; il les reçut ſans ſourciller ; & le front ſerein, il ne manqua pas d'aller remercier le curé de cette correction paternelle ; mais en même tems, il le pria de lui faire donner un pareil nombre de coups,

parce que ſon deſſein était de s'enivrer le lendemain à la même heure.

Juſqu'à préſent on n'a pu les diſſuader que la perſonne qu'ils épouſent a peu de mérite s'ils ne la trouvent vierge, & les curés n'ont pu les empêcher de vivre dans le commerce le plus intime avec leurs fiancées ; c'eſt pourquoi, lorſque les Indiens ſe préſentent pour être mariés, on leur demande s'ils ſont *ammanados*, c'eſt-à-dire, amans éprouvés, afin de les abſoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

« La manière, dit M. d'Ulloa, dont » les Indiens du Pérou confeſſent leurs pé- » chés, paraîtra fort ſingulière. Lorſqu'ils » entrent au confeſſionnal, où ils ne vien- » draient jamais, s'ils n'y étaient appellés, il » faut que le curé commence par leur en- » ſeigner tout ce qu'ils ont à faire, & qu'il » ait la patience de réciter avec eux le *con-* » *fiteor* d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, » l'Indien s'arrête auſſi : enſuite il ne ſuffit » pas que le confeſſeur lui demande s'il a » commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il » affirme que le péché a été commis, ſans » quoi l'Indien nieroit tout. Le riſque de » ſe tromper n'eſt pas grand, lorſqu'il s'agit » des péchés ordinaires à la nation. L'Indien » voyant que le prêtre inſiſte, & parle de » certitude & de preuves, s'imagine alors » qu'il eſt informé par quelque moyen ſur- » naturel ; non-ſeulement il avoue le fait,

mais

» mais il découvre les circonſtances ſur leſ-
» quelles il n'eſt point interrogé. »

L'idée de la mort n'imprime aucune crainte à un Péruvien : il ſe plaint de la douleur qu'il ſouffre, mais il ne comprend point comme il peut être proche de ſa fin. Condamné à mort, près de finir par le dernier ſupplice, il conſerve ſon indifférence, parle, boit, mange & rit, comme un homme qui participe à une fête. Par divertiſſement cet homme étonnant ſe plaît à s'expoſer à la furie d'un taureau, qui le prenant dans ſes cornes, le jette en l'air. Il tombe rudement ſur l'arêne ; mais ſatisfait de ne ſe trouver aucune bleſſure, il retourne affronter encore l'animal, qui ne le ménage pas plus que la première fois.

Les Péruviens ſont rarement attaqués du mal vénérien, ſi commun parmi les Eſpagnols, mais la petite vérole fait quelquefois de terribles ravages dans leur nation. Pour guérir les fièvres malignes, auxquelles ils ſont ſujets, ils approchent le malade du feu, & le placent ſur deux peaux de mouton : ils mettent près de lui une cruche de chicha. L'ardeur de la fièvre & la chaleur du feu, lui cauſent une ſoif qui l'oblige à boire ſans ceſſe ; ce qui lui procure une éruption ſi déciſive, que dans vingt-quatre heures, il eſt mort ou convaleſcent. Un Péruvien qui échappe de la ſorte à cette maladie vit ſouvent juſqu'à cent ans.

Les Eſpagnols obligent les Indiens de

fournir tous les ans aux métairies situées dans le district de leur village, un certain nombre d'hommes pour cultiver les terres, moyennant une sorte de rétribution ; après leur année de service, ils retournent à leurs habitations, & d'autres viennent les remplacer.

Si nous en croyons M. Frézier, qui a fait un long séjour au Pérou, on ne parviendra jamais à la véritable conversion de ces peuples, tant que la doctrine qu'on leur prêchera, sera sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, de leur interdire le commerce des femmes, lorsqu'ils en voyent deux ou trois aux curés ? D'ailleurs chaque curé est pour eux, non pas un pasteur, mais un tyran, qui va de pair avec les gouverneurs Espagnols, pour les sucer, qui les fait travailler à son profit, sans les récompenser de leurs peines, & qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine où l'ordonnance royale oblige les Indiens de venir au catéchisme ; s'il leur arrive d'y venir un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coups de bâton, appliqués dans l'église même ; de sorte que pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes, & du bois pour sa maison. S'il s'agit d'enterrer les morts, ou d'administrer les sacremens, les curés ont plusieurs moyens pour

augmenter leurs droits, comme de faire des patrons de divers ſaints, ou certaines cérémonies, auxquelles ils fixent un prix arbitraire. Ils ont même conſervé des reſtes d'idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandes & des liqueurs ſur les tombeaux, parce que cette ſuperſtition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes, faire la quête pour leurs couvens, c'eſt une expédition vraiment militaire : ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient; & ſi l'Indien propriétaire ne lâche point de bonne grace ce qui lui a été extorqué, ils changent leur apparence de prières en injures, qu'ils accompagnent de coups. »

Ajoutons à ce que dit M. Frézier, pour achever le tableau touchant les Indiens du Pérou, que, malgré les défenſes de la cour d'Eſpagne, les corrégidors font travailler ces infortunés pour eux & pour leur commerce, ſans daigner ſeulement leur accorder la nourriture néceſſaire pendant ces corvées. Comme ils ont le droit de vendre excluſivement toutes les marchandiſes d'Europe, ils forcent les Péruviens de les acheter pour le triple de ce qu'elles valent. Lorſque les Eſpagnols voyagent, ils ne ſe font aucune difficulté de piller les cabanes qu'ils rencontrent ſur leur route. Auſſi les Indiens ne cultivent-ils jamais de terre qu'autant qu'il leur en faut pour la proviſion de leur famille pendant une année : après la ré-

colte, ils partagent leur maïs en cinquante-deux portions, qu'ils vont cacher en cinquante-deux endroits différens, d'où ils le tirent pour leur ſubſiſtance journalière. Quelle que ſoit la ſtupidité de ce peuple, il ſe pourrait qu'un jour, laſſé de ſouffrir, il ſe révoltât contre ſes maîtres. Il a déjà fait quelque tentative du côté de Cuſco; mais comme on ne lui permet point l'uſage des armes, ces ſéditions ont été bientôt appaiſées: cependant qui peut lire dans l'avenir!



CHAPITRE VIII.

Mœurs des Créoles du Pérou.

Ecoutez les Créoles, ils vous diront qu'ils ſont les meilleurs Chrétiens de l'univers, parce qu'ils récitent dévotieuſement le roſaire trois fois chaque ſemaine, & qu'ils font des proceſſions nocturnes, ou en famille, ou tous les jours au ſoir en particulier. Chez eux on ne commence point le dîner, on ne ſe lève point de table, on n'allume point le ſoir une chandelle, ſans prononcer avec emphaſe : « Loué ſoit le très-» ſaint ſacrement de l'autel, & la ſainte » Vierge, notre-dame, conçue ſans tache & » ſans péché originel, depuis le premier » inſtant de ſon exiſtence. » Ceux qui portent le roſaire au cou, y ajoutent des *habillas*, eſpèce de châtaignes, ou fruit qui a la figure d'une poire, des noix muſcades & divers amulettes, pour ſe garantir des ſorciers & des maléfices.

Les dames, en guiſe de colliers, portent des médailles ſans empreinte, avec une petite main de jaïet, large de trois lignes, ou de bois de figuier, fermée à la réſerve du pouce, qui eſt élevé. Ces bagatelles les garantiſſent du mal que pourraient leur communiquer ceux qui admirent leur beauté.

Une autre ſuperſtition, au moins auſſi en vogue que cette dernière, c'eſt de ſe munir pendant ſa vie d'un habit de moine, & d'ordonner qu'on ſera enterré dans cette précieuſe dépouille. Il en eſt de même de chercher à ſe faire enterrer le plus proche du maître autel qu'il eſt poſſible, afin de participer plus particulièrement aux prières des eccléſiaſtiques. Il eſt vrai qu'à Lima, cet avantage coûte quelquefois au-delà de ſix mille piaſtres. On pouſſe dans ce pays la dévotion aux images juſqu'à l'idolâtrie.

Toutes les ſtatues de nos ſaints ſont richement ornées, & l'on brûle continuellement de l'encens devant elles. Des quêteurs, tant à pied qu'à cheval, ſe promènent dans les rues avec des images enquadrées ſous verre, & ils les font baiſer aux paſſans, moyennant une rétribution. M. Frézier nous dit que les moines de ce pays abuſent de la crédulité des peuples, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; qu'ils font tous une ſorte de commerce; que tous entretiennent au moins une femme; & que quand on leur fait quelque vif reproche à ce ſujet, ils répondent : « Que leur monaſtère ne leur fourniſſant que la nourriture, ils ne pourraient » vivre ſans le ſecours d'une amie, qui four» nit à leurs autres beſoins. » Au reſte, il eſt certain qu'ils feraient preſque tous dans le cas de ne pas célébrer la meſſe, ſi on les obligeait à expliquer ce qu'ils prononcent.

Les jeûnes ne ſont pas rigoureux parmi

les Créoles ; pendant leurs jours maigres, ils se permettent l'usage des langues, des têtes, pieds, entrailles, graisses de porc & de bœuf & les extrémités des animaux. Ces dévots ne connaissent point d'autre office divin que la messe ; & s'ils demeurent un peu éloignés de l'église paroissiale, ils se dispensent de l'entendre les jours de fêtes. A Lima, ils n'y vont point du tout : les gens riches ont une chapelle chez eux.

Les Créoles ont une sorte d'esprit, & s'ils daignaient le cultiver, il ne serait pas impossible qu'ils fissent quelque progrès dans les sciences. Ils méprisent beaucoup l'esprit des Espagnols Européens, qu'ils appellent *Cavallos*, c'est-à-dire, bêtes. Cette antipathie vient sans doute de ce que les Européens sont en possession de toutes les charges, & qu'ils envahissent les parties les plus fructueuses du commerce ; mais les Créoles ne peuvent guères s'en prendre qu'à leur paresse, & à l'excessive mollesse dans laquelle ils passent leurs jours. Si un médiocre ouvrier passe une bonne partie du jour à dormir, il en est quitte pour renchérir son ouvrage. Ils ont tous un air grave & composé ; ils sont naturellement fort sobres pour le vin : on n'oserait en dire autant à l'égard des liqueurs fortes. Ils mangent avidement & sans aucune propreté : jamais ils ne se servent de fourchettes. Ils font deux repas, l'un à dix heures du matin, l'autre à quatre heures du soir, qui sert de dîner à Lima, & ils font une collation à minuit.

Les hommes de ce pays se marient dans les formes le plus tard qu'ils peuvent; mais on en trouve peu qui ne soient liés par ce qu'ils nomment mariage derrière l'église: (de tras de la yglesia) cette liaison consiste à vivre avec une maîtresse, dont on reçoit la foi, comme on la lui donne. Suivant les loix du royaume, les enfans qui proviennent de ces unions, quoique bâtards, ont à peu près les mêmes droits que les autres, lorsqu'ils sont reconnus par le père. Là, ainsi qu'en Europe, on voit des maris abandonner des femmes aimables, pour entretenir de vilaines maîtresses, & le plus souvent des Négresses; mais en Europe ce libertinage est du bel air, & donne un certain relief dans ce qu'on appelle fort improprement la bonne compagnie, & au Pérou cette incontinence passe toujours pour odieuse.

Les femmes au-dessus du commun sortent rarement pendant le jour, si ce n'est pour jouir des agrémens de la promenade: elles commencent leurs visites à l'entrée de la nuit, &, dit M. Frezier, on les trouve souvent dans les lieux où elles sont le moins attendues; & les plus modestes dans le jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Enveloppées dans leurs mantes, elles osent tout pour former, pour rompre, pour réchauffer leurs intrigues amoureuses. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles passent les journées entières, assises sur des carreaux, les jambes croisées. Ces carreaux

ſont placés ſur une eſtrade, haute de ſix à ſept pouces, & large de cinq ou ſix pieds, qui règne de tout un côté de la ſalle : les hommes ſont aſſis dans des fauteuils, & il n'y a qu'une extrême familiarité qui leur permette l'eſtrade ; c'eſt pourquoi dans ce pays, pour déſigner l'amant d'une dame, on dit, c'eſt ſon ami de l'eſtrade. Dans les viſites qu'elles reçoivent, elles ſe font un plaiſir de jouer de la harpe ou de la guitarre qu'elles accompagnent de leur voix. Leur danſe conſiſte dans les inflexions du corps & l'agilité des pieds, ſans aucun uſage des bras, qui reſtent pendans, ou pliés ſous le manteau : leurs danſes figurées ſont expreſſives, ſur-tout lorſqu'elles quittent le manteau ; mais elles ſont plutôt mêlées d'actions que de geſtes. Les hommes n'abandonnent point leurs longues épées pour danſer.

L'infuſion de l'herbe du Paraguay eſt d'un uſage auſſi commun au Pérou, que l'eſt celle du thé parmi les Anglais & les Hollandais. On met l'herbe dans une calebaſſe qu'on appelle *Maté*, on y joint du ſucre, & verſant de l'eau chaude par-deſſus, on la boit, ſans lui donner le tems de ſe teindre, parce qu'elle prendrait une couleur trop noire. L'odeur de cette liqueur eſt agréable : on y mêle ſouvent du jus d'orange amère, ou de citron & des fleurs odoriférantes.

M. Frézier ne diſconvient pas que les femmes du Pérou n'aient infiniment

d'efprit, & beaucoup d'agrément dans la figure ; mais il prétend que ces fleurs de la jeuneffe paffent encore plutôt que dans ce pays. En nous faifant le portrait de ces dames, il femble qu'il ait voulu nous tracer celui de ces *filles du monde*, dont l'entretien, quoique fpirituel, fe rapproche plus du libertinage outré que de la galanterie décente. Il ne diffimule pas qu'à l'exemple de celles que nous citons, les Péruviennes modernes fe font gloire d'avoir ruiné plufieurs amans; mais il ajoute une réflexion qui eft d'une toute autre conféquence, c'eft qu'ainfi qu'en Europe, avec la fortune, on rifque au Pérou de perdre irréparablement fa fanté.

Dans les articles précédens, on a vu comment les femmes étaient habillées à Lima & à Quito. Celles qui habitent les parties froides de ces contrées font prefque continuellement enveloppées d'un *rabos*, qui eft un fimple morceau d'étoffe d'un tiers plus long que large, dont un des coins tombe jufques fur les talons. L'habit de cérémonie eft la mante de taffetas noir, à laquelle on ajoute quelquefois le *faya*, efpèce de jupe fermée, couleur de mufc, à petites fleurs, fous laquelle eft une autre jupe fermée, d'étoffe de couleur, qu'on appelle *Polléra*. Pour l'ordinaire, elles laiffent pendre leurs cheveux en treffes ; elles ont le fein & les épaules plus d'à-moitié nuds. Les Créoles des vallées font habillés à la françaife.

Depuis le règne de Philippe V, les gens de robe, excepté le président & les auditeurs, portent, comme en Espagne, la golille & l'épée. L'habit de voyage est un juste-au-corps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus & dessous, & des boutonnières.

Si l'on en excepte quelques palais & les édifices publics, les maisons du Pérou ne répondent point à la richesse des habits que portent les Créoles. C'est ordinairement un rez-de-chaussée, de quatorze ou quinze pieds de hauteur, devant lequel se trouve une cour ornée de porches de charpente. La pièce d'entrée est une fort grande salle, d'où l'on passe dans deux ou trois autres chambres. Le lit en forme d'alcove est placé dans un des coins de celle de l'estrade; & M. Frézier dit que la principale commodité de cette pièce est une fausse porte, pour admettre ou renvoyer les étrangers, sans qu'ils puissent être apperçus.

Il nous reste à parler de la brillante réception que l'on fait au nouveau viceroi du Pérou. Aussi-tôt que ce seigneur est débarqué au port de *Payta*, qui est à deux cents quatorze lieues de Lima, il dépêche un officier, qui porte le titre de son ambassadeur, pour instruire l'ancien viceroi de son arrivée. Celui-ci en fait aussi-tôt partir un autre pour complimenter son successeur, & il ne manque pas de combler de présens l'ambassadeur.

Le corrégidor de *Piura* fournit au nouveau viceroi les litières & les autres voitures nécessaires, jusqu'à la jurisdiction d'un autre corrégidor ; ce qui s'observe de corrégimens en corrégimens jusqu'à Lima, où il passe *incognito*, pour se rendre au callao, dans le palais du fort, superbement meublé pour sa réception. Là, il est reconnu par un alcalde de la capitale. Il reçoit le lendemain les complimens de tous les tribunaux séculiers & ecclésiastiques de Lima ; c'est-à-dire, de l'audience royale, de la chambre des comptes, du clergé, du corps de la ville, du consulat, de l'inquisition, du tribunal de la croisade, enfin des supérieurs d'ordres, des colléges & des personnes de marque. Le dîner est de la plus grande somptuosité, & le soir il y a comédie, où les femmes ont la liberté d'assister.

Le second jour, le nouveau viceroi se rend à la moitié du chemin qui conduit du callao à Lima, il y trouve le viceroi qu'il vient relever. Tous deux sortent de leurs voitures, & le dernier remet à l'autre le bâton de commandement, ensuite ils se séparent, & chacun s'en retourne par le même chemin.

Le jour que se doit faire l'entrée publique du nouveau viceroi dans Lima, toute la ville est richement ornée de tapisseries, avec plusieurs arcs-de-triomphe. Le viceroi se rend, sans suite, au monastère de Monferrat, séparé de la rue, où doit commencer la marche, par une arc-de-triomphe & par

une porte fermée. Au moment que le viceroi monte à cheval, cette porte s'ouvre.

Les compagnies de milice ouvrent la marche ; viennent ensuite les colléges & l'université, dont les docteurs sont en habits de cérémonie, & les officiers de la ville en robes de velours cramoisi, doublées de brocard de la même couleur, avec de grands bonnets sur la tête, sur de beaux chevaux richement harnachés. Quelques membres de ce corps sont à pied, & portent un dais sous lequel on voit s'avancer le viceroi, tandis que deux alcaldes tiennent de chaque côté la bride de son cheval. La chambre des comptes, l'audience royale, & tous les alcaldes assistent aussi à cette cérémonie, qui, quoique défendue par les ordonnances, ne s'en observe pas moins, tant on craint de déplaire au nouveau viceroi.

On se rend ainsi en ordre à la cathédrale, où l'archevêque reçoit ce chef suprême à la tête de son clergé : on y chante quelques hymnes; la musique se fait entendre, & le viceroi est conduit avec pompe dans le palais qu'il doit occuper pendant son administration. Les jours suivans, les fêtes se multiplient ; il y a de brillans combats de taureaux : l'université distribue des prix aux poëtes qui ont mieux chanté les louanges du viceroi, les colléges lui dédient des thèses, les religieux prononcent en chaire des panégyriques, les supérieurs des religieuses font des complimens, donnent des concerts & des colla-

tions, & le viceroi aſſiſte modeſtement & peut-être avec beaucoup de dégoût à toutes ces fêtes.

Quelques auteurs prétendent qu'un viceroi du Pérou eſt en état de mettre ſur pied cent mille hommes d'infanterie & vingt mille chevaux ; mais M. Frézier conteſte ce fait, & dit formellement qu'il ne pourrait pas en armer la cinquième partie. Le long ſéjour qu'il a fait dans ce pays l'avait mis en état de prendre des informations beaucoup plus ſûres que des voyageurs qui n'ont fait qui toucher. C'eſt d'après lui que nous allons donner un détail des ſommes que le roi d'Eſpagne fait payer à ſes officiers généraux. Le viceroi, dit-il, a quarante mille piaſtres d'appointement : le général en a ſept mille ; le lieutenant général de la cavalerie, quinze cents ; le commiſſaire général, quinze cents ; le lieutenant de la meſtre-de-camp, douze cents, & le lieutenant du général douze cents. Le viceroi a la nomination de quelques autres officiers, qui ſont auſſi payés par la cour : un capitaine de la ſalle d'armes, douze cents piaſtres ; un lieutenant d'artillerie, douze cents ; deux aides d'artillerie, chacun trois cents ; quatre maîtres cannoniers, chacun cinq cents quarante-quatre. Un armurier principal, quinze cents ; quatre armuriers ordinaires, chacun ſix cents ; un maître charpentier, mille piaſtres.

Fin de la Deſcription du Pérou.

LE BRESIL.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique du Bresil.

LA région à laquelle on donne le nom de Bresil, est la plus occidentale de l'Amérique méridionale ; elle est presque renfermée entre l'équateur & le tropique du capricorne : sa plus grande largeur, d'occident en orient, est de dix-sept degrés, entre le trois cents vingt-huitième & le trois cents quarante-cinquième degré de longitude. Du nord au sud son étendue peut bien avoir trente-cinq degrés, depuis le premier jusqu'au trente-cinquième de latitude méridionale. Ce vaste pays fut découvert, en 1500, par Vincent Yanez Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, dans son premier voyage. Il mouilla à un cap, qu'il nomma la Consolation, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Augustin, & prit possession de toute la côte au nom de la couronne de Castille. La même année, Alvarès Cabral, Portugais, se trouvant à la vue de ce pays, entra dans le port appellé Séguro ; il y planta une croix de pierre, ce qui fit donner à la con-

trée le nom de Santa-Cruz, mais celui de Brefil qu'elle portait auparavant a prévalu. Vers l'année 1539, les Français commencèrent à trafiquer au Brefil, & les naturels du pays leur montrèrent tant de confiance, qu'en 1555, l'amiral de Coligni chargea le chevalier de Villegagnon d'établir une colonie de calvinifte à Rio-Janéiro; mais bientôt ces nouveaux colons, abandonnés à eux-mêmes, furent chaffés par les Portugais. Les Français ont eu auffi pendant quelque tems une colonie dans l'ifle de Maragnan. Les Hollandais chafsèrent enfuite du Brefil les Efpagnols, qui étaient alors en poffeffion de ce pays, & les Portugais en dépoffédèrent les Hollandais en 1655. Les fils aînés des monarques Portugais, portent le titre de princes du Brefil.

Les Portugais ont partagé ce vafte pays en gouvernemens, qu'ils nomment capitainies. Oliveira, un de leurs auteurs, en compte quatorze, à commencer, depuis Para, prefque fous l'équateur, jufqu'au trente-cinquième degré de latitude auftrale; & parcourant la côte dans tous fes détours, il fait monter cet efpace à environ mille quarante lieues. Ces capitainies font Para, Marannon-Ciæra, Rio-grande, Paraïba, Tamaraca, Fernambuc, Serégipé, Bahia, Ilheos, Spiritu-fancto, Porto-féguro, Rio de Janéiro & Saint-Vincent: fix de ces gouvernemens appartiennent à des feigneurs particuliers, qui les ont conquis, & les huit autres au roi.

On

On trouve dans la province de Saint-Vincent, qui eſt la plus méridionale de toutes, des ſauvages qu'on appelle *Cariges*, & qui ſont les plus policés de tout le Breſil; ils ſont bien faits, de bonne foi dans le commerce, & le diſputent en blancheur aux Européens. S'ils ne craignaient l'eſclavage auquel les réduiſent ſouvent les Portugais, ils ſeraient très-diſpoſés à ſe fixer auprès des colonies. Les Tupinikinſes ont reconnu la domination Portugaiſe, mais on n'a jamais pu aſſujettir les Topinambous, nation farouche qui habite du côté du nord. Sontos, Saint-Vincent & Saint-Paul, ſont les villes les plus conſidérables de ce département. Près de Saint-Paul, il y a des mines d'or, où l'on trouve des grains qui pèſent juſqu'à trois onces

Diaz de Solis met la capitainie de Rio-Janéiro à vingt-deux degrés, vingt minutes de latitude auſtrale. La troiſième nommée Spiritu-ſancto, eſt ſituée par les vingt degrés de latitude auſtrale. La nation qui l'habite a été long-tems ennemie des Portugais. Cette capitainie appartient au duc d'Aveyra. Celle d'Ilheos eſt à quinze degrés, cinquante-cinq minutes de latitude, ſuivant les cartes marines. Ses frontières ont beaucoup à ſouffrir d'une nation cruelle & belliqueuſe qui erre ſans ceſſe dans les champs & dans les forêts, qui ne demeure jamais deux jours dans le même lieu, qui n'a pour lit que la terre, & dont les arcs ſont maſſifs & les

flèches d'une longueur extraordinaire.

La ſixième capitainie porte le nom de *Bahia de todos ſantos*, Baye de tous les ſaints. Sa ville capitale eſt San-Salvador, ou Saint-Sauveur. Le Breſil n'a point de plus riche province & de plus peuplée que Bahia. Fernambuc eſt le ſeptième gouvernement, Olinde en eſt la principale ville : Tamaraca eſt le huitième ; & Paraïba le neuvième. Cette capitainie doit ſon origine aux Français. Ce pays eſt d'une extrême fertilité ; on y trouve du bois de teinture & quelques mines d'argent. Depuis la capitainie de Paraïba, qui eſt le dernier endroit où la côte du Breſil regarde l'orient, toute l'étendue de terre qui conduit à Rio grande eſt peu connue, & Ciara qui ſuit n'a que peu d'habitans Portugais : le pays eſt habité par des barbares, dont le chef commande à pluſieurs petits princes. Tout le reſte de la côte n'a rien de remarquable.

On trouve dans l'intérieur des terres, à environ douze lieues de Santos, une ville nommée Saint-Paul, enfermée de tous côtés par des montagnes inacceſſibles, & par une immenſe forêt, dont Corréal nous fait la deſcription ſuivante. « C'eſt une eſpèce de ré-
» publique, dit-il, compoſée dans ſon origine
» d'un mélange d'habitans ſans foi & ſans
» loi, que la néceſſité de ſe conſerver a
» forcés de prendre un gouvernement. Il
» s'y trouve des fugitifs de tous les ordres
» & de toutes les nations, des prêtres, des
» religieux, des ſoldats, des artiſans, des

» Portugais, des Espagnols, des Créoles, » des Métifs, des Cariboets, qui sont des » Indiens, nés d'un Brasilien & d'une Négresse » & des Mulâtres. » Cette république ne consistait d'abord qu'en une centaine de familles qui pouvaient composer quatre cents personnes, en y comprenant les esclaves. En peu d'années elle s'accrut au nombre de plus de six mille. On appelle *Paulistes* ces républicains qui prennent la qualité de peuple libre, & qui ne donnent d'autre marque de dépendance aux Portugais que celle de leur payer le quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fonds. Chaque jour la tyrannie des gouverneurs fournit beaucoup de membres à cette société. Aucun étranger ne peut entrer sur ses terres, s'il n'a dessein de s'y établir, & dans ce cas, il est assujetti à de longues épreuves, pour s'assurer qu'il n'est ni traître ni espion. Sa première expédition doit être d'enlever deux Indiens pour le travail des mines, ou pour celui de l'agriculture. Quiconque donne lieu de soupçonner l'intégrité de ses intentions, est tué sans miséricorde; mais celui qui est adopté par ces républicains, ne doit plus espérer de pouvoir les quitter. Ils ne manquent pas d'armes à feu, dont ils se servent avec beaucoup de dextérité : ils manient l'arc comme les Indiens, & font des courses de quatre ou cinq cents lieues dans l'intérieur des terres, entre les rivières de la Plata & des Amazones. Quelquefois ils ont l'audace de traverser tout

le Brefil. Jamais ils n'ont voulu permettre aux jéfuites de s'introduire dans leur ville. Tel eft le précis du récit de Corréal : nous allons chercher à l'éclaircir.

Le père Locano, dans fes obfervations, nous dit que les Portugais, après avoir bâti la ville de Saint-Vincent fur les bords de la mer, envoyèrent une colonie fonder celle de Saint-Paul dans un canton, nommé *Piratininga*, & qu'on y forma une nombreufe églife de Brafiliens, fous la conduite du père Emmanuel de Nobrega, envoyé au Brefil par faint Ignace. Le zèle des nouveaux convertis dura peu. Les Portugais fe mêlèrent avec les Brafiliennes, & du mélange de ces deux fangs, fortit une génération perverfe, qui fit donner à ces Métifs le nom de *Mamelus*, fans doute par rapport à leur reffemblance avec ces anciens brigands d'Egypte. La diffolution devint générale, malgré les efforts des gouverneurs & des miffionnaires : les Mamelus ne gardèrent plus de mefures avec leurs maîtres, & appellèrent parmi eux tous les bandits Portugais, Efpagnols, Italiens, Hollandais, qui fuyaient la juftice des hommes & bravaient celle du ciel.

Les Mamelus, renfermés dans leur ville, fituée fur la cime d'une montagne, bravèrent toutes les tentatives qu'on fit pour les réduire. Ce font ces brigands qui ont oppofé les plus grands obftacles au progrès du chriftianifme dans le Paraguay, & c'eft en conféquence des courfes continuelles qu'ils faifaient à

travers les miſſions nouvellement établies, que les jéſuites obtinrent du roi d'Eſpagne la permiſſion d'armer leurs Indiens.

CHAPITRE II.

Religion des Braſiliens, & quelques-uns de leurs Uſages.

ON ne peut pas dire que les Braſiliens ayent aucune eſpece de religion ; on ne leur connaît ni temple, ni aucun monument à l'honneur d'aucune divinité. Ils n'adorent rien, & leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Ils ignorent ce que c'eſt que la création du monde, & ne diviſent les tems que par les lunes : cependant ils lèvent quelquefois les mains vers le ſoleil & la lune, ſans doute en ſigne d'admiration. Ils ont quelqu'idée confuſe d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre humain, & racontent fort ſérieuſement : « Qu'un étranger puiſſant, qui haïſſait mortellement leurs ancêtres, les fit tous » périr par une prodigieuſe inondation, ex- » cepté un frère & une ſœur, qu'il réſerva » pour repeupler le monde. » C'eſt de l'union de ces deux perſonnes qu'ils ſe croyent deſcendus, & leurs anciennes chanſons ont fait paſſer ce fait d'âge en âge. Ils ne peu-

vent se persuader que cette vie soit suivie d'une autre, & l'on ne parvient guères à leur faire comprendre ce que nous entendons par le ciel & l'enfer. Cependant un mauvais génie, qu'ils nomment *Aguian*, leur cause beaucoup de frayeur, & on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en démons, & s'amusent à danser dans des campagnes agréables, & plantées de toutes sortes d'arbres ; mais on ne rapporte pas qu'ils adressent des hommages à cet *Aguian*. Ils attachent quelqu'idée de puissance au tonnerre, qu'ils appellent *Tupan*, & dont ils prétendent avoir appris à cultiver les terres : mais quand on leur remontre qu'il faut adorer Dieu qui est l'auteur du tonnerre, « c'est » une chose étrange, répondent-ils, que » Dieu que vous nous peignez si bon, épou- » vante les hommes par le tonnerre ? » Ces sauvages ont une sorte de vénération pour un certain fruit aussi gros qu'un œuf d'autruche, & assez semblable à une calebasse, qu'ils appellent *Tamaraca*.

Ils ont des devins, auxquels ils s'adressent pour obtenir la santé dans leurs maladies. Dans certains tems ces imposteurs font la visite des habitations ; & comme on ne doute point qu'ils ne soient en commerce intime avec l'*Aguian*, ils portent toujours avec eux une petite idole, qu'ils appellent *Maraque*, & persuadent à ces imbécilles que c'est par l'organe de cette *maraque* qu'ils reçoivent les oracles de l'esprit

malin. En entrant dans une cabane, ils attachent l'idole à un bâton qu'ils fichent en terre ; ils font orner la *maraque* de belles plumes, & ordonnent aux habitans du village de lui venir apporter à boire & à manger, parce que rien ne la disposera mieux à répondre aux demandes qu'on lui fera. Un sauvage se trouve très-heureux, lorsqu'au prix de tout ce qu'il possède, il peut faire l'acquisition d'une pareille idole. Ils ont des fêtes qui reviennent en différens tems.

Quelquefois les Brasiliens s'assemblent dans une longue hute, affectée pour ces sortes de cérémonies. Un Boïez ou devin entonne une chanson, & chacun danse autour de lui, en faisant diverses postures & en tenant sa *maraque* à la main. Les femmes s'agitent avec une telle violence qu'on les croirait atteintes de quelque mal, & les jeunes gens ne cessent de se frapper la poitrine. Après cet horrible tapage, il se fait un grand silence, & bientôt on chante d'un ton plus doux ; puis on se met à danser en se prenant par la main, pliant un peu la jambe droite, tenant la main gauche pendante & portant la droite sur les fesses. Alors on se divise en trois cercles, & trois boïez, couverts de plumes, présentent leurs *maraques* aux danseurs ; puis s'armant de longs roseaux remplis de tabac allumé, ils leur en soufflent la fumée, en prononçant avec gravité : « Recevez tous l'esprit de force & de cou- » rage par lequel vous pourrez vaincre vos

» ennemis. » Ces boïez interprètent auſſi les ſonges. Pour lors le devin ſe retire dans une hute, ſéparée de toute habitation, où il trouve un hamac, & une bonne proviſion de nourriture préparée par une vierge de dix à douze ans. Il faut que depuis neuf jours il n'ait eu aucun commerce charnel avec ſa femme. Il ſoupe de bon appétit, il interroge ſa *maraque*, s'endort profondément, & le lendemain il eſt en état de donner l'explication qu'on lui a demandée. On peut remarquer que l'évocation de l'eſprit doit toujours ſe faire ſans témoin. Souvent les boïez riſquent des prédictions qui n'ayant point d'effet porte le trouble dans la nation, & alors ils riſquent d'être maſſacrés, pour prix de leur impoſture.

Quelle que ſoit l'imbécillité de ces ſauvages, les plus ſimples devoirs de la nature ne ſont pas abſolument effacés en eux. Ils évitent dans leurs mariages de prendre pour femme leur mère, leur ſœur ou leur fille : mais ils ſe permettent de prendre des épouſes dans tous les autres degrés. Dès qu'un garçon eſt en âge d'approcher des femmes, il lui eſt permis de s'en procurer une, mais il doit la choiſir nubile. Il s'adreſſe aux parens, ou à leur défaut aux amis, & même aux voiſins de celle ſur qui il a jetté les yeux, & il la leur demande pour femme ; s'il n'y a point d'obſtacle, on la lui remet entre les mains, & le mariage eſt auſſi-tôt conſommé. La pluralité des femmes eſt per-

mise chez les Brasiliens, & il y a même de la gloire à en avoir plusieurs, parce que c'est une preuve que l'on veut élever beaucoup d'enfans, qui deviendront de grands guerriers comme leur père. Corréal nous certifie que toutes ces femmes, rassemblées dans une même cabane, y vivent sans jalousie, & par conséquent sans querelle, ne songeant qu'à plaire à leur mari commun; mais il ajoute qu'elles sont souvent répudiées pour des causes assez légères.

Lorsque les Brasiliennes accouchent, ce sont leurs maris qui font les fonctions d'accoucheurs : ils coupent avec les dents le cordon à l'enfant, lui applatissent le nez, le lavent, le peignent de rouge & de noir, & le posent dans son hamac. La mère, après quelques heures de repos, va se laver & retourne à son travail. Si le nouveau-né est un garçon, on place auprès du hamac un arc, des flèches & un couteau. On lui donne un nom, pris des choses connues & sensibles. Sa nourriture est le lait de sa mère, & un peu de farine mâchée ou délayée. Il est très-plaisant que toutes ces cérémonies achevées, le mari se couche tranquillement pour recevoir les félicitations de ses voisins sur l'accroissement de sa famille.

Les Brasiliens ont l'adultère en horreur. Avant le mariage les filles se livrent sans honte aux hommes libres, & leurs parens se font un devoir de les offrir aux étrangers; mais lorsqu'elles sont liées par leurs propres

promeſſes, elles ſont extraordinairement réſervées, & celles qui manquent à leur engagement, ſans l'aveu de leur mari, ſont aſſommées ſans pitié.

Lorſqu'un Braſilien eſt à l'article de la mort, ſes parens ſe jettent ſur lui pour l'embraſſer & lui dire adieu, & ſouvent ces careſſes vont juſqu'à l'étouffer. S'il meurt à la fin de la journée, toute la nuit ſe paſſe en lamentation. Le lendemain matin on lave le corps & on le peint, après quoi on l'enveloppe dans une toile de coton, & ſi c'eſt un chef, dans ſon hamac, orné de plumes. On le met dans une manière de cercueil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, ou au moins pendant un mois que dure le deuil & les gémiſſemens.

On diviſe tous les habitans naturels du Breſil en cinq nations, les Margajas, les Ouëtacas, les Maguhés, les Tapuies, & les Topinambous : tous, ſuivant le voyageur Lery, mangent les priſonniers qu'ils font à la guerre. Ils vont nus hommes & femmes, & ſe frottent le corps avec une liqueur noire. Les hommes portent leurs cheveux en couronne & ſe percent la lèvre inférieure, où ils mettent une pierre, qui eſt une eſpèce de jaſpe verd, ce qui fait croire à quelques pas, qu'ils ont deux bouches. Les femmes laiſſent croître leurs cheveux, & au lieu de ſe percer la lèvre, elles ſe font des ouvertures aux oreilles, de la largeur

d'un doigt, où elles paſſent un anneau qui ſoutient un mélange d'oſſelets blancs & de pierres.

Les Ouëtacas ſont, ſans contredit, les plus barbares de tous les Braſiliens, & il n'y a pas lieu d'eſpérer que jamais ont puiſſe adoucir leur caractère féroce. Toujours en guerre avec leurs voiſins, ils ne permettent pas qu'on pénètre dans leur pays. S'il eſt queſtion de commerce, on ne traite avec eux que de cent pas, & toujours les armes à feu à la main ; c'eſt-à-dire, qu'on place dans un lieu marqué une portion de marchandiſes, que l'on offre en échange d'un autre tas, déposé plus loin par le ſauvage, & que, ſi par ſigne, on ſe trouve d'accord, chacun emporte ſon échange. Cette façon de commercer, prouve combien ces négocians ſe redoutent : les Portugais craignent d'être dévorés, & les Ouëtacas tremblent d'être faits priſonniers.

Les Braſiliens ſont en général d'une taille avantageuſe; ils ſont robuſtes & peu ſujets aux maladies. On ne voit point parmi eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'eſtropiés d'aucun membre. Rarement leurs cheveux changent de couleur, & l'on en trouve un fort grand nombre qui conſervent leur gayeté naturelle juſqu'à l'âge de cent vingt ans. Quoique continuellement expoſés aux plus grandes ardeurs du ſoleil, ils n'ont pas le teint plus brun que celui des Eſpagnols. Ce n'eſt que depuis l'établiſſement

des Européens ſur leurs côtes qu'ils ſe couvrent les parties que l'on doit cacher. Les deux ſexes ont un ſoin particulier de ne ſouffrir aucun poil ſur toutes les parties de leurs corps. Dès l'enfance on leur perce la lèvre inférieure & l'on y place un petit os, blanc comme l'ivoire: & lorſqu'ils ſont devenus hommes, ils ſubſtituent à cet os, une pierre de la longueur du doigt, qui tient d'elle-même ſans que rien l'aſſujettiſſe. Ils portent au cou des colliers de ces ſortes d'os, ou de petites boules d'un bois noir, fort luiſant. Souvent ils s'oignent le corps d'une certaine gomme extrêmement viſqueuſe, & ils arrangent deſſus de petites plumes de poulets, teintes en rouge. Leurs jambes & leurs cuiſſes conſervent toujours la couleur noire que de tems à autre ils ont ſoin d'y appliquer; & dans leurs guerres, pour ſe donner un air terrible, ils s'attachent, avec de la cire, ſur le front & ſur les joues, des plumes noires d'un oiſeau qu'ils appellent *Tucan*. Dans les horribles feſtins de chair humaine, qu'ils font après leurs combats, ils portent des eſpèces de manches, tiſſues avec art, de plumes de diverſes couleurs, « &, dit le voyageur Lery, ils mettent ſur » leurs épaules des plumes d'autruches, dont » ils accommodent tous les tuyaux ſerrés » d'un côté, & le reſte qui s'éparpille en » rond, en forme d'un petit pavillon, ou » d'une roſe, ce qui forme un grand pa» nache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel

» étant lié ſur les reins avec une corde de
» coton, l'étroit vers la chair & le large en
» dehors, vous diriez qu'ils portent une mue
» à tenir des poulets. » Ils ne feraient pas bien parés dans leurs danſes, s'ils ne portaient aux jambes des cercles d'un fruit nommé *Ahouai*, de la groſſeur de la châtaigne, creuſé & rempli de petits cailloux, & dans les mains des calebaſſes auſſi creuſes & remplies de pierres.

Qu'il nous ſoit permis d'ajouter à ce tableau, le détail que Lery fait de la parure des femmes & des filles de ce pays, nous le rendrons dans les termes même du voyageur.

« Il faut bien voir, dit-il, ſi leurs femmes & leurs filles, leſquelles ils nomment *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont fréquenté par de-là, en quelques endroits *Macia*, ſont mieux parées & attifées. Premièrement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, auſſi bien que les hommes, encore ont-elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît ſur elles, juſqu'aux paupières & aux ſourcils des yeux. Il eſt vrai que pour les cheveux elles ne les imitent pas ; car au lieu qu'eux les tondent ſur le devant & rognent ſur le derrière, elles, au contraire, non-ſeulement les laiſſent devenir longs, mais auſſi comme les femmes de par deçà, les peignent & lavent fort ſoigneuſement, les ſéparent également en deux, les trouſſent

quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge & les laissent pendre sur les épaules.... Toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au surplus, elles ne se font point fendre les lèvres, ou les joues, & par conséquent ne portent point de pierreries au visage : mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moyenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient des oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoûtrent : la voisine ou compagne, avec un petit pinceau à la main, ayant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoyant tout autour en rouleau en forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à ce qu'avec des couleurs bleue, rouge & jaune, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi à la place des paupières & sourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste, elles font de grands bracelets, de plusieurs pièces d'os blancs, coupés & taillés en manière de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est pas possible de

mieux.... mais entre les choſes doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai obſervées en ces femmes, c'eſt qu'encore qu'elles ne ſe peinturent pas ſi ſouvent le corps, les bras, les cuiſſes & les jambes, que les hommes, même qu'elles ne ſe couvrent ni de plumaſſeries, ni d'autres choſes; cependant quoique nous leur vouluſſions bailler pluſieurs fois des robes & des chemiſes, il n'a jamais été en notre puiſſance de les faire vêtir. » .... L'auteur ajoute pour terminer ce tableau : « Que la beauté des Braſiliennes, quoiqu'en beauté, dit-il, elles ne cèdent rien aux autres, excite moins les hommes, que les attifets, fards, fauſſes perruques, cheveux tortillés, grands collets fraiſés, vertugales, robes ſur robes, & autres infinies bagatelles dont les filles & femmes de pardeçà ſe contrefont & n'ont jamais aſſez. »

La nourriture ordinaire des Braſiliens conſiſte en racines d'aipy & de manioc : on les fait ſécher au feu ſur des claies, & on les réduit en farine, dont l'odeur reſſemble aſſez à celle de l'amidon. Lorſque cette farine eſt cuite, ſon goût diffère peu de celui du pain blanc; apprêtée avec du jus de viande, c'eſt un mets fort nourriſſant; & quand ces racines ſont pilées dans leur fraîcheur, elles donnent une eſpèce de lait, qui expoſé au ſoleil s'y coagule comme le fromage, & fait un fort bon aliment, pour peu qu'il ſoit cuit au feu. Ces racines ſervent auſſi à la compoſition d'un breuvage.

Ces sauvages sont courageux, mais l'intérêt & l'ambition ne sont jamais les motifs des guerres qu'ils entreprennent : la vengeance est toujours ce qui leur met les armes à la main. Lorsqu'il s'agit de venger la mort d'un parent ou d'un ami, mangé par quelques sauvages, les anciens de l'habitation qu'ils nomment *Aldeja*, convoquent une assemblée de tous les jeunes guerriers, & par un discours emporté qui ne respire que la haine & le carnage, il les excitent à prendre les armes. La troupe part aussi-tôt. Chaque sauvage est armé de sa *tacape*, qui est une sorte de massue de bois de bresil, ou d'une espèce de bois d'ébène noire, fort pesante, ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Sa longueur est de six pieds, sur un de large, & son épaisseur d'un pouce. Ils se servent aussi d'arcs, & de boucliers. Quelquefois ils marchent au nombre de cinq ou six mille, & leurs femmes les suivent, chargées de leurs provisions. Arrivés dans le pays qu'ils veulent ravager, les femmes & les moins vigoureux s'arrêtent, tandis que les guerriers se glissent à travers les bois, & communément ils commencent leur expédition par mettre le feu aux cabanes ennemies, afin de pouvoir faire des prisonniers, au milieu de la confusion qu'occasionne l'incendie. S'ils sont obligés de combattre en raze campagne, ils le font avec une férocité, au-delà de toute expression.

On assure qu'ils engraissent leurs prisonniers

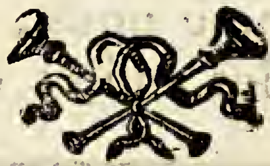
niers avant que de les manger, & que pendant ce tems ils donnent des femmes aux hommes, & leur permettent de se divertir & d'aller à la chasse & à la pêche. Le jour fixé pour l'affreux festin, tous les Indiens de l'habitation se rassemblent. La fête commence par un repas où le prisonnier est invité, & il n'est pas celui qui y apporte le moins de gayeté. Après avoir passé quelques heures à danser & à se réjouir, deux sauvages d'entre les plus robustes se saisissent du prisonnier, le lient d'une grosse corde au milieu du corps, & dans cet état le promènent comme en triomphe, dans les *aldejas* voisins. La victime, loin de paraître abbatue aux approches du sort qui l'attend, n'en semble que plus fière. Elle raconte avec audace de quelle manière elle a lié souvent ses ennemis, & comment elle les a rôtis & mangés. Après cette course, le prisonnier est ramené dans l'habitation où il doit trouver la mort; ses gardes s'éloignent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la distance de dix pieds, observant de tirer à mesure égale, la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne puisse faire un pas. On place auprès de lui un gros tas de pierres, & on lui déclare qu'avant de mourir, on lui permet de venger sa mort: il entre en fureur, il lance toutes ces pierres contre ceux qui l'environnent, &, malgré les boucliers dont ils se couvrent, il ne laisse pas d'en blesser un grand nombre. Après

ce combat, celui qui doit lui donner le coup mortel se montre, & lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses compagnons, à quoi le captif répond fièrement que rien n'est plus certain, & qu'il en fait gloire : « Rends-moi la liberté, » lui dit-il, & je te mangerai toi & les tiens. » Eh bien, replique le bourreau, nous te pré- » viendrons : je vais t'assommer, & tu seras » mangé ce jour même. » Le coup suit la menace. La femme qui a vécu avec le prisonnier, vient faire la grimace de pleurer sur son corps, mais elle ne se rassasie pas moins de sa chair. D'autres femmes lavent le corps, le coupent par morceaux, qu'elles font rôtir, & chacun dévore ce détestable mets avec une avidité surprenante. A cette horrible barbarie, les Brasiliens en ajoutent une autre qui ne fait pas moins frémir. Si le captif a eu un enfant de la femme qui a pris soin de l'engraisser, ce triste fruit est dévoré en naissant, ou lorsqu'il a pris un peu de force.

Toute la férocité des sauvages contre leurs ennemis n'empêche pas qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Cependant s'il s'élève quelque querelle de particulier à particulier, on leur laisse la liberté de se battre ; & si l'un des combattans est blessé, ses parens font la même blessure à l'autre : on le tue, s'il a tué son adversaire. La loi du talion est observée avec une extrême rigueur. Ils sont presque tous fort humains envers les

étrangers. A l'arrivée d'un voyageur, le père de famille devant la porte duquel il s'arrête, vient le recevoir, & le presse d'entrer & de s'asseoir dans un lit de coton, suspendu en l'air, où il le laisse quelque tems sans lui dire un seul mot. Bientôt toutes les femmes se trouvent assemblées autour du lit, & accroupies à terre ; & les mains sur les yeux, elles adressent à leur hôte mille complimens flatteurs, tels que ceux-ci : « Que » tu es bon ! que tu as pris de peine à venir ! » que tu es beau ! que tu es vaillant ! que » nous t'avons d'obligation ! » ensuite elles apportent de l'eau, & lavent les pieds & les jambes à l'étranger, après quoi tout ce qu'il y a de meilleur en nourriture & en boisson dans la cabane lui est présenté. On ne peut mieux leur témoigner sa reconnaissance qu'en leur faisant présent de quelques couteaux, des cizeaux, des peignes, des pincettes pour la barbe, des verroteries, & surtout de petits miroirs.

Fin de la Description du Bresil.



LE CANADA.

CHAPITRE PREMIER.

Religion des Sauvages du Canada.

CE vaſte pays eſt borné à l'eſt par l'Océan, à l'oueſt par le Miſſiſſipi, au ſud par les colonies Anglaiſes, & au nord par des pays déſerts & inconnus. Il eſt rempli d'immenſes forêts, l'air y eſt extrêmement froid, & les nations qui l'habitent ſont toutes ſauvages & idolâtres. Pour donner une idée générale de ces différens peuples, il faut emprunter les lumières du baron de la Hontan (*a*), qui avait vécu dix années parmi eux ; mais il ne faut ſuivre ce voyageur qu'avec beaucoup de circonſpection.

Les Canadiens ne conſervent aucun poil ſur toutes les parties de leurs corps ; ils naiſſent blancs comme nous, mais leur continuelle nudité, les huiles dont ils ſe graiſ-

(*a*) On attribue les voyages du baron de la Hontan, au ſieur Guedeville, & l'on s'apperçoit que pour les rendre plus agréables, cet auteur a ſouvent altéré la vérité.

ſent, les couleurs dont ils ſe fardent, & l'ardeur du ſoleil leur hâlent le teint. Ils ſont grands, d'une taille ſupérieure à la nôtre, ont les traits du viſage parfaitement réguliers, le nez aquilin, & rarement on en trouve qui ſoient affligés de quelques difformités naturelles. A voir ces ſauvages au premier coup-d'œil, il n'eſt pas poſſible d'en juger avantageuſement. Leur regard eſt farouche, leur port ruſtique, & ils ne paraiſſent rien moins que careſſans; cependant ils ſont bons, affables, charitables, & vraiment hoſpitaliers. Leur imagination eſt vive; ils ont de la juſteſſe dans l'eſprit; ils vont à leurs fins par des voies ſûres: rien ne peut altérer leur ſang froid, & ce flegme a ſouvent laſſé la patience des Européens. Par une eſpèce de grandeur d'ame, on ne les voit jamais ſe mettre en colère. Ils ont le cœur haut, un courage à toute épreuve, une valeur intrépide, une conſtance dans les tourmens, qui va au-delà de l'héroïſme, & une égalité d'ame, que la proſpérité ou l'adverſité attaquent en vain. En admirant ces belles qualités, il ne faut pas diſſimuler leurs vices & leurs défauts. Ils ſont légers, volages, fainéans, ingrats, ſoupçonneux, vindicatifs, & d'autant plus dangereux qu'ils ſavent mieux cacher leurs perfidies. Implacables ennemis, ils ſont brutaux dans leurs plaiſirs, & vicieux par ignorance ou par malice.

Ces ſauvages reconnaiſſent un Dieu; ils trouvent la preuve de ſon exiſtence dans

l'admirable compoſition de l'univers, & de-là ils concluent que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un principe ſupérieur en ſageſſe & en connaiſſance, qu'ils nomment le grand Eſprit. « Ce » grand Eſprit contient tout, il paraît en » tout, il agit en tout, & il donne le mou» vement à toutes choſes. Tout ce qu'on » voit & tout ce qu'on conçoit, eſt ce Dieu, » qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites » & ſans corps, ne doit point être repréſenté » ſous la figure d'un vieillard, ni de quel» qu'autre choſe que ce puiſſe être, quel» que belle, vaſte & étendue qu'elle ſoit. » C'eſt d'après cette idée qu'ils adorent le grand Eſprit en tout ce qui paraît dans le monde.

Ils croyent l'ame immortelle, parce que ſi elle ne l'était pas, tous les hommes ſeraient heureux en cette vie; car Dieu parfait & ſage, n'a pu créer les hommes pour rendre les uns malheureux & les autres heureux. Ils diſent que le grand principe a voulu que quelques créatures ſouffriſſent dans ce monde, pour les en dédommager dans l'autre, & que par conſéquent nous diſons bien mal à propos qu'un tel a été bien malheureux d'avoir été pris, tué, rôti & mangé, puiſque ça été la volonté d'un être infiniment parfait.

Ils ſont perſuadés que le grand Eſprit a donné aux hommes la raiſon, pour les mettre en état de diſcerner le bien d'avec le

mal, & de ſuivre les règles de la juſtice & de la ſageſſe; que la tranquillité de l'ame lui plaît infiniment, & qu'il déteſte le tumulte des paſſions, qui rend les hommes méchans: que la vie eſt un ſommeil, & la mort un réveil, qui nous donnent l'intelligence des choſes viſibles & inviſibles: que la raiſon de l'homme ne pouvant pas même s'élever juſqu'aux choſes viſibles, il eſt abſurde de chercher à connaître celles qui ſont inviſibles: & qu'après la mort les ames vont dans un certain lieu, dans lequel nous ne pouvons pas dire ſi celles des bons ſont bien, & celles des méchans mal, puiſque nous ignorons ſi ce que nous appellons bien & mal, eſt regardé comme tel par le grand Eſprit.

Développons maintenant toutes ces idées, & ſans nous rendre garans des contradictions qui ſe trouvent fréquemment dans le détail que les voyageurs que nous allons conſulter, nous donnent de la religion de ces peuples, tâchons de mettre le lecteur en état de juger par lui-même quel eſt celui qui mérite le plus de confiance.

Le père Hennepin, dans ſon livre des nouvelles découvertes dans l'Amérique ſeptentrionale, nous dit formellement que ces peuples n'ont aucun culte religieux: « Ils » ont, dit-il, quelques idées confuſes, & » quelque eſpèce de vénération pour le ſo- » leil qu'ils reconnaiſſent, mais ſeulement » en apparence, pour celui qui a tout fait

» & qui conserve tout. » Ils lui envoyent en offrande la fumée de leurs calumets, lorsqu'ils fument, & lui présentent les prémices de leur chasse. Dans l'ouvrage du même auteur, intitulé : *Relation de la Louisiane*, ou *Voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, & qui n'est pas ménagé par le père Charlevoix, il donne plus d'étendue à son récit. « La plus grande partie de ces sauvages, dit-il, croit la création du monde, » & que le ciel, la terre & les hommes » ont été formés par une femme qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est » le principe du bien, & la femme le principe du mal ; mais cependant l'un & l'autre » jouissent d'une parfaite félicité. La femme » tomba du ciel enceinte, & fut reçue sur » le dos d'une tortue, qui la sauva du naufrage. » Il ne serait pas impossible de rapprocher cette idée du récit que Moïse nous fait de la chute du premier homme.

Les Iroquois appellent le Créateur du monde *Otkon*, les Virginiens *Okée*, & ceux qui demeurent au bas du fleuve Saint-Laurent *Aahauta* : ils prétendent qu'un nommé *Messou* fut le réparateur du monde après le déluge. *Messou*, étant à la chasse, perdit ses chiens dans un grand lac qui se déborda, & couvrit la terre de ses eaux, & quelque tems après, par le moyen de quelques animaux, il repeupla la terre. Les sauvages des bords du Mississipi disent qu'une femme descendit du ciel, & voltigea quelque tems

en l'air, ne ſachant où poſer ſon pied, que la tortue lui offrit ſon dos, & qu'elle l'accepta; que bientôt les immondices de la mer s'étant aſſemblées autour de la tortue, il ſe forma une grande étendue de terre; qu'un jour un eſprit deſcendit du ciel, trouva la femme endormie, ſe plaça près d'elle, & que de cette viſite, elle conçut deux enfans qui ſortirent de ſon côté : ces enfans furent de grands chaſſeurs, & vécurent dans une haine irréconciliable. L'un reſta ſur la terre; l'autre s'envola dans le ciel. Ce fut après cette ſéparation que l'eſprit fit une ſeconde viſite à ſon épouſe, & qu'il lui donna une fille, qui eſt la mere de tous les peuples de l'Amérique ſeptentrionale. N'eſt-ce point encore à quelques égards, l'hiſtoire défigurée de Caïn & d'Abel ?

Recherchons ce que rapporte M. la Potherie dans ſon hiſtoire de l'Amérique ſeptentrionale, touchant l'idée que les ſauvages ſe ſont formée de la création du monde. » Ces peuples, dit-il, ſe tiennent aſſurés qu'ils doivent leur origine à des animaux, & que l premier principe, qu'ils appellent *Michapous*, a créé le ciel. Michapous ſignifie, le le grand liévre. Ils ont quelqu'idée du déluge, mais ils n'en peuvent développer le myſtère. Après le déluge, le monde commença d'être : Michapous créa les animaux, qui plaça ſur un pont de bois flottant, où il demeura avec eux ſans prendre aucune nourriture; mais prévoyant que ſon ouvrage ſerait

imparfait, s'il n'obviait à la faim dont les créatures allaient être travaillées, il s'adreſſa à Michipiſi, dieu des eaux, à qui il voulut emprunter un peu de terre pour former des pays capables de contenir ſes nouveaux ſujets; mais celui-ci, jaloux de ſon autorité, refuſa de ſe prêter au deſſein de Michapous, dans la crainte qu'un jour les animaux ne fiſſent la guerre aux poiſſons. Cependant le créateur des animaux envoya ſucceſſivement le rat muſqué, la loutre & le caſtor au fonds de la mer, pour recueillir quelque peu de terre, & le premier apporta ſeulement quelques grains de ſable, qui, par le pouvoir de Michapous, ſe transformèrent auſſi-tôt en une très-grande montagne : mais ne la trouvant pas encore aſſez vaſte, il commanda au renard de marcher tout autour, en l'aſſurant que plus il marcherait, plus elle s'aggrandirait. Il obéit, & s'apperçut que le globe augmentait conſidérablement; mais en même-tems il fit réflexion que plus la terre aurait d'étendue & plus il lui ſerait difficile d'atteindre ſa proie, & il ceſſa de marcher. Michapous n'en crut pas le renard ſur ſa parole; il partit pour viſiter ſon domaine, & il marche encore pour l'augmenter. Les tremblemens de terre, le tonnerre, les feux extraordinaires & les autres phénomènes de la nature, ſont les ſuites du paſſage de Michapous en différens lieux.

Pendant l'abſence de ce prétendu créateur, les animaux multiplièrent conſidéra-

blement, mais la discorde se mit parmi eux & ils se firent la guerre. De leurs cadavres Michapous forma des hommes, qui à peine nés, inventèrent l'arc & les flèches & chassèrent les animaux. Un de ces hommes s'étant égaré un jour, arriva à la caverne de Michapous, qui lui donna une femme, & lui indiqua le pays qu'il devait habiter avec elle. Les autres, ne voyant point revenir leur camarade, prirent la même route, & reçurent le même présent, avec ordre d'aller se fixer dans des contrées différentes. Ces hommes eurent beaucoup d'enfans, & vécurent paisiblement pendant un grand nombre de siècles : mais enfin s'étant rapprochés les uns des autres, ils se rencontrèrent à la chasse ; ils s'entre-tuèrent : les parens voulurent venger la mort de leurs parens, & cette guerre dure encore aujourd'hui. »

Telles sont les ridicules opinions des sauvages de l'Amérique septentrionale, & particulièrement de ceux qui habitent les vastes contrées du Canada & la baye d'Hudson. Michapous est leur souverain Dieu ; ils regardent le soleil, la lune, le tonnerre & Michipisi comme de grandes divinités, ainsi que Météomek, le dieu des glaces. L'ours, le léopard, le bœuf, la couleuvre & la loutre, lorsqu'ils se présentent en songe à ces idolâtres, leur annoncent un heureux succès dans leurs entreprises; ils leur font des offrandes de fumée de tabac ; mais les dieux qu'ils invoquent avec le plus de fer-

veur ſont les eſprits malins, qu'ils craignent beaucoup, & qu'ils croyent tout puiſſans pour leur faire du mal. Ils font des feſtins en l'honneur de Michapous. Ils immolent des chiens au ſoleil, & preſque toutes leurs fêtes religieuſes ne conſiſtent que dans des repas.





CHAPITRE II.

Mariages des Sauvages du Canada.

LORSQU'UN jeune ſauvage a jetté les yeux ſur une fille pour en faire ſa femme, il ne lui eſt permis de l'entretenir que pendant la nuit, & même en préſence de quelques amis. Il va à la cabane de la jeune perſonne, qui n'eſt fermée qu'avec une ſimple peau : il a ſoin d'allumer au foyer un petit éclat de bois, & s'approchant du lit de ſa maîtreſſe, il lui tire le nez par trois fois, ce qui eſt une formalité eſſentielle & qui doit être répétée, au moins pendant deux mois, & l'on

atteſte que durant le cours de ces entretiens muets, tout ſe paſſe dans la plus grande décence. Si l'amant croit être vu de bon œil par ſa maîtreſſe, il en inſtruit ſon père ou ſon plus proche parent, qui va trouver la nuit celui de la fille ; il l'éveille, allume ſa pipe qu'il lui préſente, & en fait la demande pour ſon fils. Le père répond qu'il en parlera à ſa famille. Quand les ſentimens ſont d'accord, le père du jeune homme fait aſſembler tous les parens de ſon côté, & leur déclare qu'il va marier ſon fils; ces parens apportent dans ſa cabane le plus de marchandiſes qu'ils peuvent pour former la dot du jeune ſauvage. La mère du garçon en porte une partie à la cabane de la fille, & c'eſt en ce moment que ſa mère lui dit qu'elle la marie à un tel. La belle ne peut s'en dédire, & il eſt même de ſon honneur d'y conſentir ſans replique : & par un abus étrange, dit la Polherie, les mères & les frères peuvent proſtituer cette fille, parce que ſon corps n'eſt pas à elle, mais à ſes parens ; & toutefois le même auteur dit dans un autre endroit, que les filles pleurent leur virginité pendant quelques jours.

La mère qui a reçu tous ces préſens, les diſtribue à ſa famille, en lui apprenant qu'elle marie ſa fille. Les ſœurs du jeune homme, huit jours après cette première cérémonie, apportent de nouveaux préſens ; mais ceux-ci appartiennent à la future. On l'habille ſuperbement, c'eſt-à-dire, qu'on lui met ſur le

corps une peau de caſtor, & qu'on lui frotte les cheveux avec de la graiſſe d'ours. Ainſi ajuſtée elle ſe rend chez ſa belle-mère, qui la dépouille de tous ſes ornemens, lui en donne d'autres en échange, & y ajoute une chaudière. Elle retourne chez ſon père, où ſes ſœurs la déshabillent encore, & lui donnent leurs propres habits; enfin la mère lui remet une charge de bled-d'inde, qu'elle apporte à ſon mari, qui lui ôte encore ſes habits. Toutes ces extravagances rempliſſent la journée, à la fin de laquelle les deux familles partagent également les préſens dont on vient de parler.

Il eſt expreſſément défendu à un Canadien de conſommer ſon mariage avant le quatrième jour de ſes noces: cependant il s'en trouve, & l'exemple n'eſt pas rare, qui pouſſent la continence juſqu'à paſſer ſix mois entiers ſans connaître leur nouvelle épouſe, parce qu'ils ſe perſuadent que c'eſt le témoignage le plus authentique qu'ils puiſſent lui donner de leur eſtime. Au bout de l'année la mariée, ſans en prévenir ſon mari, retourne chez ſa mère, qui devient maîtreſſe de la chaſſe, de la pêche, du commerce & de tout ce que ſon gendre peut avoir amaſſé. L'époux ne retrouvant point ſa moitié dans ſa cabane, devine aiſément où elle eſt allée: il va la trouver lorſqu'il croit que tout le monde eſt endormi; mais le beau-père & la belle-mère qui s'attendent à cette viſite, veillent pendant que leur fille feint de dor-

mir auprès du feu. Le ſauvage qui connaît que ce feu eſt préparé pour lui, ſe place auprès de ſa femme. Le beau-père ſe lève avec indifférence, remplit ſa pipe, l'allume & la lui donne à fumer. La belle-mère apporte un plat de viande, & le poſe à ſes pieds ; il mange ſans proférer une parole ; & pour abréger le récit, il paſſe dans cette contrainte deux années auprès des parens de ſa femme.

Ces époux ne doivent jamais ſe parler pendant le jour, ſi ce n'eſt pour ſe dire quelques duretés, au moins la pudeur canadienne l'exige. Les deux ans écoulés, le mari ſe retire dans ſa cabane, ſur-tout lorſqu'il ne penſe pas, par de nouvelles complaiſances, à obtenir pour ſeconde épouſe une des ſœurs de ſa femme; car il ſerait indécent qu'il en choiſît dans d'autres familles que celle de ſon beau-père. On donne pour raiſon de cette coutume, qu'à la mort du gendre, tout ce qu'il laiſſe revient à la belle-mère, & qu'ainſi il eſt de ſon intérêt de lui donner des femmes, qui n'affaibliſſent point ce droit ſingulier. On trouve dans l'hiſtoire de Jacob, que ce patriarche épouſa Rachel & Lia : mais ſi les Canadiens ont adopté cet uſage pour entretenir la paix dans les familles, ils ont on ne peut pas plus mal réuſſi; car ces ſortes d'alliances ſont la ſource des plus grandes diviſions entre les ſœurs épouſes.

Les femmes du Canada doivent ſe priver de toute ſociété dans le tems de leurs infirmités

firmités lunaires. Tous les feux de la cabane doivent être éteints ; il faut nettoyer exactement le foyer, en jetter les cendres au vent, & allumer un feu nouveau. La malade est transportée dans une chétive cabane, faite à la hâte, & séparée de toutes les autres : elle y demeure huit jours, & l'on n'oserait puiser de l'eau dans le même ruisseau qui sert à ses besoins.

Lorsqu'une femme reconnaît qu'elle est enceinte, elle n'a plus de commerce avec son mari jusqu'à ce que l'enfant ait deux ans. Aussi-tôt qu'elle sent les douleurs de l'enfantement, on lui prépare une cabane où elle demeure trente, & même quarante jours, si elle accouche de son premier enfant. Dans les cas de maladie & de danger de mort, on la transporte à sa première habitation; mais après son rétablissement, ou si elle vient à mourir, il faut abattre la cabane & la transporter dans un autre endroit.

Le divorce est autorisé parmi les Canadiens, & la principale cause de cette séparation vient presque toujours de la stérilité de la femme, parce que ces sauvages ne connaissent point de plus grand bonheur que celui d'être pères d'une nombreuse postérité. Ils estiment beaucoup plus les filles que les garçons. Lorsque les époux du Canada veulent se séparer, ils sont dans l'obligation de s'avertir huit jours auparavant. On apporte dans la cabane où le mariage s'est célébré,

les petits morceaux d'une baguette qui a ſervi à la première cérémonie, on les brûle, & le divorce eſt conſommé ; les enfans ſont également partagés entre les anciens époux, & chacun a la liberté de ſe remarier de ſon côté : mais une eſpèce de bienſéance ne permet pas à la femme de paſſer à de nouvelles noces du vivant de ſon premier mari. Une femme qui n'eſt plus dans le cas de faire des enfans, ne trouve point de maris, & elle eſt réduite à adopter un priſonnier de guerre, qu'elle arrache à la mort, en déclarant qu'elle le prend pour époux.

Les enfans de ces ſauvages ſont élevés de bonne heure à des exercices laborieux. Avant l'âge de quinze ans, ils manient l'arc & la flèche avec une habileté ſurprenante. Ils tuent au vol le plus petit oiſeau, & ſuivent déjà leurs pères à la terrible chaſſe de l'ours.



CHAPITRE III.

Jongleurs ou Médecins des Canadiens, & Cérémonies funèbres de ces Peuples.

Les Canadiens ne font pas fujets à beaucoup de maladies; & avec la connaiffance qu'ils ont de la vertu de quantité de fimples, ils n'auraient guères befoin de médecins pour entretenir la fanté robufte dont ils jouiffent : mais ils ont tant de confiance dans leurs jongleurs, qu'ils croiraient n'être pas bien guéris fans leur fecours.

Ces jongleurs font les plus infignes charlatans & les plus grands fourbes qui fe puiffent rencontrer. Pour parvenir à la dignité de jongleur, il faut faire un noviciat, qui confifte : « A s'enfermer neuf jours dans une » cabane, fans manger (dit-on) & avec de » l'eau feulement. Le novice ayant à la main » une efpèce de gourde remplie de cailloux, » dont il fait un bruit continuel, invoque » l'efprit, le prie de lui parler, de le rece- » voir médecin, & cela avec des cris, des » hurlemens, des contorfions, & des fecouf- » fes de corps épouvantables, jufqu'à fe » mettre hors d'haleine, & écumer d'une » manière affreufe. Ce manège, qui n'eft » interrompu que par quelques inftans de » fommeil auquel il fuccombe, étant fini au

» bout de neuf jours, il ſort de ſa cabane, » en ſe vantant d'avoir été en converſation » avec l'eſprit, & d'avoir reçu de lui le don » de guérir les maladies, de chaſſer les ora- » ges & de changer les tems. » Quand un ſauvage eſt bleſſé, il prépare un feſtin, & envoie chercher le jongleur. Il arrive, examine le malade, & promet de renvoyer de ſon corps l'eſprit qui cauſe la maladie. Après avoir étalé ſes médicamens, il entonne d'une voix effrayante des chanſons ſur l'efficacité de ſes remèdes, & engage les aſſiſtans à chanter avec lui : enſuite il invoque le Dieu du ciel & de la terre, les eſprits de l'air & des enfers, & quelques peaux qu'il tire d'un ſac, & dans leſquelles le moribond doit avoir la plus grande confiance; puis ſe mettant à danſer de toutes ſes forces, il ne quitte ce violent exercice que pour appliquer ſon remède ſur la partie affligée. Il déclare quelques minutes après que le malade guérira ou qu'il ne guérira pas ; & quelque choſe qui arrive, il trouve dans ſon eſprit aſſez de reſſources pour ſauver l'honneur de la jonglerie, & le ſien en particulier.

Dans certaines maladies, comme la paralyſie ou la phthiſie, ces ſauvages ſe perſuadent bonnement qu'ils ſont enſorcelés, & c'eſt alors que le jongleur triomphe & fait parade de ſon art. Il fait étendre le malade ſur une peau d'ours, & après lui avoir exactement tâté toutes les parties du corps, avec

quantité de grimaces & de contorsions, il annonce qu'il a découvert l'endroit où le sort a été jetté. Un des disciples du jongleur jette sur le corps du malade une peau de chevreuil pliée d'une certaine façon ; ensuite le médecin se précipite sur le prétendu possédé, suce la peau, s'agite, écume, se frappe le dos, & n'épargne pas celui du malade qu'il presse horriblement, pour en faire sortir le charme ; il sort en effet, c'est-à-dire, qu'il tire de sa bouche, ou des plis de la peau quelque chose qu'il montre à l'assemblée & qu'il suppose être le charme en question. Les frayeurs du patient & l'abondance des sueurs peuvent bien par hazard lui procurer quelque soulagement ; mais s'il meurt, c'est toujours sa faute & jamais celle du médecin. Il semble que dans tout l'univers les hommes se soient donné le mot, non pour honorer l'art respectable de la médecine, mais pour préconiser les mauvais médecins.

La profession de jongleur est fort lucrative. Ces imposteurs se vantent de pouvoir tuer un homme qui se trouve à deux cents lieues de leurs habitations ; pour cet effet, ils paîtrissent avec une certaine pâte la figure d'un homme, & tirent dans la figure une flèche vis-à-vis du cœur. D'autres font d'horribles conjurations sur un caillou, & prétendent qu'il s'en forme un pareil dans le corps de leurs ennemis. Ceci nous rappelle les enchantemens de la Caninie dont parle Horace ; & en parcourant nos histoires du

dernier siècle, nous pourrions retrouver quelques exemples de ces absurdités dangereuses. Ces fourbes vendent aussi des charmes qui rendent invulnérables à la guerre, & d'autres qui font faire d'heureuses chasses; & la Potherie assure que dans leurs opérations magiques, ils ordonnent quelquefois des danses où les femmes & les filles doivent se prostituer. Dans d'autres occasions, ils font plonger le malade, quoiqu'au milieu de l'hiver, dans un ruisseau ou dans la neige.

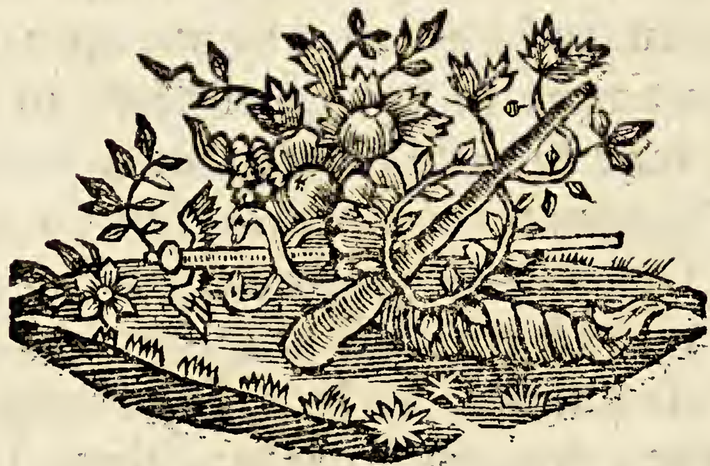
Rien n'est plus touchant que de voir un sauvage à l'extrémité : toute sa famille se rassemble auprés de lui, & l'on invite les amis & les voisins du moribond à venir lui dire le dernier adieu. On chante en chœur des chansons lugubres; on n'épargne point les gémissemens, & les pleurs coulent avec abondance. Aussi-tôt qu'il est mort, on le place sur son séant, on lui frotte le corps & les cheveux d'huile d'ours, on lui peint le visage avec du vermillon, & on l'orne de ses plus beaux habits; ensuite chacun apporte ses présens, qui sont ordinairement des ustensiles nécessaires à quiconque entreprend un fort long voyage. Si le mort était un guerrier, on place près de lui ses armes en faisceau. Souvent les missionnaires saisissent ces occasions pour annoncer aux sauvages une vie future bien différente de celle qu'ils attendent; mais ordinairement ils reçoivent pour réponse : « Vous avez votre paradis &

» nous avons le nôtre. Père, tu n'as point » d'esprit de nous demander ce que nous » pensons d'un lieu si élevé au-dessus de nos » têtes, où il est impossible que les hommes » montent. Peux-tu nous montrer par l'écriture, dont tu nous parles, un homme qui » soit revenu de là-haut, & la manière dont » il y est monté.... Si les ames de ceux de » ton pays vont au ciel, voilà qui est bien » pour eux ; mais nous n'allons point au ciel » après notre mort, nous allons au pays des » ames, &c.

Après que le mort est habillé, ainsi que nous venons de le dire, un de ses parens prononce une harangue devant l'assemblée, dans laquelle il fait le récit de ses exploits & des belles actions de ses ancêtres ; ensuite lui adressant la parole, il lui dit : « Te voilà assis avec » nous, tu as la même figure que nous, il » ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes; » cependant tu cesse d'être, & tu commence » par t'évaporer comme la fumée de cette » pipe. Qui est-ce qui nous parlait, il y a » deux jours? ce n'est pas toi; car tu nous » parlerais encore. Il faut donc que ce soit » ton ame, qui est à présent dans le grand » pays des ames avec celle de notre nation. » Ton corps que nous voyons ici, sera dans » six mois ce qu'il était il y a deux cents » ans. Tu ne sens rien, & tu ne vois rien, » parce que tu n'es rien : cependant à cause » de l'amitié que nous portions à ton corps » lorsque l'esprit t'animait, nous te donnons

» des marques de vénération. » Cette cérémonie eſt toujours accompagnée de danſes & de feſtins. Le cadavre eſt dépoſé dans un cercueil d'écorces d'arbres, & il eſt placé dans la campagne ſur quatre piliers. Les dépouilles du mort appartiennent à tous ceux qui ont aſſiſté à ſes obſéques, & qui pour marque de deuil paſſent quelques jours ſans ſe graiſſer le corps & les cheveux.

Ces ſauvages célèbrent en certains tems une fête ſolemnelle des morts, dont alors ils raſſemblent tous les oſſemens, & ils y invitent leurs alliés même les plus éloignés.



CHAPITRE IV.

Guerres des Canadiens.

CES ſauvages ſont paſſionnés pour la guerre. Lorſqu'ils veulent la déclarer, ils commencent par préparer un grand feſtin, & invoquent le grand eſprit pour le ſuccès de leurs expéditions militaires. *Lever la hache*, c'eſt déclarer la guerre, & chaque particulier a ce droit; mais s'il s'agit d'une guerre entre pluſieurs nations, on dit *ſuſpendre la chaudiere*, ſans doute parce que leur uſage barbare eſt de faire bouillir la chair des priſonniers de guerre, dont ils ſe régalent après la victoire. Faire une guerre ſanglante s'annonce par l'expreſſion, d'*aller manger une nation*.

Comme les ſauvages n'oublient jamais une injure, le plus léger motif les détermine à déclarer la guerre à leurs voiſins. Le caprice d'un ſimple particulier, un ſonge vrai ou ſuppoſé, portent ſouvent le fer & la flamme au milieu de ces nations; mais ces courſes ne ſe permettent que pour exercer la valeur des jeunes gens, & l'on trouve le moyen de les ſuſpendre, lorſque l'intérêt général y engage, mais une guerre nationale ne s'entreprend qu'après de mûres délibérations. Auſſi-tôt qu'elle eſt réſolue, on

ſait de grandes proviſions d'armes & de vivres, & avec beaucoup de cérémonies ſuperſtitieuſes, on élit un chef, qui, après un jeûne de pluſieurs jours, pendant leſquels il ſe peint le corps en noir, & travaille à raſſembler ſes guerriers. Il les harangue, un collier de porcelaine à la main, & leur dit à peu près : « Mes frères, le grand eſprit » autoriſe mes ſentimens & m'inſpire. Le ſang » d'un *tel* n'eſt point eſſuyé, ſon corps n'eſt » pas couvert, & je veux m'acquitter de » ce devoir.... Je ſuis réſolu d'aller dans » *tel* pays, lever des chevelures & faire des » priſonniers; ſi je péris dans cette occaſion » glorieuſe, ou ſi quelqu'un de ceux qui » veulent m'accompagner y perdent la vie, » ce collier ſervira pour nous recevoir, » & nous ne demeurerons pas couchés dans » la pouſſière & dans la boue »; c'eſt-à-dire, que le collier ſera pour celui qui prendra ſoin d'enſevelir les morts. Ce collier mis à terre, eſt dans l'inſtant relevé par un ſauvage, qui ainſi ſe déclare lieutenant général du chef, auquel on ôte ſon maſque noir, dont on graiſſe les cheveux, & qu'on pare de ſa plus belle robe : ainſi orné, il chante ſa chanſon de mort. Tous les guerriers remettent au chef un morceau de bois avec leur marque, pour gage de leur parole, & celui qui le retirerait, paſſerait pour un lâche & ſerait à jamais déshonoré. Un feſtin, dont l'unique mets eſt ordinairement un chien, termine ce conſeil militaire.

Un second repas se fait quelques jours avant le départ de la petite armée, & c'est alors que le chef adresse ce discours à toute la bourgade assemblée : « Mes frères, je sais » que je ne suis pas encore un homme : » cependant vous n'ignorez pas que j'ai vu » quelquefois l'ennemi d'assez près. Nous » avons été tués, les os de *tels* & *tels* sont » encore découverts, & crient contre nous : » il faut les satisfaire. C'étaient des hommes, » comment avons-nous pu les oublier, & de- » meurer si long-tems tranquilles sur nos » nattes ? L'esprit qui s'intéresse à ma gloire » m'inspire de les venger. Jeunesse, prenez » courage, rafraîchissez vos cheveux, pei- » gnez-vous le visage, remplissez vos car- » quois. Faisons retentir nos bois de chants » guerriers : désennuyons nos morts ; appre- » nons-leur qu'ils seront vengés. » Pendant l'intervalle de tems qui reste jusqu'au départ, les anciens guerriers, sur-tout chez les Iroquois, ne cessent d'accabler les jeunes gens d'injures & de leur donner des coups, qu'ils doivent souffrir avec beaucoup d'insensibilité apparente ; car la moindre marque d'impatience dans ces momens dégraderait un soldat sauvage.

Les jongleurs ne jouent pas le moindre rôle dans ces préparatifs de guerre : ils distribuent aux guerriers des remèdes souverains contre toutes sortes de blessures, & pour en prouver l'efficacité, ils feignent d'en faire l'épreuve sur eux-mêmes. Pour cet effet,

ils se piquent la lèvre, & le sang qui en sort est aussi-tôt arrêté par la vertu de la drogue qu'ils appliquent dessus. D'autrefois ils présentent à l'assemblée un animal réellement mort, mais qu'ils ont l'adresse de faire remuer, & tout le monde croit ou feint d'être persuadé qu'ils l'ont fait revivre. Les Miamis, peuples de la Louisiane, ont aussi des jongleurs qui, dans ces occasions, placent sur une sorte d'autel, des peaux d'ours, dont la tête est peinte en verd, & devant lesquelles tous les sauvages feignent de tomber morts, & les charlatans les ressuscitent, en leur mettant un peu de poudre sur les lèvres. Cette farce est terminée par un massacre de chiens, dont on fait un festin.

Suivons ces guerriers dans leurs marches. Si elle se doit faire par eau, on a depuis long-tems rassemblé tous les canots nécessaires: si c'est en hiver, les raquettes & les traîneaux sont tout préparés. Les raquettes, sans lesquelles on ne pourrait marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur; leur forme est ovale, & le derrière se termine en pointe, de petits bâtons les traversent, & servent à les affermir. Elles sont attachées aux pieds avec des courroies. Le tissu de la raquette est de lanières de cuir, & le contour d'un bois léger & durci au feu.

Autrefois ces sauvages n'avaient pour armes que l'arc, les flèches, les javelots &

les macanas, ou casse-tête : ils se servent actuellement de fusils. Leurs enseignes sont de petits morceaux d'écorces d'arbres, coupés en rond, sur lesquels ils tracent la marque de leur nation, & qu'ils attachent au bout d'une perche. Ils ne se mettent point en chemin sans leur manitou, c'est-à-dire, sans le symbole de leur génie protecteur, & le matin & le soir on les invoque, avant de sortir du campement, & peu après y être arrivé. En arrivant sur les terres de l'ennemi, on fait un festin, & chacun s'endort profondément. Celui dont l'imagination a été frappée par quelque songe, va de feu en feu le réciter, & si personne ne peut le lui expliquer, il lui est permis de retourner à son habitation; liberté qui paraît être d'une grande ressource pour les poltrons. Si l'on a découvert l'ennemi, on l'attaque à la pointe du jour, & après la première décharge, on fond sur lui le casse-tête ou la hache à la main. Le combat fini, les vainqueurs enlèvent les chevelures des morts & des mourans, & cherchent à faire des prisonniers parmi les fuyards. Les captifs blessés, qu'il n'est pas possible de transporter, sont brûlés sur le champ de bataille & ils en sont moins malheureux; car les autres sont réservés pour d'affreux supplices. On laisse sur la place où s'est passée l'affaire des monumens de la victoire, c'est-à-dire, autant de nattes que le chef de l'armée croit s'être illustré par des exploits éclatans, autant de

petites figures d'hommes qu'il emmène de prisonniers, & autant d'autres figures sans têtes qu'on a tué d'ennemis.

Avant que d'arriver à la bourgade, le chef détache un député pour y donner avis de son retour; celui-ci s'arrête à la portée de la voix, & marque par autant de cris de morts, les guerriers que l'on a perdu pendant la campagne; il a d'autres cris pour instruire de tous les autres événemens. Alors toute la jeunesse va en corps au-devant des guerriers, & les femmes la suivent avec des rafraîchissemens. Le chef se renferme dans sa cabane, ses soldats se rendent dans la leur, & l'on commence par pleurer les morts; puis un cri particulier fait subitement cesser les larmes, & annonce la victoire qu'il faut célébrer par des réjouissances.

Le lendemain est le jour du triomphe des guerriers : ils marchent deux à deux, le chef à leur tête. Les prisonniers, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, le corps presque nu, les bras liés au-dessus du coude, sont entre les rangs & chantent leur chanson de mort, dont le sens est toujours : « Je suis brave, je suis » intrépide, je ne crains, ni la mort, ni » les tortures. Ceux qui les redoutent sont » des lâches, & moins que des femmes. » La vie n'est rien pour un homme de cou- » rage. Que le désespoir étouffe mes enne- » mis! Que ne puis-je les dévorer, & boire » leur sang jusqu'à la dernière goutte! »

Nous ne nous étendrons point sur les tourmens qu'on fait souffrir à ces malheureux, qui semblent encore provoquer leurs bourreaux à en inventer de nouveaux; il suffit de dire qu'après mille outrages cruels, ils sont distribués, soit aux femmes qui ont perdu leurs maris ou leurs enfans dans les guerres précédentes, ou aux guerriers, ou même aux alliés. Ceux qui ne sont pas condamnés à mort, tombent dans le plus dur esclavage. Il y en a qui sont adoptés pour réparer la perte d'un guerrier dans une famille. Alors celui à qui le prisonnier a été accordé le fait attacher à la porte de sa cabane; & après avoir fait assembler les chefs de l'habitation, il leur déclare le dessein qu'il a formé d'adopter le prisonnier, à quoi les chefs répondent : « Il y a long- » tems que nous sommes privés d'un *tel*, » ton parent ou ton ami, qui était le soutien » de notre bourgade : il faut qu'il reparaisse, » il nous était trop cher pour différer davan- » tage à le faire revivre; nous le remettrons » sur la natte dans la personne de ce prison- » nier. »

Comme il n'est pas question parmi ces peuples d'étendre les bornes de leur empire, ils font la guerre en barbares; on prétend que dans leurs traités de paix, ils ne mettent que de la noblesse & de l'habileté. Ils se servent pour entamer leurs négociations, de calumets de paix, qui parmi eux passent pour un présent du soleil. Un calumet est

proprement une pipe dont le tuyau eſt fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens marteaux d'armes. Le tuyau eſt d'un bois léger, peint de diverſes couleurs, orné de plumes d'oiſeaux; la tête eſt d'un marbre rougeâtre. L'uſage eſt de fumer dans le calumet qu'on accepte, & cette acceptation devient un engagement ſolemnel. Si l'ennemi préſente le calumet dans le fort du combat, il eſt permis de le refuſer; mais ſi on l'accepte, il faut ſur le champ mettre bas les armes. On ſe ſert de différentes ſortes de traités : il y en a pour établir un commerce; ceux qui ſervent pour les déclarations de guerre doivent être ornés de plumes rouges.



CHAPITRE V.

Gouvernement, Mœurs & Usages des Canadiens.

Tous les peuples de cette partie du continent ont une ſorte de gouvernement ariſtocratique, dont la forme eſt extrêmement variée. Quoique chaque bourgade ait un chef indépendant, cela n'empêche pas qu'avant que de rien conclure d'important, on ne prennent l'avis des anciens. Du côté de l'Acadie les chefs des cantons, tiraient un tribut de tous les habitans auxquels ils commandaient autrefois ; mais depuis leurs fréquentations avec les Européens, les choſes ont changées. Il y a des bourgades qui ont beaucoup de reſpect pour trois de leurs principales familles, parce qu'on les croit auſſi anciennes que la nation même : une de ces familles a la prééminence ſur les deux autres ; on en traite les membres de frères, tandis qu'entr'elles on ne ſe traite que de couſins. Chacune a ſon chef ſéparé, & toutes trois ſe réuniſſent, lorſqu'il s'agit de délibérer ſur les affaires générales. Chaque nation a ſa marque particulière. On connaît les Hurons ſous le nom de Porc-Epi, & ſa première tribu eſt celle de l'ours, ou, ſelon quelques voyageurs, du chevreuil ; la ſeconde, celle

du loup; & la troisième, celle de la tortue. Il n'y a pas de chef qui n'ait trois noms : le premier est le nom de sa tribu; le second qui est un titre de dignité, comme *le plus noble*, *le plus ancien*, & le troisième qui est relatif à ses qualités personnelles. Pour obtenir les noms d'honneur, il faut faire un festin & des présens aux principaux de la tribu. Si l'on adopte celui d'un ancien guerrier, on doit prononcer son panégyrique. Chez les Hurons, où la dignité de chef est héréditaire, c'est le fils de la sœur qui succède à son oncle, ou à son défaut le plus proche parent, en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, c'est la femme la plus âgée de la tribu qui choisit le nouveau chef; & si celui-ci est trop jeune pour commander, on lui donne un régent, qui gouverne en son nom.

Chaque famille choisit un conseiller & un assistant du chef, qui veillent à ses intérêts, & sans l'avis desquels il n'ose rien entreprendre. Chez les Hurons les femmes seules nomment ces conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur sexe. Ainsi l'autorité souveraine réside dans trois corps : celui des conseillers, qui a l'inspection du trésor public; celui des anciens, & celui des guerriers, c'est-à-dire, de tous ceux qui se trouvent en état de porter les armes.

Chez tous les peuples de la langue huronne, les femmes ont la principale autorité,

excepté chez les Iroquois d'Onneyout, où elle eſt alternative entre les deux ſexes ; mais les hommes n'épargnent rien, en leur réſervant tout l'honneur du commandement, pour s'en réſerver les droits. Dans les affaires de police, les femmes délibèrent les premières ; les guerriers traitent entr'eux tout ce qui eſt relatif à la guerre, & le conſeil des anciens juge en dernière inſtance. Chaque tribu a ſon orateur, qui a ſeul droit de parler dans les conſeils publics & dans les aſſemblées générales. Il y a des occaſions où les femmes ont auſſi un orateur qui parle en leur nom ; & il faut remarquer que tous ces orateurs parlent bien, & qu'ils ont une éloquence mâle, dont les nôtres pourraient ſe faire honneur.

Ces ſauvages n'ont point de loix criminelles, & heureuſement qu'il ſe commet peu de crimes atroces parmi eux. Ils penſent que l'homme eſt né libre, & que perſonne n'eſt en droit d'attenter à ſa liberté. On doit leur reprocher trop de condeſcendance pour leurs enfans : ils prétendent que dans l'enfance, ils n'ont point encore aſſez de raiſon pour être corrigés, & que dans un âge plus avancé ils ſont maîtres de leurs actions. Ils ſe laiſſent battre par des yvrognes, parce que, diſent-ils, ces gens ne ſavent ce qu'ils font ; ils ſe ſauvent devant les femmes & les enfans, s'il y a quelque danger pour leur vie. Si un ſauvage en tue un autre, on ſuppoſe qu'il était yvre, ou qu'il

a été forcé de se défendre, pour lors on se contente de plaindre le mort. Les sauvages de sa cabane ont le droit de condamner à mort le meurtrier, mais rarement ils en viennent à cette extrémité. Il n'en est pas de même d'un assassinat qui intéresserait plusieurs familles, il n'en faut pas plus pour occasionner une guerre sanglante. Un assassin ayant été arrêté, comme il venait de commettre son crime, on plaça le corps mort sur des perches, en haut d'une cabane, & on attacha immédiatement dessous le meurtrier, afin qu'il reçût sur lui & sur ses alimens, tout ce qui découlait du cadavre: il resta jusqu'à ce que la famille eût obtenu sa délivrance par des présens. L'usage commun est de dédommager les parens du mort par le don d'un prisonnier de guerre, qui entre dans tous les droits du défunt.

Ceux qui sont convaincus d'avoir employé des maléfices, n'obtiennent point de grace, on leur donne la question, pour les obliger à révéler leurs complices, & on les condamne au supplice des prisonniers de guerre: les moins criminels sont assommés, avant que d'être jettés au feu. Les Hurons permettent le vol; mais si le larron est découvert, on peut lui reprendre ce qu'il a volé, & le dépouiller nu, lui, sa femme & ses enfans, sans qu'il ose faire la moindre résistance.

Les nations qui habitent le Canada ne portent en été sur le corps qu'un simple

brahier : en hiver ils ſe couvrent plus ou moins. Ils ont aux pieds des chauſſons de peau, paſſés à la fumée, & des bas ou de peaux ou de morceaux d'étoffe. Les uns ont des camiſoles qui les tiennent depuis les épaules juſqu'à la ceinture : les autres une robe de peau d'ours, ou de peaux de loutre & de caſtor. Les camiſoles des femmes deſcendent juſqu'au deſſous des genoux. Elles ſe couvrent la tête de petits bonnets en forme de calotte, ou d'une ſorte de capuca qui tient à la camiſole. Les plus riches ſont jaloux de ſe procurer des chemiſes. Tous ces ſauvages aiment à ſe faire tracer ſur le corps des figures d'oiſeaux, de ſerpens & d'autres animaux. Ils ſe peignent le viſage de couleurs qu'ils tirent de certaines terres & de quelques écorces d'arbres. Les hommes ajoutent à cette parure, du duvet de cygne ou d'autres oiſeaux, qu'ils ſèment ſur leurs cheveux graiſſés. Le reſte des ornemens conſiſte en pendans d'oreilles, en plumes de toutes couleurs, en bouquets de poils de différens animaux, en une grande coquille de porcelaine au cou ou ſur l'eſtomac, des pattes, des griffes, des têtes d'oiſeaux de proie, & en petites cornes de chevreuil. Les femmes ſe croiraient déshonorées, ſi elles étaient forcées de couper leur chevelure. Elles la graiſſent ſouvent; elles ſe ſervent pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, ou d'une ſorte de vermillon; enſuite elles en forment une cadenette, qu'elles

laiſſent pendre enfermées dans une peau de ſerpent.

Outre les ſoins domeſtiques, les femmes ſont preſqu'entièrement chargées de la culture des terres, qu'elles commencent à préparer peu après la fonte des neiges & l'écoulement des eaux. Elles les remuent avec une eſpéce de bêche, dont le manche eſt fort long. Après avoir travaillé aux ſemences, elles font auſſi ſeules la récolte. Les hommes font les trous où les grains & les autres fruits doivent être conſervés pendant l'hiver.

Les villages des Sauvages n'ont point de formes régulières : c'eſt un amas de cabanes, ſans allignement & ſans ordre, bâties d'écorce, ſoutenues de quelques pieux, quelquefois revêtues en dehors d'un enduit de terre. Elles ont quinze ou vingt pieds de large, ſur une longueur de cent pieds, le tout partagé en pluſieurs feux. L'entrée préſente une ſorte de veſtibule, où les jeunes gens couchent pendant l'été, & qui ſert de bûcher pendant l'hiver. Ces édifices ne reçoivent de jour que par les trous qui ſervent à laiſſer paſſer la fumée. Quelques bourgades ſont entourées de paliſſades, avec des redoutes ; elles ont des crénaux. Dans cette enceinte, on trouve une grande place. Leurs chaſſes durent ſouvent ſix mois, dans des pays affreux, & par des chemins où l'on ne conçoit pas même que les bêtes fauves puiſſent paſſer.

Ils aiment tous particulièrement la danſe ;

celle du calumet eſt une danſe guerrière. Ce ſont les jeunes gens qui en ſont les principaux acteurs. Lorſqu'ils veulent figurer cette danſe, ils ſe peignent le viſage de toutes ſortes de couleurs, ils ſe chargent de leurs armes, s'arment le corps de belles plumes; & au ſon de leurs tambours ou chickikoués, ils danſent au milieu des hommes & des femmes, aſſis en rond à terre, & vêtus de leurs plus belles robes. Chaque danſeur en terminant ſon pas, vient frapper un coup de ſa hache-d'armes dans un poteau, & ce coup eſt le ſignal qu'il demande pour détailler à haute voix tous ſes exploits militaires : enſuite il va ſe remettre à ſa place, & un autre guerrier lui ſuccède.

La danſe de la découverte eſt toute en action, & doit faire un ſpectacle aſſez agréable. C'eſt une image naturelle de tout ce qui s'obſerve dans une expédition de guerre. Un homme y danſe toujours ſeul : d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, & y demeure comme immobile pendant quelques minutes; enſuite il figure le départ des guerriers, la marche, les campemens, la découverte, les approches : il s'arrête, il reprend haleine, il entre en fureur, il feint de faire des priſonniers, de caſſer la tête à un ennemi, d'en coucher un autre en joue, d'avancer, de courir & de ſe retirer; & enfin, après avoir exprimé par différens cris, les diverſes ſituations où ſon eſprit s'eſt trouvé pendant la dernière cam-

pagne, il finit la danſe par faire une longue énumération de ſes exploits.

La danſe du calumet a toujours pour objet un traité de paix ou d'alliance, contre un ennemi commun. On grave groſſièrement un ſerpent ſur le tuyau du calumet, & l'on met à côté une planche, ſur laquelle ſont repréſentés deux hommes des deux nations qui s'allient, & ſous leurs pieds la figure de l'ennemi que l'on ſe propoſe de terraſſer.

Lorſque les guerriers racontent leurs exploits, ce qui eſt toujours le but de ces danſes, s'ils altèrent la vérité, il eſt permis à ceux qui les écoutent de les en punir par quelqu'inſulte. Pour l'ordinaire, on noircit le viſage du menteur, en lui diſant: « C'eſt pour cacher ta honte. La première » fois que tu verras l'ennemi, ta pâleur » fera diſparaître cette peinture. »

Dans la danſe du bœuf, les danſeurs forment pluſieurs cercles : on obſerve de ne pas ſéparer les ſauvages d'une même famille ; on ne s'y tient jamais par la main, & chacun y porte ſes armes & ſon bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés, avec l'attention de ſe fixer à la même meſure. Par intervalle le chef de famille préſente ſon bouclier, ſur lequel tous les danſeurs viennent frapper ; &, après avoir raconté quelques-uns de ſes exploits, il va arracher un rouleau de tabac au poteau, où l'on en a attaché une certaine quantité;

mais s'il y a de l'impoſture dans ſon récit, celui qui peut l'en convaincre, a le droit de lui enlever ſon tabac.

Les ſauvages aiment avec fureur tous les jeux de hazard, ſur-tout celui du plat, qu'ils ne quittent qu'après avoir perdu tout ce qu'ils poſſèdent, & même quelquefois leur liberté pour un tems. Ce jeu ne ſe joue qu'à deux perſonnes. Chacun prend ſept à huit oſſelets, à ſix faces inégales, dont les deux principales ſont peintes, l'une en noir & l'autre en blanc, qui tire ſur le jaune. On les fait ſauter en l'air avec un plat rond & creux : ſi en tombant ils préſentent tous la même couleur, le joueur gagne cinq points. La partie eſt en quarante, & les points gagnés ſe rabattent, à meſure que l'adverſaire en gagne de ſon côté. Cinq oſſelets d'une même couleur, ne donnent qu'un point la première fois; mais la ſeconde, on fait raffle de tout. Quelquefois un village joue contre un autre village; & comme un joueur ſuccède à un autre, la partie dure ſouvent cinq jours & cinq nuits. Il arrive que ces ſortes de parties ſe font à la prière d'un malade, par l'ordonnance d'un médecin, ou en conſidération d'un rêve, & toujours en invoquant les génies protecteurs de la famille ou du canton. Des miſſionnaires ont été bien des fois contraints d'être ſpectateurs de ces jeux, dans l'idée où ſont les ſauvages que les génies de ces bons pères étaient plus puiſſans que les leurs; & lorſ-

qu'ils prennaient occasion de quelques coups malheureux pour faire connaître à ces idolâtres la vanité de leur culte, ils en recevaient pour réponse : « Vous avez vos dieux, » & nous avons les nôtres : il est fâcheux » pour nous que les nôtres soient les plus » faibles. »

Le jeu des pailles consiste à rassembler deux cents un petits joncs, de la longueur de deux pouces, & de la grosseur des tuyaux du froment. Après les avoir remués, en invoquant les génies, on prend un os pointu, & on les sépare en monceaux de dix ; chacun fait choix du sien à l'aventure, & celui qui a le monceau d'onze gagne quelques points.

Ils s'amusent souvent au divertissement qu'ils appellent le jeu galant. On plante des poteaux au milieu d'une cabane, & chaque poteau est orné d'un petit paquet de duvet de différentes couleurs. Ce jour-là les filles ne manquent pas de porter sur elles des flocons de duvet, de la couleur qu'elles aiment. On danse, & le garçon va détacher d'un poteau un peu de duvet de cette couleur, il le met sur sa tête, & danse autour de sa maîtresse, en lui donnant par signe un rendez-vous. La fête dure toute la journée, & se termine par un festin ; mais pendant ce jour il est rare que, malgré la vigilance des mères, les jeunes sauvagesses ne puissent se rendre à l'endroit assigné.

Le jeu de la crosse est un de leurs amuse-

mens favoris. Il se joue avec des balles & des bâtons recourbés, qui se terminent en raquette. On élève deux poteaux, qui sont quelquefois placés à la distance d'une demi-lieue l'un de l'autre. On se partage en deux bandes, dont chacune a son poteau. Il s'agit de faire toucher sa balle au poteau de son adversaire, sans qu'elle tombe à terre, ni qu'elle soit touchée avec la main. Ces parties durent plusieurs jours.

Le jeu de la balle est assez semblable à celui de la crosse : il est question de jetter perpendiculairement en l'air une balle, de la retenir & de la jetter avec la main vers le but, tandis que les adversaires ont le bras levé pour l'empêcher d'y parvenir. Les femmes s'exercent aussi à ce jeu.

La principale & une des plus utiles chasses des Américains septentrionaux, est sans contredit celle du castor. Ces animaux amphibies vivent en société : on en trouve souvent jusqu'à quatre cents dans la même habitation. Lorsqu'ils ont choisi un lieu abondant en vivres, & sur-tout en eau, ils vont couper des arbres. Trois ou quatre castors trouvent le moyen d'en abattre d'assez gros, avec le seul secours de leurs dents, & pour s'épargner les travaux du transport, ils les font tomber adroitement du côté de l'eau. Les pièces sont coupées avec les proportions nécessaires à l'emploi qui doit en être fait. Quelquefois ce sont de très-gros troncs d'arbres, d'autres fois ce ne sont

que des pieux de la grosseur de la cuisse, mais qui, bien enfoncés, sont retenus ensemble, avec des branches entrelassées, dont les vuides sont remplis de terre grasse. Les castors se servent de leurs pattes pour paîtrir le mortier, & leur queue leur tient lieu de truelle pour maçonner, & d'auge pour voiturer ce mortier. Les digues qu'ils construisent pour se garantir du débordement des eaux, ont ordinairement douze pieds d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois : le côté qui regarde l'eau est en talus, l'autre est à-plomb. Leurs cabanes, construites sur pilotis, & placées au milieu des petits lacs, formés par les digues, sont rondes ou ovales, & voûtées : les murs ont deux pieds d'épaisseur. Les deux tiers du bâtiment sont hors de l'eau, & c'est dans cette partie que chaque castor a son logement distingué, qu'il garnit de feuillage. Toutes ces places ont une communication facile, & il y a une porte d'entrée commune, & différentes issues par lesquelles les castors peuvent sortir & vuider leurs ordures C'est le tems de l'été que ces animaux choisissent pour cette étonnante construction, pendant lequel ils vivent de fruits, d'écorce, de feuilles d'arbres, de poissons & d'écrevisses qu'ils pêchent. Leurs provisions d'hiver consistent en bois tendre, de peuplier ou de tremble, qu'ils mettent en piles, arrangées de façon qu'ils puissent toujours prendre le bois qui trempe dans l'eau.

Dans les grandes fontes de neige, les castors abandonnent leur admirable logement ; mais les femelles y reviennent aussi-tôt que les eaux commencent à être écoulées, & c'est alors qu'elles mettent bas leurs petits.

Outre la chasse des castors, qui n'est ni difficile ni périlleuse, les sauvages se plaisent beaucoup à celle de l'ours, de l'orignal, espèce d'élan, de la grosseur d'un cheval, ou d'un beau mulet, & à celle du bœuf sauvage. Leurs grandes pêches sont celles de la baleine, de la vache marine, du loup marin & du marsouin.

Si nous adoptons les réflexions du père Charlevoix, au sujet du caractère de ces sauvages, nous avouerons qu'à l'exception de la guerre, où ils se sont toujours montrés cruels, ils n'avaient autrefois rien de méprisable, puisque dans leur grossièreté naturelle ils étaient sages & heureux. Ils n'estiment rien au-dessus de la liberté ; & plus philosophes que les autres peuples de la terre, nos commodités, nos richesses & nos magnificences, ne les ont jamais touchés.

Fin de la Description du Canada.



LA VIRGINIE
ET LE MARYLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Defcription géographique de ces Provinces.

LA Virginie découverte par les Anglais en 1585, doit fon nom à la haute protection que la reine Elifabeth accorda à une compagnie qui s'était formée pour faire des établiffemens dans l'Amérique feptentrionale. Elle confentit que le premier pays découvert fût nommé Virginie : « Soit parce qu'elle » était vierge, obferve un hiftorien anonyme de la Virginie, foit parce que le pays » même & fes habitans femblaient retenir » encore la pureté, l'abondance & la fimplicité de la première création. »

On appelle Virginie cette étendue de pays qui eft fitué le long de la baye de Chefapeak, un peu vers le fud, & qui renferme la Virginie & le Maryland. Sa longueur, fous cette acception, eft de deux cents milles vers le nord, depuis la pointe de Confort, à l'entrée de la baye, & la

même à peu près vers le ſud : mais en ne s'arrêtant qu'à la Virginie proprement dite, elle eſt bornée au ſud par la Caroline méridionale ; au nord, par la riviere de Patowmeck : à l'eſt, par la mer ; & au nord-oueſt, par une grande chaîne de montagnes.

L'embouchure de la baye de Cheſapeak eſt par les trente-ſept degrés de latitude du nord, entre le cap Heari au ſud, & le cap Charles au nord, & a environ dix-huit milles de largeur. La profondeur du canal eſt de neuf braſſes, qui diminuent en quelques endroits juſqu'à ſept. On trouve ſur le rivage méridional une excellente rade, nommée *Lyn-Haven*, & de cette rade la baye pénètre environ deux cents milles dans les terres ; ſa largeur y eſt de dix à quinze milles, excepté vers le fond, où elle ſe rétrécit beaucoup. Elle contient pluſieurs iſles, & reçoit quantité de belles rivières, dont quelques-unes portent les plus gros vaiſſeaux marchands. Ces rivières ſont ſi bien diſtribuées par la nature, que de ſix milles en ſix milles, on trouve preſque toujours une bonne rade, & que chaque habitation a la commodité de recevoir les navires & les barques à ſa porte. Un inconvénient fort à craindre cependant, c'eſt qu'au milieu de ces eaux ſalées, il ſe forme des légions de vers, qui percent les chaloupes, les barques & les vaiſſeaux mêmes, par tout où la poix, le goudron & la chaux laiſſent le bois à découvert. Pour s'en garantir, pendant les ſeuls mois de juin

& de juillet, où ils paraissent, on a coutume de passer le feu autour du vaisseau, & d'aller mouiller dans l'eau douce, pendant cinq ou six semaines.

La Virginie est partagée en vingt-cinq cantons, qui contiennent trente-neuf paroisses. Le premier porte le nom de comté de Norfolk, & est situé sur la belle rivière James, qui pendant l'espace de cent milles reçoit les plus grands vaisseaux. Ce comté contient douze mille dix-neuf acres de terres. Le comté de la princesse Anne, en contient quatre-vingt-dix-huit mille trois cents cinq : celui de Nausamon cent trente-un mille cent soixante-douze : le comté de Wight, cent quarante-deux mille sept cents quatre-vingt-seize : celui de Surrey, cent onze mille cinquante : les comtés du prince Georges & du prince Henry, cent soixante-un mille deux cents trente-neuf : & le comté de James, cent huit mille trois cents soixante-deux, où l'on trouve James-Town, ou la ville de Jacques, qui, après un incendie, a beaucoup perdu de son lustre, par la translation des cours de justice à Williamsbourg, & à la résolution prise d'y tenir à l'avenir les assemblées de la nation. On remarque dans Williamsbourg, qui est moins une ville qu'une grosse bourgade, un collège fondé en 1692, par le roi Guillaume & la reine Marie, qui donnèrent pour cet établissement une somme de dix-neuf cents quatre-vingt-cinq livres sterling, vingt mille acres de terre

terre, le droit d'un sou pour livre sur le tabac qui se transporte de la Virginie & du Maryland; & l'office de grand-voyer de la colonie, avec le droit de nommer un député à l'assemblée générale.

Le comté d'Yorck contient soixante mille sept cents soixante-sept acres de terre : celui de Warwick trente-huit mille quatre cents quarante-quatre : celui d'Elisabeth seulement vingt-neuf mille: le comté du nouveau Kent, le plus grand & le plus peuplé de la Virginie, cent soixante-onze mille trois cents quatorze : celui du roi Guillaume, quatre-vingt-quatre mille trois cents vingt-quatre : celui de *King and queen's*, cent trente-un mille sept cents seize : celui de Glocester, cent quarante-deux mille quatre cents cinquante : celui de Middlesex, pas plus de quarante-neuf mille cinq cents : celui d'Essex, cent quarante-neuf mille cent vingt : & celui d'Amocak, deux cents mille vingt-trois acres. Les autres comtés n'ont pas été encore mesurés.

En général tout le pays de la Virginie est assez plat, & les élévations qui s'y trouvent ne peuvent passer que pour de fort médiocres monticules. Les bords des rivières sont la plûpart sablonneux : on y trouve des pierres dures & transparentes, dont quelques-unes coupent le diamant & jettent le même éclat; dans les lieux un peu élevés, on rencontre des veines de fer ; mais le travail que demandent les mines, effraye les Virginiens, qui, contens

du produit de leurs riches plantations de tabac, négligent tout autre avantage.

Le Maryland est séparé de la Virginie par la rivière de Patowmeck, & a son gouverneur particulier. Il est situé sur la baye de Chesapeak, comme la Virginie; mais avec cette singularité, pour l'un & pour l'autre, qu'on ne peut pas dire précisément de quel côté, parce qu'elle y touche diversement, & qu'elle coupe les deux gouvernemens par le centre. Le Maryland s'étend le long de la baye vers le nord, jusqu'à l'ouest de l'embouchure d'une baye, nommée Delaware, qui est située par les quarante degrés de latitude du nord; il a de hautes montagnes vers l'ouest, & cette même baye à l'est. Sa partie orientale est bornée à l'est par la baye de Chesapeak, à l'est par l'océan, au nord par la baye de Delaware, & au sud par la rivière de Pokamoki. Tout le pays est divisé en onze comtés.





CHAPITRE II.

Religion des Virginiens.

DEUX raiſons multiplient les contradictions dans les détails que les voyageurs nous donnent de la religion des Indiens ; la première, c'eſt que ces idolâtres regardent comme un ſacrilège de nous révéler les principes de leur créance, & que par conſéquent ils ne ceſſent de tromper tous ceux qui les interrogent ſur cette matière : la ſeconde, que le voyageur ſaiſiſſant avidement tout ce qu'on lui dit, attribue ſouvent à un même peuple des idées directement oppoſées &

toujours confuses, qu'il ne prend pas la peine d'examiner, ni de comparer : de-là l'impossibilité de choisir un fil sûr pour se conduire dans ce labyrinthe.

On nous assure que les Virginiens reconnaissent un Dieu suprême & bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, & dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce Dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement parfait, souverainement tranquille, mais en même-tems il est souverainement indifférent. Insensible à l'égard de toutes les actions des hommes, il leur accorde sans choix ses faveurs & les abandonne à eux-mêmes, sans qu'aucune prière soit capable de le tirer de son indolence : cependant les Virginiens implorent cette Divinité, qu'ils sont certains de ne pouvoir faire sortir de son engourdissement. Est-ce-là le véritable systême de leur religion ? ou plutôt n'est-ce pas une erreur que leur prêtent gratuitement nos voyageurs ? Quoi qu'il en soit, il paraît certain que toute l'attention de ces idolâtres se porte du côté d'un mauvais génie, dont l'activité se manifeste par les maux qui tombent sans cesse sur la nation. On ne sait s'il est sujet du grand Dieu, si les Virginiens le croyent son égal ou son lieutenant, & si c'est lui qu'ils appellent *Okée* ou *Kiwasa*. Ils lui rendent un culte, parce que lui seul se mêle des affaires du monde, qu'il trouble autant qu'il lui est possible, qu'il détruit les moif-

ſons, qu'il produit les tempêtes, qu'il fait naître les orages, qu'il commande au tonnerre, & qu'on ne peut l'appaiſer que par des fréquens ſacrifices.

Entre les Virginiens, il y en a qui rapportent de la façon ſuivante l'origine du genre humain. « Le Dieu éternel, diſent-ils, » ayant réſolu de créer le monde, créa d'a- » bord une claſſe de dieux ſubalternes, qu'il » établit enſuite pour gouverner l'univers, » après avoir emprunté leur ſecours pour le » créer. Enſuite il ſe donna la peine de créer » lui-même le ſoleil, la lune & les étoiles, » puis il reprit ſa tranquillité qui eſt l'eſſence » de ſa divinité. Les dieux ſubalternes com- » mencèrent l'exercice de leur pouvoir par » créer les eaux, & ils en tirèrent les créa- » tures tant viſibles qu'inviſibles. La fem- » me fut formée avant l'homme, elle eut » commerce avec un des dieux créateurs, » & mit les hommes au monde. »

KIWASA.

Ce dieu, qui eſt vraiſemblablement le mauvais eſprit dont nous venons de parler, a des temples & des chapelles ſans nombre dans les habitations indiennes. On le trouve repréſenté ſous diverſes formes dans les cabanes de ces idolâtres. Ils conſultent cette idole dans toutes les occaſions, ils lui communiquent leurs affaires les plus ſecrettes, & lui font continuellement des of-

frandes. C'eſt leur dieu tutélaire, & celui qui fait découler toutes ſortes de bénédictions ſur leur famille. On voit ſouvent Kiwaſa avec une pipe à la bouche, & il paraît fumer réellement, car ſa pipe eſt allumée : mais il faut croire qu'un *prêtre*, caché derrière la ſtatue, fait alors cette opération, qui en impoſe à la populace crédule, & il faut remarquer que l'idole eſt toujours placée dans un lieu ſombre, eſpèce de ſanctuaire dont les profanes n'oſent approcher, & qui aide merveilleuſement à perpétuer l'impoſture.

Kiwaſa ſe manifeſte ſouvent par des oracles, ou par des viſions, lorſqu'il eſt ſolemnellement conſulté. Quatre miniſtres de l'idole ſe rendent dans ſon temple, & après quelques bizarres cérémonies, ils la conjurent, par le moyen de certaines paroles, que l'aſſemblée ne comprend pas. Il arrive qu'auſſi-tôt le dieu prend la forme d'un beau jeune homme, le côté gauche de la tête orné d'une touffe de cheveux, qui lui deſcend juſqu'aux talons, & paraiſſant ainſi en l'air, il ſe rend dans ſon temple. Il ſe promène pendant quelques minutes ; puis ſe plaçant au milieu de ſon clergé barbare, il lui déclare ſa volonté & reprend le chemin du ciel.

QUIOCCOSAN.

Les Virginiens appellent ainſi les temples de leurs dieux, & pour en donner une idée

au lecteur, nous devons nécessairement nous servir des propres termes de l'auteur anonyme, qui a enrichi la république des lettres de son histoire de la Virginie. Né Virginien, il raconte ce qu'il a vérifié par ses yeux. N'ayant rien pu découvrir de la religion des Virginiens, par les conversations familières qu'il avait souvent avec eux, une aventure imprévue lui en fit découvrir quelque chose. « Un jour qu'il se promenait dans les bois, accompagné de quelques amis, le hazard le fit tomber sur un quioccosan, ou temple des Indiens, dans le tems où toute la bourgade était assemblée, pour tenir conseil sur les bornes de quelques terres que les Anglais leur avaient cédées. L'occasion ne pouvait être plus favorable, il resolut de la saisir, à toute sorte de risques, & de prendre une parfaite connaissance de ce quioccosan, dont ils cachent soigneusement la situation aux Anglais. Après avoir dégagé la porte, de douze ou quinze troncs d'arbres, dont elle était bouchée, il y entra lui & ses compagnons. Au premier coup d'œil, ils n'apperçurent que des murailles nues, avec un foyer au milieu, ce qui les fit douter s'ils n'avaient pas pris une cabane ordinaire pour un temple. Sa forme n'était pas différente de celle des autres. Elle avait environ dix-huit pieds de large, sur trente de long, un trou au toit, pour le passage de la fumée, & la porte à l'un des bouts. En dehors, à quelque distance du bâtiment, il y avait

une enceinte de pieux, dont les ſommets étaient peints, & repréſentaient des viſages d'hommes, en relief; mais les curieux Anglais ne découvrant dans tout le temple aucune fenêtre, ni d'autre endroit que la porte, & le trou de la cheminée, par où la lumière pût entrer, commençaient à perdre l'eſpérance, lorſqu'ils remarquèrent, à l'extrémité oppoſée à la porte, une ſéparation de nattes fort ſerrées, qui renfermait une eſpace, où l'on ne voyait pas la moindre clarté. Ils eurent d'abord quelque répugnance à s'engager dans ces affreuſes ténèbres; mais ils y entrèrent, en tâtonnant de côté & d'autres. Vers le milieu de cet enclos, qui avait environ dix pieds de longueur, ils trouvèrent de grandes planches, ſoutenues par des pieux, & ſur ces planches, trois nattes roulées & couſues, qu'ils ſe hâtèrent de porter au jour, pour voir ce qu'elles contenaient. Sans perdre de tems à les délacer, ils coupèrent les fils avec leurs couteaux, & leur unique ſoin fut de ne pas endommager les nattes. Dans l'une, ils trouvèrent quelques oſſemens, qu'ils prirent pour des os d'hommes, & l'os d'une cuiſſe qu'ils meſurèrent, avait deux pieds neuf pouces de long; dans l'autre, il y avait quelques tomahaukes à l'indienne (caſſes-têtes) bien peintes & bien gravées, qui reſſemblaient aux coutelas dont les gladiateurs ſe ſervent en Angleterre, avec cette différence qu'elles étaient d'un bois dur & peſant, & n'avaient point de

garde pour couvrir la main. A l'une on avait attaché la barbe d'un coq-d'inde, & les deux plus longues de ses aîles pendaient au bout, par un cordon de cinq ou six pouces. La troisième natte contenait diverses pièces de rapport, que les Anglais prirent pour les idoles des Indiens : c'était d'abord une planche de trois pieds & demi de long, au haut de laquelle on voyait une entaillure pour y enchasser la tête, & des demi-cercles vers le milieu, cloués à quatre pouces du bord, qui servaient à représenter la poitrine ou le ventre de la statue. Au-dessous, il y avait une autre planche, plus courte de la moitié que la précédente, & qu'on y pouvait joindre avec des morceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendaient à quinze ou seize pouces du corps, & paraissaient destinés à former la courbure des genoux. D'ailleurs il y avait, dans la même natte, des rouleaux qui semblaient devoir tenir lieu de bras & de jambes, & des pièces de toile de coton, blanc & rouge. Les Anglais mirent ces habits sur les cercles, pour en faire le corps ; ils fixèrent les jambes & les bras, & dans cet état, ils se firent une idée assez juste de la statue ; mais ils ne trouvèrent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir employé plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, & les nattes dans le lieu où ils les avaient trouvées. »

L'auteur ſe perſuade que l'idole revêtue de tous ces ornemens & placée dans un lieu obſcur, doit paraître fort vénérable, & il ne doute pas que les prêtres ne ſoient en état de la faire remuer, ſans que le peuple puiſſe s'en appercevoir.

Superſtitions des Virginiens.

Ces ſauvages révèrent beaucoup le ſoleil. Dès la pointe du jour les plus réguliers d'entr'eux vont à jeun ſe laver dans une eau courante. L'ablution dure juſqu'à ce que le ſoleil paraiſſe, & tous, même les enfans de dix ans, ſont obligés à cet acte religieux. Quand cet aſtre eſt au tiers de ſon cours, on lui offre du tabac, & l'on ne doit pas manquer de lui en préſenter toutes les fois que l'on veut entreprendre quelque voyage. Si l'on paſſe une rivière, il faut y jetter du tabac, pour obtenir la faveur du génie qui préſide dans le canton. En revenant de la guerre, de la chaſſe, ou de conſommer quelqu'entrepriſe importante, on doit offrir aux divinités une partie des dépouilles de l'ennemi, la graiſſe & les meilleures pièces du gibier que l'on a tué, des fourrures ou quelques morceaux du plus excellent tabac qui ſoit en ſa poſſeſſion. La divinité qui préſide aux vents & aux ſaiſons eſt dans une ſingulière eſtime parmi ces peuples ; ils la repréſentent avec différens ſignes ſymboliques, tels qu'un cercle, une roue, une ſonnette,

un éventail, &c. Ils font une eſpèce de pélerinage à un certain rocher, où ils ſuppoſent qu'un de leurs dieux a laiſſé l'empreinte de ſes pieds. On voit chez eux des pyramides & des colomnes de pierres, peintes diverſement, auxquelles ils rendent une ſorte de culte religieux, & ils font des ſacrifices aux fleuves & aux rivières; « parceque, » diſent-ils, leur cours perpétuel eſt l'image » de l'éternité du premier principe. » Toutes les fois qu'il leur arrive quelque choſe d'heureux, ils bâtiſſent un autel ſur le lieu même, où la choſe leur eſt arrivée. C'était à l'occaſion de quelque événement remarquable qu'ils avaient élevé un grand tube de cryſtal, qui leur ſervait d'autel, & ſur lequel on ſacrifiait aux jours de grande ſolemnité. On le nommait *Pacorance* ou *Pawor ance*, par alluſion au nom d'un petit oiſeau des bois, dont le chant exprime ce mot, qui va toujours ſeul & qui ne paraît qu'à l'entrée de la nuit. Une ancienne tradition leur laiſſe croire que cet oiſeau eſt l'ame d'un de leurs princes. Celui qui rencontre en ſon chemin une de ces *pawor ances*, doit lui rendre quelques reſpects, & s'il eſt en compagnie de pluſieurs jeunes ſauvages, il faut qu'il leur faſſe l'hiſtoire de cet autel, & qu'il leur explique comme & à quel ſujet il a été bâti.

L'anglais Smith rapporte qu'étant priſonnier chez les Virginiens, un jour dès le lever du ſoleil, on fit ſortir ceux qui le gardaient dans une longue cabane. On y alluma un

grand feu, un ſauvage parut enſuite, il avait le corps peint en noir : il portait ſur la tête un paquet de peaux de ſerpens & de belettes, farcies de mouſſe, dont les queues, attachées enſemble, formaient au-deſſus une eſpèce de houppe, & dont les corps, flottans ſur les épaules, lui cachaient preſqu'entièrement le viſage. Une couronne de plumes ſoutenait tout cet ornement bizarre, & il avait une ſonnette à la main. Après avoir fait mille poſtures plus ridicules les unes que les autres, ce magicien commença ſon invocation d'une voix tonnante, & traça autour du feu un cercle avec de la farine. Alors trois autres devins ſe montrèrent : ceux-ci étaient peints de noir, de rouge & de blanc, & ils ſe mirent à danſer autour de Smith; trois nouveaux magiciens ſe joignirent aux quatre premiers, & tous enſemble s'aſſirent vis-à-vis de l'Anglais, & entonnèrent une chanſon qu'ils accompagnèrent d'un furieux bruit de ſonnettes. Après cette infernale muſique, le chef des magiciens plaça à terre cinq grains de bled, il ouvrit les bras, les étendit avec violence & toutes ſes veines parurent s'enfler ; enſuite il en mit trois autres, en pouſſant quelques ſoupirs, & continua la même opération juſqu'à ce que les grains euſſent formé trois cercles autour du feu. Les devins ſubalternes prirent de petites baguettes, & ils en placèrent une dans chaque intervalle des grains de bled. Cette cérémonie fut renouvellée pendant trois jours

de ſuite : elle avait pour objet de ſavoir ſi Smith était bien ou mal intentionné pour la nation. Le cercle de la farine ſignifiait le pays, les grains de bled les bornes de la mer, & les baguettes la patrie de l'Anglais, parce que ces ſauvages croyent que la terre eſt ronde & plate, & que la Virginie en occupe le centre.

Les gens qui ont fait vœu de croire aveuglement & ſans aucun examen tout ce qui ſemble porter le caractère de prodige, trouveraient bien de quoi nourrir leur crédulité dans le récit ſuivant. On éprouvait une affreuſe ſécherеſſe dans quelques parties de la Virginie, & les plantations du colonel Byrd, homme ſingulièrement conſidéré des Indiens, allaient périr faute d'eau. Un Indien propoſa à l'inſpecteur de l'habitation, moyennant deux bouteilles de liqueurs fortes, d'employer ſon art pour faire tomber de l'eau. Les bouteilles promiſes, l'Indien commença ſes conjurations, & quelques minutes après, on vit paraître un gros nuage & il plut abondamment ſur le tabac du colonel, ſans qu'il tombât la moindre goutte d'eau ſur les champs voiſins. Nos relations ſont pleines de ces ſortes d'hiſtoires, & il doit être inutile d'avertir qu'elles atteſtent ou la fourberie, ou l'extrême crédulité de ceux qui les rapportent.

Prêtres ou Magiciens de Virginie.

L'habillement de ces impoſteurs conſiſte en une eſpèce de jupon de femme pliſſé,

qu'ils mettent autour du cou, & qu'ils attachent sur l'épaule droite, en sorte qu'ils ayent toujours un bras libre. Le manteau ne descend que jusqu'au milieu de la cuisse, il est fait de peau préparée, dont le poil est en dehors. Ces prêtres ont tous la tête rasée, à l'exception d'une crête déliée, qui prend depuis le haut du front jusqu'à la nuque du cou. Ils portent sur l'oreille une peau d'oiseau. Ce que la pudeur défend de laisser voir, ils le cachent dans une peau de loutre dont ils font passer la queue entre leurs jambes. L'auteur de l'histoire de la Virginie distingue le prêtre du devin, mais il ajoute qu'ils sont tous deux associés pour la fraude, & que souvent ils officient l'un pour l'autre. Tous travaillent à séduire le peuple, & à faire regarder comme des oracles les moindres paroles qu'ils prononcent. Ils vivent séparés de toute société ; leur demeure est au fond des bois : on n'obtient que difficilement l'avantage de les interroger. Leurs avis décident de la guerre ou de la paix ; c'est à eux qu'on s'adresse pour faire tomber les pluies nécessaires : ils font retrouver les choses perdues, & la connaissance qu'on assure qu'ils ont de la vertu des simples, les fait regarder comme les arbitres de la vie & de la mort. Sans peines, sans soins, sans travail, ils voyent apporter auprès de leurs cabanes toutes les choses dont ils ont besoin pour vivre dans l'abondance.

Quelques auteurs mal informés, ont ac-

cusé les Virginiens de sacrifier de jeunes enfans à leurs divinités, & Smith lui-même a donné dans cette erreur : mais ce que cet auteur a pris pour un sacrifice, n'est autre chose qu'un noviciat que ces sauvages font faire à leurs jeunes gens. En parlant de ces sortes de sacrifices, Smith s'exprime ainsi : « On » peignit de blanc, dit-il, quinze garçons » des mieux faits, qui n'avaient pas plus » de douze à quinze ans. Le peuple passa » une matinée entière à danser & à chanter » autour d'eux, avec des sonnettes à la main. » L'après-midi, ils furent placés sous un ar- » bre, & l'on fit entr'eux une double haie » de guerriers, armés de petites cannes liées » en faisceau. Cinq jeunes hommes, vifs & » robustes, prirent tour à tour une des vic- » times, la conduisirent au travers de la haie » & la garantirent, à leurs dépens, des » coups de canne, qu'on faisait pleuvoir sur » eux. Pendant ce cruel exercice, les mères » pleuraient à chaudes larmes, & prépa- » raient des nattes, des peaux, de la mousse » & du bois sec, pour servir aux funérailles » de leurs enfans. Après cette scène on ab- » batit l'arbre avec furie, on mit en pièces » le tronc & les branches, on en fit des guir- » landes pour couronner les victimes, & » leurs cheveux furent parés de ses feuilles. » On jetta ces quinze malheureux, les uns » sur les autres, dans une vallée, comme » s'ils eussent été morts, & l'assemblée fit » un festin. » Tel est le récit de Smith,

mais il n'ose nous dire ce que devinrent ces jeunes sauvages. L'auteur anonime de la relation de la Virginie va jetter quelques lumière, sur ce fait. Il prétend que ce que Smith regarde comme un sacrifice n'est autre chose qu'un noviciat par lequel on fait passer ceux qui aspirent à parvenir à la prêtrise ou à tenir un jour une place distinguée entre les grands hommes de la nation : c'est ce qu'il appelle l'*huscanaouiment.*

Cette fête se célébre ordinairement chaque quinzième année. Après une partie des cérémonies rapportées par Smith, ceux qui ont été choisis par les chefs pour être *huscanawers*, sont obligés de faire une retraite de plusieurs mois, pendant laquelle ils ne doivent se nourrir que de la décoction de quelques racines dont l'usage trouble absolument le cerveau. Devenus presque fous, on les garde à vue dans un vaste enclos, fait en forme de pain de sucre par en haut, & ouvert en manière de treillis, pour donner passage à l'air. C'est dans cette prison qu'ils oublient biens, parens, amis, & même leur langue. Peu à peu on diminue la dose de la décoction, & à mesure les jeunes gens reviennent à eux. Alors les prêtres médecins les conduisent de bourgades en bourgades, pour les faire reconnaître au peuple. Après cette épreuve, il est à croire que les jeunes sauvages feignent de ne pas se ressouvenir de la moindre chose, dans la crainte d'éprouver

ver un ſecond *huſcanaouiment.* Ils aiment mieux ſe ſoumettre à apprendre de nouveau ce que leurs ſevères directeurs daignent leur montrer. Lorſqu'on demande aux Virginiens à quoi bon ce rude noviciat ; ils répondent, qu'on n'emploie ces violens moyens, que pour délivrer la jeuneſſe de toutes les mauvaiſes impreſſions de l'enfance, & des préjugés qu'elle contracte avant que la raiſon puiſſe agir. Ils ajoutent que, remis en pleine liberté de ſuivre les loix de la nature, ils ne riſquent plus d'être les dupes de la coutume ou de l'éducation, & qu'ils ſont plus en état d'adminiſtrer la juſtice, ſans avoir égard à l'amitié ni aux alliances du ſang. Rappellons-nous l'opinion des anciens touchant leurs initiations ; ils avaient à peu près les mêmes idées que nos modernes ſauvages.

Les prêtres préſident à toutes les cérémonies religieuſes : ils entonnent les chants myſtérieux, & ouvrent toutes les danſes qui les accompagnent.

Mariages & Funérailles des Virginiens.

On ne peut guères douter que les Virginiens ne regardent le mariage comme un lien ſacré, mais on ne nous apprend pas ſi ces ſauvages le célèbrent avec quelques cérémonies particulières. Il y a des cas où il eſt permis aux époux de ſe ſéparer, quoique le divorce ſoit une tache ineffaçable pour

ceux qui y ont recours. Alors ils partagent également les enfans, & chacun eſt libre de ſe remarier de ſon côté. Au tems de leurs infirmités, les femmes doivent ſe retirer dans une cabane éloignée. Les filles nubiles ſont abſolument maîtreſſes de leurs actions; mais l'hiſtorien que nous avons pluſieurs fois cité, aſſure que les Virginiennes ſont beaucoup plus réſervées que toutes les autres femmes de l'Amérique, & que s'il leur arrive de faire un enfant, elles ne trouvent que très-difficilement un mari. On verra tout-à-l'heure, en parlant de la réception des ambaſſadeurs, le fond que l'on doit faire ſur cette apologie.

Ces ſauvages conſervent très-religieuſement les corps de leurs chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & la lèvent avec tant d'adreſſe, qu'ils n'en déchirent aucune partie; enſuite ils décharnent les os ſans offenſer les nerfs, afin que les jointures demeurent entières. Après avoir fait ſécher les os au ſoleil, il les remettent dans la peau, qu'ils ont eu ſoin de tenir humide, avec une huile qui la préſerve de corruption. Les os remis dans leur ſituation naturelle, ils rempliſſent les intervalles avec du ſable très-fin, & ils la recouſent en ſorte que le corps paraît auſſi entier, que s'ils n'en avaient pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainſi préparé dans un lieu deſtiné à cet uſage, où il eſt étendu ſur une grande planche nattée, un peu au-deſſus de la terre, & couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps eſt

exposée au soleil sur une claie, & quand elle est tout-à-fait sèche, on l'enferme dans un panier, que l'on dépose aux pieds du cadavre. On trouve dans la Virginie beaucoup d'anciennes sépultures de ces chefs, qui pour gardes ont une idole de Kiwasa, & un prêtre qui a soin de l'autel & du tombeau.

L'usage ci-dessus ne regarde que les chefs: les particuliers sont ensevelis dans des fosses profondes, enveloppés de peaux & de nattes. On pose les corps sur des bâtons, & l'on met auprès d'eux leurs plus précieux effets. Purchas nous dit que les Virginiens croyent l'immortalité de l'ame, & qu'après cette vie, elle est, suivant ses mérites, heureuse ou malheureuse. Tous n'ont pas la même idée touchant l'enfer : les uns le placent dans une grande fosse à l'extrémité de la terre du côté du couchant, où les ames brûlent continuellement. D'autres disent que les ames des méchans restent suspendues entre le ciel & la terre. Des morts sont souvent revenus pour instruire leurs parens & leurs amis de ce qui se passait dans ces lieux de souffrances. Les chefs & les prêtres des Virginiens ont un paradis, où ils ont des places marquées, & ce paradis est situé au soleil couchant, derrière les montagnes. C'est dans ce lieu de délices, que la tête couronnée de plumes, & le visage barbouillé de différentes couleurs, ils jouiront de l'inexprimable plaisir de fumer d'excellent tabac : mais le

vil peuple ne ſera point reçu dans ce paradis : il n'y a point pour lui de réſurrection : trop abject dans ce monde pour être conſidéré, les grands & les prêtres de Virginie ne veulent dans l'autre avoir aucune communication avec lui ; c'eſt mal reconnaître les peines qu'il s'eſt donné pour fournir à leur ſubſiſtance. Au moins ſommes-nous plus humains dans l'Europe ; & ſi nous lui arrachons le néceſſaire dans cette vie, nous le laiſſons jouir de l'eſpérance d'une éternité heureuſe, ſouvent ſeule & précieuſe reſſource qui le ſoutient & lui fait ſupporter ſa miſère avec réſignation.



CHAPITRE III.

Remarques sur l'Etat actuel de la Virginie.

Les premiers établissemens de la Virginie se firent sous la direction d'une compagnie de marchands, qui les mirent sous l'administration d'un président choisi par la colonie, & d'un conseil, dont ils se réservèrent la nomination des membres. En 1610, la cour de Londres permit à la compagnie de nommer un gouverneur, & pour la première fois on convoqua une assemblée de tous les députés des plantations, pour régler avec le gouverneur & le conseil, tous les intérêts de la colonie. Cette assemblée générale eut le pouvoir de faire des loix, dont le gouverneur & le conseil devinrent les exécuteurs. Le roi d'Angleterre se réserva le droit de nommer le gouverneur & les membres du conseil, & laissa au peuple celui d'élire ses députés à l'assemblée générale. Bientôt les gouverneurs usurpèrent toute l'autorité, & en 1676, ils obtinrent de la cour le droit de suspendre ou même de chasser les membres du conseil, quoique d'un autre côté la colonie fût confirmée dans le privilège d'être toujours gouvernée par l'assemblée générale. En 1689, on sépara le conseil en deux chambres, à l'imitation du parlement

d'Angleterre, & cette séparation a continué jusqu'à présent.

Le gouverneur est nommé par le roi. Sa commission est pour un tems limité. Il doit obéir aux ordres de sa majesté, dont il représente la personne. Il approuve ou rejette les loix de l'assemblée générale : il proroge ou congédie les chambres : il assemble le conseil d'état, & il y préside; il nomme les officiers de justice, & les officiers militaires, au-dessous du degré de lieutenant général, dont il est lui-même revêtu : il dispose des troupes pour la défense commune, publie les proclamations, aliéne suivant les circonstances, les terres dépendantes de la couronne, garde le sceau de la colonie, donne son certificat pour les payemens faits des deniers publics, & est revêtu de la charge de vice-amiral. Les premiers gouverneurs n'ont touché pendant long-tems que mille livres sterling d'appointemens & environ cinq cents de casuel ; mais aujourd'hui cette colonie est un Pérou pour eux.

Le conseil est composé de douze membres, qui ont voix délibérative comme le gouverneur, & peuvent comme lui convoquer l'assemblée générale, disposer du trésor public, examiner les comptes, nommer ou chasser les officiers établis par commission, faire des ordonnances, publier des proclamations, donner des terres, & faire enregistrer des octrois. Ce conseil compose la chambre haute dans l'assemblée générale, & s'attribue le

droit de rejetter tous les actes de la chambre basse. Les gages des conseillers sont fort modiques, & leurs charges sont plus honorables que lucratives.

Chaque province ou comté envoie deux députés à l'assemblée générale ; la ville de James & le collége y députent chacun le sien, ce qui forme le nombre de cinquante-deux. La convocation se fait par un ordre expédié sous le seing du gouverneur & sous le sceau de la colonie, & il doit être adressé au shériff de la province, au moins quarante jours avant la formation de l'assemblée. Tous les particuliers qui jouissent d'un franc-fief ont droit de suffrage pour l'élection, qui se fait à la pluralité des voix. Le premier soin de la chambre, lorsqu'elle est rassemblée à Williamsbourg, c'est d'élire un orateur, qui reconnu par le gouverneur, lui demande la confirmation des privilèges de la chambre, c'est-à-dire, l'accès toujours libre auprès de lui pour la communication des affaires, la liberté de délibérer, sans rendre compte de leurs discours & de leurs débats, la sûreté de leurs personnes, & la protection de leurs domestiques. Dans la discussion des affaires, on suit à peu près les usages de la chambre des communes de Londres. Les actes passés dans les deux chambres sont envoyés au roi pour avoir son approbation; mais jusqu'à ce moment, pourvu que le gouverneur les approuve, ils ont force de loi.

L'auditeur des comptes & le ſecrétaire d'état reçoivent immédiatement leurs commiſſion du roi. L'office du premier eſt d'examiner l'emploi des revenus publics & d'en vérifier les comptes. Il perçoit ſept & demi pour cent ſur tous ces deniers. Le ſecrétaire eſt le gardien des archives du pays. Il expédie tous les ordres par écrit, ſoit du gouverneur ou des cours. Il enregiſtre toutes les patentes qui regardent la diſtribution des terres. Ses appointemens montent à ſoixante-dix mille livres de tabac, manière de compter en uſage à la Virginie, où tout ſe rapporte au commerce.

Le commiſſaire eccléſiaſtique tient ſa nomination de l'évêque de Londres. Il eſt évêque né de toutes les plantations ; il viſite les égliſes, a droit d'inſpection ſur les eccléſiaſtiques, & reçoit du gouverneurs cent livres ſterling d'appointemens, qui ſe prennent ſur les rentes foncières. Le tréſorier général tire ſix pour cent de tous les deniers qui lui paſſent par les mains.

Il y a en Virginie cinq ſortes de revenus publics. « 1°. Une rente que le roi ſe réſerve » ſur toutes les terres, données par lettres » patentes. 2°. Un revenu accordé au roi, » par acte de l'aſſemblée générale, pour » l'entretien du gouvernement. 3°. Un fond » établi par l'aſſemblée, & dont elle diſpoſe, » pour des occaſions extraordinaires. 4°. Les » rentes fondées pour l'entretien des collèges. » 5°. Les levées qui ſe font, par acte du

» parlement d'Angleterre, fur le commerce » de la colonie. » La rente foncière confifte en fix fchellings fur chaque centaine d'arpens de terre. Le revenu pour l'entretien du gouvernement, eft pris de la taxe de deux fchellings fur le tabac; des quinze fols par tonneau, que chaque navire, plein ou vuide, paye au retour de chaque voyage; des fix fols par tête que tous les paffagers, libres ou efclaves, doivent payer en arrivant dans la colonie; des amendes & des confifcations établies par divers actes de l'affemblée; des épaves & des bêtes égarées que perfonne ne réclame: enfin du droit d'aubaine, fur les terres & fur les biens mobiliers de ceux qui ne laiffent point de légitime héritier. Les fonds en réferve viennent d'une taxe fur l'entrée des liqueurs, & d'un droit qui fe lève fur tous les efclaves, valets & fervantes qui arrivent dans le pays. On lève une forte de taille réelle, ou plutôt de capitation, dont il n'y a que les femmes blanches qui en foient exceptées, & qui confifte à payer une certaine quantité de tabac. Ce tribut fe lève trois fois, & pour différens ufages: le premier fert aux frais néceffaires pour le fupplice d'un efclave criminel, dont il faut dédommager le maître; pour arrêter ou faire pourfuivre les déferteurs; pour payer la milice lorfqu'elle eft fur pied, & pour d'autres dépenfes de cette nature. La feconde levée eft particulière à chaque comté, & fert à bâtir ou réparer les édifices publics de la province. La troifième

eſt paroiſſiale, & eſt employée à payer les miniſtres, & à l'ornement des égliſes.

Dans la naiſſance de la colonie, les cours de juſtice étaient des modèles d'équité & de droiture : un ſeul tribunal prenait connaiſſance des cauſes civiles & eccléſiaſtiques, & l'affaire la plus compliquée était terminée en peu de jours, avec droit d'appel à l'aſſemblée générale, qui n'employait pas moins de diligence à la décider. Aujourd'hui on a multiplié les tribunaux, & on y a laiſſé introduire les ruſes de la plus ſubtile chicane.

Preſque tous les habitans de la Virginie ſont de la communion anglicane ; &, quoiqu'il y ait liberté de conſcience pour tout Chrétien, qui conſent de ſe ſoumettre aux charges de la paroiſſe, on n'y connaît que cinq conventicules, trois de Quakers, & deux de Preſbytériens. Des réfugiés Français fondèrent en 1699, vers la rivière de James, une ville qu'on nomme Monacan, & qui juſqu'à préſent s'eſt ſoutenue avec une ſorte de diſtinction.

Le revenu du miniſtre d'une paroiſſe, de quelqu'étendue qu'elle ſoit, eſt fixé à ſeize mille livres de tabac. Pour une oraiſon funèbre, il retire quarante ſchellings ou quatre cents livres de tabac. Pour un mariage, il a cinq ſchellings, ou cinquante livres de tabac.

Les troupes de la colonie ſe réduiſent à un certain nombre d'habitans, enrôlés par

claſſes, ſous le nom de milice à pied & à cheval. Tout Virginien libre, eſt enrôlé depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante. L'infanterie forme un corps de ſept mille cent ſoixante-neuf hommes : la cavalerie n'a que treize cents ſoixante maîtres.

Les gens de ſervice ſont diſtingués en domeſtiques perpétuels & en paſſagers : les Nègres ſont du premier ordre. Une loi règle que les domeſtiques au-deſſous de dix-neuf ans, ne ſerviront que juſqu'à vingt-quatre, & que s'ils ſont plus âgés, leur ſervice ne ſera que de cinq ans. Les valets & les eſclaves indiſtinctement, ſont employés aux mêmes travaux. Si les loix faites en faveur des domeſtiques ſont exécutées, leur ſort eſt moins triſte que ne nous le repréſentent quantité de voyageurs ; mais où ne ſe trouvent pas l'oubli & l'abus des loix !

Les premiers colons qui s'établirent à la Virginie y étaient venus ſans femmes, & n'oſant riſquer de s'allier avec les Indiennes, ils en firent venir d'Angleterre. Celles qui y apportèrent de la vertu, n'eurent pas beſoin de dot pour trouver des partis avantageux. Il ſe fit pendant quelque tems un commerce aſſez ſingulier dans ce genre, & il y eut des capitaines de navire, qui vendirent des cargaiſons de femmes, à raiſon de cent livres ſterling par tête.

L'hiſtorien de la Virginie obſerve que ce pays eſt preſqu'à la même latitude que la terre promiſe, & que ces deux contrées ont

plufieurs conformités : elles abondent toutes deux en rivières ; elles font toutes deux fituées fur une grande baye, qui les rend fort propres au commerce ; & dans l'une comme dans l'autre, le terroir eft d'une fingulière fertilité. Au refte, rien n'eft plus doux que le climat de la Virginie, qui eft également éloigné des excès du chaud & du froid.

Les naturels de la Virginie font d'une haute taille, droits & bien proportionnés : la couleur des deux fexes eft un brun châtain; ils ont les yeux noirs, le regard un peu louche, & les cheveux d'un noir de charbon. Prefque toutes les femmes font exactement belles, elles ont la taille fine, les traits délicats, la jambe admirable, & avec le teint de nos Européennes, elles les pafferaient en beauté. Les hommes fe coupent les cheveux de différentes formes, & fe font la barbe avec une coquille de moule ; les plus diftingués d'entr'eux confervent une longue treffe derrière la tête. Les femmes portent leurs cheveux fort longs, flottans fur les épaules, ou noués en une feule treffe, qui tombe fur le dos. Il faut obferver qu'elles ont toutes le fein petit, rond & fi ferme, que dans la vieilleffe même, on ne leur voit jamais les mammelles pendantes.

Les hommes & les femmes fe couvrent la tête d'une efpèce de couronne, large de cinq ou fix pouces, ouverte au-deffus, & compofée de coquilles & de baies, qui

forment diverses figures par le mélange singulier des couleurs. Dans certain tems ils changent ces couronnes en un morceau de fourrure peinte. Les moins riches vont la tête nue, & seulement ornée de quelques plumes, bizarrement arrangées. Les chefs ont pour habit une sorte de manteau dont ils s'enveloppent négligemment le corps, & dessous une pièce de toile, ou une peau, attachée au-dessous du ventre, qui s'étend jusqu'au milieu des cuisses. Le peuple n'a qu'un simple morceau d'étoffe qui passe entre les cuisses, & qui est attaché à une ceinture des deux côtés.

Les bourgades des Virginiens sont quelquefois composées de cinq cents familles, & c'est ce qu'on appelle un royaume ; car le pouvoir du roi ou du chef, ne s'étend pas au-delà ; & si plusieurs bourgades se trouvent réunies sous la puissance d'un seul, c'est ou par droit de succession, ou par droit de conquête. Pour lors ils font gouverner ces bourgades conquises, par des lieutenans qui leur payent un tribut, & qui sont obligés de les suivre à la guerre avec leurs sujets.

Ces sauvages règlent leurs fêtes par les saisons. Une se célèbre à l'arrivée des oies & des canards ; une autre au tems de la chasse ; une troisième à la maturité des fruits, & la quatrième à la moisson. Ils comptent par unités, par dixaines & par

centaines. Ils calculent les années par le nombre des hivers, & ils les diſtinguent en cinq parties. 1° Celle où les arbres bourgeonnent & fleuriſſent : 2° celle où les épis ſont formés & bons à rôtir : 3° l'été ou la moiſſon : 4° la chute des feuilles : 5° l'hiver. Leurs mois répondent au cours de la lune, & leur jour eſt diviſé en trois portions, le lever, le montant, & le coucher du ſoleil.

Fin de la Deſcription de la Virginie.



NOUVELLE ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Remarques ſur la Nouvelle-Angleterre.

UN capitaine Anglais, nommé Barthelemi Goſnold, s'arrêta le premier ſur cette côte, en 1602 ; & quatre années après, il ſe forma, ſous l'autorité de la cour de Londres, une compagnie qui fut nommée le conſeil de Plymouth, dont les patentes portaient un droit ſpécial de s'établir, entre les trente-huit & les quarante-cinq degrés, dans les terres de cette latitude. En 1621, quantité d'Anglais, à qui les guerres de religion faiſaient ſouhaiter une tranquillité qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie, formèrent une nouvelle compagnie, vinrent aborder à un partie de la côte, qui n'étant pas compriſe dans la patente, les engagea à former de leur autorité un corps politique, en ſe reconnaiſſant, par un acte ſolemnel, ſujets de la couronne d'Angleterre. Ils choiſirent pour leur chef ou gouverneur, un nommé Carver, qui fonda auſſi-tôt une ville, à

laquelle il donna le nom de Nouvelle-Plymouth. Tels furent les faibles commencemens des différentes colonies qui habitent cette vaste étendue de pays, comprise sous le nom de Nouvelle-Angleterre.

La situation de la Nouvelle-Angleterre, est entre les quarante-un & les quarante-cinq degrés de latitude du nord, & ses bornes sont la Nouvelle-France au nord, la Nouvelle-York à l'ouest, & l'Océan à l'est & au sud. Monsieur Neal, dans l'histoire de ce pays, lui donne trois cents trente milles de long, & cent quatre-vingt-dix de large, depuis le cap *Cod*, au nord-est, jusqu'à la Nouvelle-York; mais plusieurs géographes ne lui accordent que trois cents milles sur la côte maritime, sans y comprendre les angles, & nulle part plus de cinquante milles de largeur. Les étés de cette contrée, quoique sous la zone tempérée, sont plus courts & plus chauds que les nôtres, les hivers y sont plus longs & plus froids.

Boston, que les Anglais prononcent Baston, est la capitale de ce grand pays: elle est agréablement située, dans une peninsule de quatre milles de long, au fond de la baye des Massachusets. Cette ville est défendue par une forteresse redoutable, & peut armer en fort peu de tems dix mille soldats. La baye de Boston est assez vaste pour contenir toute la marine militaire des Anglais. On compte dans la ville plus de

de quatre mille maiſons, toutes bien bâties: malgré la variété des ſectes, dont cette colonie eſt compoſée, les habitans vivent avec beaucoup de concorde. C'eſt la réſidence du gouverneur, le ſiège des cours de juſtice, celui de l'aſſemblée générale, & le centre de toutes les affaires du pays.

On trouve à environ ſix milles de Boſton, l'iſle de Rhode, qui peut bien avoir quatorze ou quinze milles de long, ſur quatre ou cinq de large. Dès l'année 1639, elle était habitée par des Anglais, d'une ſecte particulière, dont faute de miniſtres la poſtérité eſt devenue auſſi barbare que les Indiens. Cette colonie ne dépend en aucune façon de la couronne, ni des officiers; elle ſe gouverne par elle-même : elle fait ſes loix, avec la ſeule reſtriction qu'elles ne doivent avoir rien de contraire à celles d'Angleterre. Le terroir de cette iſle eſt d'une rare fertilité, & ſon commerce conſiſte en chevaux, moutons, beurre, fromage & autres proviſions. Ces avantages y avaient attiré un ſi grand nombre d'habitans, qu'une partie d'entr'eux fut forcée de retourner au continent, où ils bâtirent deux villes, nommées la Providence & Warwick, qui jouiſſent de tous les privilèges de l'iſle. Ces deux nouvelles colonies ſont grandes, riches, & vivent heureuſes, quoique ſans magiſtrats & ſans miniſtres. « Ils s'entretiennent, dit-on, » en bonne intelligence avec leurs voiſins. » La liberté qu'ils ont de ſatisfaire tous leurs

» deſirs, n'empêche point que les crimes » ne ſoient rares parmi eux; ce qu'on attribue » à leur profonde vénération pour l'écriture » ſainte, qu'ils liſent & qu'ils expliquent » tous à leur gré. Ils ont une mortelle aver- » ſion pour toutes ſortes de taxes. Leur charité » ne ſe dément jamais pour les étrangers. Un » voyageur qui paſſe par l'une ou l'autre » de ces villes, peut s'arrêter dans la pre- » mière maiſon, avec autant de liberté que » dans une hôtellerie, & s'aſſurer d'y être » bien traité. La principale occupation des » habitans eſt de nourrir des beſtiaux, & de » faire du beurre & du fromage, deux » marchandiſes qui les ont enrichis.

Le gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, ſon lieutenant, les officiers militaires & ceux de juſtice, ſont nommés par la couronne, mais ceux de l'Amérique ſont à la nomi- nation du gouverneur. Le conſul eſt choiſi annuellement par une aſſemblée générale, compoſée des députés des différentes provin- ces. Son pouvoir eſt fort étendu : toute la partie exécutive du gouvernement dépend de ſon approbation, ainſi que la légiſlature. On exige de tous les membres qui le com- poſent le ferment de fidélité à l'ordre actuel de la ſucceſſion royale. Lorſque l'élection des députés eſt confirmée, on nomme les conſeillers, puis l'on procède à la création des cours de juſtice, à la levée des taxes, & à la publication des nouvelles loix, qui paraiſſent importantes pour la proſpérité des

colonies. Ces loix doivent être confirmées par le roi ; mais si la confirmation n'arrive point dans l'espace de trois ans, elles ont leur plein effet.

Tout particulier qui jouit d'un revenu de quatre schellings en terres, ou qui possède un fond de cinquante livres sterling, est réputé citoyen libre, & donne sa voix pour l'élection des membres de l'assemblée. Pour faire connaître plus particulièrement les principes du gouvernement de cette singulière colonie, il ne faut qu'extraire quelques loix de son code.

« *Adultère*, puni de mort dans l'homme & dans la femme. *Bâtardise*, le père obligé de fournir à l'entretien de l'enfant ; déchargé, si le fait est douteux. *Blasphême*, la mort. *Prix constant du bled*, trois schellings le boisseau. *Membre d'une église*, on n'est point censé tel, si l'on n'y a pas reçu la communion. *Enfans*, la mort pour ceux qui ont battu ou maudit leur père & mère. *Faux témoignage*, la mort s'il met en danger la vie d'autrui. *Jeu pour de l'argent*, amende du triple : amende de cinq schellings, pour s'être servi de cartes ou de dés : amende de cinq livres sterling, pour en avoir vendu ou gardé provision : amende, ou le fouet, au gré du juge, pour avoir dansé. *Hérésie*, pour avoir nié le quatrième commandement, le baptême des enfans, l'autorité des magistrats, &c. le bannissement. *Jésuites & prêtres romains*, le bannissement ; & s'ils reviennent, la mort.

Quakers, pour en avoir amené un qui n'eſt point habitant, banni : pour l'avoir ramené, la mort. Le Quaker étranger, fouetté, marqué de la lettre Q ſur l'épaule gauche, & banni : s'il revient, la mort. *Indiens*, pour leur avoir vendu des liqueurs fortes, amende de deux livres ſterling la pinte ; pour leur avoir vendu une livre de plomb, deux livres : une livre de poudre, cinq livres. Un Indien qui ne cultive pas ſa terre, en perd la propriété. *Yvrognes*, fouettés en plein marché. *Menteurs* au préjudice d'autrui, fouettés. *Mariage*, point de mariage reconnu, s'il n'eſt fait par le magiſtrat. Un mari qui bat ſa femme, ou une femme qui bat ſon mari, dix livres d'amende. *Dimanche*, violation du dimanche, trois livres d'amende. *Samedi*, pour avoir danſé le ſamedi, après le coucher du ſoleil, cinq ſchellings d'amende, ou le fouet. *Juremens*, jurer ou maudire, un ſchelling. *Filer*, tout particulier qui eſt ſans emploi, ou ſans travail, eſt obligé de filer. *Sorciers*, la mort. *Loups*, pour avoir tué un loup dans les plantations, ou dans la circonférence à dix milles, deux livres ſterling de récompenſe. *Culte*, pour le culte des images & l'idolâtrie, la mort, &c.



CHAPITRE V.

Remarques sur la Pensylvanie, & sur les Quakers.

LA Pensylvanie est sans contredit un des plus précieux établissemens des Anglais dans l'Amérique. Quoique la découverte de ce pays soit aussi ancienne que celle de la Virginie, il ne commença à être réellement habité que vers l'année 1680, lorsque les nouveaux sectaires songèrent à s'y établir. Pour connaître particulièrement ces sages & singuliers fanatiques que nous nommons Quakers, il faut remonter jusqu'à l'origine de cette célèbre secte.

Les Quakers, auxquels on donne aussi le nom de *Trembleurs*, reconnaissent Georges Fox pour leur chef, pour leur patriarche & pour leur apôtre. Les plus enthousiastes d'entr'eux se croyent les plus parfaits de tous les Chrétiens, & les plus conformes à Jésus-Christ & à ses apôtres : en vertu du témoignage intérieur de l'esprit, Fox, disent-ils, a été suscité de l'esprit de Dieu, pour rendre l'innocence & la pureté au christianisme, & allumer le flambeau de la religion. C'est par lui que la véritable parole de Dieu a succédé à la corruption, qui avait obscurci le christianisme pendant une longue nuit

d'apoſtaſie. Ce ſont les propres termes que *Croeſius* (L. 1. Hiſtor. Quaquer.) dit ſe trouver dans les écrits des Quakers.

Fox, né dans le comté de Leiceſter en 1624, fut dans ſa jeuneſſe d'une humeur ſombre & mélancolique ; & méditant continuellement ſur la parole de Dieu, il ſe trouva avant l'âge de vingt-cinq ans, pour nous ſervir de l'expreſſion des lettres ſur les Anglais, *un homme ſaintement fou*. Il n'avait aucune teinture des ſciences, ſavait à peine lire & écrire, s'énonçait fort peſamment & parlait mal ſa langue. Après avoir paſſé quelques années dans une boutique, en qualité de garçon cordonnier, ſoit à apprendre la bible par cœur, ſoit à prêcher infructueuſement ſes camarades, un jour qu'il était au milieu de la campagne, il crut entendre une voix divine, qui l'exhortait à vivre dans la retraite, & à ſe ſéparer pour jamais de la corruption générale. Il obéit à cet ordre. Dès ce moment il ne donna au travail que le tems néceſſaire pour lui procurer de quoi ſubſiſter, & il conſacra les autres jours à la méditation & à prêcher dans les villages, ne craignant point, guidé par cette prétendue voix divine, *qui parle intérieurement au cœur & entraîne l'homme*, de diſputer contre le plus habile théologien. Bientôt il eut des viſions, des inſpirations, des inſomnies toutes divines, de ſaints preſſentimens, & débita quelques prétendues prophéties, ce qui lui attira en peu de tems

plusieurs milliers de sectateurs. Modeste, sobre, vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, soutenu par une bande de fanatiques, il osa annoncer qu'il était choisi par l'esprit saint pour établir une nouvelle religion, & pour fonder une nouvelle église, sur les débris de l'ancienne, qui s'écroulait. Il fut, en 1649, jetté dans une prison à Nottingham, mais cette faible correction & quelques faux miracles qu'on lui attribua, grossirent beaucoup son parti. Remis en liberté, il n'en devint que plus hardi à débiter ses extravagances ; il fut fouetté, emprisonné, mis au pilori ; mais il se consolait de ces disgraces, en voyant augmenter le nombre de ses disciples. Cromwell méprisa d'abord ces vils fanatiques ; mais envisageant avec quelle rapidité le *Quakerisme* s'étendait dans toutes les provinces du royaume, il s'efforça de les gagner par des présens ; ses tentatives furent inutiles, & cette secte fut la seule contre laquelle l'or du tyran ne put prévaloir.

Cette secte, déjà répandue en Ecosse & en Irlande, tint sa première assemblée dans le comté de Bedford en 1658, & les nouveaux frères ne gardèrent plus de ménagemens dans leurs discours, & traitèrent toutes les communions protestantes avec le dernier mépris ; de-là les violentes persécutions qu'ils eurent à souffrir. Cependant les Quakers respirèrent un peu à l'avénement de Charles second au trône, & leurs emportemens eurent

moins de fureur : mais bientôt on les peignit à ce prince comme des hommes dangereux, ennemis de l'état & perturbateurs du repos public. On leur défendit de tenir des assemblées, le parlement leur ordonna, sous peine de bannissement, de prêter serment de fidélité au roi, mais vainement : en dépit des défenses, ils tinrent leurs conventicules, & toute la sévérité des magistrats ne put leur arracher le serment de fidélité.

L'enthousiasme avait établi le *Quakerisme*, l'avilissement allait le détruire, lorsque Guillaume Penn & Robert Barclay employèrent tous leurs talens pour réduire en système toutes les extravagances des disciples de Georges Fox, & faire prendre à cette secte une forme nouvelle.

Penn, fils d'un vice-amiral d'Angleterre, devenu Quaker en Irlande, hérita à la mort de son père, d'une province d'Amérique, cédée par le roi au vice-amiral, & qui avait été appellée de son nom Pensylvanie : ce fut dans ce vaste héritage qu'il ouvrit un asyle aux malheureux Quakers que le gouvernement ne cessait de bannir. Penn fonda alors la ville de Philadelphie, il fit une ligue avec les sauvages des environs, & donna des loix à sa république naissante. « Ce nouveau lé-
» gislateur déclara que tous ceux qui recon-
» naîtraient un seul Dieu, tout-puissant,
» créateur & conservateur de l'univers, qui
» lui témoigneraient leur fidélité en suivant
» exactement les règles de la vertu, qui

» eſt ſeul capable d'approcher l'homme de » ſon créateur, & de le rendre ſemblable » à lui ; que ceux-là jouiraient d'une entière » liberté, & qu'ils ne ſeraient forcés à aucun » acte religieux contraire à leur conſcience, » ni contraint d'aſſiſter à aucun culte qu'ils » déſapprouveraient ; & s'il arrivait à quel» qu'un de maltraiter ſon concitoyen de quel» que façon que ce pût être, au ſujet de la » religion, il ordonna qu'un tel homme fût » puni comme un ſéditieux & comme un » perturbateur du repos public. » En tolérant toutes ſortes de religions & de ſectes parmi les nouveaux colons, & en ne leur demandant qu'une ſimple croyance en Dieu, Penn leur accorda le droit de prétendre à la magiſtrature & aux autres dignités.

Ce ſerait ſans doute ici la place d'expliquer exactement quelle eſt la véritable doctrine des Quakers ; mais leurs ſentimens ſont ſi peu uniformes, & leur langage ſi obſcur & ſi myſtérieux, que cette entrepriſe eſt, ſinon impoſſible, au moins de la plus grande difficulté.

Ils avancent » que tout homme qui vit moralement bien, & pratique ſincèrement les devoirs de la religion naturelle, doit être regardé comme ayant l'eſſence d'un bon Chrétien, parce que entre un vertueux Payen & un bon Chrétien, il n'y a pas d'autre différence que la foi hiſtorique pour certains faits extraordinaires, telle que l'ont les Chrétiens. Cette foi qui manque aux

Payens, n'eſt nullement eſſentielle au ſalut.

Jéſus-Chriſt eſt la véritable lumière intérieure qui éclaire les hommes par une inſpiration immédiate, & non la doctrine extérieure de l'évangile, qui n'eſt pas la voie ordinaire dont Dieu ſe ſert pour éclairer les hommes.

L'écriture n'eſt pas la véritable règle de la doctrine & de la morale Chrétienne, c'eſt la lumière intérieure. Les écrits dont la bible eſt compoſée, ont été adreſſés à des égliſes ou à des particuliers, & ne nous regardent pas.

La publication de l'évangile n'a pas aboli les inſpirations immédiates, & ce n'eſt point par l'écriture que l'on doit juger de la certitude des révélations. Chaque fidèle a une inſpiration immédiate, & les préceptes de l'évangile ne nous obligent qu'autant qu'ils ſont confirmés par cette inſpiration.

L'inſpiration nous enſeigne tout ce qui eſt néceſſaire à notre ſalut. C'eſt de tous les fidèles, & non pas ſeulement des apôtres, qu'il eſt dit que *l'onction leur enſeignera toutes choſes*. Un fidèle Quaker doit penſer qu'il vaut mieux s'entretenir avec Dieu immédiatement que médiatement.

C'eſt à l'eſprit ſeul qu'il faut avoir recours pour entendre ce qui ſe trouve d'obſcur dans l'écriture. Quelles que ſoient les preuves de la vérité du chriſtianiſme, il faut encore qu'elles ſoient fortifiées par le témoignage intérieur de l'eſprit. Tous les miniſtres de

Jésus-Christ sont aussi infaillibles en ce qu'ils enseignent que l'étaient les prophètes & les apôtres : sans cela l'esprit de Jésus-Christ ne serait pas infaillible : l'inspiration suffit à un ministre sans le secours des écritures : c'est l'inspiration seule qui appelle au ministère ; & pour preuve d'une vocation immédiate, il ne faut d'autres miracles que des miracles intérieurs, & les Quakers n'ont pas besoin d'en faire d'extérieurs, puisqu'ils n'annoncent point un nouvel évangile.

Il peut y avoir de véritables membres de l'église parmi les Juifs, les Turcs & les Payens : il faut prêcher le Christ intérieur, & apprendre au peuple à le sentir. Les femmes peuvent prêcher comme les hommes ; car *en Jésus-Christ il n'y a aucune distinction de mâle & de femelle.*

Les pensions accordées aux ministres, & que ceux-là exigent comme une dette, déshonorent le ministère. Le payement des dîmes est un reste de judaïsme. La distinction des personnes dans la divinité est une subtilité spéculative qui ne tend pas à nous rendre meilleurs. Le véritable Christ est celui qui était, avant que d'être manifesté en chair, & qui n'a jamais été vu des yeux de la chair. Comme Dieu, Jésus-Christ a une humanité céleste, dont la terrestre n'était que la figure. Il ne s'est point uni personnellement à notre nature humaine ; il ne l'a prise que pour un tems. Ce n'est pas par l'effusion extérieure du sang de Jésus-Christ, que nous avons été

lavés de nos péchés, c'eſt par un ſang intérieur & ſpirituel que le fils de Dieu purifie nos cœurs & nos conſciences.

L'écriture ne dit point que Jéſus-Chriſt ait ſatisfait à la juſtice de Dieu pour nos péchés, & l'on ne peut concilier cette juſtice avec la punition de ſon fils qui eſt innocent. C'eſt une erreur de penſer que Jéſus-Chriſt eſt monté au ciel avec le même corps dont il a été revêtu ſur la terre. Quand nos péchés nous ont été pardonnés, il n'eſt plus néceſſaire de s'en repentir : pour parvenir au ſalut, il faut vivre ſans aucun péché. Le ſerment & même l'injuſtice eſt un péché : Dieu l'a défendu : il n'eſt pas permis de faire la guerre ni même de repouſſer la force par la force. Tout homicide, même en guerre, eſt contraire au précepte d'aimer ſes ennemis. On ne doit donner aux hommes aucun titre d'honneur : il ne faut ni s'incliner, ni ſe découvrir devant eux, ni ſuivre les modes du ſiècle, ni donner, ni recevoir le titre de *vous*.

On doit attendre le mouvement de l'eſprit pour prier, & il ne peut y avoir de tems déterminé pour la prière que celui de l'impulſion de l'eſprit. Tout ſigne extérieur dans le culte public eſt contraire au précepte d'honorer Dieu en eſprit & en vérité. Le baptême extérieur n'a pas été ordonné par Jéſus-Chriſt, ou du moins il ne l'a pas été comme une loi perpétuelle. Le ſeul baptême intérieur eſt le baptême de Jéſus-Chriſt ; car le baptême d'eau & le baptême ſpirituel ſont

deux baptêmes différens. Prendre ou recevoir l'euchariſtie n'eſt pas d'une obligation perpétuelle, cette inſtruction avait en vue la faibleſſe des Chrétiens dans le commencement du chriſtianiſme.

Le bonheur éternel de l'ame ne conſiſtera point à être réunie à ſon corps. Il importe peu de croire la réſurrection du même corps, pourvu que l'on croye que l'on reſſuſcite avec un corps. Le ciel eſt la préſence de Dieu au dedans des hommes. »

Tels ſont ſommairement les dogmes des Quakers, & l'on ne peut nier qu'ils ne détruiſent abſolument le chriſtianiſme, à force de vouloir le rendre ſpirituel, & qu'ils n'en faſſent une religion chimérique ou impraticable.

Mais revenons à la Penſylvanie. Par les lettres patentes du quatre mars 1680, accordées à Penn, la couronne d'Angleterre lui cède, ſous le nom de Penſylvanie, tout l'eſpace ſitué entre les quarante-trois degrés de latitude du nord, incluſivement, avec les iſles qui appartiennent à cette étendue : de ſorte que le pays dont il devint propriétaire, avait pour bornes à l'eſt la baye & la rivière de Delaware, au nord la Nouvelle-Yorck, à l'oueſt des nations Indiennes, & au ſud le Maryland ; ce qui fait plus de cent cinquante lieues en ligne droite.

Penn diviſa ſon nouveau pays en plusieurs comtés : il régla que le pouvoir légiſlatif réſiderait dans le gouverneur & dans

l'assemblée du peuple, qu'on ne ferait point de loix, & qu'on ne leverait point d'argent sans le consentement de ce dernier : que tous les privilèges & tous les droits des Anglais d'Europe auraient leur pleine valeur en Pensylvanie : & qu'en conservant beaucoup de respect pour la cour d'Angleterre, on n'attendrait point ses ordres pour pourvoir au bien-être & à la sûreté de la colonie. Après ces arrangemens, Penn retourna en Angleterre, il se rendit suspect au gouvernement, par quelques discours peu mesurés, & la cour saisit cette occasion pour lui ôter le gouvernement de la Pensylvanie, & pour y introduire la forme d'administration établie dans les autres colonies Anglaises de l'Amérique.

Les principes modérés que les Quakers ont adoptés, leur douceur naturelle, & l'éloignement qu'ils ont pour la guerre, & pour toutes sortes de divisions, fait régner dans cette heureuse colonie une paix si constante, qu'on n'y connaît pas un seul événement qui puisse servir de matière à l'histoire. A n'envisager cette secte que du côté de la politique, elle est la seule tranquille sur la terre, mais elle ne peut l'être long-tems. Chaque jour en diminue les forces, & lui arrache quelques membres. Le fils d'un riche Quaker prétend jouir de l'immense fortune qui vient de lui tomber en partage ; il veut parvenir aux dignités, obtenir des titres, & avoir des boutons sur son habit : ces avan-

sages le séduisent, & la communion sur laquelle la cour répand ses faveurs, ne lui paraît bientôt plus si criminelle, que son père s'était efforcé de le lui démontrer.

CHAPITRE III.

Remarques sur la Caroline.

LA colonie de la Caroline doit ses premiers établissemens à quelques familles Anglaises qui, pour se dérober à la fureur des Indiens dans les massacres de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, vinrent en 1622, se fixer sur la côte de cette province, à l'embouchure de la rivière de May : mais, en 1663, quelques seigneurs Anglais obtinrent du roi Charles II, des lettres patentes par lesquelles ce prince leur cédait, sans autre condition que de payer à la couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, tout le domaine qu'il s'attribuait en Amérique, depuis le trente-sixième degré de latitude du nord, jusqu'à la rivière de San-Matteo, qui est renfermée dans le trente-unième, avec tous les droits royaux sur les pêcheries & les mines, sur la vie, les membres & les possessions de leurs vassaux. Cette conclusion est d'autant plus singulière que la Caroline a pris son nom d'un fort bâti par les Fran-

çais en 1562. Ce pays n'a pas moins de trois cents milles d'étendue : il eſt partagé en deux petits gouvernemens, celui du nord & celui du ſud.

Pour peupler promptement la Caroline, les nouveaux propriétaires y reçurent toutes les ſectes, avec une tolérance ſans bornes, autoriſée par l'acte de conceſſion. Dans le réglement qu'ils firent à ce ſujet, on doit remarquer particulièrement ces articles : « Que les propriétaires, ayant reconnu les avantages de la tolérance pour enrichir & peupler une province, étaient réſolus d'accorder la plus grande liberté de religion qu'on pût deſirer, ou dont on eût jamais eu l'exemple dans aucune ſociété humaine : Que les naturels du pays n'ayant pas encore la moindre connaiſſance du chriſtianiſme, leur idolâtrie & leur ignorance ne donnaient aſſurément aucun droit de les maltraiter : Que les Chrétiens qui apporteraient dans la colonie des principes différens de ceux de l'égliſe anglicane, s'attendraient ſans doute à n'être pas contraint dans leurs opinions, & que par conſéquent ce ſerait manquer à la bonne foi, que de leur faire la moindre violence : Qu'à l'égard des Juifs, des Payens, & des autres ennemis du chriſtianiſme, on ne voyait pas plus de raiſon de les rejetter, puiſque leur malheur ne pouvant venir que d'un défaut de lumière, on devait ſe flatter au contraire que la connaiſſance de l'évangile & l'exemple des vertus chrétiennes pourraient ſervir

quelques

quelques jours à leur déſiller les yeux : qu'ainſi tout le monde était invité à la Caroline, & ſûr d'y jouir d'une parfaite indépendance pour les ſentimens & pour le culte : qu'on ne mettait qu'une condition à cette tolérance univerſelle : c'était que toutes les perſonnes au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendraient à la protection des loix civiles, fuſſent attachées à quelque égliſe, ou quelque corps de religion, & que leurs noms fuſſent inſcrits dans les regiſtres de leur ſecte. »
Toutes ces idées furent rédigées en cent vingt articles, par le fameux Loke qui ſe chargea de dreſſer cette étrange pièce de légiſlature.

L'adminiſtration de la colonie fut confiée à un gouverneur, ſous le titre de Palatin, & on lui donna trois aſſeſſeurs, choiſis ainſi que le gouverneur entre les propriétaires ; les autres ayant droit de ſuffrage dans le conſeil, qu'on nomma cour Palatine, & qui fut chargé du pouvoir légiſlatif, tandis qu'on réſerva au palatin la puiſſance exécutive. On diviſa enſuite le pays en comtés, & dans chaque comté on créa trois nobles, l'un ſous le nom de Landgrave, & les deux autres ſous celui de Cacique. Ceux-ci avec les membres du conſeil devaient compoſer la chambre haute d'un parlement, & la nomination des députés de la chambre baſſe était réſervée au peuple. Pour parvenir à la dignité de Landgrave, il fallait poſſéder quatre baronnies, chaque baronnie compoſée de ſix mille

acres de terre. Pour être cacique, il suffisait de deux baronnies chacune de trois mille acres. On ne pouvait aliéner ces fonds, ni par vente, ni par donation, mais on était libre d'en louer un tiers pour trois vies seulement. Les membres de la chambre basse devaient être élus entre les tenanciers libres de chaque comté, qui ne devaient payer qu'un sou par acre aux propriétaires. Le parlement devait s'assembler une fois au moins en deux ans. Tous les habitans sans distinction devaient prendre les armes, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, au premier ordre de la cour palatine.

Les voyageurs ne nous apprennent rien de bien intéressant touchant les anciens habitans de la Caroline; en effet, il reste si peu de naturels, qu'il était assez inutile d'en parler; ce que nous pouvons recueillir de leur religion, c'est qu'ils adorent un seul Dieu créateur de toutes choses, à qui leur grand-prêtre offre des sacrifices, mais ils ne se persuadent point qu'il daigne se mêler de leurs affaires. Il a des ministres inférieurs qui gouvernent ce bas monde, & l'on entrevoit que ces Indiens distinguent dans ces divinités subalternes des bons & des mauvais génies, qu'ils prient suivant ce qu'ils espèrent ou craignent d'eux, & à qui ils font de continuelles offrandes, par le ministère de leurs prêtres.



CHAPITRE IV.

Remarques sur la Floride.

ON comprend sous le nom de Floride cette grande contrée de l'Amérique septentrionale, qui est renfermée entre le vingt-cinquième & le quarantième degré de latitude du nord, & entre le deux cents soixante-dixième & le deux cents quatre-vingt-dix-septième de longitude. Elle comprend la Louisiane, la Floride Espagnole, la nouvelle Géorgie & une partie de la Caroline. Elle est bornée au couchant & au nord par une longue chaîne de montagnes qui la sépare du nouveau Mexique, la baigne au midi & la mer du Mexique au levant.

En 1497, Sebastien Cabot vit la Floride, mais il n'y débarqua pas. Ponce de Léon la découvrit en 1512. En 1562 Jean Ribaut, François, s'y établit & y bâtit un petit fort. Ce serait bien infructueusement qu'on s'efforcerait de peindre particulièrement les différens peuples qui habitent ce vaste pays; il suffit de dire en général, pour ne pas abuser de la crédulité du lecteur, & pour ne se pas laisser abuser par les voyageurs, que les Floridiens ont la couleur olivâtre, tirant sur le rouge, à cause d'une huile dont ils se frottent : qu'ils vont presque nus,

qu'ils ſont braves & bienfaits. A l'égard de leur religion, au riſque de nous tromper avec Garcilaſſo de la Vega, & quelques autres auteurs, nous allons tâcher d'en débrouiller le cahos.

Les Floridiens ſont Idolâtres : ils adorent le ſoleil & la lune, & ils leur offrent des prières & des ſacrifices. Il y a apparence que ces peuples, & particulièrement ceux qui demeurent vers les montagnes des Apalaches, ont conſervé quelques notions du déluge univerſel; car ils rapportent que le ſoleil ayant retardé ſa courſe ordinaire de vingt-quatre heures, les eaux du grand lac Théomi ſe débordèrent avec une telle abondance, que les ſommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réſerve de celle d'Olaimy, que le ſoleil garantit de l'inondation, à cauſe d'un temple qu'il s'y était bâti de ſes propres mains. Depuis ce tems les Apalachites vont rendre hommage au ſoleil ſur cette montagne. Tous ceux qui purent en gagner le ſommet furent préſervés du déluge. Le jour ſuivant le ſoleil reprit ſon cours, & fit rentrer les eaux dans leurs bornes naturelles. Telle eſt l'origine fabuleuſe du culte que ce peuple rend à l'aſtre qui nous éclaire.

Auſſi-tôt que le ſoleil paraît ſur l'horiſon, les Floridiens le ſaluent & chantent des hymnes à ſa louange : le ſoir ils obſervent la même cérémonie. Quatre fois l'année, ils ſe rendent ſur la montagne d'Olaimy, & par

les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en son honneur; car le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux. La nuit qui précède chacune de ces solemnités, toute la montagne est éclairée, & les *Jonas* ou prêtres s'y rendent, pour se préparer dignement aux fonctions de leur ministère, & attacher à l'entrée de la caverne consacrée au soleil, les offrandes des dévots de la nation. Dès que le soleil commence à darder ses rayons, ces ministres entonnent des hymnes, & après plusieurs génuflexions, ils jettent des parfums dans le feu sacré, qui brûle au-devant de l'ouverture de la grotte. Le pontife verse du miel dans une pierre creusée pour cet usage, & qui est au-dessous d'une grande table de pierre. Il jette à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiseaux, qui, selon l'opinion des Floridiens, chantent continuellement les louanges du soleil. On coupe ces pratiques religieuses par un festin & des danses, & lorsque le dieu de la lumière est aux deux tiers de son cours, & qu'il dore de ses rayons les bords de la table, les *Jonas* brûlent de nouveaux parfums, & donnent la liberté à six oiseaux mystérieux; ensuite ils descendent en procession de la montagne, suivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, & l'on se rend au temple, où les pélerins se lavent le visage dans une eau sacrée.

On prétend que la caverne du soleil est naturellement taillée dans le roc, qu'elle est ovale, longue de deux cents pieds, & haute de cent vingt.

Quelques peuples de la Floride sacrifient leur premiers-nés au soleil, ou plutôt à leurs rois, qu'ils nomment Paraoustis : ce qui doit faire pancher vers cette dernière opinion, c'est que cette cruelle cérémonie se fait en présence du prince, & qu'il semble que la victime lui soit offerte particulièrement. La mère du jeune enfant se prosterne aux pieds du paraousti, devant lequel il y a un bloc, préparé pour le sacrifice. Des femmes rangées en cercle, dansent & chantent en même tems les louanges du paraousti : au milieu d'elles, paraît une autre femme qui tient la victime dans ses bras ; elle quitte le cercle en dansant, pose l'enfant sur le bloc, & aussi-tôt il est impitoyablement massacré par le chef des jonas. Cette victime doit toujours être un garçon.

Les Floridiens demandent toutes les années au soleil qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre & de lui conserver sa fécondité : pour obtenir cette précieuse faveur, ils lui offrent la représentation d'un cerf, c'est-à-dire, la peau d'un de ces animaux, remplie d'herbes odoriférantes, & ornée de fleurs & de fruits, qu'ils élèvent à la cime d'un grand arbre.

Comme ils adorent particulièrement le mauvais principe, sous le nom de *Toia*,

pour ſe le rendre favorable, il n'eſt pas étonnant qu'ils célèbrent des fêtes en ſon honneur. La principale de ces ſolemnités pourrait être nommée la fête de la Contrition. Toutes les femmes préparent une grande place pour cette cérémonie : tous les habitans du canton s'y rendent à la pointe du jour ; leurs jonas arrivent, le corps peint de diverſes couleurs : ils ſont accompagnés d'un grand nombre de tambours, qui font un vacarme épouvantable. On danſe, on chante les louanges du *Toia*, & au milieu de ces exercices, les prêtres feignent d'entrer dans une ſainte fureur, & ſe ſauvent dans les bois, ſous prétexte de conſulter le mauvais principe. Pendant leur abſence, les femmes & les filles ne ceſſent de pleurer & de pouſſer d'affreux gémiſſemens, elles ſe tailladent le viſage & les bras, & le ſang qui coule de leurs bleſſures, elles l'offrent à *Toia*. Quelquefois les jonas ſont deux jours entiers ſans reparaître ; ils ſe montrent enfin, & débitent à leur retour tout ce qu'ils ſuppoſent avoir appris de la propre bouche du malin eſprit ; ce fatras d'extravagances règle pour l'année toutes les actions des Floridiens : c'eſt par ce moyen qu'ils ſe vantaient d'avoir été inſtruits de l'arrivée des Eſpagnols dans leur pays. Nous avons déjà remarqué que les Mexiquains conſervaient par tradition de ſemblables prophéties.

Les jonas ne ſe contentent pas d'être les miniſtres des divinités des Floridiens, ils

exercent auſſi la médecine, & ſont les conſeillers & les exécuteurs des ordres des paraouſtis. Ce triple caractère leur donne une autorité ſans bornes ſur les peuples, qui les révèrent & tremblent devant eux; d'ailleurs ces hypocrites joignent à la gravité de leur maintien, un ton de modeſtie qui en impoſe. On prétend qu'ils pratiquent des jeûnes extraordinaires. Pour entrer dans l'ordre des jonas, il faut paſſer par de rudes & longues épreuves, qui ſont cependant adoucies par de favorables viſions, & une communication intime avec la divinité. Ces derniers mots qui ſe trouvent dans les relations des voyageurs, découvrent aſſez les fourberies que les prêtres employent pour faſciner les yeux & ſéduire l'eſprit de leurs jeunes élèves.

Comme médecins, les jonas connaiſſent aſſez les vertus & les propriétés des ſimples. Ils font uſage des vomitifs : ils provoquent les ſueurs, pratiquent les ſcarifications, & ſucent avec un chalumeau le ſang qui découle des playes. Lorſque tous ces remèdes n'opèrent rien pour la guériſon du malade, ils preſcrivent le bain; s'il paraît impuiſſant, & que le mal redouble, on expoſe le moribond aux brûlantes ardeurs du ſoleil : c'eſt la dernière reſſource du malade & du médecin.

Comme prêtres, les jonas ſont couverts d'une eſpèce de manteau de peaux coupées en bandes inégales; ils ont les pieds & les bras nus, & ſur la tête un bonnet de peau

qui ſe termine en pointe, ou ſimplement leurs cheveux ornés de plumes. Une robe longue, attachée avec une ceinture, de laquelle pend un ſac plein de remèdes, eſt l'habillement du médecin.

Les Floridiens en général n'épouſent qu'une ſeule femme, qui, ſous peine de mort, eſt obligée de garder la fidélité à ſon mari. Les paraouſtis & les principaux de la nation ſe dédommagent de cette contrainte en prenant un grand nombre de concubines; mais les enfans de la femme légitime ont ſeuls le droit à la plus grande partie de la ſucceſſion du père.

Les Apalachites ne ſe marient guères que dans leur famille, les degrés de frère & de ſœur exceptés. Ils donnent à leurs enfans les noms des ennemis qu'ils ont tués, ou des villages qu'ils ont brûlés, ou même ceux des eſclaves qui ſont morts à leur ſervice. Juſqu'à douze ans les garçons ſont ſous l'autorité de leur mère; mais paſſé ce tems, le père prend ſoin de leur éducation. Un mari ceſſe d'avoir commerce avec ſa femme, depuis qu'elle eſt enceinte juſqu'après ſes couches.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, & ſuppoſent que les gens vertueux ſont tranſportés au ciel & placés entre les étoiles. La demeure des méchans eſt aſſignée dans les précipices des montagnes du nord parmi les ours, au milieu des neiges & des glaces. Les paraouſtis ſont enſevelis avec toute la

magnificence que ces peuples sont capables d'imaginer. Les princes alliés viennent pleurer sur le corps du défunt ; le peuple se coupe la barbe ; des pleureuses en titre d'office versent sur lui d'abondantes larmes trois fois le jour, le matin, à midi & le soir. On brûle exactement tout ce qu'il a possédé pendant sa vie, & le même usage s'observe à la mort des jonas, avec cette différence qu'après avoir ensevelis ceux-ci, on met le feu aux maisons qu'ils ont habitées. On croit que quelques nations de ce grand pays brûlent, & réduisent en poudre les os de leurs prêtres, & qu'un an après, ils la font avaler aux proches parens du mort.

Les Apalachites sont dans l'usage d'embaumer les corps, & lorsqu'ils sont entièrement desséchés par la force des drogues aromatiques qu'ils employent, ils les couvrent de superbes peaux, & les déposent dans des cercueils de cèdres, qui après douze lunes écoulées, sont enterrés dans la forêt voisine, au pied d'un grand arbre. Les corps des paraoustis sont gardés pendant trois années, & ensuite on les porte avec beaucoup de cérémonie dans le tombeau de leurs ancêtres.

Ce tombeau, que visitèrent les Espagnols & dont Garcilasso nous a laissé la description, mérite quelqu'attention. Il avait plus de cent pas de long, sur quarante de large, & la hauteur de ses murailles était proportionnée: sa couverture était de roseaux artistement

tiſſus, & capables de réſiſter à la pluye. Des feſtons de coquilles, liés avec des perles de différentes groſſeurs, ſervaient d'ornement à ce ſuperbe toit. A l'entrée de ce tombeau, on appercevait douze ſtatues coloſſales, placées ſur deux rangs, de façon qu'elles ſemblaient en défendre les approches : les premières, armées de maſſues garnies de cuivre; les ſecondes, de marteaux d'armes ; les troiſièmes, d'eſpèces de rames; les quatrièmes, de haches de cuivre; les cinquiemes, d'arcs & de flèches, & les ſixièmes, de longues piques. Le dedans de cette demeure funéraire, était auſſi orné de feſtons, de coquilles, de perles, & de plumes de diverſes couleurs. Le tour des murailles ſe trouvait maſqué par deux rangs de ſtatues d'hommes & de femmes de grandeur ordinaire. Au pied de ces murs, on avait pratiqué des bancs pour recevoir les cercueils des paraouſtis, & ceux des princes de leur famille, & au-deſſus de chaque cercueil, on voyait la figure de celui qu'il renfermait, repréſentée au naturel. Les eſpaces qui ſe trouvaient entre les ſtatues, étaient couverts par des boucliers, ornés de perles & de houppes de différentes couleurs. Au milieu de l'édifice, il y avait trois rangs de caiſſes, ſur des bancs ſéparés, qui toutes étaient remplies de perles, la plûpart d'une prodigieuſe groſſeur, & telle en devait être la quantité, que neuf cents Eſpagnols, entre leſquels il y avait trois cents cavaliers, ne purent les emporter

toutes. Les richesses contenues dans les appartemens contigus à ce séjour de la mort, étaient, au rapport des conquérans de la Floride, si considérables, que, d'après eux-mêmes, nous n'osons pas en faire l'énumération.

Les Floridiens sont vindicatifs, &, lorsqu'ils ont reçu quelqu'insulte, pour s'exciter à en tirer raison, ils indiquent une assemblée générale. Un de leurs guerriers se tient dans un endroit écarté. Tandis que l'orateur expose l'affront que la nation vient de recevoir de quelque voisin, un guerrier se lève avec fureur, & va lancer son javelot contre celui qui est à l'écart, & qui ne tombant pas du premier coup, est successivement frappé par d'autres furieux, jusqu'à ce qu'il nage dans son sang. On le relève en pleurant, & les femmes lui présentent à boire du *casiné*, qui est le breuvage des guerriers. On le transporte dans une cabane, on panse ses plaies, & toute l'assemblée s'enivre, en s'excitant mutuellement à la vengeance.

Dès ce moment la guerre est résolue, mais pour se mettre en marche, il faut l'avis des jonas. Ils consultent le mauvais principe, & sa réponse est toujours « qu'il faut exterminer » ses ennemis ». Le paraousti, certain du consentement de ses prêtres, fait la revue de sa petite armée, & se tournant vers le soleil, il le conjure d'éclairer son expédition : ensuite prenant de l'eau dans une coupe de bois, & proférant à haute voix mille imprécations

contre l'ennemi qu'il va combattre, il jette cette eau en l'air, de façon qu'elle puisse retomber sur ses guerriers, & leur dit : « Puis-» siez-vous répandre de la sorte le sang de » vos ennemis » ! Puis versant de nouvelle eau sur le feu allumé devant lui, il ajoute : » Puissiez-vous détruire nos ennemis avec au-» tant de promptitude que j'éteins ce feu » !

Lorsque le jonas est consulté sur ce qui doit arriver pendant l'expédition projettée, il se place sur un bouclier, au milieu de certains cercles qu'il a tracés sur le sable & de figures symboliques dont il ne nous est pas possible de rendre compte. C'est-là qu'il paraît agité de l'esprit dont il est le ministre détestable : il feint de l'entendre, de l'interroger, de lui répondre, & cette scène se passe au milieu des plus horribles contorsions. Ensuite il se calme, & paraissant reprendre ses sens, il va rendre compte au paraousti de la conversation qu'il vient d'avoir avec son dieu ; il lui vient apprendre où & de quelle manière les ennemis sont campés, & de quelle façon il doit s'y prendre pour obtenir la victoire. Nos crédules voyageurs nous assurent que presque toujours les jonas rencontrent juste. Il est possible que cela leur arrive, mais qu'en conclure ? Combien de fois nos astrologues n'ont-ils pas révélé par hazard les secrets de l'avenir ? & d'ailleurs ces fourbes ne sont-ils pas assez fins pour donner à leurs oracles une tournure qui les mette à l'abri des difficultés, lorsqu'il est question de se justifier ?

Après la bataille, les Floridiens enlèvent le crâne & la chevelure à leurs ennemis vaincus, & pendent à des perches les bras & les jambes de ceux qui ont été tués pendant la guerre.

CHAPITRE V.

Remarques ſur la Baye d'Hudſon.

CETTE baye s'étend du nord au ſud, depuis les ſoixante-quatre degrés d'élévation du pole juſqu'au cinquante-unième : ſa largeur de l'orient à l'occident eſt fort inégale : elle a près de deux cents lieues dans ſa partie ſeptentrionale, mais le fond de la baye a à peine trente-cinq lieues de large. Frédéric Anſchild, en cherchant un paſſage pour aller de la mer du nord à celle du ſud, découvrit cette baye ; mais Henri Hudſon, fameux pilote Anglais, la reconnut plus particulièrement en 1640.

Les ſauvages habitans de cette baye, ſont appellés *Nodwais* par les Anglais, & *Eskimaux* par les Français. Ils ſont petits, mais robuſtes, aſſez gras & fort baſanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincelans, le nez plat, les lèvres épaiſſes, les cheveux noirs & longs, les épaules larges & les pieds extrêmement petits. Ils ſont naturellement vifs & gais,

mais ſubtils, ruſés & fourbes. Pour arriver à leurs fins, ils ſavent manier la flatterie : fiers, s'ils peuvent ſe perſuader qu'on les recherche ; ils ſont craintifs & rampans, lorſqu'on paraît les mépriſer & qu'ils veulent obtenir quelques faveurs.

Les habits des Eskimaux ſont faits de peaux de vache marine, de bêtes fauves, ou de peaux d'oiſeaux terreſtres ou marins, qu'ils ont l'art de coudre enſemble. Ils ſont compoſés d'une eſpèce de capuchon, ſerré autour du corps, qui deſcend juſqu'au milieu de la cuiſſe, & d'une culotte qui ſe ferme devant & derrière avec une corde, comme on ferme une bourſe. Les deux ſexes portent pluſieurs bottes les unes ſur les autres, pour garantir leurs jambes du froid exceſſif qu'il fait dans cette partie du monde.

Comme le capuchon des femmes eſt plus large ſur les épaules que celui des hommes, elles y placent ſouvent leurs enfans, auſſi bien que dans leurs bottes qui ſont d'une exceſſive grandeur. Tous ces habits ſont proprement couſus avec une aiguille d'yvoire & des nerfs de bêtes, fendus en lacets fort minces ; & pour ornemens, ils les bordent avec des bandes de différentes peaux.

On n'a juſqu'à préſent que bien peu de renſeignemens touchant la religion de ces barbares : cependant on nous aſſure qu'ils reconnaiſſent un Etre d'une bonté infinie : ils lui donnent le nom d'*Ukcouma*, qui en leur langue, ſignifie grand chef. C'eſt ce Dieu

qui leur accorde tous les biens dont ils jouiſſent, & en reconnaiſſance, ils chantent ſes louanges & lui adreſſent quelques prières. Un autre Dieu, nommé *Ouikka*, eſt l'auteur de tous leurs maux, il fait naître les tempêtes, il renverſe les barques; il rend inutiles les travaux, & ſa méchanceté le rend redoutable. Les voyageurs ne nous diſent point ſi les Eskimaux cherchent à l'appaiſer par des préſens, ce qui eſt à préſumer. Dieu eſt bon, & par ſon eſſence incapable de nous faire du mal, il eſt donc inutile de lui faire des offrandes : l'eſprit malin eſt tout puiſſant pour faire le mal, il peut nous en accabler, il eſt donc néceſſaire de lui offrir ce que nous avons de mieux, pour en obtenir davantage, ou du moins pour qu'il nous laiſſe le reſte : c'eſt le raiſonnement de tous les ſauvages, qui reconnaiſſent un bon & un mauvais principe.

Les Eskimaux ont un véritable fond d'humanité, & compatiſſent de bonne-foi aux peines qu'éprouvent leurs ſemblables. Ils ont la plus grande tendreſſe pour leurs enfans, mais ce ſentiment ne s'étend pas juſqu'à leurs femmes ; ils ſemblent les mépriſer, & ſe regarder comme étant d'une eſpèce infiniment plus noble. Toutefois avec cette humanité qu'on accorde peut-être aſſez gratuitement à ces ſauvages, il ſera aſſez difficile de concilier le récit que fait M. Ellis, au ſujet de leur étrange coutume d'étrangler les vieillards. « Quand les pères &

» les

» les mères, dit ce voyageur, sont dans
» un âge qui ne leur permet plus le travail,
» ils ordonnent à leurs enfans de les étran-
» gler : c'est de la part des enfans, un devoir
» d'obéissance, auquel ils ne peuvent se re-
» fuser. La vieille personne entre dans une
» fosse, qu'ils ont creusée pour lui servir
» de tombeau ; elle y converse quelque tems
» avec eux, en fumant du tabac, & buvant
» quelques verres de liqueur. Enfin, sur
» un signe qu'elle leur fait, ils lui mettent
» une corde autour du cou; &, chacun
» la tirant de son côté, ils l'étranglent en
» un instant. Ils sont obligés ensuite de la
» couvrir de sable, sur lequel ils élèvent
» un amas de pierre. Les vieillards qui n'ont
» pas d'enfans, exigent le même office de
» leurs amis, mais ce n'est plus un devoir,
» & souvent ils ont le chagrin d'être refu-
» sés. On ne voit point que dans le dégoût
» qu'ils ont de la vie, ils pensent jamais
» à s'en délivrer par leurs propres mains ».

Ces hommes, presque brutes, ne manquent pourtant pas d'industrie : ils savent construire & gouverner leurs canots avec beaucoup d'adresse. Ces petits bâtimens sont ou de bois ou de côtes de baleine, fort minces, & tout-à-fait couverts de peaux de vache marine, à l'exception d'un trou, vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau du pont d'y entrer, & qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul homme. Il s'y tient assis en

étendant les jambes, & en se renfermant le corps dans une autre pièce de peau, attachée au rebord, de façon que l'eau ne peut passer jusqu'à lui. Ces dans ces frêles canots que les Eskimaux s'exposent sur la mer : ils sont ordinairement de vingt pieds de long sur dix-huit pouces de large, & se terminent en pointe par les deux bouts. Une rame est l'unique instrument qu'ils employent pour gouverner ce petit bâtiment, d'où ils harponnent les plus gros poissons. Ils ont d'autres canots qui contiennent jusqu'à vingt personnes.

Ils font des filets pour prendre les bêtes fauves, & se servent adroitement de leurs arcs, pour tuer les oiseaux au vol ; mais depuis qu'ils sont en commerce avec les Européens, ils quittent volontiers l'arc & la fronde pour se servir du fusil.

Ces sauvages sont sujets à fort peu de maladies. Ils guérissent radicalement les maux de poitrine par l'infusion d'une simple, ou par l'usage des sueurs. Pour se faire suer, on prend une grande pierre ronde, sur laquelle on entretient un grand feu jusqu'à ce qu'elle soit rouge : ensuite, on élève autour une petite cabane, qu'on ferme soigneusement. Le malade y entre nu, avec un vase plein d'eau, dont il arrose la pierre, & l'eau se changeant en vapeurs chaudes & humides, qui remplissent aussi-tôt la cabane, lui procure une transpiration très considérable & fort prompte. Après être resté quelque tems, il

ſort & va ſe plonger dans l'eau froide, ou ſe rouler dans la neige, ſuivant la ſaiſon. Pour ſe guérir de la colique, ils avalent une grande quantité de fumée de tabac. La perte de la vue eſt ce qu'ils craignent le plus. Cette privation leur eſt cauſée par l'action de la lumière fortement réfléchie de la neige, ſur-tout au printems, quand le ſoleil eſt plus élevé au-deſſus de l'horiſon. Pour ſe garantir de ce malheur, ils ont inventé une certaine machine qu'ils appellent en leur langue *des yeux à neige*; ce ſont deux morceaux de bois ou d'yvoire, qui ont une fente préciſément de la longueur des yeux, mais fort étroite, & qui cependant n'empêche pas de voir diſtinctement au travers : on applique cette machine ſur les yeux, & on la noue derrière la tête avec un ruban. Avec ce préſervatif, on eſt ſûr de regarder tous les objets & auſſi long-tems que l'on veut, ſans en reſſentir aucune incommodité.

Qui croirait que dans ce pays, ſi peu favoriſé de la nature, il ſe trouvât des hommes capables de le diſputer aux plus adroits frippons qui déshonorent ſi ſouvent notre commerce européen ? Nombre d'Eskimaux viennent dans nos comptoirs acheter du ſucre, du gingembre, des épiceries, de l'orge, des graines pour le jardinage, de la régliſſe, du tabac en poudre; & après les avoir falſifiés, ils revendent ces marchandiſes à leurs compatriotes avec un gain fort conſidérable : ils font plus, ils ſe transforment en char-

latans; & formant de petites portions de la plûpart de ces drogues, ils les vantent comme de puiſſans ſpécifiques contre toutes ſortes de maladies, & les troquent avec leurs amis, pour de précieuſes fourrures, qu'ils viennent revendre aux étrangers. Quelquefois ils ſe défont avantageuſement de leurs petits paquets, ſous prétexte qu'ils procurent une bonne chaſſe, une heureuſe pêche, ou qu'ils préſervent de bleſſures dans les combats.

Ces hommes ſi fins dans le commerce, & qui doivent peut-être aux Européens cette coupable manière de négocier, n'ont pas encore ſu ſe précautionner contre la misère qui les accable preſque toutes les années. Rarement ils conſervent dequoi ſe nourrir pendant l'hiver. Ceux qui viennent trafiquer dans les comptoirs de la baye, ne trouvant point dans les habitations de leurs compatriotes, les proviſions qu'ils avaient droit d'eſpérer, ſont ſouvent forcés de faire griller un millier de leurs fourrures & de les manger. Ces terribles inconvéniens en font ſouvent périr un grand nombre, & les extrémités où ils ſont réduits, deviennent quelquefois ſi terribles, qu'on en a vu ſe porter à l'horrible excès de dévorer leurs enfans & leurs femmes. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur les uſages de ce peuple, dont il eſt très poſſible que les voyageurs n'ayent pas encore pris des notions bien juſtes.

Au reſte, il n'y a peut-être rien de plus affreux que les environs de la baye d'Hudſon, & il ne faut pas moins que l'inſatiable ſoif de l'or, pour chercher à y faire des établiſſemens. De quelque côté que l'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres incultes & incapables de culture, des rochers eſcarpés qui s'élèvent juſqu'aux nues, des vallées ſtériles, où le ſoleil ne pénétra jamais, & que les neiges & les glaçons rendent inabordables. La mer n'y eſt libre que depuis le mois de juillet juſqu'à la fin de ſeptembre.

Pour juger de l'exceſſif froid qu'il fait à la baye d'Hudſon, il faut mettre ſous les yeux du lecteur le récit que le capitaine Middleton fit de ſes ſouffrances à la ſociété royale de Londres.

« Quoique les maiſons de notre habitation ſoient faites de pierre, dit-il, que les murs ayent deux pieds d'épaiſſeur, que les fenêtres ſoient fort étroites, & garnies de volets fort épais, que l'on tient fermés pendant dix-huit heures tous les jours; quoique l'on faſſe dans ces chambres de très grand feux quatre fois par jour, dans de grands poëles faits exprès, que l'on ferme bien les cheminées, lorſque le bois eſt conſommé, & qu'il n'y reſte plus que de la braiſe ardente, afin de mieux conſerver la chaleur, cependant tout l'intérieur des chambres & les lits ſe couvrent de glace de l'épaiſſeur de trois

» pouces, que l'on eſt obligé d'ôter tous
» les jours. L'on ne s'éclaire dans ces lon-
» gues nuits, qu'avec des boulets de fer de
» vingt-quatre rougis au feu, & ſuſpendus
» devant les fenêtres. Toutes les liqueurs
» gèlent dans ces appartemens, & même
» l'eau-de-vie dans les plus petites cham-
» bres, quoique l'on y faſſe continuelle-
» ment un grand feu.

» Ceux qui ſe hazardent à l'air exté-
» rieur, malgré leur double & triple ha-
» billement de fourrures, non-ſeulement
» autour du corps, mais encore autour de
» la tête, du cou, des pieds & des mains,
» ſe trouvent d'abord engourdis par le froid,
» & ne peuvent rentrer dans les lieux chauds
» que la peau de leur viſage ne s'enlève, &
» qu'ils n'ayent quelquefois les doigts des
» pieds gelés. »

Les eaux des lacs qui n'ont que dix à douze pieds de profondeur, ſe gèlent juſqu'au fond, & la mer même gèle à pareille hauteur. Lorſque la glace ſe fend, le bruit qu'elle fait alors eſt comparable à celui d'un coup de canon.



CHAPITRE VI.

Remarques ſur quelques Iſles de l'Amérique ſeptentrionale.

TERRE-NEUVE.

CETTE grande iſle de l'Océan ſur la côte orientale de l'Amérique ſeptentrionale, à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, eſt ſituée entre le trente-ſixième & le cinquante-troiſième degré de latitude : on lui donne près de trois cents lieues de tour. Elle fut reconnue en 1497 par Jean & Sébaſtien Cabot, père & fils, envoyés pour des découvertes par Henri VII, roi d'Angleterre. C'eſt à ſoixante lieues de Terre-Neuve qu'eſt le grand banc pour la pêche de la morue. Ce grand banc eſt proprement une montagne cachée ſous les eaux, à près de ſix cents lieues de France, du côté de l'occident. Suivant les cartes marines les plus exactes, il commence au ſud par les quarante-un degrés de latitude nord, & ſon extrémité ſeptentrionale eſt par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Sa plus grande largeur, d'orient en occident, eſt d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de longitude. On pourrait dire ſans beau-

coup d'exagération, que ſur ce fameux banc les morues y égalent preſque les grains de ſable. Elles ſe nourriſſent d'une prodigieuſe quantité de coquillages, & de pluſieurs eſpèces de poiſſons de toute grandeur. Un bon pêcheur en prend quelquefois plus de quatre cents dans ſa journée. Cette pêche doit être bien ancienne, puiſqu'un Anglais rapporte qu'en 1521, il trouva ſur le banc cinquante vaiſſeaux de différentes nations.

Les voyageurs ne s'accordent point du tout dans la deſcription qu'ils nous font de l'iſle de Terre-Neuve : les plus anciens nous aſſurent que l'air y eſt preſque toujours ſerein ; que l'on y voit de belles forêts ; que les campagnes y ſont fleuries & couvertes de fraiſes ; que les buiſſons ſont pour la plûpart des framboiſiers, dont les fruits ont un goût merveilleux ; que les eaux y ſont bonnes, les vallons fertiles ; que la terre produit naturellement une eſpèce de ſeigle fort nourriſſant, & que diverſes ſortes de gibiers, les cariboux, les orignaux, les cerfs, les ours, les renards, les chevreuils & les caſtors y ſont par milliers. Comment accorder ce tableau avec celui que font de cette même iſle pluſieurs navigateurs modernes ? Ils ne craignent point d'avancer que c'eſt une terre affreuſe, ou plutôt un immenſe rocher, qui n'eſt preſque par-tout couvert que de mouſſe. Tous les arbuſtes dont on parle, diſent-ils, ne produiſent aucun fruit. Les bois n'y ſont bons à rien ; la chaſſe eſt impraticable dans

les montagnes, & les brouillards qui s'élèvent du grand banc, empêchent qu'on y jouiſſe de la clarté du ſoleil. En été la chaleur y eſt inſupportable, & en hiver il y fait un froid exceſſif. S'il eſt poſſible de concilier ces deux ſentimens, ce ne peut-être qu'en diſtinguant les deux quartiers de l'iſle qui ont été fréquentés par les Européens. Les côtes du ſud & de l'eſt ne doivent pas réellement jouir d'un ciel bien pur, mais celles du nord & de l'oueſt, ſont dans le cas d'un été & d'un hiver fort ſereins. On ne peut rien dire de l'intérieur du pays, puiſqu'aucun voyageur n'a encore oſé ſe vanter d'y avoir pénétré.

On ignore juſqu'à préſent ſi cette iſle eſt habitée, & l'opinion la plus commune eſt qu'elle ne l'a jamais été par aucune nation ſédentaire. On y voit ſouvent des Eskimaux, qui y paſſent de la grande terre de Labrador, pour la chaſſe ou pour la traite.

La pêche de la morue eſt un important objet de commerce. On ſe ſert de vaiſſeaux à deux ponts ordinairement, du port de cent à cent cinquante tonneaux pour charger trente à trente-cinq milliers de morue verte, que l'on pêche avec des lignes, des calus de plomb, des hameçons & des rets. Cette pêche dure depuis le commencement de février juſqu'à la fin d'avril, mais quelquefois on y employe quatre à cinq mois. Chaque pêcheur ne pêche qu'une morue à la fois, ce qui rend le travail fatiguant, ſur-tout par rap-

port à la pesanteur du poisson & au grand froid. La morue verte se sale à bord. Le décoleur lui coupe la tête, le trancheur l'ouvre, le saleur l'arrange à fond de cale, tête contre queue & queue contre tête. Quand il en a fait une couche d'une brasse en quarré, il la couvre de sel, & recommence ainsi jusqu'à la fin de la journée. Lorsque la morue a égoutté son eau pendant quelques jours, on la change d'endroit & on la resale.

Pour la pêche de la morue sèche, on se sert de vaisseaux de toute grandeur. Quand la pêche est faite, on laisse le poisson au soleil. On établit à terre une tente avec des troncs de sapins, de quinze ou vingt pieds de longueur, & dans cette tente un échafaud de quarante ou soixante pieds de long, sur quinze ou vingt de large. Lorsque la morue a pris sel, on la lave, on la fait égoutter, & on l'arrange sur des claies particulières, en observant de la retourner quatre fois par jour. Retournée ainsi & un peu séchée, on la met en pile, on la resale, & on la laisse sécher jusqu'au départ du vaisseau.

La morue est un poisson dont la longueur s'étend jusqu'à quatre pieds, & dont la largeur est d'environ un pied. Il a le corps gros & arrondi, le ventre fort avancé, le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, ou brune, mêlée de taches jaunâtres. Ses écailles sont petites & adhérentes au corps. Il a de grands yeux, qui sont couverts d'une membrane lâche & diaphane, & l'iris de ses

yeux eſt blanche. Il n'a qu'un ſeul barbillon, long à peine d'un doigt, qui tient au coin de la mâchoire inférieure: ſa langue eſt large, molle & ronde; ſes dents ſont diſpoſées en pluſieurs rangs; il a trois nageoires ſur le dos, une à chaque ouie, une de chaque côté de la poitrine, & deux derrière l'anus. Sa queue eſt plate. Ce poiſſon eſt très goulu.

Autrefois les Anglais n'avaient aucun gouvernement fixe dans l'iſle de Terre-Neuve. Le patron du premier navire, qui arrivait dans la ſaiſon de la pêche, était regardé comme gouverneur pour cette ſaiſon. S'il arrivait pluſieurs vaiſſeaux de guerre, le plus ancien capitaine commandait à terre comme ſur mer. Dans d'autres tems c'était le gouverneur militaire du fort, appellé Saint-Jean, qui exerçait, ſans y être autoriſé, les fonctions de juge & de chancelier. Ces prétendus juges rendaient leurs ſentences avec fort peu de formalités, dans les différentes diſcuſſions; mais lorſqu'il s'agiſſait d'un meurtrier, on l'envoyait en Angleterre; & comme il aurait été trop coûteux de faire partir avec lui les témoins, les juges de Londres le renvoyait ordinairement en Terre Neuve déchargé de toute accuſation.

On prétend que la charge en morue d'un navire de cent tonneaux, qui n'a point d'autres frais que ceux des vivres & des inſtrumens de pêche pour vingt hommes, rapporte à un propriétaire Anglais, dans les ports de Por-

tugal, d'Espagne, & d'Italie, deux mille livres sterling de profit clair & net.

Isle Royale ou *Cap-Breton.*

Cette isle est située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord; elle forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'est éloignée que de quinze à seize lieues, l'entrée du golfe de Saint-Laurent. Du nord-est au sud-ouest, elle peut bien avoir cinquante lieues de longueur, & trente-trois de largeur, de l'est à l'ouest. Elle est fertile en plusieurs endroits, couverte de beaux arbres, abondante en prairies, capables de nourrir quantité de bestiaux, & surtout d'une commodité singulière pour la pêche de la morue, du marsouin & de la vache marine. Quoique les brouillards soient fréquens dans cette isle, l'air, dit-on, n'y est pas mal-sain : l'hiver y est fort long, la gelée commence quelquefois dès les premiers jours d'octobre, & dure jusqu'en mai ou en juin; pendant cette cruelle saison, le port de Louisbourg, capitale de l'isle, est absolument fermé par les glaces. Les Indiens de ce pays sont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou; ils n'en sont pas différens par la couleur, & leur ressemblent beaucoup par les mœurs. Ils reconnaissent bien le roi de France pour leur souverain, mais ils ne lui payent aucun tribut, au con-

traire, ce monarque leur envoye toutes les années une certaine quantité d'habits, de poudre & de fusils pour la chasse, d'eau-de-vie & d'outils, simplement dans la vue de se les attacher. Du reste, ils se gouvernent suivant leurs usages. Quelques-uns ont reçu le baptême, & les missionnaires qui les instruisent se louent de leur reconnaissance ; ils en sont aimés & respectés au-delà de ce qu'on peut dire. Quoiqu'ils soient rassemblés en petites colonies, ils n'en sont pas moins errans ; car il est rare qu'ils s'arrêtent long-tems dans le même lieu, à moins qu'ils n'y trouvent une chasse abondante ; si le gibier disparaît, ils s'éloignent aussi-tôt avec le missionnaire, & vont dans une autre contrée bâtir de nouvelles cabanes, avec le soin particulier de commencer leurs travaux par construire une chapelle & l'habitation de leur pasteur.

On sait que Louisbourg conquis par les Anglais, après un siège de six semaines, fut rendu à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, & que depuis ce tems cette puissance n'a rien épargné pour préserver cette importante forteresse d'une pareille disgrace.

ISLE DE LA PROVIDENCE.

Cette isle est une de celles comprises sous le nom de Luçaies : elle est, suivant l'observation des Anglais, située à vingt-cinq degrés

de latitude du nord. Sa longueur eſt de vingt-huit milles, ſur onze environ de largeur. On prétend que, vers l'année 1672, le roi d'Angleterre ayant fait une conceſſion de cette iſle à une compagnie, les intéreſſés firent partir auſſi-tôt un vaiſſeau qui portait un gouverneur chargé d'établir une forme d'adminiſtration dans la nouvelle colonie; mais les colons que ce chef y trouva, étaient des aventuriers, qui n'avaient pas abandonné leur patrie pour ſe ſoumettre à un gouvernement régulier : accoutumés à vivre dans l'indépendance, ils ſe ſaiſirent du gouverneur, & l'ayant embarqué pour la Jamaïque, ils continuèrent d'habiter l'iſle, ſans autre loi que leur plaiſir, ou leur intérêt. Sept ans après la compagnie chargea de ſes ordres un officier, nommé Clarke, & celui-là, encore plus malheureux que ſon prédéceſſeur, fut attaqué par les Eſpagnols, pris, chargé de chaînes, &, ſi l'on oſe en croire quelques hiſtoriens, embroché & rôti, au moins aſſure-t-on qu'il fut maſſacré. Tous les habitans de l'iſle furent diſperſés, & la colonie demeura déſerte juſqu'à la révolution de l'Angleterre, qui engagea pluſieurs mécontens à s'y retirer.

Les propriétaires de l'iſle ayant appris qu'elle commençait à ſe repeupler, envoyèrent auſſi-tôt un nommé Ladwallader Jones pour y établir une forme de gouvernement. Jones fut reçu avec reſpect : il ne tarda pas à abuſer de l'autorité qui venait de lui être confiée, & bientôt ſa conduite tyrannique

révolta toute la colonie. C'eſt dans les propres termes de Thomas *Bulkley* qu'il faut apprendre juſqu'où Jones porta ſes coupables entrepriſes. « Jones, dit *Bulkley*, aſpira au » pouvoir abſolu, c'eſt à-dire, à gouverner » ſans autre règle que ſon plaiſir & ſa vo- » lonté. Il s'attribua toutes les prérogatives » royales. Il en prit même le ſtyle & le lan- » gage. Il conféra des honneurs & des di- » gnités, juſqu'à donner tous les privilèges » des pairs d'Angleterre. Il accorda le par- » don pour des crimes capitaux; il ſe rendit » maître du tréſor public, & l'employa libre- » ment à ſon uſage; il ſe ſaiſit des munitions, » & ne fortifia que la partie de l'iſle qu'il » habitait. Il invita les pirates à ſe faire une » retraite dans ſon port. Il refuſa de prêter » ſerment au roi Guillaume & à la reine » Marie, ſous prétexte que le ſuccès de la » révolution était encore incertain; & dans » un diſcours qu'il fit au peuple, il déclara » que ne trouvant rien de plus avantageux » qu'un commerce libre, il ne voulait rien » avoir à démêler avec les officiers royaux. Il » prit occaſion des moindres événemens, pour » intercepter les lettres; il éleva aux offices » d'honneur & de confiance, des pauvres & » des ſcélérats, qui n'avaient d'autre mé- » rite que de lui être attachés. Il ſe lia fort » étroitement avec les pirates, qui profitè- » rent de ſes offres, pour ſe retirer dans ſon » port: il leur donna des commiſſions; il » leur fit grace, ſans aucune ſorte de procès,

» pour tous les crimes dont ils furent accu-
» sés ; il se mit en part dans leurs profits,
» sans examiner sur qui leurs brigandages
» étaient exercés, & sans excepter les vais-
» seaux de sa propre nation ; il se servit de
» leurs forces, pour bannir de l'isle ceux qui
» levaient la voix contre lui. Au moindre
» soupçon, il faisait arrêter les habitans,
» sans expliquer ses motifs ; il leur imposait
» des amendes arbitraires. Il se nomma lui-
» même trésorier, grand-prévôt & secrétaire
» de la colonie. Sa hardiesse n'alla point jus-
» qu'à refuser de tenir l'assemblée générale ;
» mais il la différait jusqu'à six mois, sous
» de vains prétextes ; & lorsqu'il se défiait
» des résolutions, il faisait avancer un des
» pirates, jusqu'au rivage, avec tous ses ca-
» nons braqués vers la chambre qui n'en était
» pas éloignée. Souvent il interrompait les
» délibérations, si l'on ouvrait un avis con-
» traire au sien. Enfin, il fit même un crime
» de haute trahison, de signer, sans son con-
» sentement, une demande pour la convoca-
» tion de l'assemblée ».

Tant d'injustices & de violences lassèrent enfin la patience du peuple, il s'attroupa tumultueusement, & ayant enlevé son gouverneur, il le jetta dans un cachot. Le conseil se saisit du gouvernement de la colonie, & son autorité fut reconnue avec joie. Mais les pirates amis de Jones ayant appris son désastre, vinrent fondre dans l'isle, les armes à la main, lui rendirent la liberté, & le

tablirent dans l'exercice du pouvoir qu'il avait usurpé. On se persuade bien qu'échappé de ses chaînes, Jones n'en devint que plus terrible à ses ennemis. Il usa barbarement de son autorité, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, dont les Anglais vantent le mérite, & qui cependant, quoiqu'assez fort pour condamner Jones au dernier supplice, lui accorda la liberté de se retirer de l'isle avec le fruit de ses rapines.

Jusqu'en 1719 cette isle, souvent saccagée, fut toujours la retraite des pirates, & ce n'a été que sous le gouverneur Wodes Rogers, qu'elle s'est soumise à une sage administration.

On nous pardonnera de nous être arrêtés un moment sur cet objet, qui ne semble intéressant que parce que la formation de cette colonie est récente, & presqu'ignorée de la plûpart même des Anglais.

LES BERMUDES.

Ces isles sont en grand nombre, & quelques relations les font monter jusqu'à trois cents, mais elles sont la plûpart si petites, qu'elles n'ont point de nom, & qu'elles ne méritent point d'en avoir. Leur éloignement de toute autre terre est prodigieux. La plus proche partie du continent, qui est le cap d'Hattoras, en est à trois cents lieues, Saint-Domingue à quatre cents, Madère à mille & l'Angleterre à seize cents. Leur latitude est entre les trente-deux & trente-troisième degrés.

On ne peut pas douter que les Efpagnols n'aient eu la première connaiffance de ces ifles, puifqu'elles tirent leur nom de Jean Bermudes, capitaine de cette nation, qui les découvrit dans un voyage d'Efpagne aux Indes occidentales. Un naufrage de deux Anglais fur ces côtes, & le récit qu'ils firent à leur retour au gouverneur de la Virginie, des avantages qu'on pouvait efpérer d'un établiffement dans ce pays, déterminèrent la compagnie de la Virginie à y faire paffer une colonie. Un capitaine nommé Moor fut chargé d'en jetter les fondemens, & bientôt on vit s'élever une ville & plufieurs forts dans la petite ifle de Saint-Georges. La feconde année de fon adminiftration, Moor découvrit le long des rochers dont l'ifle eft environnée, la plus groffe maffe d'ambre-gris, qu'on eût jamais vue d'une feule pièce : elle pefait environ quatre-vingt livres. Il l'envoya à fa compagnie, avec plufieurs drogues, beaucoup de bois de cèdre, du tabac, & ces richeffes lui firent obtenir tous les fecours qu'il jugea à propos de demander.

Ce fut fous l'adminiftration de ce gouverneur que les ifles Bermudes furent affligées d'un fléau, qui dura cinq années entières, & qu'on y nomme encore *le fléau des rats.* On fe perfuade que cette vermine y fut apportée par quelques vaiffeaux Européens; que cela foit vrai ou non, fans en rechercher une autre caufe, ce qu'il y a de certain, c'eft qu'elle y multiplia fi prodigieufement, que

la terre était couverte de rats, & tous les arbres de leurs nids. Ils dévorèrent les fruits & les plantes, les grains & les légumes, soit qu'ils fussent sur la terre ou dans les greniers. Tous les moyens possibles furent employés pour les détruire, & ils passèrent de l'isle de Saint-Georges à la nage dans les autres isles où ils causèrent le même ravage. L'histoire du monde n'offre sans doute rien de comparable à cette aventure; mais ce qui paraîtra encore plus étonnant, c'est que tout-à-coup ces petits animaux disparurent, sans qu'on ait pu découvrir ni ce qui les avait produits, ni par quel moyen ils avaient été détruits. On rapporte seulement que pendant les deux dernières années que dura ce fléau, les Bermudes furent couvertes d'une prodigieuse quantité de corbeaux, qu'on n'y avait jamais vus, & qui n'ont pas reparu depuis.

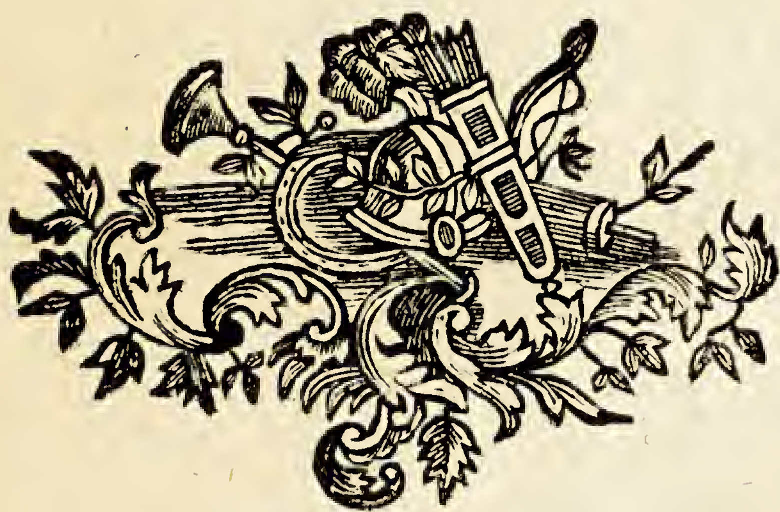
Le climat des Bermudes est si pur, que la plûpart des malades des autres isles Anglaises s'y font transporter pour rétablir leur santé. On y jouit presque d'un printems continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles, à mesure que les vieilles tombent. Les oiseaux ne cessent jamais leurs chants, & font leurs petits dans presque tous les mois de l'année. Les tonnerres y grondent tous les mois au renouvellement de chaque lune, mais les pluies n'y sont pas fréquentes & la neige y est presque inconnue. Dans ces isles, on trouve communément des hommes qui vivent au-delà d'un siècle. Les plus pau-

vres ſont ceux qui jouiſſent de la meilleure ſanté.

Chaque année la terre produit deux abondantes moiſſons. Le cèdre eſt plus beau, plus dur & d'un grain plus ſerré que dans aucune autre contrée de l'Amérique. On y trouve des palmiers, des mûriers, des oliviers, des lauriers & ſur-tout des orangers, dont le fruit eſt peut-être le plus délicieux de l'univers. Il eſt infiniment plus gros que toutes les oranges que nous connaiſſons, qui ne peuvent lui être comparées pour le goût & pour le parfum. Le fameux Edmond Waller, un des plus agréables poëtes de l'Angleterre, forcé pour un tems de s'expatrier, fut paſſer aux Bermudes ce tems de ſon exil, & s'eſt attaché à en faire l'éloge au commencement d'un de ſes poëmes.

« Qui ne connaît pas ces iſles heureuſes, » dit ce poëte, où croiſſent des limons d'une » groſſeur énorme, où le fruit des orangers » ſurpaſſe celui du jardin des Heſpérides, où » les perles, le corail & l'ambre-gris don- » nent aux côtes une ſplendeur céleſte? Là, » le cèdre ſuperbe, qui élève ſa tête juſ- » qu'aux cieux, eſt le bois que les peuples » brûlent dans leurs foyers. La vapeur qui » s'en exhale, & qui embaume les viandes » qui tournent aux broches, pourrait ſervir » d'encens ſur les autels des dieux; & les » lambris qu'il fournit à leurs appartemens, » embelliraient les palais des rois. Les doux » palmiers y produiſent une nouvelle eſpèce

» de vin délicieux, & leurs feuilles, aussi larges » que des boucliers, forment un ombrage » charmant, sous lequel on est tranquillement » assis pour boire cette divine liqueur. Les » figues croissent en plein champ, sans cul- » ture, telles que Caton les montrait aux » Romains, pour exciter, par la vue d'un » fruit si rare, à la conquête de Carthage » qui le voyait naître dans son terroir. Là, » les rochers les plus stériles ont une sorte » de fécondité ; car régulièrement, dans » plus d'une saison, leur sommet aride offre » un mets voluptueux dans les œufs de plu- » sieurs oiseaux, &c. »



CHAPITRE IV.

Remarques sur le Spitzberg & sur la pêche de la Baleine.

CE pays fut découvert par les Hollandais en 1596, & nommé *Spitzberg*, qui signifie montagnes aiguës, parce qu'en effet il est rempli de montagnes. Il est situé au nord de l'Europe, entre le soixante-dix-septième & le quatre-vingt-deuxième degré de latitude septentrionale. En hiver, toute cette contrée, dont on ne connaît que les côtes, est environnée de glaces que les vents y poussent de divers côtés. Celui d'est les y chasse de la nouvelle Zemble; celui du nord-ouest, du Groenland & de l'isle Jean-Mayen. Souvent les glaces n'y sont pas moins abondantes en été. Tout ce qu'on connaît du Spitzberg est pierreux & rempli de hautes montagnes ou de rochers. Au pied des montagnes naturelles, qui sont couvertes de neige, on en voit de glace, de la hauteur des premières. Quelques-uns des rochers ne forment qu'une seule pierre du bas en haut, & paraissent à la vue des murailles ruinées. La pierre a des veines rouges, blanches & jaunes, comme le marbre. Dans les mois de juin & de juillet, il croît toutes sortes d'herbes au milieu de ces roches.

C'eſt vers les mois d'avril & de mai, que le froid du Spitzberg eſt le plus violent. Cependant dès le trois de mai le ſoleil ne s'y couche plus. Au mois de juin, on apperçoit quelque verdure, & dans le cours de juillet la plûpart des herbes ſont en fleur, il s'en trouve même dont la ſemence eſt en maturité. On trouve au Spitzberg beaucoup d'eſpèces d'oiſeaux, mais ils n'y viennent qu'après l'hiver, pendant que le ſoleil eſt ſur l'horiſon. Auſſi-tôt que le froid augmente, & que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent, chaque eſpèce enſemble, & diſparaiſſent en peu de jours. Les renes, les renards & les ours blancs ſont les ſeuls animaux à quatre pieds qu'on voit dans ce triſte pays, & il n'eſt pas aiſé d'imaginer quels ſont leurs alimens, pendant un hiver de neuf à dix mois. La mer du Spitzberg eſt couverte d'une prodigieuſe quantité de vaches & de chevaux marins, amphibies, qui ont les pieds ſemblables aux pates d'oie & garnis de cinq griffes non diviſées, mais jointes enſemble par une peau noire. La vache marine a la tête ſemblable à celle d'un chien, avec les oreilles ordinairement écourtées; au-deſſous du muſeau, elle a une barbe, quelques poils aux nazeaux & quelques-uns au-deſſus des yeux, en forme de ſourcils. Elle a l'œil grand, creux & fort clair : ſa peau eſt couverte d'un poil court, marquetée comme celle d'un tigre, de couleurs blanche, jaune, griſe & rouſſe. Ses dents ſont plus tranchantes que celles d'un

chien & peuvent couper un bâton de la force du bras. Ses griffes sont noires, longues & pointues ; sa queue est courte. Elle aboie comme un chien enroué, & ses petits ont le miaulement du chat. Elle vit vraisemblablement de petits poissons, & sa longueur ordinaire est de cinq à huit pieds. On ne tue guères les vaches marines que pour en prendre les dents, qui ne sont pas même aussi estimées aujourd'hui qu'elles l'étaient autrefois.

Le cheval marin ressemble beaucoup à la vache marine, mais il est infiniment plus gros & à peu près de la taille d'un fort bœuf. Il a les pates de la vache marine, mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur. Il y en a qui sont couverts d'un poil couleur de souris, & d'autres d'un poil rouge ou gris. Leur mâchoire supérieure offre deux grandes dents qui leur descendent au-dessous des babines inférieures, & qui ont dans quelques-uns plus de deux pieds de long : ces dents sont fort blanches, solides & pesantes, mais la racine en est creuse. Les chevaux marins ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf. Au-dessus de la barbe d'en-haut, ils ont deux nazeaux en demi-cercle, par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines. Leurs yeux sont élevés & bordés de sourcils ; ils ont la rougeur du sang. Leur partie génitale est un os dur, d'environ deux pieds de long, qui diminue en grosseur vers le bout, & qui est un peu courbé vers le milieu ; plat

vers le ventre, rond dans tout le reſte de la longueur & couvert de nerfs. Ces animaux vivent d'herbes & de poiſſons. Ils deviennent furieux, lorſqu'ils ſe ſentent bleſſés, & ſans s'effrayer des coups & du bruit, ils vont droit à la chaloupe qui porte leurs aſſaillans : ils plongent, & de leurs défenſes ils y font de grands trous; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, & s'efforcent de la renverſer. Il arrive ſouvent qu'il ne reſte aux pêcheurs d'autre reſſource que la fuite. C'eſt toujours avec les harpons qu'on attaque les chevaux marins.

La baleine eſt un poiſſon du genre des cétacées, & c'eſt le plus grand de tous les animaux : celles que l'on prend ſur la côte de Bayonne & dans les Indes, ont ordinairement trente-ſix coudées de longueur, ſur huit de hauteur : l'ouverture de la bouche eſt de dix-huit pieds; il n'y a point de dents, mais il ſe trouve à la place des lames d'une ſorte de corne noire, terminées par des poils aſſez ſemblables à des ſoies de cochon, qui ſont plus courts au-devant qu'en arrière : c'eſt ce qu'on appelle *fanons ;* on les fend pour les employer à divers uſages. La langue eſt d'une ſubſtance molle : les yeux ſont à quatre aunes de diſtance l'un de l'autre; extérieurement ils ſemblent petits, mais au-dedans ils ſont plus grands que la tête d'un homme. Ce monſtrueux poiſſon a deux grandes nageoires aux côtés, & ſa queue eſt ſi grande & ſi forte, qu'on aſſure qu'en s'agitant, il pourrait ren-

verſer un petit vaiſſeau. Le membre génital eſt proportionné à la groſſeur du corps.

En 1620, on trouva près de l'iſle de Corſe, une baleine qui avait cent pieds de longueur. Son lard peſait cent trente-cinq mille livres. On employa dix-ſept hommes pour tirer de ſon corps le gros inteſtin, & un fœtus qu'on en arracha, avait trente pieds de long & peſait quinze cents livres. On parle d'une baleine qui avait deux cents pieds de longueur, & l'on ajoute qu'on en a vu à la Chine qui étaient longues de neuf cents ſoixante pieds. Quelle que ſoit l'énorme longueur de celles que l'on pêche dans le nord, elles ſont petites en comparaiſon de celles-là, mais peut-être auſſi les relations de nos voyageurs ſont-elles beaucoup enflées. On dit que ces poiſſons s'élèvent perpendiculairement ſur leur queue pour s'accoupler : que le mâle & la femelle s'approchent l'un de l'autre dans cette ſituation, qu'ils s'embraſſent avec leurs nageoires & qu'ils reſtent dans cette poſition pendant une heure. On veut qu'enſuite ils vivent en ſociété : on ajoute que la femelle met bas dans l'automne, qu'elle n'a qu'un baleinon à chaque portée, & qu'elle l'alaite en le tenant avec ſes nageoires dont elle ſe ſert pour le conduire & pour le défendre.

La groſſeur énorme de la baleine ne lui permet guères de s'approcher des côtes d'Iſlande, & elle la retient dans des abymes inacceſſibles vers Spitzberg & ſous le pole du nord. Il y a des baleines toutes blanches,

d'autres à demi-blanches, de jaunes & de noires, c'eſt-à-dire, marbrées de ces deux couleurs, & enfin de toutes noires : ces dernières ne ſont pas même d'un noir égal ; c'eſt tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, & tantôt la couleur d'une tanche. Elles ont ordinairement depuis cinquante juſqu'à ſoixante-dix pieds de long, & rendent quatre-vingt, cent & quelquefois cent vingt barils de graiſſe.

Le plus terrible ennemi de la baleine, après l'homme, eſt le poiſſon à ſcie, autrement nommé l'eſpadon ou l'épée. Jamais ces deux poiſſons ne ſe rencontrent ſans ſe livrer un furieux combat. Un coup de queue de la baleine aſſomme preſque toujours l'eſpadon; mais s'il échappe, il fond ſur elle & lui enfonce ſon arme dans le dos.

La pêche de la baleine eſt ſans contredit la plus périlleuſe de toutes. Les Baſques & les habitans du pays de Labour ſont les premiers qui l'aient entrepriſe. Les Hollandais emploient à cette pêche trois ou quatre cents navires & deux à trois mille matelots, ce qui leur produit un gain très-conſidérable. L'huile ſert à brûler à la lampe, à faire le ſavon, à la préparation des laines des drapiers, aux corroyeurs pour adoucir les cuirs, aux peintres pour délayer certaines couleurs, aux gens de mer pour engraiſſer le brai qui ſert à enduire & ſpalmer les vaiſſeaux, aux architectes & aux ſculpteurs pour une eſpèce de détrempe avec céruſe ou chaux qui durcit, fait croûte

ſur la pierre & la garantit des injures de l'air.

Dans le tems que les Baſques s'appliquaient particulièrement à la pêche de la baleine, ils faiſaient partir toutes les années trente navires, de deux cents cinquante tonneaux, armés de cinquante hommes tous d'élite, avec quelques mouſſes ou demi-hommes. « On embarquait des vivres pour ſix mois, avec cinq ou ſix chaloupes qui ne devaient prendre la mer que dans le lieu de la pêche, & trois funins de cent vingt braſſes chacun, au bout deſquels était ſaiſie & liée par une bonne épiſſure, la harpoire faite de fin brin de chanvre, & plus mince que le funin. A la harpoire, tient le harpon de fer dont le bout eſt triangulaire & de la figure d'une flèche, & qui a trois pieds de long, avec un manche de bois de ſix pieds, lequel ſe ſépare de l'harpon, quand on a percé la baleine. Celui qui le lance, ſe met à l'avant de la chaloupe, & court de grands riſques, parce que la baleine, après avoir été bleſſée, donne de furieux coups de queue & de nageoires qui tuent ſouvent le harponneur & renverſent la chaloupe ».

On avait auſſi ſoin d'embarquer dans le bâtiment deſtiné pour cette pêche, trente lances ou dards de fer de quatre pieds, avec les manches de bois d'environ le double de longueur, quatre cents barriques tant vuides que pleines de vivres ; deux cents autres en bottes ; une chaudière de cuivre,

contenant douze barriques & pesant huit quintaux, dix mille briques de toutes espèces pour construire le fourneau, & vingt-cinq barriques d'une terre grasse & préparée pour le même usage.

Lorsqu'on est arrivé au lieu où se fait le passage des baleines, on commence par bâtir le fourneau, & le navire se tient à la voile, ayant ses chaloupes armées de leurs avirons & suspendues à ses côtés. Un matelot est en vedette au haut du mât de hunel, & aussi-tôt qu'il apperçoit une baleine, il en avertit l'équipage, qui se jette dans les chaloupes & court après la proye. Quand il la harponnée, elle prend la fuite & plonge dans la mer : on file les funins & la chaloupe suit. Comme elle revient presque toujours sur l'eau, on s'efforce de l'achever à coups de lances, ou de dard. Lorsqu'elle est morte, on tâche de la suspendre par des funins & on la conduit à un des côtés du navire, qui a suivi ses chaloupes, & on l'attache avec de grosses chaînes de fer, pour la tenir à fleur d'eau. Alors les charpentiers, avec des bottes à crampons de fer & attachés au bâtiment avec de fortes cordes, se jettent dessus, pour dépecer son lard en morceaux, qui sont portés dans la chaudière pour y être fondus. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile. Le capitaine, le pilote & les charpentiers, obtiennent des gratifications sur celui des barbes ou fanons. Les Hollandais, dans la crainte du feu, transf-

portent dans des barriques le lard qu'ils font fondre chez eux ; mais les Basques plus hardis gagnent le triple, en faisant cette opération sur le lieu.

Il s'est passé bien des siècles avant qu'on ait osé tenter la pêche de la baleine. Du tems de Job, cette entreprise était regardée comme infiniment au-dessus des forces de l'homme ; car ce saint homme, pour faire sentir la faiblesse des humains, en comparaison de la toute-puissance de Dieu, dit : « Homme,
» enleveras-tu la baleine avec l'hameçon,
» & lui lieras-tu la langue avec une corde?
» lui passeras-tu un anneau dans le nez, &
» lui perceras-tu la mâchoire avec le fer?
» la réduiras-tu à la supplication & à la priè-
» re ? fera-t-elle un pacte avec toi, & sera-
» t-elle ton esclave éternelle ? te joueras-tu
» d'elle comme de l'oiseau, & servira-t-elle
» d'amusement à ta servante ? tes amis la
» couperont-ils par pièces, & les négocians
» la trafiqueront-ils par morceaux ? rem-
» pliras-tu ton filet de sa peau, & de sa
» tête, le réservoir des poissons ? mets ta
» main sur elle, souviens-toi de la guerre
» & ne parles plus ».

Les auteurs anciens font quelquefois mention des baleines dans leurs ouvrages, mais c'est seulement pour nous apprendre qu'on en a souvent trouvé déchouées sur les côtes. Pline nous rapporte que sous le règne de l'empereur Claude, il en échoua une au port d'Ostie, & qu'aussi-tôt qu'on l'eut apperçue

dans le détroit, le prince en fit fermer l'entrée avec des cordes ; qu'il fit monter un certain nombre d'archers de la garde prétorienne dans des esquifs & des brigantins, & qu'ils tuèrent le monstre marin à coups de dards. Juba, roi de Mauritanie, écrivit à Caïus César, fils d'Auguste, qu'on avait vu en Arabie des baleines de six cents pieds de long & de trois cents soixante pieds de large, qui avaient remonté de la mer dans un fleuve d'Arcadie, où elles avaient échoué. Il est difficile de se figurer qu'il ait existé de pareils monstres.

Nous avons avancé que les Basques avaient tenté les premiers la pêche de la baleine, & voici comment on prétend que les Biscayens du Cap-Breton, près de Bayonne, & quelques autres pêcheurs y furent engagés. On assure qu'il paraît tous les ans sur leurs côtes, vers l'hiver, des baleines fort grasses, & que l'occasion de pêcher de ces poissons dans leur propre pays s'étant présentée, ils en profitèrent : mais dans la suite ayant remarqué que ces monstres marins ne se montraient dans leurs mers que pendant une certaine saison, & que dans une autre ils s'en éloignaient, ils résolurent de chercher leur retraite, & pour cet effet ils firent voile vers les mers de l'Amérique. Ceux qui sont de ce sentiment font honneur aux Biscayens de la découverte des isles de Terre-Neuve & de la terre ferme du Canada, & ils protestent que ce fut un de ces hardis navigateurs

qui, en 1492, donna avis de cette découverte à Christophe Colomb. Il est vrai de dire que dans l'un de leurs voyages, soit en 1492, ou en 1504, ils virent beaucoup de baleines dans les mers de l'Amérique; mais qu'y ayant aussi reconnu une abondance extraordinaire de morues, ils abandonnèrent une pêche dangereuse & souvent stérile, pour s'attacher à une autre aisée & lucrative.

La mer du Spitzberg abonde aussi en souffleurs, qu'on appelle quelquefois poissons à nageoires. Il est de la longueur d'une baleine, mais on ne lui donne que le tiers de sa grosseur. On le connaît à ses nageoires, qui sont sur le dos, près de la queue, & par la force avec laquelle il souffle & rejette l'eau : on y trouve plusieurs sortes d'écrevisses marines, deux espèces de poissons étoilés, le poisson dragon, & le poisson blanc, qui a la figure d'une baleine, & jusqu'à vingt pieds de long. Ce dernier n'a pas de nageoires sur le dos, mais il en a deux sous le ventre, & sa queue ressemble à celle de la baleine : il a sur la tête une bosse, & un trou par lequel il rejette l'eau. Le butskopf, ou la tête de plie, est un autre monstre du Spitzberg, qui a souvent plus de vingt pieds de long : son museau est de même grosseur & sans pointes, rempli de dents aiguës. Il a une nageoire sur le dos & deux sous le ventre, & une ouverture sur le cou par laquelle il rejette l'eau. Ses yeux sont

fort

fort petits ; il a le dos brun, la tête brune & marbrée & le dessous du ventre blanc.

On voit souvent dans cette mer un poisson qu'on nomme la licorne de mer, parce qu'il lui sort de la tête une corne, ou plûtôt une assez longue dent : elle a communément vingt pieds de long. Le poisson, appellé hay, n'est pas moins monstrueux par sa forme que par sa grosseur. Il a deux nageoires sur le dos & six sous le ventre. Sa queue ressemble à celle de l'espadon, ainsi que son museau. Ce poisson vorace dévore sous l'eau quantité de baleines, & se jette sur les matelots qui se baignent dans la mer.

On ne connaît qu'un seul oiseau qui vive toujours à terre au Spitzberg, c'est celui auquel les matelots ont donné le nom de coureur de rivage, car il ne s'en écarte jamais. Il est de la grosseur d'une alouette, & ses plumes en ont la couleur : cependant la réverbération du soleil y répand une variété changeante, qu'on peut comparer à celle du cou d'un canard. L'oiseau de neige est de la grosseur d'un moineau, & il repose toujours sur la neige glacée. Il est d'une grande blancheur sous le ventre, & les plumes du dos & de ses aîles sont grises. Il en vient un grand nombre sur les vaisseaux, où ils se laissent prendre avec facilité, mais on n'en a jamais pu élever en cage. L'oiseau de glace appellé ainsi, parce qu'il vit sur la glace, est de la grosseur d'un pigeon : son plumage est d'une beauté presque éblouissante

au ſoleil. Le conſeiller, nom qu'on lui a donné, pour exprimer ſon air grave & majeſtueux, a les jambes & les yeux noirs, & le reſte du corps d'une blancheur qui ſurpaſſe la neige. Sa queue qui eſt longue & large, forme un très bel éventail. Le pigeon plongeur eſt d'une rare beauté. Sa groſſeur eſt celle du canard : il a le bec un peu long, mince & pointu, mais crochu vers la pointe, creux & rouge en dedans, & long de deux pouces. Ses pates ſont courtes & rouges. On en voit de noirs, de marquetés & de blanc au milieu du corps.

On nomme *Kulyeghef* un fort bel oiſeau, parce que ſon cri exprime ce mot : il a le bec un peu courbé & les yeux noirs, entourés d'un beau cercle rouge. Sa queue s'épanouit en éventail, elle eſt blanche comme ſon ventre ; & ſon dos & ſes aîles ſont de couleur griſe. Deux particularités le font remarquer ; l'une, qu'il nage toujours la tête haute & contre le vent ; l'autre, que ſa fiente a quelque propriété ſingulière, qui attire un autre oiſeau, à qui ſon goût pour cet excrément a fait donner le nom de *Strund-Jager*. Il ſuit le *Kulyeghef*, juſqu'à ce qu'il lui ait vu rendre ce qu'il avale avidement. L'oiſeau qu'on nomme bourguemêtre eſt le plus gros de ceux qui vivent au Spitzberg, & les malemuks, autres oiſeaux de mer, ont tant de reſpect pour lui, que lorſqu'il daigne s'approcher d'eux, ils ſe couchent devant lui, ſe laiſſent mordre, &

ne quitent la place qu'après qu'il eſt éloigné.
Tous ces oiſeaux & beaucoup d'autres ne paraiſſent au Spitzberg qu'après l'hiver & lorſque le ſoleil eſt ſur l'horiſon, & ils en partent avec lui.

Fin du cinquième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce cinquième Volume.

AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. page 5
CHAP. II. *Isle Hispaniola, ou Saint-Domingue.* 16
CHAP. III. *Les Boucaniers & les Flibustiers.* 37
CHAP. IV. *Caractère des Espagnols & des Français, établis dans l'isle de Saint-Domingue.* 47
CHAP. V. *Les Nègres.* 53
CHAP. VI. *Les Caraïbes, anciens habitans des Antilles.* 66
CHAP. VII. *Remarques générales sur le climat & les productions des Antilles.* 79
CHAP. VIII. *Découverte du Mexique, ou Nouvelle-Espagne.* 99
CHAP. IX. *Fernand Cortez.* 107
CHAP. X. *Embarras de Cortez, Mort de Motézuma, & Réduction de l'Empire.* 131

CHAP. XI. *Religion des anciens Mexiquains.* 150
Vitzliputzli. 153
Tlaloch. 154
Tescatilputza. ibid.
Quatzalcoalt. 156
Tazi. 157
Autres divinités. ibid.
CHAP. XII. *Temples & Prêtres Mexiquains; leurs Fêtes & leurs Sacrifices.* 160
CHAP. XIII. *Couronnement des Rois, Naissances, Mariages, & Cérémonies funèbres des Mexiquains.* 177
CHAP. XIV. *Ancien Gouvernement de l'Empire du Mexique.* 191
CHAP. XV. *Sciences, Mœurs & Usages des anciens Mexiquains.* 199
CHAP. XVI. *Quelques Usages particuliers des différens peuples qui composaient l'Empire du Mexique.* 211
CHAP. XVII. *Gouvernement Espagnol du Mexique.* 222
Audience de Mexico. 223
Audience de Guadalajara. 228
Audience de Guatimala. ibid.

ROYAUME DE TIERRA-FIRME.

CHAPITRE. I. *Description géographique du Royaume de Tierra-Firme.* 237

Panama. 238
Porto-Belo. 241
Carthagène. 244
CHAP. II. *Religion, Mœurs & Usages des Indiens de Tierra-Firme.* 251

EMPIRE DU PÉROU.

CHAPITRE I. *Description géographique de l'Empire du Pérou.* 264
Lima. 266
Cusco. 277
Quito. 279
Le Paraguay. 283
Saint-Jago. 297
CHAP. II. *Conquête du Pérou par Pizarre & d'Almagro.* 301
CHAP. III. *Anciens Souverains du Pérou.* 319
CHAP. IV. *Religion des anciens Péruviens.* 329
CHAP. V. *Mariages & Funérailles des Péruviens.* 343
CHAP. VI. *Gouvernement, Sciences, Mœurs & Usages des anciens Péruviens* 349
CHAP. VII. *Mœurs & Usages des Péruviens modernes.* 363
CHAP. VIII. *Mœurs des Créoles du Pérou.* 373

LE BRESIL.

CHAPITRE I. *Description géographique du Bresil.* 383
CHAP. II. *Religion des Brasiliens & quelques-uns de leurs Usages.* 389

LE CANADA.

CHAPITRE I. *Religion des Sauvages du Canada.* 404
CHAP. II. *Mariages des Sauvages du Canada.* 413
CHAP. III. *Jongleurs ou Médecins des Canadiens, & Cérémonies de ces Peuples.* 419
CHAP. IV. *Guerres des Canadiens.* 425
CHAP. V. *Gouvernement, Mœurs & Usages des Canadiens.* 433

LA VIRGINIE ET LE MARYLAND.

CHAPITRE I. *Description géographique de ces Provinces.* 446
CHAP. II. *Religion des Virginiens.* 451
Kiwasa. 453
Quioccosan. 454
Superstition des Virginiens. 458

Prêtres ou Magiciens de Virginie. 461

Mariages & Funérailles des Virginiens. 465

CHAP. III. *Remarques sur l'état actuel de la Virginie.* 469

NOUVELLE-ANGLETERRE.

CHAPITRE I. *Remarques sur la Nouvelle-Angleterre.* 479

CHAP. II. *Remarques sur la Pensylvanie, & sur les Quakers.* 485

CHAP. III. *Remarques sur la Caroline.* 495

CHAP. IV *Remarques sur la Floride.* 499

CHAP. V. *Remarques sur la Baye d'Hudson.* 510

CHAP. VI. *Remarques sur quelques Isles de l'Amerique septentrionale.* 519

Terre-Neuve. ibid.

Isle-Royale ou Cap-Breton. 524

La Providence. 525

Les Bermudes. 529

CHAP. VII. *Remarques sur le Spitzberg, & sur la Pêche de la Baleine.* 534

Fin de la Table du cinquième Volume.





